



A DANSE

[illegible] ama. me, eciam meam [illegible]unta e[illegible] amabis

[illegible]la ce cœur qui à tant aimé les hommes

[illegible] Comaere, imprimeur éditeur

L'auteur a reçu de Monseigneur Dechamps, Archevêque de Malines, la communication suivante :

« Malines, 2 avril 1868.

« Mon cher M. le professeur (1),

« ... Voici *l'éloge* de votre ouvrage par un théologien « distingué, et en même temps quelques remarques « que vous aurez soin de lire. »...

« Votre bien dévoué en J.-C.

« † V. A. Dechamps, Arch. de Malines. »

—

« Monseigneur,

« J'ai examiné avec la plus scrupuleuse attention le « manuscrit de M. l'abbé Saintrain, ayant pour titre : « *Le Sacré-Cœur de Jésus étudié dans les Livres saints.* « Je suis heureux, Monseigneur, de pouvoir déclarer « que cet ouvrage est, à mon avis, un véritable chef-« d'œuvre, bien propre à faire connaître l'amour « immense de Jésus-Christ envers les hommes, et à « inspirer aux âmes un amour réciproque envers leur « Sauveur.

« L'auteur n'a pu puiser que dans le Cœur même « de Jésus, les belles et touchantes pages qu'il se « propose de publier. Ce livre se recommande par « une doctrine solide, tirée des Saintes-Écritures, et « conforme aux enseignements de Notre Mère la « Sainte-Église.

(*Ici se trouvaient quelques observations auxquelles l'auteur s'est empressé de faire droit.*)

« Je vous remercie, Monseigneur, de m'avoir fourni « l'occasion de m'édifier à la lecture de cet ouvrage

(1) *L'auteur était alors professeur au séminaire de Floreffe.*

« rempli de l'esprit de Jésus-Christ, et je vous prie « d'agréer......

« F. Bernard Van Loo, Récollet.

« Malines, 2 avril 1868. »

APPROBATIONS.

Selon les pouvoirs que nous avons reçus de notre Révérendissime Père Général, nous permettons l'impression de l'ouvrage intitulé : *Le Cœur de Jésus étudié dans les livres saints, par le* R. P. Saintrain.

Bruxelles, 26 avril 1870.

J. H. P. KOCKEROLS,
Supérieur Provincial de la Congrégation du T. S. Rédempteur en Belgique.

Vu le rapport qui m'a été fait par les théologiens chargés de l'examen de l'ouvrage intitulé : *Le Cœur de Jésus étudié dans les livres saints, par Mr l'abbé Saintrain,* j'autorise non-seulement l'impression de cet ouvrage, mais je le recommande vivement à la piété des fidèles.

Malines, 10 mai 1868.

† VICTOR-AUGUSTE.
Archevêque de Malines.

Nous avons lu avec un bien vif intérêt le travail de Mr l'abbé H. Saintrain sur le Sacré-Cœur de Jésus. Nous y avons remarqué partout une doctrine sûre, une grande connaissance des SS. Écritures ; le style facile et élégant ne nuit nulle part à l'onction de ces belles pages. Nous en autorisons volontiers l'impression et nous en recommandons la lecture aux fidèles.

Namur, le 11 mai 1868.

† THÉODORE-JOSEPH,
Évêque de Namur.

PRÉFACE.



Raconter l'amour que le Verbe divin eut pour la nature humaine, dès l'éternité d'abord, puis à partir de la création, enfin et surtout depuis son avénement parmi nous, tel est l'objet de l'opuscule que nous offrons aux amis du Sacré-Cœur de Jésus.

En le publiant, nous ne prétendons faire oublier aucun de ceux qui ont paru jusqu'à ce jour sur la même matière : nous ne réclamons pour lui qu'une modeste place à côté de ses aînés.

Et d'abord, nous croyons que le temple élevé par les écrivains catholiques à la gloire du Cœur de Jésus, est loin encore d'être achevé. Or, pour construire un temple, il ne faut pas seulement des pierres de prix, du marbre et de l'or, mais aussi, comme saint Paul l'insinue (1), des moëllons et du ciment. Nous serions heureux, si notre livre se faisait accepter du moins à l'un de ces derniers titres.

Il a d'ailleurs sa spécialité. Sans entrer dans le détail des règles de la vie intérieure, ce qui serait une entreprise bien au-dessus de nos

(1) I Cor. 3.

forces, sans même indiquer les diverses manières d'honorer le Sacré-Cœur, nous avons recueilli dans les divines Écritures, et coordonné sous des titres variés, les endroits où l'amour éternel et inénarrable du Fils de Dieu pour la famille d'Adam, nous a paru exprimé de la manière la plus touchante.

Cette méthode même est une sûre garantie de la solidité d'une bonne partie de notre ouvrage : car, non content de glaner, comme Ruth, dans le champ du Père de famille, nous y avons largement moissonné. A ce blé sacré, nous n'avons guère ajouté que le *lien de la gerbe*, et parfois peut-être quelques bluets ou coquelicots.

Notre but a été de faire connaître un peu mieux le Cœur de Jésus, aux personnes qui n'ont pas l'usage des saintes Lettres.

Nous nous croirions amplement dédommagé de nos veilles, si ces humbles pages avaient l'heureuse fortune d'aller éclairer, affermir, consoler quelques âmes. Car alors on pourrait dire d'elles, bien que dans une proportion infiniment petite, ce qu'on disait autrefois de Celui à l'amour de qui elles sont consacrées : « *Transiit benefaciendo.* »

Floreffe, fête de Ste Agathe, 5 février 1868.

Avertissement sur cette nouvelle édition.

—

L'accueil favorable dont cet ouvrage a été l'objet de la part du clergé, des pieux fidèles, et spécialement de la jeunesse studieuse, nous faisait un devoir d'apporter de nouveaux soins à la présente édition.

On nous avait fait observer que plusieurs des chapitres intitulés *La Victime*, paraissent difficiles aux lecteurs peu versés dans la science sacrée. Or, nous ne pouvions ni les retrancher sans tronquer notre sujet, ni, ce semble, en traiter la matière d'une façon plus simple. — Pour remédier à cet inconvénient, nous avons donné, sous forme de *Supplément*, trois chapitres nouveaux, d'une intelligence aisée, et assez étendus pour être divisés en cinq ou six lectures.

D'un autre côté, Dieu nous ayant fait la grâce insigne d'être reçu, il y a peu de mois, dans la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, nous nous sommes cru obligé, comme enfant de S. Alphonse, de l'apôtre de la prière

dans ces derniers temps, d'offrir au lecteur de plus nombreuses formules de prières. Car la connaissance de la vérité est peu utile, sans la grâce, dont la prière est la condition nécessaire. Et ici, nous avons fait des emprunts au P. Thomas de Jésus, traduit par Alleaume, et à divers ouvrages de S. Alphonse, en suivant la traduction du R. P. Dujardin.

Nous prions le divin Maître de bénir nos efforts, et de les faire servir à la gloire de son Cœur adorable.

Saint-Trond, en la Fête de Notre-Dame de Bon-Conseil, 26 avril 1870.

A Saint Alphonse.

Bien-aimé Père,

Souffrez que le dernier de vos enfants dépose à vos pieds une fleur, à la vérité sans éclat, mais embaumée du parfum de votre piété. Agréez-la comme un gage de la reconnaissance dont il est pénétré pour la bonté avec laquelle vous avez daigné l'accueillir dans votre maison, malgré son indignité.

Cet hommage, il vous le devait à un autre titre encore. En travaillant à étendre, dans l'étroite mesure de ses forces, la dévotion envers le Cœur de Jésus, il n'a fait que marcher, de bien loin sans doute, sur vos traces glorieuses : car, par vos vœux et vos écrits, vous avez hâté le jour où l'Église devait accorder enfin aux pieux désirs des fidèles, le culte public et solennel de ce Cœur ami des hommes.

Daignez donc permettre, ô grand Saint, que ce livre paraisse sous vos auspices, et daignez le bénir ainsi que l'auteur.

LE

CŒUR DE JÉSUS

ÉTUDIÉ DANS LES LIVRES SAINTS.

PREMIER JOUR.

QU'EST-CE QUE LE COEUR DE JÉSUS ?

I.

Le cœur considéré comme organe. Le cœur dans ses rapports avec nos affections. Comme symbole. Qualités et défauts du cœur humain. Vertus du cœur de Jésus.

...Afin que vous puissiez comprendre... quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et connaître la charité du Christ, laquelle surpasse toute science. (EPH. III.)

Il est encore bien des âmes pieuses qui ne savent pas assez quel est l'objet précis de la dévotion au Sacré-Cœur; qui ne saisissent pas bien, par exemple, la différence qu'il y a entre ce culte et celui de la Passion, ou du Saint-Sacrement. Il ne sera donc pas hors de

propos de dire en commençant ce qu'il faut entendre par le Cœur de Jésus, et de tracer une rapide esquisse de ses qualités, de ses vertus. Nous aurons dit par là même comment il a des droits spéciaux à notre vénération, à notre reconnaissance, à notre amour.

Et d'abord chacun connaît ce merveilleux organe qui, chez tous les êtres animés, distribue le sang aux diverses parties du corps, et que nous appelons *cœur*. Le cœur est ce qui apparaît en premier lieu à l'origine de notre existence : tout homme, comme tout animal, commence par le cœur. A peine formé, il se met en mouvement par cette suite non interrompue de contractions, de dilatations, que nous appelons *battements:* c'est l'aurore de la vie, *primum vivens*. Chacun de ces battements mesure ensuite et emporte avec soi un de ces moments fugitifs, qui nous sont comptés d'avance par la Providence divine (1). Et lorsque approche la dissolution, lorsque le froid et l'insensibilité gagnent déjà les autres membres, c'est vers le cœur que la vie se retire, comme dans son dernier retranchement ; à lui est réservé le combat suprême contre la destruction : c'est l'agonie. Quand enfin il a renoncé à la lutte, quand il est enchaîné, immobile, tout est fini, la mort est là : *ultimum moriens !*

D'un autre côté cet organe, qui est le premier moteur visible de notre être corporel, est aussi celui qui ressent le plus vivement, en vertu de l'union intime de l'âme avec le corps, le contre-coup de toutes nos affec-

(1) Job. 14.

tions. La joie le dilate, la douleur le resserre, la compassion le liquéfie, en quelque sorte(1); l'espoir le fait palpiter, le chagrin le consume lentement, et finit souvent par le déchirer. Combien de fois n'avons-nous pas rencontré de ces figures pâles, mélancoliques, flétries avant le temps par un mal caché, semblables enfin à ces feuilles jaunies sur la branche au sein des fleurs, qui nous font penser à l'automne avant la fin du printemps, et qu'enlève le premier souffle! Un jour nous avons ouï dire : « Il est mort, elle est morte, *d'une maladie de cœur, d'un anévrisme* ; » et, dans le sanctuaire de la famille, on ajoutait en gémissant : « c'est le chagrin...! »

Voilà pourquoi les hommes, comme de concert, ont pris le *cœur* pour symbole de leurs affections, de leurs passions, de l'amour surtout, qui est la source de toutes les autres. De même que par le mot *tête*, nous n'entendons pas seulement la partie du corps qui porte ce nom, mais bien souvent aussi les facultés intellectuelles dont elle semble être le siége; ainsi, sous le nom de *cœur*, nous ne désignons pas seulement ce vase de chair, qui fait circuler la vie dans toutes nos fibres, mais encore l'homme lui-même, en tant que sensible, l'homme avec toute cette diversité d'impressions et de mouvements, de tendances et d'aversions, avec ce mélange surprenant de force et de faiblesse, avec cette sensibilité que le moindre contact irrite et froisse, avec cette délicatesse exquise qui est la source de nos jouis-

(1) Thren. 2.

sances, mais principalement, hélas! de nos douleurs.

Car, dans cette vallée de larmes, plus un cœur est sensible, plus est large le lot qui lui échoit dans le partage des tribulations, triste héritage que nous ont laissé nos premiers parents. En effet il s'attachera à son objet, jusqu'à ne plus faire qu'une même chose avec lui; mais par là même il ressentira toutes les peines de ce qu'il aime; et il sera profondément déchiré au jour de ces séparations, dont la vie est une longue suite. N'est-ce pas la tendresse de Jacob pour les siens, qui avait rempli son pèlerinage d'amertume, et qui, de tous ses jours, avait fait des jours mauvais (1)?

Or le Verbe de Dieu est devenu par son Incarnation vrai Fils de l'homme, homme véritable et complet, de telle sorte cependant que la nature divine et la nature humaine ne font en lui qu'une seule et même personne divine, la seconde de l'adorable Trinité. Dans ce mystère, il a donc uni à sa divinité un Cœur semblable aux nôtres, et a puisé dans le sang immaculé de la Vierge, qui est notre sœur en Adam, le principe de toutes nos affections.

Pourtant ce Cœur, étant le Cœur d'un Dieu, doit nécessairement se distinguer de tous les autres, par certains caractères.

Il y a certes au cœur des enfants d'Adam, même après la chute originelle, de beaux et nobles instincts. On a vu, chez les païens mêmes, des amis mourir pour leurs amis, des époux, pour leurs épouses, des

(1) Gen. 47.

enfants, pour leurs parents. Est-il rien de plus beau que le patriotisme, de plus touchant, de plus fort que l'amour maternel ? Mais enfin les affections humaines se renferment d'ordinaire dans un cercle assez étroit. Cette mère, qui ne peut voir souffrir son enfant, cette épouse, qui peut à peine survivre à son époux, ne seront que médiocrement touchées d'infortunes qui leur sont étrangères. Au contraire cet homme, qui est l'ami de tout le monde, n'est en réalité l'ami de personne : son amitié se réduit à une politesse, à une bienveillance vulgaires. Et nous n'en faisons pas un crime au cœur humain : il est borné, comme notre intelligence ; ses affections, de même que toutes les forces naturelles, ont besoin de se concentrer pour déployer toute leur énergie ; elles s'affaiblissent par la dispersion.

Mais nous ne sommes pas seulement imparfaits : l'ouvrage de Dieu a été gâté en nous par le péché, et c'est précisément dans notre cœur, qu'il a exercé ses plus tristes ravages. Il y a en nous un fond d'égoïsme, que nous voudrions en vain nous dissimuler, et que certaines circonstances dévoilent malgré nous, dans toute sa laideur. Aussi longtemps que les misères d'autrui ne réclament de nous que de la compassion, ou quelques secours, nous pouvons, sans trop d'effort, nous montrer généreux ; mais y va-t-il de notre bonheur, la vie ou seulement la fortune du prochain semble-t-elle incompatible avec la nôtre ? notre cœur alors se racornit souvent jusqu'à la cruauté. Sans

doute il y a des cœurs plus larges, plus généreux, et il y a des cœurs héroïques, comme il y a des génies ; mais ce sont surtout des cœurs agrandis, réformés par la grâce, des cœurs qui se sont revêtus, selon le précepte de l'Apôtre, de l'homme nouveau, qui est Jésus (1).

En effet (est-il besoin de le dire ?) le Cœur de l'Homme-Dieu n'a aucun des défauts que nous venons de signaler. Mais essayons plutôt de dire les qualités qui le distinguent de tous les autres.

Le Cœur de Jésus est le plus aimant de tous les cœurs. L'amour correspond toujours à la connaissance : car on n'aime que ce que l'on connaît, à proportion qu'on le connaît, et en raison de la bonté qu'on y aperçoit, ou que l'on croit y apercevoir. Selon ce principe, la faculté d'aimer est immense en Jésus, comme sa sublime intelligence. Connaissant Dieu, qui est le Bien infini, plus parfaitement que toutes les créatures ensemble ne le connaîtront jamais, il l'aime de telle sorte, que toutes les ardeurs des saints, jointes à celles des neufs chœurs des anges, à celles de la Reine des anges elle-même, n'égalent pas, dit un auteur, un des soupirs du Cœur amoureux de Jésus.

Il en est de même, à proportion, quant à son amour envers les hommes. Si vous me demandez ce qu'il aperçoit donc d'aimable en nous, ce qu'il y a vu de bon, surtout quand nous étions pécheurs et enfants de colère, je vous répondrai, cher lecteur, que je l'ignore ;

(1) Eph. 4.

saint Jean (1) et saint Paul (2) nous disent que c'est là ce qui rend étonnante, admirable, la tendresse du Sauveur pour nous : mais ils ne disent rien de plus !... Contentons-nous donc de nous plonger dans cet Océan, sans chercher à en trouver le fond.

Le Cœur de Jésus est le plus large de tous les cœurs Il connaît toute la famille d'Adam, et chacun des membres qui la composent ; et il les aime tous. Il n'y a pas *d'étrangers* pour lui : nous sommes tous *les siens* (3) ; nous sommes tous *ses amis* (4), *ses frères* (5), *ses membres* (6). Jésus est le seul à qui s'applique dans ce sens le noble mot d'un poète ancien :

« Homme, il n'est rien d'humain qui me soit étranger. »

Et remarquez que l'universalité de cet amour ne porte aucun préjudice à sa tendresse envers chacun de ceux qui en sont l'objet. Je veux dire que vous ne devez pas craindre, âme chrétienne, que Jésus vous aime moins, parce qu'il aime tous vos frères. Non-seulement il vous aimera encore beaucoup, mais cette jalousie secrète, qui fait que vous voulez être aimée sans partage, aura même satisfaction : Jésus vous aimera exactement comme si vous étiez seule avec lui dans l'univers.

Voyez le soleil, le plus bel emblême du Cœur de Jésus. Cet astre éclaire, échauffe, vivifie tous les êtres : « Il n'est rien qui échappe à sa chaleur (7). » Or cha-

(1) I Ep. 4. — (2) Rom. 5. — (3) Joan. 13. — (4) Joan 15. — (5) Héb. 2. — (6) I Cor. 6. — (7) Ps. 18.

cun en reçoit-il moins, parce qu'il donne à tous? Si vous approchez d'une fontaine, par un jour serein, vous voyez dans ses eaux l'image de cet astre bienfaisant, et vous l'y voyez tout entière. Mais y avez-vous parfois pensé ? Au même instant, la même image se reflète, de la même façon, dans toutes les fontaines de l'hémisphère sur lequel le soleil est levé! Encore un autre symbole : au lieu de vous arrêter au bord d'une fontaine, marchez le long d'un fleuve, et vous verrez l'image du soleil marcher avec vous ; arrêtez-vous, elle s'arrêtera ; passez à l'autre rive, elle y passera comme vous ; et cent mille spectateurs jouiront de la même vue, des mêmes phénomènes, en cent mille lieux divers. C'est ainsi que Jésus se donne à tous et à chacun, sans partage ; c'est ainsi qu'il vous suit, partout où vous allez, tandis qu'il suit tous vos frères... Ou plutôt il ne vous suit pas, il est toujours en vous (1), non pas en image, comme le soleil dans les eaux, mais en réalité... Mais pourquoi chercher des comparaisons dans la nature? L'Eucharistie, le Sacrement par excellence du Cœur de Jésus, ne rend-elle pas cette vérité bien sensible? Ne recevez-vous pas votre Dieu tout entier, pendant qu'à vos côtés il se donne à plusieurs autres?

(1) Joan. 17.

Affections et prières (1).

O Cœur adorable de mon Jésus, Cœur brûlant d'a-
nour pour les hommes, Cœur créé tout exprès pour
imer les hommes! comment les hommes peuvent-ils
ous mépriser de la sorte, et répondre si mal à votre
mour? Ah! malheureux que je suis, j'ai été moi-même
n de ces ingrats qui n'ont pas su vous aimer! — Mon
ésus! pardonnez-moi cette grande faute de ne vous
voir pas aimé, vous qui êtes si aimable, et qui m'avez
ant aimé que vous avez tout épuisé pour m'obliger à
ous aimer. Je reconnais que, pour avoir ainsi renoncé
votre amour, je mériterais d'être condamné à ne
ouvoir plus vous aimer ; mais non, mon cher Sauveur,
nfligez-moi tout autre châtiment, et préservez-moi de
elui-là ; accordez-moi la grâce de vous aimer, et puis
unissez-moi comme il vous plaira. Mais, comment
uis-je craindre un tel châtiment, lorsque j'entends
ue vous continuez de m'imposer le doux précepte de
ous aimer, vous, mon Seigneur et mon Dieu? *Tu ai-
neras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* (1), me
ites-vous. Oui, mon Dieu! vous voulez être aimé de
noi, et je veux vous aimer, et même je veux n'aimer
lus autre chose que vous, qui m'avez tant aimé. — O
mour de mon Jésus! vous êtes mon amour. — O
Cœur enflammé de Jésus! enflammez mon cœur. Ne
ermettez pas qu'à l'avenir j'aie encore le malheur de

(1) Tirées de S. Alphonse. Trad. du R. P. Dujardin. —
2) Matth. 22.

vivre, même un instant, privé de votre amour ; ôtez-moi plutôt la vie, détruisez-moi ; ne laissez pas voir au monde cette noire ingratitude, qu'après avoir été tant aimé de vous, après avoir reçu de vous tant de grâces et tant de lumières, je recommence à mépriser votre amour. — Non, mon Jésus ! ne le permettez pas. Le sang que vous avez répandu pour moi, me fait espérer que je vous aimerai toujours et que vous m'aimerez toujours, et que cet amour entre vous et moi formera un lien à jamais indissoluble dans l'éternité.

O Mère du bel amour, Marie ! vous qui désirez si ardemment de voir Jésus aimé, liez-moi étroitement à votre divin Fils, et si fortement que je n'aie plus jamais le malheur de m'en voir séparé.

SECOND JOUR.

QU'EST-CE QUE LE CŒUR DE JÉSUS ?

II.

Vertus du Cœur de Jésus (suite). Conclusion. Pratique enseignée par la Bse Marguerite-Marie. Acte de consécration.

> ...Afin que vous puissiez comprendre... quelle est la largeur, la hauteur et la profondeur, et connaître la charité du Christ, laquelle surpasse toute science. (EPH. III.)

Le Cœur de Jésus est le plus compatissant de tous les cœurs. Il connaît tous les événements qui affligent l'humanité, et chaque homme en particulier; et, loin de se retirer du milieu de nous, comme le sage antique, pour n'être pas attristé par la vue de nos maux, il y reste pour nous soulager. Il est le Trône de la Miséricorde (1), dont l'accès n'est fermé ni le jour, ni la nuit. On peut le comparer aussi à un temple situé au centre de l'univers, et qui serait construit avec tant d'art, que tout bruit produit ici-bas y serait distinctement entendu : toute clameur douloureuse, tout gémissement, pour secret qu'il soit, a son écho au Cœur de Jésus.

(1) Hébr. 4.

Il en est qui disent : « Que Jésus connaisse toutes « nos misères, je le crois sans peine ; car, étant Dieu, « il ne peut rien ignorer. Mais qu'il en éprouve une « bien vive compassion, et surtout qu'il s'apitoie sur « celles de chaque homme en particulier, c'est ce que « je ne saurais penser. Que sommes-nous, faibles « mortels, au regard d'un Dieu, sinon de vils insectes ? « A-t-il plus de pitié de moi, quand je souffre, que je « n'en ai moi-même du ver de terre blessé, qui se tord « à mes pieds ? »

Certes ceux qui raisonnent de la sorte, connaissent peu Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous leur répondrons par les paroles de saint Paul.

« Le Fils de Dieu n'a pas pris la nature des anges, « mais la chair de la race d'Abraham... Il a fallu qu'il « fût en tout semblable à ses frères, afin d'être un *misé-* « *ricordieux* et fidèle Pontife... Car, ayant souffert, « ayant été lui-même éprouvé, il est puissant pour « sauver ceux qui sont éprouvés... Nous n'avons pas un « Pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses, mais « un Pontife qui, pour nous être semblable, a tout « éprouvé, à l'exception du péché... Tout Pontife pris « du milieu des hommes, est établi pour offrir des sa- « crifices pour le péché... et il faut qu'il puisse s'api- « toyer sur les ignorances et les erreurs des hommes, « étant lui-même environné de faiblesse. Ainsi le « Christ... a offert des prières et des supplications avec « des larmes et de grands cris, à celui qui pouvait le « sauver de la mort ;... et, bien qu'il fût le Fils de

« Dieu; il a appris l'obéissance par ce qu'il a souf-
« fert (1). »

Quelle belle et consolante doctrine ! Elle signifie en résumé que le Christ, qui est compatissant par nature, a voulu éprouver toutes nos misères, hormis le péché, afin d'être compatissant par expérience, ou plutôt afin de nous inspirer plus de confiance en sa compassion. Car c'est à l'école du malheur, que l'on apprend à être secourable. Ainsi, avez-vous perdu un ami ? Allez à lui : il en a perdu un, il saura vous consoler. Êtes-vous trahi par un homme à qui vous aviez donné toute votre confiance? Allez à lui : il a été trahi, vendu, livré par un de ses intimes. Êtes-vous sous le poids d'une accusation calomnieuse ? Qui fut jamais plus indignement calomnié que lui ? Allez lui demander la réparation de votre honneur, ou plutôt le courage de souffrir comme lui. Avez-vous des peines intérieures, mille fois plus cruelles que toutes les souffrances corporelles ? Allez à lui : vos peines ne surpassent pas son agonie de Gethsémani. Êtes-vous éprouvé dans vos biens, dans vos membres ; êtes-vous réduit à la pauvreté, accablé d'affronts? Allez, dis-je, allez à lui : il a tout goûté, tout ressenti, et il a des remèdes pour tout. Il n'a jamais vu la souffrance, sans en être touché, il n'en a jamais été touché, sans la soulager.

Qui ne s'est arrêté avec émotion sur ce passage de saint Jean (2), où le Fils de Dieu, debout au tombeau

(1) Hébr. 2-4-5. — (2) Joan. 11.

de son ami, *se trouble et frémit*, en voyant les pleurs de Marie et de Marthe, mêle ses larmes aux leurs, et puis s'écrie : « Lazare, venez dehors ! » Qu'il est aimable, quand il dit à la veuve de Naïm : « Ne pleurez pas, » et qu'il lui rend son fils unique ! Combien de fois ne lisons-nous pas dans l'Évangile cette expression : *Misericordia motus est*, il fut touché de compassion : et le texte grec dit : *Son cœur fut ému*.

Quelqu'un dira peut-être : « Je conçois que Jésus ait été sensible ici-bas à des douleurs qu'il partageait lui-même : il est naturel à celui qui souffre d'être compatissant. Mais aujourd'hui qu'il est entré dans la gloire, qu'il voit à ses pieds tous les chœurs célestes et tout ce qui n'est pas Dieu, n'a-t-il pas un peu oublié ses frères? Ici-bas, quand un homme du commun est parvenu à sortir de son obscurité, et, comme on dit dans le monde, *à corriger l'injustice de son sort*, il rougit d'abord de son humble extraction ; il rougit de ses proches ; il en est même qui vont alors jusqu'à se forger à grands frais une généalogie chimérique, pour *anoblir* une origine qu'ils ne peuvent cacher. Le Cœur de Jésus a-t-il résisté à cet enivrement de la grandeur ? A-t-il conservé des sentiments humains ? Se souvient-il sans confusion de la crèche de Bethléem, de ses pauvres langes, du lait de sa Mère, de l'atelier de Joseph, de l'ignominie de sa Croix ? Peut-on encore, sans l'offenser, lui parler des siens selon la chair ? Pouvons-nous, couverts des haillons de notre mortalité et de notre misère, nous présenter à sa cour, et nous faire annon-

cer comme ses frères? Et, supposé qu'il ne nous dédaigne pas tout à fait, nos voix suppliantes parviennent-elles encore à son oreille? Ne sont-elles pas couvertes par le son des instruments angéliques dont parle l'Apocalypse, comme le cri du mendiant est couvert par les fanfares qui accompagnent les pas d'un monarque triomphant? Nos prières ne sont-elles pas, parmi les hymnes retentissants des élus, comme une note discordante jetée au milieu d'une puissante symphonie? Ne vont-elles pas s'y perdre, comme le gémissement du pauvre Lazare se perdait dans les joyeuses clameurs des convives assis à la table du riche ? »

Bannissons ce langage injurieux au divin Cœur. Le Fils de Dieu ne rougit pas d'une nature qu'il a prise par pur amour, ni des adorables misères auxquelles il s'est volontairement soumis. Il ne rougit pas même de nous : « Il n'a pas confusion, dit saint Paul, de nous appeler ses frères (1). » Il ne rougira, comme il l'a déclaré lui-même, que de ceux qui auront rougi de le reconnaître en face du monde, et refusé de marcher sur ses traces. Mais, bien loin qu'il ait honte de la famille humaine, dont il est devenu membre par sa Mère, c'est par le moyen de cette même famille, qu'il prétend faire briller aux yeux des puissances célestes, les trésors infinis de son inépuisable sagesse (2). Quoi de plus glorieux en effet pour lui, que de tirer de notre boue dés chérubins et des séraphins? — Quant aux chants des élus, ils ne couvrent pas nos voix supplian-

(1) Heb. 2. — Eph. 3.

tes, mais au contraire les soutiennent; et c'est une fonction des esprits bienheureux, de faire parvenir nos vœux au Trône de miséricorde, qui est le Cœur de Jésus. Au moment de retourner à son Père, Jésus n'a pas dit : « Je vais jouir de ma victoire, je vais recevoir les louanges des habitants du ciel ; » mais bien : « Je vais vous préparer une place. » Je ne crains pas de le dire : il ferait cesser jusqu'à la fin des siècles les cantiques des anges en son honneur, plutôt que d'exposer la dernière des créatures humaines, à pousser vers lui un cri qui ne fût pas entendu. Assurément Jésus n'est plus sensible à la manière des mortels; la vue de nos maux ne le fait plus souffrir; il ne frémit plus, ne se trouble plus, ne pleure plus, comme il fit autrefois au tombeau de son ami; et nul de nous ne voudrait sans doute que le Sauveur fût encore sujet à cette compassion douloureuse, qui n'était pas le moindre de ses tourments durant sa vie mortelle. Mais sa compassion, pour être toute paisible et dégagée des opérations des sens, n'en est ni moins réelle, ni moins secourable. Autrement, comment pourrait-il dire en toute vérité à ceux qui auront secouru les pauvres et les autres malheureux : « *J'ai eu faim*, et vous m'avez donné à man-« ger; *j'ai eu soif*, et vous m'avez donné à boire; « *j'étais nu*, et vous m'avez revêtu; *j'étais malade*, « *prisonnier*, et vous m'avez visité. »

Le Cœur de Jésus est le plus généreux de tous les cœurs. Le sublime est l'élément de son intelligence, a dit le P. Lacordaire ; on pourrait dire que l'héroïsme

est l'élément de son Cœur. Ou plutôt ce n'est pas de l'héroïsme : Jésus n'est pas un héros, il est l'Amour en personne, *Charitas est* (1). On appelle héros un homme s'élevant au-dessus de ses semblables, par quelque action qui suppose un effort surhumain. Jésus a fait le bien, s'est dévoué, s'est sacrifié, s'est donné sans effort, comme sans éclat. « Il nous donnait de sa plénitude, » dit saint Jean (2). C'était, selon saint François de Sales, comme une mère, qui se soulage en allaitant son enfant.

L'institution de l'Eucharistie nous fournit un bel exemple de ceci. Jésus était à table avec les siens, pour la dernière fois ; on avait mangé l'agneau de la Pâque. Jésus prend du pain, le bénit, le rompt et le donne à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon Corps. » Puis il prend le calice, le bénit et le leur présente, en disant : « Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Il leur ordonne de renouveler la même merveille chaque jour, jusqu'à la fin des siècles, en ces termes : « Faites ceci en mémoire de moi. » Ensuite il parle d'autre chose. Un homme généreux autant que riche ne pourrait, avec moins d'effort, avec moins d'ostentation, donner à un pauvre une pièce de monnaie ou un morceau de pain !

Le Cœur de Jésus est le plus indulgent de tous les cœurs. Jésus est notre créateur : « Il sait, dit le Prophète, de quelle boue il nous a formés (3). » Personne, mieux que lui, ne connaît le cœur humain, avec son

(1) I Joan. 4. — (2) Joan. 1. — (3) Ps. 102.

violent emportement pour le mal, avec sa faiblesse, son inconstance pour le bien, avec tout ce détail de petites passions dont nous rougissons nous-mêmes, et que la grâce seule peut dompter. Il sait que « toute chair est de l'herbe (1). » Voilà pourquoi lui, qui n'a pas pardonné aux anges une première rébellion, veut qu'on pardonne aux hommes soixante-dix fois sept fois (2), c'est-à-dire toujours.

On lui amène une femme adultère : la loi de Moïse veut qu'elle soit lapidée. Les ennemis du Sauveur sont là, qui le pressent de dire ce qu'il faut faire. Il garde d'abord le silence, sans doute pour les engager à se désister de leur accusation. Mais comme ils insistaient, « Que celui d'entre vous, dit-il, qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. » Ils se retirent tout confus. « Femme, dit alors le juge miséricordieux, où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Non, Seigneur. — Ce ne sera pas moi non plus, reprend-il, qui vous condamnerai ; allez, et ne péchez plus (3). » Une autre pécheresse vient pleurer à ses pieds, au milieu d'un festin : les convives la méprisent, et lui, il proclame qu'il préfère son repentir, à l'orgueilleuse justice des Pharisiens (4). Des Samaritains lui refusent le passage à travers leur ville ; Jacques et Jean veulent y faire descendre le feu du ciel. « Le Fils de l'homme, leur répond-il, n'est pas venu pour perdre les âmes, mais bien pour les sauver. » Et il se

(1) Isaï. 40. — (2) Matth. 18. — (3) Joan. 8. — (4) Luc. 7.

rend dans un autre endroit (1). Il approche de Jérusalem, de cette cité perfide qui a tué les prophètes, et qui va, dans quelques jours, le livrer lui-même aux Romains, et le crucifier. A son aspect, au lieu de l'accabler de sa malédiction, il pleure sur elle et s'écrie : « Que ne peux-tu connaître.... du moins en ce jour, « ce qui pourrait te donner la paix ! Car des jours « viendront où tes ennemis..... te renverseront de « fond en comble, et feront périr tes fils (2). » — « Jéru- « salem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes,.... « combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes « enfants, comme la poule rassemble ses poussins « sous ses ailes, et tu ne l'a pas voulu !.... (3). » A Gethsémani, tandis qu'il agonise, ses dicisples s'endorment. Il les éveille doucement, pour les engager à prier. Après une seconde heure d'agonie, il revient auprès d'eux, comme pour se remettre, en leur compagnie, de l'excessive frayeur qu'il éprouve. Ils dorment encore, car leurs yeux sont appesantis. Au lieu de leur faire de vifs reproches sur leur lâcheté, il évite même de les tirer de leur sommeil, il retourne à la grotte, et achève d'épuiser seul l'amer calice ; puis il revient à eux et les invite lui-même à reposer (4). Le traître s'approche de lui, pour le désigner à ses ennemis, par un baiser : Jésus reçoit l'affreuse caresse, et appelle Judas *son ami*. Pierre blesse un des soldats, Jésus le guérit ; Pierre renie trois fois son Maître,

(1) Luc. 9. — (2) Luc. 19. — (3) Matth 23. - (4) Matth. 26.

Jésus ne s'en venge que par un regard de tendresse. On le cloue à la croix et il s'écrie : « Père, pardonnez-« leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Le Cœur de Jésus est le plus tendre de tous les coeurs. Qu'elles sont belles et sereines, ces scènes de l'Évangile, où le Fils de Dieu, après une journée de fatigues et de marche, sous le soleil d'Orient, s'assied, le soir, sur quelque pierre du chemin, et se voit entouré de petits enfants qu'amènent leurs mères ! Ses disciples veulent les éloigner ; « Laissez donc, leur dit-il, lais-« sez venir à moi les petits enfants... » Puis il les embrasse, les bénit et se remet en route (1).

Qui ne se rappelle l'amitié du Sauveur pour le plus jeune des fils de Zébédée, et pour la famille de Béthanie ? Qui n'a tressailli de plaisir, en entendant le disciple vierge se glorifier de cette céleste liaison, se désigner lui-même, à plusieurs reprises, dans son sublime Évangile, par le nom du *disciple que Jésus chérissait ?* Qui ne s'est surpris parfois à lui envier la place qu'il occupa, sur la poitrine du Maître, au souper d'adieux ? Qui n'a souhaité enfin d'avoir été Jean, lorsque Jésus disait à sa Mère : « Femme, voilà votre fils ! »

L'Amour de Jésus pour nous est une véritable amitié (2). Il a fait disparaître, autant que possible, la distance infinie qui nous séparait de lui, il est descendu jusqu'à nous, et nous a élevés jusqu'à son Père. Il ne s'impose pas ; il se tient à la porte de nos cœurs,

(1) Marc. 10. — (2) Joan. 15.

et y frappe, comme un mendiant d'amour (1) ; il nous promet, si nous voulons l'aimer, de nous aimer, d'entrer chez nous avec son Père (2), de souper familièrement avec nous (3). Il lave les pieds à ses amis ; il les sert lui-même à table, de ses mains divines (4). Le malheur est la pierre de touche des amitiés : les faux amis se retirent, quand l'infortune nous menace. L'amitié de Jésus a subi l'épreuve : la mort nous était due, il l'a soufferte pour nous (5).

En un mot Jésus ne connaît que l'amour, il rapporte tout à l'amour. C'est à l'amour qu'il réduit tous ses préceptes ; il ne demande que l'amour en retour de ses bienfaits ; il pardonne les plus grands crimes à un acte d'amour.

Que dirai-je enfin ? Rappelez-vous tout ce qu'a pu produire la plus héroïque charité dans les saints Apôtres, dans les François d'Assise, les Dominique, les François-Xavier, les François de Sales, les Vincent de Paul, et songez que ce n'étaient là que quelques étincelles tombées de l'incendie qui consume le Cœur de Jésus. C'est en le contemplant assidûment, qu'ils avaient appris à aimer de la sorte. C'est dans le Cœur, ou, comme il dit, dans les entrailles de son Maître, que saint Paul avait puisé cette charité qui le pressait (6), quand il s'écriait : « Qui est malade, sans que je sois malade ? Qui est scandalisé, sans que je me sente brûler (7) ?

(1) Apoc. 3.— (2) Joan. 14.— (3) Apoc. 3.— (4) Luc. 22. — (5) Joan. 15. — (6) II Cor. 5. — (7) II Cor. 11.

Concluons. L'objet du culte du Sacré-Cœur est double ; il y a d'abord l'objet *matériel*, et puis l'objet *formel*. L'*objet matériel*, c'est ce Cœur de chair, cet organe sacré, où fut formé le sang qui a coulé pour nous au Calvaire, et qui, chaque jour encore, coule mystiquement sur nos autels ; c'est ce Cœur dont chaque battement fut employé à prier, à travailler, à souffrir pour nous. L'*objet formel* de ce culte, c'est l'amour de Jésus pour nous, d'abord l'amour divin, incréé, dont il nous aima éternellement, comme Dieu, et surtout son amour créé, son amour d'homme, avec les autres affections qui ont étreint son Cœur pendant trente-trois années, qui l'ont fait palpiter avec violence, qui l'ont fait languir, qui l'ont serré jusqu'à l'agonie ! Et, en réunissant ces deux objets, c'est Jésus, le Fils unique de Dieu et de la Vierge Marie, nous aimant jusqu'à la mort, et considéré dans la partie de lui-même qui fut surtout victime de cet amour.

Voilà, âme pieuse, ce qu'est le Cœur de Jésus. Dites maintenant, n'est-il pas digne de tout votre amour ?

PRATIQUE.

Se consacrer dès maintenant et pour toujours au Sacré-Cœur.

Voici quelques lignes bien propres à nous faire comprendre le véritable caractère et la pratique la plus spéciale de la dévotion au Cœur de Jésus. C'est la Bienheureuse Marguerite-Marie elle-même qui écrit à une de ses amies.

« Je vous dirai simplement, comme à une vraie amie dans l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que lorsque je le prie pour vous, cette pensée me vient, que, si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son Sacré-Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours, lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais succès de nos entreprises comme dans les bons, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien; car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la sainte communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure autant que vous le pourrez. Il réparera ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait dans vos actions et sanctifiera les

bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous, si vous le laissez faire. » (1)

ACTE DE CONSÉCRATION.

Cœur adorable de mon Jésus, siége de toutes les vertus, source inépuisable de toutes les grâces, qu'avez-vous pu trouver en moi, qui soit capable de vous gagner jusqu'au point de m'aimer avec tant d'excès, tandis que, souillé de mille péchés, mon cœur n'avait pour vous que de l'indifférence? Les témoignages éclatants de la tendresse de votre amour pour moi, lors même que je ne vous aimais pas, me font espérer que vous ne rejetterez pas les marques par lesquelles je veux vous attester mon amour. Daignez donc agréer, ô mon adorable Sauveur, le désir que j'ai de me consacrer entièrement à l'honneur et à la gloire de votre Sacré-Cœur : daignez agréer la donation que je vous fais de tout ce que je suis. Je vous consacre ma personne et ma vie, mes actions, mes peines et mes souffrances, voulant être désormais une victime toute

(1) Extrait du *Messager du Cœur de Jésus*, bulletin mensuel de l'Apostolat de la prière, sous la direction du R. P. Ramière, jésuite. Nous ne saurions trop le recommander. On s'abonne en Belgique chez M. Goemaere, à Bruxelles ; chez Mme Delforge, à Liége; M. Casterman, à Tournai; M. Henry, à Mons; M. Van Weest-Pluymers, à Saint-Trond. Le prix est de 5 francs par an pour la Belgique.

dévouée à votre gloire, maintenant embrasée, et un jour, s'il vous plaît, tout à fait consumée des sacrées flammes de votre amour. Je vous offre, ô mon Seigneur et mon Dieu, je vous offre mon cœur, avec tous les sentiments dont il est capable. Me voilà, Seigneur, tout à votre Cœur, me voilà tout à vous. O mon Dieu, que vos miséricordes sont grandes envers moi ! Dieu de Majesté, eh ! que suis-je, pour que vous daigniez agréer le sacrifice de mon cœur !

Il sera désormais tout à vous, ce cœur, et les créatures n'y auront plus de part.

Soyez désormais, aimable Jésus, mon père, mon ami, mon maître et mon tout ; je ne veux plus vivre que pour vous. Recevez, aimable Sauveur des hommes, le sacrifice que la plus ingrate des créatures fait à votre Sacré-Cœur, pour réparer le tort que, jusqu'à cette heure, elle n'a cessé de lui faire, en correspondant si mal à son amour. Je vous donne peu, mais du moins, je vous donne tout ce que j'ai, tout ce que je puis vous donner, et tout ce que je sais que vous souhaitez ; oui, je vous consacre ce cœur, je vous livre ce cœur, pour ne le reprendre jamais (1).

(1) Tiré du Mois du Sacré-Cœur, A. M. D. G.

TROISIÈME JOUR.

L'ÉPOUX.

I.

Le Fils de Dieu considéré comme Époux de la Nature humaine. Première promesse de mariage. Premières entrevues. L'ancienne Alliance. La nouvelle Alliance : Ses caractères d'après Isaïe.

> En ce jour-là, dit le Seigneur. elle m'appellera son Époux... Je t'épouserai pour jamais; je m'unirai avec toi dans la justice, le jugement, la compassion et la miséricorde... Tu seras mon épouse fidèle.
>
> (Osée II.)

Jésus-Christ prend souvent dans les saintes Écritures le nom d'*Époux*. Le royaume des cieux est représenté par lui-même, dans l'Évangile, comme un grand festin que donne le Père éternel, pour *célébrer* les *Noces* de son Fils, et auquel il invite tous les hommes (1). Saint Jean-Baptiste s'appelle *l'ami de l'Époux*. Comme les disciples de ce saint prophète étaient un peu jaloux de la popularité du Sauveur, Jean-Baptiste, qui n'avait en vue que la gloire de son divin ami, leur répond ainsi : « Celui-là est l'Époux, qui possède

(1) Matth. 22 et 25.

« l'Epouse; et l'ami de l'Époux, qui est là et qui « écoute, se réjouit d'entendre la voix de l'Époux. « Aussi ma joie est à son comble (1). De son côté saint Paul, exhortant les maris à aimer leurs femmes, leur donne pour modèle l'amour de Jésus envers son Église. Il rapporte les paroles d'Adam, lorsque Dieu lui présenta son épouse formée de sa chair : « L'homme « quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa « femme ; et tous deux ne seront plus qu'une même « chair. » Puis il ajoute : « C'est là un grand mystère, je dis dans « le Christ et dans son Église (2). » C'est-à-dire : le mariage des fidèles est un grand sacrement, parce qu'il est la figure de l'union de l'Église avec le Christ. L'Apocalypse et tout le Nouveau Testament sont pleins des mêmes images, comme nous le verrons. Évidemment il y a là un mystère bien cher au Cœur de Jésus. Tâchons de soulever un coin du voile sacré qui le cache aux yeux profanes; contemplons-le dans le Saint-Esprit, avec un saint tremblement de respect et d'amour.

Remontons à l'origine des choses. A peine Adam est-il tombé, que le Fils de Dieu, touché du malheur de la nature humaine, s'offre à son Père pour la réparer en s'unissant à elle d'une manière *hypostatique*, c'est-à-dire en unité de personne. Le Père y consent, et le Verbe, caché sous une forme sensible, va à la recherche de notre malheureux père, qui s'était enfoncé dans les ombrages d'Éden, pour y cacher sa nudité, sa

(1) Joan. 3. — (2) Eph. 5.

honte, et les ravages faits en lui par le péché. « Adam, s'écrie-t-il, Adam, où es-tu ? » Il prononce contre lui une sentence de mort, et aussitôt il l'en console, en lui promettant un Rédempteur qui naîtra d'une femme. Ce Rédempteur, c'est le Fils de Dieu lui-même, devenu Fils de l'homme dans le temps ; cette femme, c'est la bienheureuse Vierge Marie, Notre-Dame.

Voilà bien, si j'ose le dire, une première promesse de mariage, faite par le Verbe divin à notre nature déchue.

A partir de ce moment, le Verbe de Dieu apparaît souvent, caché sous une forme humaine, s'habituant peu à peu, selon la gracieuse pensée de saint Augustin, à se conduire à la manière des hommes. Ainsi, lorsque Dieu eut résolu d'anéantir Sodome et les quatre villes voisines, Abraham vit venir à lui trois voyageurs ; il les salua, les introduisit dans sa tente, leur lava les pieds, et leur servit à manger ; et l'un d'eux lui fit connaître les desseins de Dieu sur l'infâme Pentapole (1). Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans toute la suite de cet entretien, un seul de ces mystérieux envoyés porte la parole, et l'écrivain sacré lui donne le nom de *Dominus*, *Seigneur*, lequel représente dans la Bible le nom incommunicable, que les Juifs ne donnaient qu'à Dieu seul. D'ailleurs Abraham l'appelle aussi Seigneur, et lui parle comme à un Dieu. Nous sommes donc fondés à croire que cet envoyé céleste était le Verbe lui-même, caché momentanément sous

(1) Gen. 18.

la figure d'un homme. Et lorsque les parents de Samson demandent au divin messager qui leur parle, quel est son nom, il leur répond : « Pourquoi me demander mon nom, *qui est admirable* (1)? » Or on sait qu'Isaïe a prédit que le Messie s'appellerait *l'Admirable* (2). C'était donc sans doute encore le Fils de Dieu, qui venait prédire à Manué la naissance de Samson, l'un de ses avant-coureurs. En effet, si cet envoyé eût été un ange, pourquoi eût-il refusé de dire son nom propre, tandis que les saints archanges Gabriël et Raphaël ont révélé les leurs, l'un à Daniel, l'autre à Tobie (3) ? Et que l'on ne s'étonne pas, si dans ces diverses apparitions le Fils de Dieu est appelé *un Ange*. Le mot *ange* signifie *envoyé*. Or dans ces circonstances, aussi bien que dans le mystère de la Rédemption, le Verbe était l'envoyé du Père ; et Isaïe lui donne, entre autres noms, celui *d'Ange du grand conseil*. Il est inutile de multiplier ces citations, qui nous écarteraient trop de notre sujet. Au surplus, cette doctrine est celle de plusieurs Pères de l'Église, et notamment de saint Chrysostôme, de saint Athanase, de saint Ambroise et de saint Augustin.

Ces *Théophanies* ou apparitions, où le Fils de Dieu prenait passagèrement la forme humaine, étaient comme les *premières entrevues* du Verbe et de notre pauvre nature.

Arrivons à une manifestation divine plus solennelle, je veux dire celle qui eut lieu sur le mont Sinaï, lors

(1) Judic. 13. — (2) Isaï. 9. — (3) Dan. 8. — Tob. 12.

de la publication de la loi ancienne. Il y a ici comme un essai d'épousailles ; il y a, si l'on veut, un mariage entre le Verbe et la Synagogue, c'est-à-dire l'Église juive. Mais c'est un mariage imparfait, puisque, selon la remarque de saint Paul, l'épouse reste esclave, et n'enfante que des esclaves (1) ; et puis elle reste sujette au divorce. Ce mariage, dit saint Paul, avait été figuré par celui d'Abraham avec Agar. Expliquons-nous.

La première, l'ancienne Alliance fut contractée au milieu d'un appareil plus propre à inspirer la terreur que l'amour : Moïse lui-même en fut épouvanté (2). Ce peuple n'était pas mûr encore pour la loi d'amour. L'alliance était à peine conclue, et déjà ce peuple volage se livrait à l'idolâtrie, au pied même du mont où Dieu s'entretenait avec Moïse ; et pour les punir, pour les dompter, Dieu les chargeait d'une foule de lois, de préceptes, de cérémonies, dont l'exacte observation était presque impossible (3). En un mot Dieu traita la Synagogue moins en épouse qu'en esclave. Il ne lui promet que des biens temporels, du froment, de l'huile, du vin, des troupeaux, si elle est fidèle ; il la menace de la faim, de la peste, de la guerre, de la captivité, si elle est infidèle (4). Fatigué de ses crimes, ou, comme il dit, de *ses adultères* (l'idolâtrie) (5), il la livre au roi de Babylone, qui brûle son temple, et emmène tous ses enfants en captivité. Au bout de soixante-dix ans, Dieu les ramène dans leur pays ; mais bientôt il prend

(1) Gal. 4. — (2) Hébr. 12.— (3) Act. 15. — (4) Deut. 28. — (5) Jer. 3. Ezéch. *passim*.

en aversion la Synagogue et son culte charnel ; il annonce aux Juifs que leur Mère va être renvoyée par lui, comme Agar avait été chassée par Abraham. « Que « signifient, dit-il, ces lettres de divorce que j'ai don- « nées à votre Mère, pour la renvoyer ? Quel est « mon créancier à qui je vous ai vendus ? (c'est-à-dire: « est-ce pour payer mes dettes que je vous ai vendus ?) « Vous avez été vendus en punition de vos iniquités, « et c'est à cause de vos crimes que j'ai répudié votre « Mère (1). »

Mais la vraie Épouse du Fils de Dieu, celle avec laquelle il contracte une alliance éternelle, c'est l'Eglise chrétienne, la bien-aimée de son Cœur et notre Mère. Elle est figurée par Sara, l'épouse libre d'Abraham, et dont les enfants sont libres (2). Elle est figurée par le mont de Sion, comme la Synagogue l'avait été par le Sinaï, parce que c'est à Sion ou Jérusalem, sur le sommet du Calvaire, que fut consommée la Nouvelle Alliance.

Les prophètes, qui n'ont pas eu le bonheur de voir cette nouvelle Épouse, qui n'ont pu que la saluer de loin (3), en ont pourtant parlé en termes magnifiques. Qu'on me permette quelques citations.

Isaïe a prédit son admirable fécondité.

« Sion a dit : le Seigneur m'a abandonnée ; le Sei- « gneur m'a oubliée.

« Une femme peut-elle oublier son enfant, et n'avoir

(1) Isaï. 50. — (2) Gal. 4. — (3) Hébr. 11.

« plus compassion du fruit de ses entrailles? Quand
« même elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai jamais.

« J'ai écrit ton nom dans mes mains; tes murs
« sont toujours devant mes yeux.

« Lève les yeux, regarde tout à l'entour, et vois :
« tous ces peuples vont se rassembler pour venir à
« toi. Je jure, dit le Seigneur, que tu seras revêtue
« de cette multitude, comme d'une parure, que tu en
« seras ornée, comme une fiancée.

« Tes enfants te diront: L'espace ne nous suffit
« plus; faites-nous de la place, pour y habiter.

« Et tu diras dans ton cœur: Qui m'a enfanté
« ceux-ci? J'étais stérile et captive: qui me les a nour-
« ris ? J'étais abandonnée et seule : et eux, où étaient-
« ils?

« Voici ce que dit le Seigneur-Dieu : Je lèverai ma
« main vers les nations; je lèverai mon signal aux
« yeux des peuples ; et ils t'apporteront tes fils dans
« leurs bras ; et ils porteront tes filles sur leurs épau-
« les.

« Et les rois seront leurs nourriciers, et les reines,
« leurs nourrices. Ils t'adoreront, en baissant la tête;
« ils baiseront la poussière de tes pieds (49). »

Il décrit sa gloire :

« Lève-toi, lève-toi, revêts-toi de ta force, ô Sion,
« revêts-toi des vêtements de ta gloire, Jérusalem....
« secoue la poussière qui te couvre, lève-toi.

« En ce jour-là, mon peuple saura mon nom, (ce
« nom admirable, qu'il avait caché à Manué), parce

« que moi, qui parlais (sous une forme empruntée),
« me voici.

« Qu'ils sont beaux sur la montagne, les pieds de « Celui qui annonce la paix, qui prêche le bonheur, le « salut, qui dit à Sion : Ton Dieu régnera (52) ! »

A ce tableau de la gloire de l'Épouse, il joint le tableau si connu et si touchant des humiliations volontaires de l'Époux ; puis revenant à l'Église, il s'écrie :

« Chante les louanges du Seigneur, ô toi (naguère) « stérile : car tes fils seront plus nombreux que les « fils de celle qui a maintenant l'Époux (la Synagogue, « qui va être répudiée) (54). »

« Lève-toi, sois illuminée, ô Jérusalem : car ta « lumière (le Sauveur) est venue, et sur toi s'est levée « la gloire du Seigneur.

« Les ténèbres couvriront la terre ; les peuples se- « ront plongés dans une profonde nuit ; mais sur toi « se lèvera le Seigneur, et sa gloire se verra en toi, « et les nations marcheront à ta lumière, et les rois, « à la lueur de ton Soleil-Levant.

« Parce que tu as été délaissée, et un objet de haine, « je ferai de toi l'orgueil des siècles, et la joie de « toutes les générations (60).

Isaïe chante ensuite la douceur et les bienfaits de l'Époux. Ce chapitre plein de magnificence se termine par ces paroles de l'Épouse :

« Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme « tressaillira d'allégresse en mon Dieu, parce qu'il

« m'a revêtue d'un vêtement de salut et d'une robe « de justice, comme une épouse ornée de sa parure (61).

Le prophète s'adresse à l'Épouse :

« Tu porteras un nom nouveau, que le Seigneur te « donnera de sa propre bouche :

« On ne t'appellera plus *l'Épouse abandonnée*, « mais on te donnera un nom qui signifie : *Mon Cœur* « *est en elle*, parce que le Seigneur s'est complu en « toi (62). »

Tout à coup il croit voir l'Époux lui-même, qui s'approche avec ses habits de noces :

« Quel est Celui-ci qui vient d'Édom, qui vient de « Bosra, avec ses habits teints ? Qu'il est beau dans sa « robe ! quelle puissance dans sa démarche !

« Je suis, (répond l'Époux), celui qui rend la justice, « et qui combat pour sauver.

« Pourquoi donc, répond le prophète, pourquoi ton « vêtement est-il rouge ? Pourquoi tes habits sont-ils « comme ceux des vendangeurs qui foulent le raisin « dans le pressoir ?

« C'est que j'ai foulé seul le pressoir, aucun homme « ne s'est joint à moi. Je les ai écrasés dans ma fureur : « leur sang a jailli sur mes habits ; j'ai souillé tous « mes vêtements (63). »

Ces ennemis que l'Époux a foulés aux pieds, sont ceux de son Épouse ; ce sont les démons, figurés par les habitants d'Édom et de la ville de Bosra, qui descendaient d'Ésaü.

Mais l'Époux tarde encore, et le prophète impatient s'écrie:

« Oh! puisses-tu rompre les cieux et descendre !
« Les monts se fondraient en ta présence. Car l'œil n'a
« point vu, l'oreille n'a point entendu, ô Dieu, ce que
« tu as préparé à ceux qui t'attendent. »

Enfin il voit l'Église unie à son divin Époux ; il chante encore une fois sa miraculeuse fécondité et le bonheur de ses enfants.

« J'entends sortir de la cité la voix d'un peuple.
« Avant les douleurs, elle a enfanté ; avant que son
« heure fût venue, elle a mis au monde un fils.

« Qui ouït jamais de pareilles choses ? La terre en-
« gendre-t-elle en un jour, ou bien toute une nation
« peut-elle naître en un seul jour, comme sont nés les
« enfants de Sion ?

« Est-ce que moi, qui donne aux astres la fécondité,
« je serai stérile, dit le Seigneur !

« Réjouissez-vous avec Jérusalem ; réjouissez-vous
« en elle, vous tous qui la chérissez :

« Afin que vous soyez remplis du lait de consolation
« que vous tirerez de son sein ; afin que vous soyez
« comblés de délices à la vue de toutes ses gloires.

« Car le Seigneur dit : Je ferai déborder en elle un
« fleuve de paix ; vous serez comme des enfants qu'on
« porte à la mamelle, que la nourrice caresse sur ses
« genoux.

« Je vous consolerai, comme une mère qui flatte ses
« enfants.

« Vous le verrez ; vos cœurs se réjouiront, et vos os
« fleuriront comme l'herbe (66). »

Affections et prière.

Comment donc, ô Verbe, ô divin Amant, ô tendre Époux, comment les hommes vous ont-ils accueilli?

Hélas! les premiers héritiers, les fils du royaume (1) ont d'abord fait périr les envoyés chargés d'annoncer votre approche (2); et quand vous êtes venu vous-même, ils ne vous ont point reçu (3)!

Que dis-je? Ils vous ont jeté hors de la vigne que vous aviez plantée; ils vous ont frappé, ils vous ont bafoué, ils vous ont fait mourir entre les scélérats (4)!

Mais vous êtes sorti le troisième jour de votre glorieux sépulcre, et vous avez dit à vos messagers fidèles : Mon festin est préparé; mais les invités sont indignes de s'y asseoir (5).

Allez donc, dispersez-vous aux quatre vents du ciel; dites à toute créature : Mes victimes sont immolées, mon vin est déjà versé, venez, accourez à mon banquet.

Et les nations ont frémi en entendant votre nom; et les rois de la terre se sont unis pour vous faire la guerre (6), et, pendant de longs siècles, les bourreaux se plongèrent dans le sang de vos amis.

Pourtant vos saints finirent par triompher de tous les suppôts de l'enfer, et votre Épouse deux fois baptisée, dans votre sang, ô Agneau! et dans le sien propre, fit longtemps l'admiration des célestes puissances.

(1) Matth. 8. — (2) Act. 7. — (3) Joan. 1. — (4) Marc. 12. — (5) Matth. 22. — (6) Ps. 2.

Mais, hélas ! ces temps glorieux ne sont plus; votre ennemi, Seigneur, a semé l'ivraie dans votre champ (1); les enfants adultères (2) se sont mêlés à vos enfants.

Ils n'ont plus que dégoût pour les biens que vous promettez; à votre royaume, ils préfèrent la gloire qui passe; à vos délices, les plus grossières voluptés.

Votre lumière leur est odieuse; ils disent aux voyants : « Ne nous parlez plus au nom du Seigneur; ni lui, ni son Christ ne régneront plus sur nous (3).

Ils outragent la Mère qui les a enfantés, ils la poursuivent de leur haine, ils veulent charger de chaînes ses mains vénérables...

O mon Dieu! où sont vos saints? Les enfants des hommes ont obscurci le flambeau de la vérité (4).

Sauvez-nous, Seigneur, ou nous allons périr; sauvez-nous, déjà la barque chavire, déjà les flots amers la remplissent (5).

Dites un mot, et le calme se fera ; ordonnez, et les vents déchaînés rentreront dans le silence.

Oh ! oui, vous nous sauverez ; vous l'avez résolu, ô Jésus ! j'en ai des garants assurés.

Un jour nouveau va luire, un jour sept fois plus brillant que tous les jours anciens (6).

Déjà l'Étoile du matin, l'Étoile Immaculée resplendit au sein de l'orage et nous rend l'espérance.

Le soleil de votre cœur, ô Jésus ! se lève à l'horizon;

(1) Matth. 13. —(2) Hæb. 12. — (3) Ps. 2. — (4) Ps. 11. — (5) Marc. 4. — (6) Isaï. 30.

à son approche, les monstres des ténèbres s'enfuient, ils rentrent dans leurs affreux repaires (1).

Sous ses heureux auspices, les princes sacrés des peuples, les augustes vieillards se sont assemblés (2), ils se sont réunis en votre nom, autour du sûr et incorruptible gardien des célestes lumières ; vous êtes au milieu d'eux.

En vain frémissent les impies, en vain ils complotent ; votre verge de fer les brisera comme un vase d'argile ; vous règnerez sur nous par vos attraits, ô divin Cœur ! et par votre beauté (3).

Armez vous du glaive, ô Fort d'Israël, tirez du carquois vos flèches les plus aiguës, percez tous les cœurs rebelles ; qu'un feu vous précède et consume vos ennemis (4).

Frappez-les, mais pour les guérir ; renversez-les, mais pour leur ouvrir les yeux.

Revêtez de force ceux qui annoncent la Bonne Nouvelle ; que leurs voix, plus éclatantes que la trompette, retentissent jusqu'aux confins de l'univers (5).

Que les peuples qui dorment encore à l'ombre de la mort se réveillent enfin, qu'ils marchent à la lumière de votre Nom, de votre Cœur, ô Jésus (6) !

Envoyez votre Esprit, qu'une nouvelle création paraisse, renouvelez la face de la terre (7).

Répandez-le sur ces peuples de morts ; dites à ces ossements : « Os desséchés et arides, entendez la voix

(1) Ps. 103. — (2) Ps. 46. — (3) Ps. 44. — (4) Ibid. — Ps. 96. — (5) Ps. 67. Ps. 18. — (6) Luc. 1. — (7) Ps. 103.

« du Seigneur, vivez, levez-vous, sortez de vos tombeaux poudreux (1).

Et ils vivront, et ils vous connaîtront ; et, s'assemblant en foule, ils viendront se jeter dans les bras de la Mère des vivants, pour chanter avec elle vos bienfaits, votre amour, votre Cœur adorable, ô Jésus !

(1) Ezech: 37.

QUATRIÈME JOUR.

L'ÉPOUX.

II.

Annonciation. Incarnation. Epithalame. Travaux et tendresse de l'Époux. Festin des Noces. Affections et prière.

> J'entends la voix de mon Bien-Aimé ; le voici qui vient, sautant sur les monts, franchissant les collines. (Cant. II.)

Les temps sont enfin accomplis ; l'Amant de la nature humaine a entendu ses pleurs, les soupirs des patriarches, les gémissements des prophètes : le voilà qui se dispose à descendre. La Très-Sainte Trinité a tenu conseil ; la résolution en est prise : l'Ange de ce grand Conseil (1), le Verbe divin descendra sur la terre ; le Fils de Dieu deviendra le Fils de l'homme.

Mais nous l'avons dit : l'Épouse bien-aimée doit-être libre, comme Sara. Le grand Prince qui la recherche doit donc lui envoyer une ambassade, pour lui demander solennellement son consentement, pour se fiancer avec elle. Aussi l'archange Gabriël qui, dans les siècles

(1) Isaï.

passés, avait déjà fait les premières ouvertures touchant cette illustre alliance, va la proposer définitivement à l'humanité, dans la personne sacrée d'une fille de David, qui se nomme Marie (1).

Quelle différence entre les préparatifs de cette alliance toute d'amour, et ceux de l'alliance figurative de Sinaï! Là des éclairs, des tonnerres, des trompettes, des flammes, des menaces de mort contre quiconque osera s'approcher de la sainte montagne, où Dieu va descendre. Ici tout est doux, paisible, joyeux. C'est comme une brise parfumée venue du Paradis (2), comme celle qu'entendit Élie dans sa retraite, lorsque Dieu passait (3)!

« Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâce; le « Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les « femmes! »

Ces éloges inouïs alarment l'humble Vierge; le messager céleste la rassure, et lui fait connaître les désirs du Roi des rois.

« Ne craignez rien, Marie, car vous avez trouvé « grâce devant le Seigneur.

« Voilà que vous concevrez, et vous mettrez au « monde un Fils, et vous l'appellerez Jésus. »

Nous connaissons donc enfin le nom de l'Époux; il signifie Sauveur. Certes c'est déjà de bon augure pour la fiancée. Mais il faut encore qu'elle connaisse les qualités de son futur Epoux, quelle est sa noblesse, son rang, de qui il est fils. Le divin envoyé continue :

(1) Luc. 1.— (2) Cant. 4. — (3) III Reg. 19.

« Il sera grand; on l'appellera le Fils du Très-Haut;
« le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son
« père (selon la chair); et il règnera éternellement
« sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de
« fin. »

Une difficulté se présente : la Vierge a résolu de garder sa virginité. Comment donc cela pourra-t-il se faire? L'ange lui apprend comment Dieu conciliera toutes choses.

« L'Esprit-Saint surviendra en vous; la Vertu du
« Très-Haut vous environnera de son ombre. Et voilà
« comment le fruit saint qui naîtra de vous, s'appel-
« lera le Fils de Dieu. »

Enfin la Vierge donne son consentement au nom de la nature humaine.

« Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait
« selon votre parole. »

C'est à peu près dans les mêmes termes, que la sage et vertueuse Abigaïl avait accepté l'alliance de David, après la mort de son premier époux, Nabal (1).

Et à cette heure, fameuse entre toutes les heures, s'accomplit la plus grande merveille qu'eût vue, et que verra jamais l'éternité ; merveille dont il ne faut parler qu'à genoux, les larmes aux yeux, le cœur palpitan d'amour, de reconnaissance et de joie. Et à cette heure, la nature fut frappée de stupeur ; et les anges virent ce mystère, et ils purent à peine y croire ; et l'enfer, sans le connaître, se sentit ébranlé jusque dans ses antiques

(1) I Reg. 25.

fondements ; et Satan chancela sur son trône de feu ; et la froide poussière d'Adam tressaillit dans la tombe ; et les harpes des prophètes se réveillèrent ; et le psaltérion de David retrouva d'harmonieux accords (1).

« Et le Verbe se fit chair, dit le saint Évangile, et il habita parmi nous ! »

C'est donc dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, que s'est faite cette Alliance, que se sont conclues les chastes épousailles du Fils de Dieu avec l'humanité. Il me semble voir, dans ce sanctuaire, le plus digne de Dieu qui fut jamais, le Verbe éternel offrir sa main à notre nature humiliée, anéantie, et lui tenir ce doux langage :

« Pauvre Humanité, à quel état je te vois réduite !
« Hélas ! au jour de ta création je m'applaudissais
« moi-même de la beauté de mon ouvrage (2); les
« anges m'en bénissaient (3) ; les démons en séchaient
« de dépit; et maintenant c'est à peine si je puis re-
« trouver quelques traits de mon image, que j'avais
« mise en toi ! Tes ennemis t'ont arraché la couronne
« royale ; ils t'ont enchaînée et foulée aux pieds ; les
« plus terribles de tous règnent au fond de tes entrail-
« les; tu as souillé, déchiré de tes propres mains la
« robe éclatante, dont je t'avais revêtue ; et la Justice
« divine, pour punir ton fol orgueil, a couvert ta nu-
« dité de la peau d'une bête fauve; et, te chassant
« honteusement du Paradis, elle t'a écrasée sous le

(1) Psal. 107.— Luc. I. 46, 68.— (2) Gen. 1.— (3) Job. 38.

« poids de cette formidable ironie : Voilà maintenant « Adam devenu comme l'un de nous (1) !

« Eh bien ! dans ce triste état, je t'aime encore !.... « Que tes ennemis frémissent de nouveau (2) : je veux « donner à leur envie plus de fondement que jamais. « Viens, viens à moi ; donne-moi ta main. A la face « de mon Père et de toute la cour céleste, je te prends « aujourd'hui pour mon épouse !.... Pour que le res- « pect et la crainte ne prédominent pas sur l'amour, « il faut que les époux soient à peu près du même « rang (3) ; eh bien ! je dépose par amour pour toi ma « gloire et ma puissance ; je me revêts d'une robe « de chair semblable à la tienne : tu pourras dire à « ton tour : Voilà mon Dieu devenu comme l'un de « nous (4) ! Les époux ne doivent plus être qu'une « même chair (5) : je serai ta tête, tu seras mes mem- « bres (6) ; mon sang coulera dans tes veines.....

« Mais mes dettes énormes envers la Justice divine, « dis-tu ? — Je les paierai. — Mais ce fatal billet « que j'ai signé, ce contrat que j'ai fait avec l'enfer ? « — J'en effacerai les traits dans mon sang. — Mais « cet antique serpent ? — Je l'écraserai. — Mais les « ennemis qui vivent dans mon sein ? — Mon esprit « sera dans tes entrailles pour les combattre (7).

« Je serai fidèle jusqu'à la fin à tous mes devoirs « d'époux (8) ; quand tu auras faim, je serai ta nour-

(1) Gen. 3. — (2) Psal. 101. — (3) Eccli. 13. — (4) Heb. 2. — (5) Gen. 2. — (6) Eph. 4. — (7) Rom. 8. — (8) Eph. 5.

« riture ; quand tu seras attaquée, je serai ton « bouclier (1) ; quand tu seras orpheline, je serai ton « père et ta mère (2) ; quand tu seras malade, je serai « ton médecin (3) ; quand tu seras faible, je serai ton « appui (4) ; quand tu seras victorieuse, je serai ta « récompense (5) ; et je me croirai amplement dédom- « magé de tous mes sacrifices, si tu en profites, et si « tu m'aimes à ton tour (6) ! »

Mais qu'il en a coûté au divin Époux, avant de voir son Épouse libre et triomphante, avant de la faire accepter par son Père en qualité de fille chérie, avant de pouvoir la presser sur son Cœur ! Quand Jacob était chez Laban, celui-ci lui dit un jour. « Je ne veux pas que vous me serviez gratuitement : quel sera votre salaire ? » Et Jacob répondit : « Je vous servirai sept années pour la main de votre fille cadette, Rachel. » Au jour de son Incarnation, Jésus a dit de même à son Père : « Je vous servirai trente-trois ans, à condition que vous consentiez à reconnaître l'Église comme votre Fille et mon Épouse. — Pour devenir le gendre du roi Saül, David dut tuer le géant Goliath, et puis deux cents Philistins (7) : pour devenir l'Époux de l'Église, Jésus a dû enchaîner le Dragon, et vaincre toutes les légions infernales (8). Pour obtenir Axa, fille de Caleb, Othoniël renversa les murs de Cariath-

(1) Psal. 5. — (2) Psal. 26. — (3) Psal. 6. — (4) Ps. 117. — (5) Gen. 15. — (6) Deut. 10. — (7) I Reg. 27-28. — (8) Col. 2.

Sépher (1); et pour rendre libre son Épouse, Jésus brisa les portes de l'Enfer.

Et voyez avec quelle ardeur il entreprend ce grand ouvrage ! Il n'est ni colline, ni montagne, ni ravin qui puisse retarder sa course de géant. Parti du sommet des cieux, il descend dans l'humble vallée du sein de la Vierge ; de là il gravit le rude sentier du Calvaire ; puis il descend aux enfers, et enfin s'élance à la droite de son Père !

Que dire de sa tendresse pour la bien-aimée de son Cœur ? Il l'aime uniquement : « *Una est columba mea*, ma colombe est unique. » Il est ravi de sa beauté : « *Quam pulchra es !* que tu es belle ! *Ostende mihi faciem tuam*, montre-moi ton visage (2). » Il l'aime, dit saint Paul, comme sa propre chair (3). Il veut que ses amis, c'est-à-dire les anges, partagent son admiration pour elle : « O toi qui habites dans les jardins, « mes amis écoutent : fais entendre ta voix. Reviens, « belle Sulamite, reviens afin que nous te voyions (4). »

Quant au festin des Noces de l'Agneau, c'est dans la patrie, qu'il aura lieu. Dieu en a fait les préparatifs de toute éternité ; et tout ce qu'il a jamais fait, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, n'a pas eu d'autre but. Quelle en sera donc la magnificence !

Saint Jean exilé dans l'île de Patmos, a vu, sous des images sublimes, les apprêts de cette fête nuptiale. Il a entendu une voix puissante comme celle de la trompette, comme celle de l'Océan, comme celle de plu-

(1) Jos. 15. — (2) Cant. — (3) Ephes. 5. — (4) Cant. 6.

sieurs tonnerres, qui disait : « Alleluia... réjouissons-
« nous, parce que les Noces de l'Agneau sont arrivées;
« et son Epouse s'est préparée. Il lui a été donné de
« se rêvetir d'un lin blanc et resplendissant. »

Et la même voix lui dit : « Ecrivez : Bienheureux
« ceux qui sont invités au banquet des Noces de
« l'Agneau ! »

Puis il voit l'Époux lui-même, monté sur un cheval blanc; ses yeux sont brillants comme la flamme; sa tête porte plusieurs diadèmes. Il est vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. Il est suivi des soldats de l'armée céleste, montés sur des chevaux blancs, et vêtus d'un lin blanc et sans tache.

Puis saint Jean voit un ciel nouveau et une nouvelle terre. Enfin apparaît l'Épouse elle-même, descendant d'auprès de Dieu, parée comme une fiancée qui va au-devant de son fiancé.

Un ange montre au saint prophète le palais, ou plutôt la ville céleste, où doivent se célébrer les Noces. Elle est toute resplendissante de la lumière de Dieu. Elle a un mur élevé, avec douze portes gardées chacune par un ange. Ce mur, qui est de jaspe, a douze fondements formés d'autant de pierres précieuses; et ses douze portes sont douze perles. Le sol de la ville est un or très-pur. Elle n'a d'autre flambeau que l'Agneau lui-même.

Là plus de pleurs : Dieu essuiera lui-même les larmes des invités; là plus de mort, plus de deuil, plus de cris, plus de douleur.

Un fleuve de vie parti du trône de Dieu et de l'Agneau arrose la ville; et sur ses rives croît l'arbre de vie, qui porte du fruit chaque mois, et dont la feuille donne la santé aux nations.

Là ne seront admis ni les chiens, ni les empoisonneurs, ni les impudiques, ni les homicides, ni les idolâtres, ni ceux qui aiment le mensonge (1).

Affections et Prière.

O sainte Église, ô Épouse du divin Agneau, ô ma Mère, soit que tu combattes dans l'exil, soit que tu triomphes dans la patrie, tu m'es également vénérable et chère !

O Épouse du Pasteur des pasteurs, ce que tu enseignes, je le crois ; ce que tu promets, je l'attends, ce que tu aimes, je l'aime.

O Épouse du Dieu-Martyr, martyre toi-même, je m'afflige de tes souffrances, et j'aspire après ton triomphe.

Tes ennemis m'ont dit : « Que te sert cette vie triste et austère ? Que ne viens-tu partager nos fêtes, te couronner de roses, et chanter avec nous ? »

Eh quoi! ma Mère pleure, et je chanterais! ma Mère est outragée, et je prendrais part aux banquets des fils de l'impie Babylone ?

Si je t'oublie, ô sainte Église, ô bien-aimée du Sacré-Cœur, que ma droite s'oublie elle-même; que ma

(1) Apoc. *passim*.

langue s'attache à mon palais, si tu n'es à jamais le premier de mes amours, si je cesse d'appeler sur toi les faveurs de ton Époux.

Seigneur tu l'avais juré; tu avais dit :

« C'est sur un roc inébranlable, que j'asseoirai mon « Église, et contre elle se ligueront en vain les légions « de l'abîme (1).

« Si le soleil peut cesser de se lever pour éclairer la « terre, si la lune peut cesser de briller au firmament, « je cesserai d'aimer et de protéger mon Église (2). »

Tu l'avais dit, Seigneur : et chaque jour nous voyons tes ennemis outrager notre Mère!

Ils se glorifient du succès de leurs noirs complots; chaque jour leur orgueil s'accroît avec leur audace; ils répètent en chœur : « Faisons cesser sur la terre toutes les fêtes de Dieu (3). »

Nos larmes sont nuit et jour notre nourriture, car chaque jour ils nous demandent : « Où donc est votre Dieu (4)? »

Nous sommes couverts de confusion, et nous n'osons lever les yeux, et nous dormons dans notre honte (5).

Lève-toi, Seigneur! jusques à quand sommeilleras-tu encore? Lève-toi et cesse enfin de rejeter notre prière (6).

Pourquoi détournes-tu ton visage? pourquoi oublies-tu notre pauvreté et notre misère (7)?

Si nos iniquités s'opposent comme une digue à l'ef-

(1) Matth. 16. — (2) Jer. 21.— (3) Psal. 73. — (4) Psal. 41.— (5) Psal. 43.—Jér. 5.—(6-7) Psal. 43. Jér. 14.

fusion de tes bontés, souviens-toi, Seigneur, de tes antiques miséricordes; souviens-toi de ton alliance; jette les yeux sur cette chair dont tu es revêtu.

Ne sommes-nous plus la chair de ta chair et l'os de tes os? Le sang de ton Cœur ne coule-t-il pas dans nos veines? Ne sommes-nous pas les enfants de ton Épouse?

Jette enfin les yeux sur elle et vois: elle voile sa tête comme une veuve, et pleure en silence (1)!

Lève-toi, Seigneur! C'est sur toi que retombent ses opprobres; lève-toi et juge ta propre cause (2)!

Oh! nous le savons: infinies sont tes miséricordes; infaillibles sont tes promesses (3).

C'est pourquoi nous attendons avec confiance; et dans les maux qui nous accablent, nous ne cessons de dire: Béni soit le Seigneur, le Christ Jésus, avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, par delà toutes les éternités. Amen.

PRATIQUE.

Faire profession d'une vive tendresse pour la sainte Église Romaine, d'une filiale soumission à ses lois, d'un profond respect pour les moindres détails de son culte et de ses cérémonies, dans la persuasion qu'elle sanctifie tout ce qu'elle touche. — S'imposer volontiers quelques sacrifices pécuniaires pour venir au secours de son chef visible, le Souverain-Pontife, dans les mauvais jours qu'elle traverse. — Ne pas passer un jour sans demander à Dieu son triomphe définitif.

(1) Thren. 1. — (2) Psal. 73. — (3) Thren. 2.

CINQUIÈME JOUR.

L'ÉPOUX.

III.

Jésus Époux de chacune de nos âmes. Plaintes de l'Époux à l'épouse infidèle. Affections.

> Revenez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai. — Nous dormirons dans notre honte, tout couverts de notre ignominie, parce nous avons offensé le Seigneur notre Dieu, depuis notre enfance. — Revenez, revenez, dit le Seigneur, parce que je suis votre Époux, et je vous introduirai dans Sion. Nous voici ; nous revenons à vous, car vous êtes le Seigneur notre Dieu.
>
> (JÉRÉMIE. III.)

Jésus n'est pas seulement l'Époux de l'Eglise ou de la nature humaine en général : c'est aussi à l'égard de chacune des âmes rachetées par lui, qu'il daigne prendre ce titre aimable, expression de l'affection la plus tendre qu'il y ait dans la nature. Mais s'il a rempli tous les devoirs d'un époux envers nos âmes, combien celles-ci, hélas ! sont indignes de s'appeler du nom auguste d'épouses du Sacré-Cœur !

Écoutons les plaintes qu'il nous adresse par la bouche d'Ezéchiel, et puissent des accents si pleins de

tendresse nous toucher, et nous déterminer enfin à nous donner une bonne fois, sans partage, sans retour, à un Époux si aimable et si aimant.

« Tu es née d'une race de Chananéens ; ton père « était Amorrhéen, et ta mère, Céthéenne. »

Tu dois le jour à une race coupable, à une race condamnée à périr. Adam, ton père, a prévariqué, s'est révolté contre moi, dans le lieu de délices, et ta mère, Ève, a été la mère du péché. Vois donc si tu avais quelques titres à mon amour! Pourquoi donc t'ai-je aimée? — A cause de ta misère même : ta misère m'a touché, et la compassion a produit l'amour. Écoute :

« Au jour de ta naissance, tes parents ne t'ont donné « aucun des soins si nécessaires à un nouveau-né : tu « ne fus point lavée; tu ne fus point enveloppée de « langes; ils ont détourné de toi leurs yeux cruels, et « t'ont jetée sur la voie publique, pour y périr, le jour « même de ta naissance. »

Quel saisissant tableau de l'homme naissant dans l'inimitié de Dieu! Il est peu de parents qui traitent le corps de leurs enfants avec cette barbarie : mais, par rapport à l'âme, n'est-il pas vrai qu'ils sont cruels malgré eux? N'est-ce pas pour la mort éternelle, qu'ils nous engendrent? Puisqu'ils ne peuvent ni nous laver de la tache originelle, qu'ils nous ont communiquée avec la vie, ni nous revêtir des langes de la justice, n'est-il pas vrai à la lettre, qu'ils nous jettent sur la route de l'éternité, pour y périr?

« En passant par là, je t'ai vue, foulée aux pieds et

« baignée dans ton sang; et j'ai dit, alors même que « tu étais baignée dans ton sang : Vis : oui, je le veux, « tu vivras, bien que tu sois baignée dans ton sang. »

Voilà bien l'histoire de notre vocation à la foi et à l'amour divin. Avant le baptême, l'âme est le jouet du démon : il la foule aux pieds avec rage, en lui disant : *Incurvare, ut transeamus* (1), couche-toi, que je passe sur toi! Il la couvre de plaies, il la noie dans son sang. Et elle ne peut ni remuer, ni appeler à son secours : d'ailleurs qui voudrait, qui pourrait la secourir? C'est alors que passe le miséricordieux Samaritain qui, touché de compassion à sa vue, la prend dans ses bras, et lui dit : Tu vivras! Il lave nos plaies dans un bain salutaire, y répand l'huile et le vin, et nous remet entre les mains de l'hôtelier, c'est-à-dire de l'Eglise, en lui disant : « Prenez soin de cet infortuné, et quand je « repasserai par ici, je vous récompenserai (2). »

Et l'hôtellier exécute fidèlement les ordres du divin voyageur; mais hélas! bientôt nous retournons sur la route de Jéricho, et nous y rencontrons des voleurs qui nous dépouillent de notre robe, et nous font de nouvelles blessures.

« J'ai repassé par là, et je t'ai trouvée nue et pleine « de confusion. J'ai jeté mon manteau sur tes épaules, « pour cacher ta honte; je t'ai lavée avec de l'eau, et « j'ai nettoyé le sang dont tu étais couverte. »

Le jour de notre naissance, nous étions nus, c'est-à-dire privés de la justice; mais notre nudité n'était pas

(1) Isaï. 52. — (2) Luc. 10.

le résultat de nos fautes personnelles : nous n'avions pas proprement à en rougir. Mais ici, notre misère est notre ouvrage : nous ne sommes plus dignes que de mépris. Le Cœur de Jésus nous méprisera-t-il? C'est au contraire alors qu'il nous montre le plus d'amour. Il nous lave de nouveau dans l'eau de la pénitence, referme nos affreuses plaies, et nous couvre du manteau de sa justice, afin que nous n'ayons plus à rougir de nous-mêmes, devant les saints anges.

Mais l'âme ainsi purifiée et renouvelée va bientôt courir de nouveaux dangers. Furieux de s'être vu ravir sa victime, celui qui est homicide depuis le commencement (1) va revenir avec sept autres meurtriers plus méchants que lui (2)... Elle a donc besoin d'un protecteur, d'un appui, d'un époux enfin.

Or qui la voudrait pour épouse? Elle est pauvre; elle est orpheline : son père et sa mère l'ont abandonnée (3). Qui donc consentira à l'aimer, à lui donner son nom, à lui ôter son opprobre (4)? Qui, sinon le Cœur généreux qui, deux fois déjà, en a eu pitié?

« Je t'ai fiancée à moi, je t'ai juré amour, dit le Sei-
« gneur, et tu es devenue mon épouse. »

L'Époux se devait à lui-même d'orner son épouse d'une manière digne de lui : voici en quels termes il décrit le soin qu'il a pris lui-même de relever ses atours.

« Je t'ai parfumée ; je t'ai revêtue de vêtements du
« tissu le plus fin, aux couleurs les plus riches ; je t'ai

(1) Joan. 8. — (2) Luc. 11. — (3) Psal. 26. — (4) Isaï. 4.

« mis aux pieds une chaussure d'un bleu céleste; je
« t'ai ceinte d'une ceinture de lin. A cela j'ai ajouté
« une riche parure : j'ai orné tes mains de bracelets,
« ton cou, d'un collier d'or, tes oreilles, de pendants;
« j'ai posé une couronne éclatante sur ton front. L'or
« et l'argent, le plus fin lin, les étoffes les plus pré-
« cieuses ont été prodiguées pour t'embellir. Puis je
« t'ai nourrie d'un pain formé du froment le plus pur,
« de miel et d'huile. Tu es devenue d'une beauté éton-
« nante, ravissante; et je t'ai proclamée reine. Ton
« nom est devenu célèbre parmi tous les peuples, à
« cause de ta beauté, car tu étais parfaitement belle,
« de la beauté que j'avais mise en toi, dit le Sei-
« gneur. »

Essayons d'expliquer en peu de mots les détails de la parure de l'épouse.

La robe marque la justice, l'état de grâce; c'est celle dont le prodigue est revêtu par son père, à son retour (1); c'est celle sans laquelle on ne peut être admis au festin des noces de l'Agneau; c'est celle dont l'Epouse de l'Apocalypse (2) se revêt pour aller au-devant de son Époux. Cette robe est d'une couleur riche et variée, parce que l'état de grâce ne consiste pas seulement dans l'absence de toute souillure, mais encore dans la jouissance de tous les dons du Saint-Esprit. La chaussure de couleur céleste peut signifier l'innocence de la vie, dont il est écrit : « Heureux

(1) Luc. 15. — (2) Apoc. 19.

ceux dont la voie est sans tache et qui marchent dans les sentiers du Seigneur. » La ceinture de lin est la figure du don de chasteté, sans laquelle il est impossible de voir Dieu (1). Les bracelets d'or marquent la charité qui se répand en bonnes œuvres; le collier, la fidélité; les pendants d'oreille, l'obéissance : car on perçait les oreilles à l'esclave juif, qui par attachement à son maître, renonçait pour toujours à sa liberté (2); enfin la couronne est l'emblême naturel de la royauté : or servir Dieu, a dit un Père, c'est être roi.

Mais quel est ce pain de fleur de froment pétri avec du miel et de l'huile, et qui sert d'aliment à cette heureuse épouse? Évidemment, le pain eucharistique, ce fruit délicieux du Sacré Cœur de Jésus, dont il est écrit : « Dieu les a nourris de fleur de froment, et « les a rassasiés d'un miel sorti du rocher ; » et encore : « Son pain fera les délices des rois (3). »

Est-il étonnant maintenant qu'embellie ainsi de tous les dons du Ciel, nourrie de la propre substance du plus beau des enfants des hommes, l'épouse soit devenue parfaitement belle, qu'elle ravisse les yeux des anges eux-mêmes?

Et qu'est-ce que ces dons ont produit? l'amour, sans doute, une fidélité à toute épreuve?

Hélas! qui l'eût cru? Tout cela n'a enfanté que l'orgueil, et de l'orgueil sont nés le mépris et l'infidélité!

« Pleine de confiance en ta propre beauté, tu m'as

(1) Eph. 5. — (2) Exod. 21. — (3) Gen. 49.

« abandonné ; tu as oublié les jours de ta jeunesse où « tu étais nue, couverte de honte, foulée aux pieds et « baignée dans ton sang ; et tu as donné ton cœur à « tous ceux qui passaient par le chemin ! »

N'est-ce pas le lieu de s'écrier avec un autre prophète : « Cieux, soyez dans la stupeur ; et vous, portes des Cieux, soyez plongées dans la désolation ! Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes qui ne peuvent retenir leurs eaux. — Qui ouït jamais de pareilles choses? Une fiancée peut-elle oublier le bouquet qui parfume son sein (1) ? » Tu me disais au jour de nos épousailles : « Mon Epoux, mon bien-aimé est un bouquet de myrrhe, qui restera toujours sur mon sein (2) : et tu m'as oublié des jours sans nombre (3) ! »

Ici sans doute l'infidèle est confondue : il ne lui reste plus qu'à baisser la tête, qu'à entendre sa sentence.

Voici celle que prononce le Cœur de Jésus :

« Si un homme, dit le proverbe, si un homme renvoie sa femme, et que celle-ci, se voyant répudiée, « se donne à un autre mari, son premier époux la reprendra-t-il jamais? Ne sera-t-elle pas abominable « à ses yeux? Eh bien ! toi, tu m'as abandonné ; tu t'es « livrée à l'amour des créatures, que tu m'as préférées : reviens cependant, dit le Seigneur ; dis-moi « seulement : Vous êtes mon Père et l'Epoux de ma « jeunesse ; cessez d'être irrité contre moi ; je reviens « à vous ; dis-le, et je te recevrai (4) ! »

(1) Jér. 2. — (2) Cant. I. — (3) Jérém. 2. — (4) Jér. 3.

Affections.

Malheureux ! Qu'ai-je fait? J'ai outragé le meilleur des pères, le plus tendre des amis, le plus passionné des amants !

Hélas ! De quelque côté que je me tourne, j'entends des voix qui m'accusent.

Mon propre cœur me condamne (1). Car si j'avais été arraché à la mort par un homme, je ne saurais comment lui témoigner ma reconnaissance. D'aussi loin que je le verrais venir, mon cœur battrait avec violence : « Le voilà, le voilà ! » m'écrierais-je ; et je courrais à lui ; et je me jetterais dans ses bras, et je baiserais ses mains.

Que dis-je? Pardonnez, Seigneur, cette supposition : ce n'est pas à vous, c'est à moi qu'elle fait honte. Si j'avais été, au moment de périr, tiré des eaux d'un fleuve, par cet animal fidèle, qui par instinct s'attache à l'homme, je l'aimerais sûrement, et je ne pourrais le voir, sans lui faire au moins quelques caresses.

Et si je m'oubliais jusqu'à lever la main ou le pied sur lui, il n'y aurait contre moi qu'un cri d'indignation : « Le lâche ! dirait-on, il est indigne de la vie que lui a conservé ce généreux animal ! »

J'ai été par vous arraché à la mort éternelle, à l'abîme de soufre et de feu ; j'ai mangé le pain à votre table, et j'ai osé, hélas, le dirai-je, j'ai osé lever le pied contre mon Rédempteur (2) !

(1) Ep. I. Joan, 3. — (2) Psalm. 40.

Hélas ! hélas ! Tout ici-bas me parle de l'amour de mon Dieu, de ses bienfaits et de mes crimes : l'air que je respire, le pain qui soutient ma vie, le feu qui me réchauffe, les animaux qui me servent.

La terre se plaint d'être obligée à me porter ; le soleil, de devoir se lever chaque matin pour m'éclairer : le jour m'accuse d'avoir souillé sa lumière ; la nuit, ses ténèbres !

L'herbe que je foule aux pieds me crie : « Ainsi tu devrais être foulé par les démons : » l'écho des montagnes, le murmure des eaux, le sourd mugissement des vents dans les chênes de la forêt, sont autant de voix qui me reprochent mon ingratitude.

L'air en pénétrant dans ma poitrine, mon cœur en palpitant, le sang en coulant dans mes veines, tout me répète : « Ingrat ! ingrat ! »

Le silence même de la solitude est pour moi un silence accusateur.

Où fuir ? où cacher ma honte ? Monterai-je au ciel ? Les anges se diront à mon aspect : « Voilà ce misérable, ce monstre d'ingratitude ! Dieu l'a aimé jusqu'à exciter notre jalousie, si c'était possible ; car Dieu n'a jamais rien pardonné à la nature angélique ; si nous l'avions offensé, nous serions en enfer avec Satan et ses compagnons. Ce ver de terre, engendré de la corruption (1), est né dans la boue du péché (2), et le Fils de Dieu s'est anéanti, est mort pour son amour : et en

(1) I Pet. 1. — (2) Ps. 50.

retour, qu'en a-t-il reçu ? Des outrages, des mépris ! »

Et j'ai dit : Oh ! descendons en enfer : là du moins je serai avec mes semblables ; là je n'aurai plus ni témoins, ni juges... Grand Dieu ! ici encore on m'accuse, on me maudit !

Cent mille voix se font entendre du fond de l'abîme : « Nous n'avons offensé Dieu qu'une fois, et il nous a « rejetés pour toujours. Il est juste, et droits sont ses « jugements. Mais toi, infâme, toi qui cent fois, mille « fois as obtenu ton pardon, et qui l'offenses encore, « quel enfer sera digne de te recevoir ?

D'autres, plus nombreux, encore me crient : « Nous « n'avons jamais connu le vrai Dieu. Ah ! si comme « toi, nous eussions connu Jésus et les ineffables ten« dresses de son Cœur ; si l'on nous eût parlé de la « très-aimable Marie, aujourd'hui nous serions de « grands saints ! »

J'entends les géants du déluge, les habitants de Tyr et de Sidon ; ceux de Sodome et de Gomorrhe : quel épouvantable concert ! « Si nous eussions reçu, une « seule fois, la centième partie des grâces que tu reçois « chaque jour, nous aurions fait pénitence dans le « cilice et dans la cendre (1) ! »

Les démons eux-mêmes se disent les uns aux autres : « Nous sommes justes, en comparaison de lui. Si nous « eussions eu le temps de nous reconnaître, ou si du « moins Dieu nous eût donné un rédempteur, le ciel

(1) Matth. 11.

« nous verrait maintenant au milieu des légions saintes « que commande Michel. Mais à peine avions-nous « péché, que le Tout-Puissant nous foudroyait ; que « le souffle de sa colère allumait le brasier où nous « expierons éternellement une pensée de rébellion. « Cet impie outrage, chaque jour, le Dieu qui l'a « racheté ! Creusons, creusons encore l'abîme : il n'est « pas d'enfer assez profond pour lui ! »

Mais, ô Dieu ! quand même je pourrais fuir les regards des créatures, où fuir pour échapper à vos regards ?

Ce n'est pas pourtant, Seigneur, que je craigne les coups de votre Justice, puisqu'elle m'offre mon pardon : c'est même là ce qui fait mon tourment.

Oui, je l'atteste : il me serait doux de vous voir vengé ! Mais vous avoir tant méprisée, ô Beauté ancienne et toujours nouvelle, et vous entendre dire : « Reviens et je te recevrai, » cela m'anéantit !

Vous le voulez donc, ô Jésus, eh bien ! je reviens, me voici, recevez-moi dans vos bras, dans votre Cœur. Aussi bien il ne me reste plus d'autre asile : là du moins je n'aurai plus de juges ; là je serai à l'abri des reproches de l'univers. Ouvre-toi donc, ô Cœur de mon Dieu ; reçois-moi, purifie-moi, garde-moi ; ne souffre pas que je t'abandonne encore ; fais que je meure avant de retomber dans le péché ; sois ma prison, sois mon tombeau ! Ainsi soit-il.

PRATIQUE.

Se rappeler, avant l'examen de conscience, le soir, les bienfaits de Dieu, tant généraux que particuliers, et spécialement ceux qu'on a reçus pendant la journée qui finit.

SIXIÈME JOUR

LA VICTIME.

I.

Explication du texte : « J'ai vu l'Agneau immolé dès l'origine du monde. » *Plan divin. Jésus, premier-né de toute créature. Chute d'Adam. Le Verbe s'offre pour le relever. Que l'Agneau fut, en un sens, immolé dès l'éternité. Affections.*

J'ai vu l'Agneau... immolé dès l'origine du monde. (Apoc. 8. 14.)

On trouve dans les Livres saints une expression qui peut d'abord paraître étrange. L'Apôtre bien-aimé, dont le regard d'aigle avait, mieux que tout autre, pénétré dans les secrets du Verbe au sein de son Père, saint Jean, le théologien par excellence, appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ *l'Agneau immolé dès l'origine du monde.*

Nous aurons ici deux choses à expliquer : d'abord pourquoi ce nom d'Agneau donné au Sauveur ; puis comment on a pu dire qu'il a été sacrificié dès l'origine du monde.

L'agneau revêtu de sa blanche toison, n'est-il pas un

symbole bien naturel de la pureté ? Les saints au ciel portent des habits blancs (1) ; et le prêtre ne peut monter à l'autel sans cette robe de lin, qui lui rappelle sans cesse la pureté nécessaire à son redoutable ministère.

Or qui fut jamais plus pur que Jésus ? Comme Dieu, il est le reflet, l'éclat de la gloire de son Père (2) ; et il est né, comme homme, d'une Femme que ne souilla jamais ni la tache originelle, ni la moindre faute ou imperfection actuelle. Et comment est-il né de Marie ? De même que la rosée tombée du ciel dans la toison de Gédéon (3), en fut exprimée, sans l'endommager, mais en lui donnant encore un nouveau degré de blancheur ; ainsi l'Homme-Dieu est-il sorti du sein béni de la Fille de David, sans ternir en rien, et en relevant au contraire l'éclat de sa virginité. Aussi saint Pierre l'appelle *l'Agneau immaculé*.

Et puis ce n'est pas pour lui-même, que l'agneau porte de la laine : il nous la cède, ou plutôt nous l'en dépouillons chaque printemps pour nous en couvrir, pour nous revêtir de sa substance. Cela ne fait-il pas penser tout naturellement à cette adorable parole de saint Paul : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-« Christ ? (4). » Car le Fils de Dieu n'est devenu Agneau, ne s'est revêtu de la toison sans tache de son Humanité, qu'afin de couvrir la honteuse nudité que nous avions héritée du premier Adam ; afin, dis-je, que nous puissions nous revêtir de sa pureté, de sa justice.

(1) Apoc. 7. — (2) Heb. 1. — (3) Judic. 6. — (4) Rom. 13.

Quand Jacob voulut surprendre la bénédiction solennelle réservée au fils aîné, il se revêtit des habits parfumés de son frère Esaü, et se présenta ainsi à son père. Et le vieil Isaac, que l'âge avait rendu aveugle, fut en effet trompé par la bonne odeur de ces vêtements d'emprunt, le prit pour Esaü, et lui donna la bénédiction si désirée (1). Ainsi le Verbe de Dieu voulait que l'Eternel, aveuglé, si j'ose le dire, par sa facile bonté, et réjoui par la bonne odeur de Jésus-Christ, dont nous serions investis (2), nous donnât la bénédiction qui n'était due qu'à son Fils premier-né, et que, quand nous crierions : « *Abba : Pater*, mon Père, mon Père (3), » il répondit : mon fils !

D'un autre côté la douceur de l'agneau est proverbiale; on dit : *doux comme un agneau*. Il se laisse tondre sans se plaindre, il n'a, contre ses nombreux ennemis, d'autre arme que son doux bêlement, plus fait pour demander pitié que pour exciter la terreur. Or, nous lisons dans Isaïe : « Il a été sacrifié, parce « qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera « conduit à la mort comme une brebis, et il restera « muet comme l'agneau devant celui qui le tond (4). » Et dans Jérémie : « Je suis comme un doux agneau, « que l'on porte à l'autel pour l'immoler (5). » Et saint Pierre nous montre en ces termes l'accomplissement de cette prophétie, dans la personne sacrée de Jésus :

(1) Gen. 27. — (2) II Cor 2. — (3) Rom. 8.— (4) Isaï. 53. — (5) Jér, 11.

« Quand on le maudissait; il ne maudissait pas ; quand
« on le faisait souffrir, il ne faisait pas de menaces ;
« mais il se livrait à celui qui le jugeait injustement ;
« il a porté nos péchés sur la croix, et nous avons été
« guéris par ses meurtrissures (1). »

Déjà nous comprenons pourquoi saint Jean appelle Jésus l'*Agneau ;* pourquoi le saint Précurseur, reconnaissant le Fils de Dieu dans l'un des postulants à son baptême, s'écriait : « Voici l'Agneau de Dieu ; » pourquoi enfin ce doux nom se retrouve si souvent sous la plume des écrivains sacrés.

La seconde partie de notre texte : « *Immolé dès l'origine du monde,* » est sans doute plus obscure. Mais au lieu de nous décourager tout d'abord, parcourons, comme de diligentes abeilles, le pré fleuri des divines Écritures : peut-être y trouverons-nous quelques autres traces du même mystère. Demandons à la harpe prophétique quelques notes qui nous mettent sur la voie pour retrouver le cantique tout entier. Car notre cher texte doit être une stance, ou une phrase, ou du moins l'écho lointain et affaibli de quelque grand cantique d'amour, de quelque profond mystère du Cœur adorable de Jésus.

Or, nous voyons dans l'Apocalypse qu'en face du trône de l'éternelle Majesté, il y a un autel, et sur cet autel, du feu (2). Et cet autel n'est pas nouveau, puisque, selon saint Paul, le tabernacle de Moïse, l'arche

(1) I Petr. 2. — (2) Apoc. 8.

d'alliance et tout ce qui se trouvait dans le tabernacle, l'autel par conséquent, n'étaient que des images, des copies des choses célestes (1) ; puisque Dieu même, en commandant à Moïse de faire tous ces objets sacrés, lui avait dit « Vois et fais suivant le modèle qui t'a été « montré sur la montage (2). »

Vous êtes trop élevée au-dessus des sens, âme chrétienne, pour me faire cette objection : « S'il y a au ciel « une arche, un temple, un autel, ce sont des choses « purement spirituelles, mystiques, et qui n'ont rien « de réel. » — Certes, ces choses ne sont formées ni de bois, ni de pierre ; mais, vous le savez, les choses spirituelles et invisibles sont plus réelles que les matérielles ; ou plutôt les premières sont les seules vraies, les seules durables (3) ; et au prix d'elles, les secondes ne sont que de vaines images, au plutôt des ombres (4).

Mais, s'il y a au ciel un autel où le feu brûle sans cesse depuis la création du monde, il faut bien que, depuis la création du monde, il y ait une victime à consumer. Eh bien ! quelle est cette victime ? Depuis l'Incarnation et la mort du Sauveur, la chose ne semble pas difficile ; c'est lui, c'est l'Agneau qui chaque jour s'étend sur l'autel mystique, pour y être consumé en odeur de suavité et d'une manière ineffable. Chaque jour, en effet, l'Église prosternée devant Dieu lui adresse cette prière, en tenant les yeux fixés sur l'Hostie du salut : « Nous vous en supplions, Dieu tout-puis-

(1) Hébr. 9. — (2) Héb. 8.—(3) II Cor. 4.— (4) Heb. 10.

sant et éternel, ordonnez que ces choses soient portées par les mains de votre Ange saint, sur votre *autel sublime*, en présence de votre divine Majesté. »

Mais avant l'Incarnation, étaient-ce peut-être les victimes légales, les boucs et les génisses, que l'Ange saint présentait à la Majesté divine? Nous répugnons à le penser; et puis, que deviendrait alors notre texte, et comment Jésus serait-il l'Agneau immolé dès l'origine du monde? Cependant la difficulté est toujours là : le Fils de Dieu est éternel sans doute; mais il n'est devenu Agneau et Victime qu'en devenant Fils de Marie. Comment donc une victime peut-elle être sacrifiée chaque jour, quatre mille ans avant sa naissance ?

Pour résoudre ce problème, souffrez, cher lecteur, que je remonte un peu plus haut, au risque même de sortir de mon sujet. Aussi bien il n'est rien de plus doux que de creuser ces adorables mystères, que de se plonger à la suite des saints, dans les grandes eaux de l'amour divin. Et ne serait-il pas puéril de tenir tant à rester dans son sujet, quand on parle de choses qui devraient nous faire sortir de nous-mêmes ?

Dieu, qui est l'infinie Bonté, résolut de toute éternité de se communiquer de diverses manières à des êtres différents de lui. Et comme la plus excellente manière de se communiquer est l'union personnelle, il fut résolu, dans le conseil de la Très-Sainte Trinité, que le Verbe s'unirait ainsi à une nature créée. Or le choix divin tomba sur la nature humaine, dont un membre fut prédestiné, comme dit saint Paul, à être

Fils de Dieu (1), c'est-à-dire à être uni, au moment de sa conception, à la personne éternelle du Verbe, de telle sorte que cette personne divine subsistât en deux natures : qu'un Dieu fût vrai Homme, et qu'un Homme fût Dieu véritable. Et comme Dieu est un Dieu d'ordre (2), il surbordonna toutes les autres parties de son plan à ce dessein primitif : les autres hommes furent destinés avec les anges à former la cour de l'Homme-Dieu (3). Voilà pourquoi saint Paul appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ *le premier-né de toute créature* (4). Non-seulement il est engendré comme Dieu, de son Père, avant l'aurore (5), avant que rien fût fait, c'est-à-dire éternellement, mais il est, comme Homme-Dieu, le premier dans le plan de la création du monde ; il en est la clef de voûte et le couronnement (6).

Or les anges, en grand nombre, abandonnèrent leur poste, comme dit saint Jude ; et, connaissant par révélation les futurs abaissements du Verbe, ils refusèrent de l'adorer dans son Humanité, selon le commandement que Dieu leur en faisait (7). Aussitôt la Justice divine creusa pour ces rebelles un abîme sans fond (8) ; sa fureur y alluma des flammes inextinguibles ; ils furent enchaînés au sein des ténèbres, avec des chaînes éternelles (9).

Pour se venger, Satan engagea le premier hom-

(1) Rom. 1. — (2) I Cor. 14. — (3) Voyez S. François de Sales, *Amour de Dieu*. — (4) Col. 1. — (5) Psalm. 109. — (6) Col. 1. — (7) Hebr. 1. — (8) Matth. 25. — (9) Jud.

me dans sa révolte. L'homme allait donc partager les supplices de celui dont il avait imité la désobéissance. Mais l'éternel Amant de la Nature humaine (1), le Verbe divin, pouvait-il laisser périr sa fiancée, celle dont le choix l'avait exposé aux mépris des superbes esprits ? Son amour, aussi tendre alors, qu'il le fut depuis son Incarnation, son amour, dis-je, ne put le souffrir. Il s'offrit à la Justice divine, pour porter lui-même la peine due au péché d'Adam, et à tous les péchés futurs des hommes, quand serait venu le temps marqué pour sa naissance selon la chair. Et la Justice divine agréa cet échange; et le Verbe porta aussitôt à notre premier père la promesse du Sauveur à naître.

Le décret de l'immolation de l'Agneau fut donc formé *dès l'origine du monde.* Or n'avons-nous pas coutume de dire que la volonté est réputée pour le fait? Jésus-Christ lui-même nous dit que celui qui se complaît dans un mauvais désir, a déjà commis le crime dans son cœur (2) ; saint Paul dit que le pécheur crucifie une seconde fois le Christ dans son cœur (3), qu'il le foule aux pieds (4), bien qu'il n'en ait que la volonté *interprétative.* Abraham, dit le même docteur, sacrifia Isaac (5): or nous savons qu'il a seulement voulu le sacrifier. Combien n'est-il pas plus juste de dire que Dieu qui, dès l'origine du monde, avait résolu d'une manière irrévocable l'immolation

(1) S. Irénée. — (2) Matth. 5. — (3) Hébr. 6. — (4) Hébr. 10. — (5) Hébr. 11.

de son Fils, l'avait dès lors immolé ; que le Fils lui-même, qui avait résolu de mourir pour nous, était déjà mort dans sa volonté, dans son cœur?

Songeons d'ailleurs que l'espace de quatre mille ans, qui s'écoula depuis la promesse faite à Adam, jusqu'à son accomplissement, ne fut aux yeux de l'Éternel qu'un moment inappréciable. Mille ans pour lui sont comme un jour, dit saint Pierre (1); pour lui, il n'y a ni passé, ni avenir, mais un immuable présent, et ce qu'il a résolu de faire, on peut dire qu'il le fait déjà.

Eh bien! cher lecteur, notre texte n'est-il pas complétement vérifié? Et n'avons-nous pas retrouvé quelques-uns des accents du cantique d'amour d'où il est tiré, et que nous cherchions?

Et pourtant, de ce cantique, vous n'avez pas encore entendu la première strophe: celle-là n'appartient pas au temps; elle fut chantée de toute éternité par le Fils de Dieu, et ne fut entendue que par le Père éternel et par l'Esprit-Saint. Oui, c'est de toute éternité, c'est depuis que Dieu est Dieu, que le Verbe s'est offert à mourir pour nous, et que l'Agneau par conséquent fut immolé dans l'acceptation divine, dans la volonté des trois personnes de l'adorable Trinité. En effet les actes intérieurs de Dieu ne sont pas soumis au temps, comme nous l'avons dit; ils n'ont pas eu de commencement et n'auront pas de fin; ils sont éternels comme Dieu même : « Je suis le Seigneur, dit-il, et je ne

(1) II Petr. 3.

change point. » Ainsi, comme c'est éternellement que l'Incarnation du Verbe et la création du monde furent résolues, que la révolte des anges et le péché d'Adam furent prévus, c'est éternellement aussi que le Fils de Dieu a dit à son Père : « Me voici, envoyez-moi ; » c'est éternellement qu'il a voulu souffrir pour notre amour la pauvreté, les affronts, les calomnies, les mépris, l'agonie, les soufflets, les crachats, les fouets, les épines, la mort infâme de la croix ! Sans cette réparation promise par son Verbe, Dieu sans doute n'eût pas adopté le plan actuel du monde. Rien en effet n'eût pu contre-balancer les outrages qu'il devait recevoir des démons et des hommes ; or le Seigneur a tout fait pour sa gloire. » Et cette gloire, ce n'est pas tant par le châtiment des pécheurs, que par la glorification de ses élus, qu'il veut se la procurer. C'est pourquoi saint Paul dit que Dieu a tout fait pour les élus(1). Mais, sans l'immolation de l'Agneau, les élus ne seraient pas arrivés à la gloire.

Tout ceci est évidemment renfermé dans ce texte de l'apôtre saint Pierre : « Vous savez que ce n'est « point au prix de l'or et de l'argent... que vous avez « été rachetés,... mais au prix du sang de l'Agneau « immaculé, du Christ... prédestiné (c'est-à-dire « connu, prévu) *avant la création du monde*, et qui a « été manifesté dans les derniers temps pour l'amour « de vous (2). » Pesez bien ces mots : *qui a été mani-*

(1) I Cor. 3. — (2) I Petr. 1.

festé, *montré*. Eternellement il fut Victime dans sa volonté, dans l'acceptation divine; et quand le temps fut venu, il nous fut montré tel qu'il avait toujours été ; l'Incarnation n'a rien changé, n'a rien ajouté à ses dispositions, à son amour pour nous : seulement elle l'a fait éclater. « Je t'ai aimée d'éternel amour, dit-il à la nature humaine ; c'est pourquoi je t'ai attirée (je t'ai unie à ma personne,) par compassion pour ta misère (1) ! »

« Voilà comment Dieu a aimé le monde (2) ; voilà comment le Verbe de Dieu nous a aimés (3) ! »

Affections.

Il est donc vrai, ô Jésus ! il y a une éternité que vous m'aimez ! Les cieux n'étaient pas, la terre n'était pas, la lumière n'était pas ; et déjà vous m'aimiez !

Vous m'aimez depuis que vous êtes engendré de votre Père, au sein des éternelles splendeurs : votre amour pour moi est aussi ancien que vous-même !

Vous saviez pourtant, ô infinie Sagesse, ce que je devais vous coûter : le péché était prévu, la Croix était prévue !...

Telle la jeune mère aime son enfant dès avant sa naissance ; et la crainte des peines et des douleurs de la maternité ne refroidit pas sa tendresse.

En attendant, elle prépare avec soin le berceau et

(1) Jer. 31.— (2) Joan. 3. — (3) Joan. 11. Hebr. — 2.

les langes qui seront nécessaires à l'ange de ses désirs.

En ce jour, il n'y a pas de pauvres : et l'enfant du berger est accueilli en ce monde avec le même amour que le fils aîné des rois.

Amour inspiré par vous, et touchante image du vôtre ! C'est ainsi, Seigneur, que vous m'aimiez, que vous me portiez dans les entrailles de votre bonté (1), qui devait un jour se revêtir de ce Cœur de chair, objet de nos hommages !

Et en attendant l'heure de ma naissance, vous prépariez pour moi toutes les merveilles de ce monde sensible, vrai berceau de l'*homme enfant* (2).

Oui, c'est pour moi que vous faisiez cette terre féconde, que vous étendiez, comme un pavillon de soie, cette voûte d'azur ; que vous y semiez les astres, que vous creusiez l'abîme de l'océan, le lit des fleuves, que vous cachiez les sources dans les flancs des collines, que vous commandiez aux arbres de porter des fruits savoureux.

Toutes ces choses furent faites avant moi, parce qu'il fallait que tout fût prêt, quand je ferais mon entrée, comme un roi, dans l'univers : ces animaux puissants, vous les fîtes pour me servir ; ces fleurs, pour réjouir ma vue ; ces oiseaux, pour embellir de leurs concerts le banquet où j'allais m'asseoir.

Votre amour a tout fait, et rien ne fut laissé au hasard : votre cœur dirigeait votre main, et c'est pour-

(1) Luc. 1. — (2) I Cor. 13.

quoi tout est si bien fait ; c'est pourquoi le moindre brin d'herbe, le plus petit insecte, porte le même cachet de perfection que le plus beau soleil.

O Verbe créateur ! je le répète : c'était vous condamner vous-même à la mort, car, vous le saviez, à peine sorti de vos mains, ce bel ouvrage allait être souillé par l'homme, et vous seul pouviez le purifier !

Ainsi donc, ô Sagesse du Père, tandis qu'ici-bas vous prodiguiez, comme en vous jouant (1), les marques de votre adorable bonté, la Croix était présente à vos regards, votre Croix était le fondement de l'univers !.....

Ah ! je le sais, je l'ai appris de votre ami, vous êtes l'Amour lui-même (2) ; et telle est la raison de tout ce que vous avez fait ; tel est l'abîme devant lequel ma raison s'arrête, le terme au delà duquel il ne faut plus chercher !

Oui, je crois à l'amour que vous avez pour moi (3) ! Mais enfin l'amour prétend à l'amour ; et si la jeune mère supporte de bon cœur pour son fils les peines, les veilles, les sacrifices, c'est qu'elle se dit à elle-même : « Je serai récompensée de tout cela ! il m'aimera, j'en suis sûre ! » Et cet espoir n'est pas souvent frustré.

Mais vous, Seigneur, où donc est votre récompense (4)? Comment vous ai-je aimé ?

(1) Prov. 8. — (2) I Joan. 4. — (3) I Ep. Joan. 4. — (4) Malach. 1.

Ah! voici la merveille de votre amour: quand vous m'aimiez de la sorte, vous saviez que je vous mépriserais; que, tout pétri de vos bienfaits, et racheté par votre mort, je vous trahirais encore!

Et cette pensée, ô Verbe divin, n'a ralenti en rien vos amoureux élans,..... que dis-je? Cette pensée a été pour vous comme l'obstacle sur la route du courrier: il s'y appuie pour s'élancer plus loin!

Si je ne vous eusse jamais offensé, je ne connaîtrais pas toutes les richesses de votre Cœur; c'est le roc du mien, qui a fait jaillir l'étincelle de votre amour.

Resterai-je donc dans le péché, afin que votre grâce abonde? A vous ne plaise, ô Jésus (1)! Il est temps, ah! il est temps que je commence enfin à vous aimer.

Je vous donne mon cœur; je vous le donne tout entier; je vous le donne pour toujours; je vous fais le sacrifice de toutes les affections que je vous ai préférées jusqu'à cette heure.

Ah! Quoi que je fasse désormais, je serai toujours votre débiteur; toujours il sera vrai de dire que votre amour a précédé le mien de toute une éternité.

Toujours il sera vrai de dire que vous m'avez aimé sachant bien que je vous offenserais, et lorsque déjà je vous avais offensé: car c'est votre amour, ô Jésus, qui m'a rappelé des voies lointaines du péché!

Je veux donc, à l'exemple de l'ouvrier de la onzième heure (2), essayer de réparer, par ma ferveur, le temps que j'ai passé sans vous aimer; je veux,

(1) Rom. 6. — (2) Matth. 20.

comme la pécheresse, vous aimer d'autant plus que je vous ai outragé plus grièvement (1).

Oh! c'est désormais la seule grâce que je vous demande! Que je vous aime le reste de ma vie, pour vous aimer éternellement; que je vous aime pour vous-même, et qu'un nouveau degré d'amour soit chaque jour la récompense de mon amour. Ainsi soit-il!

PRATIQUE.

A l'exemple des saints, élevons-nous à Dieu par le moyen des créatures sensibles.

Si nous avons des oreilles pour entendre (2), chacune de ces créatures nous dira : « *Ecce quomodo..... amabat* (3)! Oh! comme il t'aime! » La moindre fleur nous dira dans son muet langage: « Je ne suis qu'un témoin temporel et fragile de l'éternelle et immuable tendresse du Verbe divin envers toi. Mais toi, comment l'aimes-tu? Hier je n'étais pas; il m'a ordonné de sortir de la poussière, pour te raconter son amour; demain je ne serai plus; malheur à toi, si tu as fermé l'oreille à ma voix! »

(1) Luc. 7. — (2) Marc. 7. — (3) Joan. 11.

SEPTIEME JOUR.

LA VICTIME.

II.

But de Dieu dans la création et le gouvernement du monde. Le Verbe préludant à son sacrifice avant l'Incarnation, d'abord au moyen des figures. Le déluge et l'Arche. La Pâque. La source au désert. Moïse sur le mont Raphidim. Le serpent d'airain. Un passage de Zacharie.

> Toutes ces choses qui leur arrivaient, étaient des figures (I Cor. X). Ils annonçaient la venue du Juste (Act VIII). Car ceux qu'il a choisis, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. (Rom. VIII.)

C'est par son Verbe que Dieu agit à l'extérieur; « c'est par lui, dit saint Jean, que tout a été fait, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. » C'est aussi par lui que Dieu fait connaître à ses créatures ses attributs et ses volontés. « Personne n'a jamais vu Dieu, dit saint Jean: c'est son Fils, qui est dans son sein, qui nous a tout révélé. » Et Jésus lui-même disait à ses disciples: « Je vous appelle mes amis,

car je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père (1). » Voilà pourquoi le saint Evangile l'appelle *Verbe*, c'est-à-dire la *Parole* du Père, et Isaïe, *Ange du grand Conseil,* c'est-à-dire envoyé pour révéler ou pour exécuter les décrets formés au conseil de l'auguste Trinité,

Or le but que le Verbe, avec le Père et le Saint-Esprit, s'est proposé dans la création, la conservation et le gouvernement du monde, nous l'avons déjà dit, c'est la gloire de Dieu, par le bonheur éternel des élus. Telle est la clef de toute l'histoire de l'univers, et sans laquelle cette histoire ne serait qu'une énigme. C'est à cette fin qu'ont tendu et que tendent toujours tous les événements, depuis les plus importants, comme la fondation, les révolutions et la chute des empires, jusqu'aux plus insignifiants, jusqu'à ceux qui nous semblent de purs effets du hasard. Ainsi dans le plan divin, le monde n'est qu'un théâtre, sur lequel les anges et les hommes jouent un grand et unique drame, dont les actes principaux ont été la création, la chute des anges et d'Adam, le déluge, la vie du peuple israélite, et l'Incarnation du Verbe. Le dernier, que nous attendons encore, et qui servira de dénoûment à tout le drame, sera la *révélation*, ou la glorification des enfants de Dieu (2), lors du jugement universel. En ce jour, la sagesse et la beauté du plan providentiel seront visibles à tous les yeux ; alors

(1) Joan. 15. — (2) Rom. 8.

seulement nous en comprendrons tous les incidents ; alors enfin nous verrons que tous les anges, tous les démons, tous les hommes, justes ou impies, auront servi, soit sciemment et volontairement, soit à leur insu et de force, à ce dénoûment, après lequel, dit saint Paul, soupire toute créature, l'entrée des élus dans la gloire !

Mais dans tout drame, il y a un *nœud*, c'est-à-dire un obstacle, qui empêche que le dénoûment ne se produise tout d'abord. Dans le merveilleux drame qui nous occupe, ce nœud, ce qui a retardé la glorification des élus, a été le péché. C'est aussi le péché qui a obligé le Verbe éternel à prendre le rôle de Victime, et ce rôle, il l'a embrassé avec une ardeur ineffable, avec un invincible amour. Il s'y est tellement affectionné, qu'il a voulu le remplir dès avant son Incarnation, du moins autant que c'était possible.

Et il l'a fait de trois manières diverses. D'abord, en imprimant le sceau de ses miséricordes, de sa Croix, sur toutes ses œuvres les plus éclatantes. Ainsi un habile ouvrier grave son nom sur les ouvrages qu'il exécute pour le compte de son roi.—En second lieu, en formant à l'image de ses humiliations et de ses souffrances futures, les justes de tous les temps. Ainsi un peintre se peint parfois lui-même, dans l'un ou l'autre des personnages qui figurent dans son tableau. — Enfin, en prescrivant à Moïse une foule d'observances, de cérémonies, qui toutes ont un sens profond, mystérieux, et ne peuvent s'expliquer que comme figures

des anéantissements et du sacrifice de l'Agneau de Dieu. Ainsi encore, en dictant ses lois, un législateur humain montre assez le but où il veut conduire le peuple auquel elles sont destinées.

Tel est le sujet grandiose que nous essayerons de traiter, en prenant toujours les saints Livres pour guides. Par là nous expliquerons de plus en plus clairement comment l'Agneau fut immolé dès l'origine du monde, comment son sacrifice, commencé en un sens dans l'éternité, s'est continué dans toute la suite des siècles, pour se consommer sur le Calvaire, pour se renouveler ensuite chaque jour sur nos autels jusqu'à la fin des temps ; comment en un mot ce sacrifice a embrassé et consacré tous les âges. Et nous pourrons encore une fois nous écrier : « C'est ainsi que le Fils de Dieu nous a aimés ! »

Le premier fait qui fixera notre attention, sera le déluge. En ces temps-là, dit l'Écriture, « toute chair avait corrompu ses voies, » et les iniquités des enfants d'Adam étaient montées si haut, que « Dieu se repentit enfin de les avoir créés, » et résolut de les anéantir, avec tout ce qui respirait ici-bas (1). Il ouvre les cataractes du ciel et le réservoir du grand abîme : les eaux inondent la terre, et s'élèvent au-dessus des plus hautes montagnes. Voilà bien l'œuvre de la justice, et d'une justice sans miséricorde, ce semble. Eh bien ! le Verbe divin veut que ce grand châtiment devienne

(1) Gen. 6.

la figure de ses miséricordes, et ces eaux vengeresses, l'emblème des eaux de sa grâce. Comment ? Ne voyez-vous pas voguer sur l'océan qui ne connaît plus de rivages, cette arche, ce fragile esquif, l'asile et de dépositaire de l'espérance de l'univers (1) ? Or l'arche de Noë représentait la Croix de Jésus, suivant l'Église, qui s'exprime ainsi dans l'hymne de la Passion : « Toi seule, ô Croix sainte, as été digne de porter la Victime des hommes ; tu fus l'Arche du monde, et tu le conduisis, après le naufrage, au port du salut ! » C'est donc une prophétique parole que celle du Sage, quand il dit de l'arche de Noë : « Béni est le bois, par lequel se fait la justice (2). » De son côté, saint Pierre nous enseigne que le déluge était la figure du Baptême ; et pour que la ressemblance soit complète, il nous apprend que, lors de sa descente aux enfers, Notre-Seigneur trouva en purgatoire, les âmes de plusieurs hommes qui, plongés dans les eaux du déluge, avaient obtenu le pardon de leurs crimes (3). La Croix de Jésus flotta donc sur ces eaux où périssait le monde, et dès lors, pour parler comme saint Jacques, la miséricorde triompha de la justice (4) !

Abordons l'histoire du peuple Juif. Ici le Fils de Dieu est chez lui, comme le dit saint Jean (5). Dans cette multitude captive en Égypte, il voit d'avance ses frères ; et dans la tribu de Judas en particulier, il

(1) Sap. 14. — (2) Sap. 14. — (3) I Pet. 3. — (4) Jac. 2. — (5) Joan. 1.

trouve ses ancêtres, entre autres Aminadab et Nahasson. Aussi va-t-il agir plus ouvertement, et leur donner, sous de sublimes figures, le gage de ses miséricordes et de ses abaissements futurs. Sans doute, le voile sous lequel il se cache ne sera pas encore déchiré : la connaissance entière des biens qu'il destine à ceux qui l'aiment (1), est reservée à un peuple plus heureux, au peuple chrétien. Mais enfin ce voile deviendra de plus en plus transparent; les patriarches pourront du moins regarder et comme saluer de loin (2) l'éternelle Victime, après laquelle ils soupirent; et, consolés par ces promesses, ils pourront, comme Jacob, s'endormir en paix, en attendant le Salut du Seigneur (3).

Le Dieu d'Abraham a donc entendu les gémissements de son peuple opprimé; il a résolu de le tirer de l'esclavage, et de le conduire dans la terre de promission. Il apparaît à Moïse sous la forme d'un feu qui brûle dans un buisson, sans le consumer, il le charge d'aller porter à Pharaon l'ordre de relâcher les fils d'Israël, et lui donne une verge miraculeuse, au moyen de laquelle Moïse doit opérer des prodiges terribles, pour forcer la résistance du tyran. Après neuf fléaux qui n'ont servi qu'à endurcir le cœur du superbe monarque, l'Ange exterminateur est envoyé en Égypte, pour en tuer tous les premiers-nés. Mais il faut que les premiers-nés des Juifs soient épargnés. Quoi de plus simple? Il suffisait de dire à l'Ange de ne frap-

(1) Isaï. 64.— (2) Hebr. 11.— (3) Gen. 49.

per que les Égyptiens. Or, ce n'est pas ainsi que la chose se fera. Le Fils de Dieu, toujours préoccupé de son idée favorite, de la mort qu'il veut endurer, pour nous préserver du glaive de la justice divine, veut que son sacrifice intervienne, du moins en figure, dans cette importante circonstance. Il portera le nom d'Agneau : il veut que le sang d'un agneau mette les siens à couvert des coups de son redoutable ministre. Il ordonne donc aux Juifs d'égorger dans chaque famille un agneau sans tache, de teindre de son sang les portes de leurs maisons, et de se tenir renfermés dans ces lieux ainsi sanctifiés. Il veut qu'on mange les chairs de la victime avec du pain sans levain, et il défend qu'on en brise aucun os. Eh bien! le voile qui cache ici la vérité n'est-il pas, comme nous disions, bien transparent? Ecoutons saint Paul. « Purifiez-vous du vieux levain.... car notre Agneau pascal, Jésus-Christ, est immolé (1). » Certes Moïse comprit toute cette touchante allégorie, puisque l'Apôtre dit de lui : « C'est sous l'inspiration de la foi qu'il célébra la Pâque (2). » Et quant à la défense de briser les os de la victime, saint Jean va nous en donner le sens.

« Jésus ayant pris le vinaigre, dit : Tout est ac-
« compli. Et baissant la tête, il rendit l'esprit.

« Comme donc c'était le jour du sabbat, afin que
« les corps ne demeurassent point à la croix le jour du

(1) I Cor. 5. — (2) Heb.

« sabbat (car ce jour était un jour solennel), les Juifs « prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes, et « de les faire enlever.

« Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes « du premier et de l'autre qu'on avait crucifiés avec « lui.

« Puis étant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, « ils ne lui rompirent point les jambes.

« Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une « lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

« Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son « témoignage est véritable ; et il sait qu'il dit vrai, « afin que vous le croyiez aussi.

« *Car ces choses ont été faites, afin que l'Écriture* « *fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os.*

« L'Écriture dit encore ailleurs : Ils verront celui « qu'ils ont percé (1). »

Enfin les douze tribus, libres de leurs fers, s'avancent vers la patrie ; la mer Rouge a englouti Pharaon et son armée, tout en leur donnant, à elles, un mystérieux baptême (2). Elles marchent en chantant les louanges de celui qui les a rachetées (3), et qui les guide encore, caché dans une colonne de nuage et de flamme. On arrive dans un désert où l'eau manque ; et le peuple de se plaindre, et de dire : « Que boirons-nous ? » Dieu sans doute pourrait, d'une seule parole, ouvrir une source. Mais là encore il faut que nous re-

(1) Joan. 19. — (2). I Cor. 10.— (3) Exod. 15.

trouvions le Christ Victime, l'Agneau chargé de nos langueurs, blessé pour nos crimes (1), et nous versant à flots la vie par ses plaies, il faut que nous apprenions à aller puiser avec joie aux sources de son Cœur (2). Moïse se rend donc au pied d'un rocher, le frappe avec la *Verge de Dieu,* l'eau en coule, le peuple se désaltère. Ce rocher n'est-il pas l'emblème du Cœur de Jésus, ouvert par la lance du soldat, et d'où l'eau jaillit avec le sang, pour nous purifier et nous abreuver ? « Tous nos pères, dit saint Paul, ont été baptisés « dans la nuée et dans la mer; tous ont bu d'un même « breuvage spirituel : car ils buvaient de l'eau de la « Pierre spirituelle qui les suivait, et cette Pierre, « c'était Jésus-Christ (3). » Le Sauveur lui-même faisait peut-être allusion à cette histoire, quand il disait à haute voix dans le temple : « Si quelqu'un a soif, « qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en « moi, verra des flots d'eau vive sortir de son cœur, « comme dit l'Écriture. » C'est cette même eau qu'il offrait à la Samaritaine; et saint Jean nous apprend que par cette eau il entendait l'Esprit-Saint, qu'il voulait donner à ses fidèles, et dont l'effusion devait être un fruit de sa mort (4).

Mais voilà qu'un peuple puissant, les Amalécites, fils d'Esaü, marche à la rencontre du peuple élu, pour lui fermer l'entrée de la terre promise. Moïse monte sur le sommet d'une colline, tenant dans sa main la

(1) Isaï. 53. — (2) Isaï. 12. — (3) I Cor. 10. — (4) Joan. 7

verge de Dieu, et se met en prière pour obtenir le secours du Ciel. Il prie, mais ni sa prière, ni les armes du brave Josué, ni la verge sacrée elle-même, ne sont assez puissantes ici. Les Amalécites sont la figure des ennemis de l'Église, des puissances infernales : leur défaite est réservée à la Croix de Jésus-Christ. Il faut que le représentant de l'Agneau étende et lève les bras ; il faut qu'il se crucifie, en quelque sorte. Aussi longtemps qu'il se tient dans cette posture, Israël a l'avantage sur ses ennemis ; mais bientôt la lassitude le force de laisser retomber ses mains appesanties, et aussitôt Amalec reprend le dessus. C'est sans doute que, pour obtenir une victoire complète, il fallait que la ressemblance entre le prophète et l'Agneau du Calvaire fût complète aussi. Le Fils de Dieu avait résolu de mourir entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui : il fallait donc que sur la colline de Raphidim, comme sur celle du Calvaire, il y eût trois crucifiés. Aaron et Hur font donc asseoir Moïse sur une pierre, puis se plaçant à ses côtés, ils lui soutiennent les mains, et tous trois demeurent ainsi, immobiles, les mains élevées, jusqu'au coucher du soleil ; et Dieu se laisse toucher par la vue de ce groupe mystérieux, et il accorde la grâce demandée ; Amalec est mis en fuite, et les élus continuent leur marche triomphante vers la terre où coulent des ruisseaux de miel (1).

Quelque temps après cette victoire, les Israélites,

(1) Exod. 17.

fatigués du voyage et dégoûtés de la manne, murmurent contre Moïse, et Dieu, pour les punir, leur envoie des serpents dont la morsure brûlait comme le feu. Moïse, le digne prédécesseur de Jésus, demande grâce pour ces ingrats. Mais encore une fois sa prière est insuffisante : le Fils de Dieu veut que les coupables ne soient guéris que par sa Croix ; la Croix seule pouvait fermer les plaies faites par la dent du Dragon. C'est pourquoi il ordonne au saint prophète de faire un serpent d'airain et de l'élever, de le suspendre à un poteau ; et tous ceux qui le regardent sont guéris (1). Le sens de cette figure nous a été donné par le Sauveur lui-même. Nicodème étant venu le trouver pendant la nuit, Jésus lui dit entre autres choses : « Comme Moïse « éleva le serpent dans le désert, il faut de même que « le Fils de l'homme soit élevé.

« Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse « point, mais qu'il ait la vie éternelle.

« Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné « son Fils unique.... (2). »

Vous le voyez donc, âme pieuse, avant comme après son Incarnation, la Croix fut continuellement présente à la pensée du Fils de Dieu. Que devons-nous conclure de là pour la pratique, sinon que cette même Croix doit toujours être présente à nos cœurs? N'est-il pas juste en effet que, puisque de toute éternité et dans toute la suite des temps, le Seigneur a

(1) Num. 21. — (2) Joan. 3.

pensé à nous, a voulu mourir pour nous, nous pensions à lui et à sa mort, pendant les quelques jours fugitifs que nous avons à passer sur cette terre? La dévotion à la Passion du Sauveur fut toujours la marque distinctive des âmes fidèles et aimantes, comme l'admirable prophète Zacharie l'avait prédit. Je vais transcrire ce beau passage; voyez si vous vous reconnaîtrez parmi les personnages qui composent ce touchant tableau.

« En ce temps-là.... je répandrai sur la maison de « David et sur les habitants de Jérusalem (*les enfants « de l'Église*), un esprit de grâce et de prières. « Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils auront percé; « ils pleureront *sur moi* avec larmes, comme on pleure « un fils unique, et ils seront pénétrés de douleur, « comme on l'est à la mort d'un fils aîné.

« En ce temps-là, grand sera le deuil à Jérusa- « lem.....

« Et tous le pays pleurera, chaque famille en parti- « culier : les familles de la maison de David à part, et « leurs femmes à part; les familles de la maison de « Nathan à part, et leurs femmes à part; les familles « de la maison de Lévi à part, et leurs femmes à part; « les familles de la maison de Séméi à part, et leurs « femmes à part;

« Et toutes les autres familles, chaque famille en « particulier, et leurs femmes à part (1). »

(1) Zach. 12.

Affections et prières (1).

O Fils unique de Dieu, après vous avoir vu mourir pour moi, comment puis-je penser à autre chose qu'à vous? O mon Seigneur, mon souverain Bien, le plus aimable de tous les biens! je vous aime plus que moi-même. Je vous promets de n'aimer désormais que vous, et de penser toujours à l'amour que vous m'avez témoigné en mourant pour moi dans les tourments. O Fouets! ô Epines! ô Clous! ô Croix! ô Plaies! ô Douleurs! ô Mort de mon Jésus! vous me pressez trop, vous me forcez trop d'aimer celui qui m'a tant aimé. O Verbe incarné! ô Dieu aimant! mon âme s'est embrasée d'amour pour vous; je voudrais vous aimer au point de ne trouver plus de plaisir qu'à vous faire plaisir, ô mon tendre Maître! Puisque vous désirez tant mon amour, je proteste que je ne veux vivre désormais que pour vous; je suis résolu de faire tout ce que vous demanderez de moi. De grâce, mon Jésus! aidez-moi; faites que je vous plaise entièrement et toujours, dans le temps et dans l'éternité. —Marie, ma Mère! priez Jésus pour moi, afin qu'il me donne son amour; car je ne désire, en cette vie et en l'autre, que d'aimer Jésus. Amen.

(1) Tirées des Œuv. de S. Alph.

HUITIÈME JOUR.

LA VICTIME.

III.

Le Verbe, Victime dans les justes. Rôle des justes ici-bas. Isaac, Joseph, David.

> Il y aura alors une grande tribulation. Et si ces jours n'eussent été abrégés, aucune chair ne serait sauvée : mais ces jours seront abrégés à cause des élus (MATTH. XXIV). Il avait résolu de les perdre, si Moïse, son élu, ne s'y était opposé (Ps. CV). Ceux qu'il a élus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.
> (ROM. VIII.)

Nous avons dit au chapitre précédent, comment le Fils de Dieu, fidèle à son rôle de Victime, dès avant son Incarnation, s'est plu à imprimer le sceau de ses miséricordes, de sa Croix, sur toutes ses œuvres les plus éclatantes. Nous avons vu la Croix briller sur les eaux du déluge, dans la terre de Gessen, puis suivre les Juifs pas à pas dans les déserts. Nous annoncions que c'est dans les mêmes vues miséricordieuses, que le Fils de Dieu a formé les justes à l'image de ses humiliations et de ses douleurs futures.

Remarquons d'abord que la mission des justes ici-bas est une mission de réconciliation et de paix. Noë, dit le Sage, réconcilia Dieu avec l'humanité en des jours de colère (1). Dieu eût pardonné à Sodome et aux quatre villes voisines, s'il y eût trouvé dix justes; et il épargna en effet Ségor, en considération du juste Loth, qui s'y était réfugié. Plus tard nous voyons Moïse forcer en quelque sorte le Seigneur de faire grâce à son peuple, tombé dans l'idolâtrie, au pied même du mont Sinaï; puis Phinées arrêter le fléau qui désolait Israël. Combien de fois Dieu ne déclare-t-il pas, par la bouche des prophètes, qu'il épargne la coupable Jérusalem, à cause du saint roi David, mort depuis des siècles (2)? Souvent les Livres saints le représentent cherchant quelque élu, dont les bonnes œuvres puissent désarmer son bras irrité, et se plaignant, quand il n'en trouve plus, que personne ne s'oppose comme un mur à sa fureur (3).

Les justes sont donc des pacificateurs; ils rapprochent Dieu de l'homme; ils l'empêchent de sévir sans pitié sur les pécheurs. Mais cet auguste ministère, ils ne pourraient le remplir, s'ils ne participaient à la dignité de celui qui est notre suprême Avocat (4), l'unique Médiateur par qui nous avons accès auprès du Père (5), la seule Victime dont le Sang puisse apaiser l'éternelle Justice. Et c'est ainsi que nous pouvons

(1) Eccli. 44. — (2) Isaï. 37. — (3) Ezéch. 22. — (4) I Joan. 2. — (5) Eph. 2.

résoudre la grande question qui fut celle de tous les siècles, et qui tourmentait l'esprit du Psalmiste. Il avait remarqué que nombreuses sont les tribulations des justes, tandis que les impies sont souvent au comble de la prospérité. Cette conduite de la Providence était pour lui un sujet de tentation; et après bien des réflexions, il avait renoncé à en pénétrer le secret, jusqu'à ce qu'il fût entré dans le sanctuaire de Dieu (1). Plus heureux que lui, nous avons appris de saint Paul que « tous ceux que le Seigneur a élus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que celui-ci soit le premier-né entre beaucoup de frères (2). » Les justes sont les frères de l'Agneau, donc ils doivent avoir avec lui quelques traits de ressemblance, ils sont ses membres : or, quand la tête souffre, il faut que les membres souffrent avec elle; enfin et surtout ils partagent son ministère de réconciliation, ils sont les représentants, et comme les fondés de pouvoir du Verbe fait chair; donc ils doivent porter ses livrées, et avoir entre leurs mains des lettres de crédit scellées de son sceau. C'est-à-dire que, comme l'Agneau, les justes doivent venir de la grande tribulation (3), être revêtus d'une robe teinte de sang (4), et présenter à la Justice divine leurs bonnes œuvres empreintes du signe de la Croix. A ces conditions seulement, ils pourront pénétrer jusqu'au trône du Roi des rois, et lui faire entendre leurs voix suppliantes, en faveur de leurs frères.

(1) Ps. 72. — (2) Rom. 8. — (3) Apoc. 7. — (4) Apoc. 19.

Et puis, quel plus beau présent le Verbe divin pouvait-il faire à ses amis, que cette Croix qu'il voulait épouser avec la nature humaine, à laquelle il s'était dévoué de toute éternité, qu'il devait porter trente-trois ans dans son Cœur, en attendant qu'il la portât sur ses épaules, à laquelle il devait être attaché, du haut de laquelle il devait traiter avec son Père du rachat de nos âmes, et nous donner ses plus beaux enseignements, ainsi que les marques les plus touchantes de son amour ?

Moïse avait compris jusqu'à un certain point la gloire des humiliations et des souffrances, lorqu'il renonça à la qualité de fils adoptif de la fille de Pharaon: à ses yeux, dit saint Paul, les opprobres du Christ étaient un trésor plus précieux que toutes les richesses des Egyptiens (1). Or cet homme sublime n'est pas le seul de l'Ancien Testament qui ait ainsi figuré et représenté le Messie; mais tous ces justes que saint Paul nous met devant les yeux, tous ces soldats vétérans qui, le front ceint d'immortels lauriers, sont les témoins et les arbitres de nos combats, tous, dis-je, depuis Abel jusqu'aux Machabées, ont porté la Croix et les insignes de l'Agneau immolé. Et c'est ainsi qu'ils ont plu à Dieu ; c'est ainsi qu'ils ont été si puissants en paroles et en œuvres ; voilà pourquoi leurs prières opéraient des merveilles (2).

Telle fut donc la mission des justes de l'Ancien Tes-

(1) Hebr. 11. — (2) Hebr. 12.

tament. Les hommes ne cessant d'outrager leur Créateur, la Justice divine demandait l'entière destruction de cette race coupable. Mais le Fils de Dieu, l'éternel Fiancé de la nature humaine, veillait sur eux, ou plutôt il veillait sur nous, ses bien-aimés, sur nous, qu'il avait prédestinés, dès avant la création du monde, à l'incomparable gloire de l'adoption divine (1). Et afin de sauver ceux dont nous devions naître, ne pouvant s'humilier lui-même, il envoyait devant lui des ambassadeurs chargés de désarmer la Justice de son Père; et, pour que leurs prières fussent exaucées, il les revêtait de la ressemblance de ses futurs abaissements; il les faisait d'avance ses membres, et se sacrifiait en quelque sorte en eux. Saint Paul l'a dit: « Dieu a supporté avec beaucoup de patience les vases de colère, « propres à la perdition, afin de montrer les richesses « de sa gloire sur les vases de miséricorde, qu'il a pré« parés pour la gloire, c'est-à-dire sur nous, qu'il a ap« pelés (2). » Et le maître de l'Evangile ne défend-il pas à ses serviteurs d'arracher l'ivraie de son champ avant la moisson, de peur de déraciner en même temps le bon grain? Mais encore une fois, sans l'admirable artifice du Fils de Dieu, qui ménagea de loin à loin ces justes illustres, pour être ses représentants et apaiser la colère divine, c'en était fait de l'humanité dès les premiers siècles après la création. Certes, s'il ne s'était trouvé un Noë à l'époque du déluge, la famille d'Adam eût péri sans

(1) Eph. 1. — (2) Rom. 9.

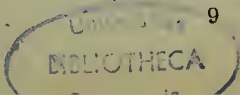
ressource; et nous, qui sommes aujourd'hui les objets de la tendresse du Père céleste, nous n'aurions jamais été appelés à l'existence; éternellement conçus dans la pensée divine, nous ne serions jamais nés. Disons-le donc : c'est par amour pour nous, que les justes Abel, Noë, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, et tous les saints prophètes, ont été donnés à la terre; c'est pour nous qu'ils ont travaillé, prié; c'est pour nous qu'ils ont vu leur vie s'écouler dans l'amertume et la douleur, pour nous qu'ils ont porté les opprobres du Christ; ils ont semé dans les larmes, et nous avons recueilli dans la joie le fruit de leurs labeurs (1).

Mais arrêtons un instant nos regards sur quelques-uns de ces hommes divins, et commençons par Isaac. Fils unique et bien-aimé d'Abraham, du père des peuples, héritier des promesses et des bénédictions, né miraculeusement et en dépit des lois de la nature, il est une des figures les plus illustres de Jésus-Christ. Or, une nuit, Dieu appelle Abraham, et lui dit: « Prends ton fils unique, l'objet de ta tendresse, Isaac, et offre-le-moi en holocauste. » Considérons les circonstances de ce fameux sacrifice, et voyons avec quel soin tous les détails en sont disposés, pour en faire la copie anticipée de celui du Sauveur. Où l'autel sera-t-il dressé? sera-ce à Hébron même, où habite le patriarche en ce moment? Non, Dieu se réserve de désigner lui-même le lieu. Abraham

(1) Joan. 4.

se lève aussitôt, et, nous donnant à tous l'exemple de la générosité, il éveille son fils, coupe le bois nécessaire pour consumer la victime, en charge un âne; puis, accompagné d'Isaac et de deux serviteurs, il marche à la recherche de ce lieu terrible. Après trois jours de voyage, il aperçoit dans le lointain le mont Moria, où Jésus, le véritable Isaac, devait être un jour crucifié. A cet aspect, fut-il subitement éclairé d'en haut, vit-il en esprit la formidable scène qui devait s'accomplir sur ce même sommet, tant de siècles plus tard, l'immolation de Celui qui devait aussi être son fils? Ce que nous savons, c'est qu'il fit à l'instant arrêter les serviteurs et l'âne, et que, prenant le bois, il en chargea son enfant. Isaac, comme Jésus, porta sur ses épaules le bois de son sacrifice! Abraham saisit ensuite le couteau et le feu; puis le père et le fils, le prêtre et la victime gravissent en silence la colline du Calvaire, et frayent, si j'ose le dire, ce raboteux sentier au Rédempteur du monde!

Dans cette mémorable histoire, Dieu n'avait eu qu'à commander, ou plutôt il avait agi directement et par lui-même : c'était de ses propres mains, qu'il avait imprimé au front d'Isaac le signe de l'Agneau. Mais le plus souvent c'étaient les méchants qu'il employait à ce merveilleux ouvrage. Je m'explique. Tous les saints de l'Ancien Testament, aussi bien que ceux du Nouveau, ont souffert d'injustes persécutions. Or le Verbe éternel savait si bien ménager les événements que, sans faire violence à la liberté humaine, mais en détes-



tant la malice des persécuteurs, il s'en servait, comme d'un ciseau, pour donner aux siens les derniers traits de sa ressemblance. Tant il se plaisait à ce travail, le plus digne de lui; tant il était désireux d'offrir à son Père des hosties propres à le désarmer; tant il avait hâte de préluder dans ses membres, à son miséricordieux rôle de Victime!

Son chef-d'œuvre en ce genre est le saint patriarche Joseph, fils de Jacob et de Rachel. Le Sage a dit de lui : « Joseph n'eut pas son semblable sur toute la terre (1). » Et il disait vrai : le semblable de Joseph, ou plutôt Celui de qui Joseph était le type, Jésus, en un mot, n'était pas encore né! Et c'est peut-être ce rapport qui rend si touchante l'histoire du fils de Jacob. Lisez à ce point de vue le récit de la Genèse; et, si vous aimez beaucoup votre Sauveur, vos larmes couleront sur les pages saintes, et tout en pleurant sur Joseph, vous pleurerez sur Jésus.

Joseph fut aimé de son père plus que tous ses frères; il en reçut, comme gage de sa prédilection, une robe de diverses couleurs : Jésus entendit l'Eternel qui le proclamait son bien-aimé, et fut revêtu par lui de cette robe éclatante de grâces, qui a fait dire au prophète : « Quel est celui qui vient d'Edom avec des habits teints? Qu'il est beau dans sa robe (2). »

L'amitié de Jacob exposa Joseph à la jalousie de ses frères, et cette jalousie devint de la haine, quand il les

(1) Eccli. 49. — (2) Isaï. 63.

accusa d'un grand crime. L'amour que le Père céleste témoigna à son Fils, en lui communiquant le pouvoir des miracles (1), excita l'envie des Juifs ; et cette envie se changea en rage, quand Jésus leur reprocha leurs vices et leur hypocrisie.

Le fils de Rachel ayant prédit à ses frères, qu'un jour viendrait, où ils se prosterneraient tous devant lui, ils résolurent de le perdre ; Judas, l'un d'eux, le vendit à des étrangers, qui le livrèrent à un prince d'Egypte. Le Fils de Marie ayant prédit aux Juifs qu'un jour ils seraient forcés de le reconnaître pour le Fils de Dieu, ils jurèrent de le faire mourir ; un autre Judas le leur vendit, et ils le livrèrent au gouverneur romain.

La robe de Joseph fut teinte dans le sang d'un chevreau, ce qui rappelle ce mot de l'Apocalypse : « Ils ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau. » Et le même livre sacré dit du Sauveur : « Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom est le Verbe de Dieu (2). »

Joseph trouva encore des tribulations en Egypte : Putiphar, qui l'aimait, qui le regardait comme un ami de Dieu, le persécuta par faiblesse. Et Pilate, tout en reconnaissant l'innocence de Jésus, tout en soupçonnant qu'il pourrait bien être un Dieu (3), le fit flageller et le condamna à mort, aussi par lâcheté.

Joseph fut mis au rang des criminels, et prédit à l'un d'eux son bonheur futur, à un autre, sa mort ignomi-

(1) Joan. 7. — (2) Apoc. 19. — (3) Joan. 19.

nieuse. Jésus fut mis au rang des scélérats, et promit le paradis à l'un des compagnons de son supplice, tandis qu'il laissa mourir l'autre dans l'impénitence.

Joseph sortit de son cachot, pour aller s'asseoir à la droite du roi; celui-ci lui remit son anneau, avec un plein pouvoir sur toute l'Egypte, et voulut que tous ses sujets fléchissent le genou devant lui. Jésus sortit des enfers et du tombeau, pour aller s'asseoir à la droite du Roi des rois ; son Père lui donna en héritage toutes les nations (1), avec un pouvoir souverain dans le ciel et sur la terre (2), et ordonna qu'au Nom de Jésus, tout genou fléchît, au ciel, sur la terre et dans les enfers (3).

Enfin Joseph fut proclamé *Sauveur du monde* par les Égyptiens, et Jésus, par les Samaritains (4); Joseph, comme Jésus, pardonna à ses frères, et, comme lui, fit servir leur crime à leur salut, et à celui du genre humain.

Disons encore un mot de David. Méprisé d'abord par ses frères, persécuté ensuite par les puissants du siècle, puis par son fils, trahi par son intime ami, qu se pend après, comme Judas, traversant le Cédron en pleurant, se retirant au mont des Oliviers, outragé là-même, et maudit par un sujet rebelle, défendant à l'un des siens de tuer ce lâche insulteur, recommandant à ses généraux d'épargner son fils parricide, ce saint Roi fut une figure si exacte de l'Agneau-Victime, que, tout occupé de se plaindre à

(1) Ps. 2. — (2) Matth. 28. — (3) Phil. 2. — (4) Joan.

Dieu de ses propres douleurs, il fait souvent, sans le savoir, l'histoire de celles du Christ (1). Aussi le Sauveur a-t-il dit à ses apôtres après sa Résurrection : « Il fallait que tout ce qui est écrit touchant ma per- « sonne, dans la loi de Moïse, dans les prophètes et « dans les psaumes, fût accompli (2). » Et ne représente-t-il pas la Victime du Calvaire, ce jeune pasteur, quand il marche à la rencontre du géant Goliath, sans autre glaive que sa houlette ? Ainsi le Pasteur de nos âmes marchait, sa houlette sur l'épaule, à la défaite de Satan ! Les cailloux mêmes, dont le fils de Jessé se munit en cette circonstance, ne nous semblent pas exempts de mystère ; l'Esprit-Saint a pris la peine de nous en dire le nombre : ils étaient cinq, comme les plaies victorieuses du Sauveur, et David les avait ramassés et choisis dans le torrent. Or dans l'Écriture, le torrent est la figure de la tribulation et de la souffrance (3).

Affections et prières (4).

Seigneur ! vous qui m'avez aimé de toute éternité, je commence bien tard à vous aimer ! faites que, pendant le reste de ma vie, je répare le temps perdu. Je sais d'avance que tout ce que je ferai, sera peu en comparaison de l'amour que vous avez eu pour moi ; mais au moins je veux vous aimer de tout mon cœur. L'in-

(1) Psal. 54 et 108, etc. — (2) Luc. 24. — (3) Psal. 109 et 123. — (4) Tirées des Œuvres de S. Alph.

jure que je vous ferais serait trop grande, si, après tant de marques de votre tendresse, je partageais mon cœur, et en donnais une partie à quelque objet hors de vous. Je vous consacre désormais toute ma vie, ma volonté, ma liberté : disposez de moi comme il vous plaira. Je vous demande le paradis, afin de vous y aimer de toutes mes forces. Je veux vous aimer beaucoup en cette vie, afin de vous aimer beaucoup dans l'éternité. Aidez-moi de votre grâce; c'est par vos mérites que je la demande et que je l'espère.

PRATIQUE.

Se réjouir dans les tribulations, puisque par là nous entrons en communication avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme dit saint Pierre (1), et avec tous les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(1) I Petr. 4

NEUVIÈME JOUR.

LA VICTIME.

IV.

Le Sacrifice du Calvaire préfiguré par les cérémonies de la Loi ancienne. Sens et valeur des sacrifices anciens. Une parabole de l'Évangile.

> L'odeur *de ces sacrifices* s'élèvera vers le Seigneur, comme un encens très-agréable. (Lev. *passim*).
>
> La Loi n'était que l'ombre des biens futurs. (Heb. X).

Nous avons avancé en troisième lieu, que le Fils de Dieu a préludé à son sacrifice au moyen des cérémonies légales, qu'il avait lui-même prescrites à Moïse.

La loi de Moïse, selon saint Paul, était comme un serviteur chargé de conduire les Juifs, les enfants de la Synagogue, à l'école du Christ. *Pædagogus noster fuit in Christo* (1). Tout, selon le même Apôtre, tout dans cette loi aboutissait au Christ (2) ; et selon saint Augustin, elle portait le Christ dans son sein. Tant il est évident, que cette loi était aussi *un jeu,* mais un jeu plein d'amour, de la Sagesse éternelle (3), et qu'en

(1) Gal. 3. — (2) Rom. 10. — (3) Prov. 3.

la dictant à son serviteur, le Verbe avait les yeux fixés sur ses abaissements futurs, sur sa Croix !

Je dis *sur sa Croix*, car, des citations qui précèdent, nous pouvons conclure que les sacrifices grossiers de la loi ancienne, et surtout celui qu'offrait le grand-prêtre une fois l'an, avant de pénétrer dans le Saint-des-Saints, étaient des figures du sacrifice du Calvaire. C'est d'ailleurs la doctrine de saint Paul (1). Aussi ces victimes, qui par elles-mêmes n'étaient d'aucune vertu, ne laissaient pas de plaire à Dieu, quand elles étaient offertes par des justes, avec une foi vive dans le Christ à venir. C'était alors comme des promesses de satisfaction faites par l'homme au nom du Verbe, qui sans doute les ratifiait dans le ciel. Voilà pourquoi Dieu répète si souvent que l'odeur de ces sacrifices est pour lui un très-agréable parfum. Certes le sacrifice qu'offrit Noë, après le déluge, n'était pas d'une autre nature que ceux de la Synagogue ; or l'Esprit-Saint dit à ce sujet ces étonnantes paroles : « L'odeur de ce sacrifice arriva à Dieu, elle lui fut très-agréable, et il dit : Je ne maudirai plus la terre à cause des hommes, je ne frapperai plus, comme j'ai fait, tout ce qui est animé (2). » Par cette odeur, personne n'entendra celle des chairs brûlées sur l'autel. Faut-il entendre par là la prière seule de Noë ? Ce saint patriarche avait bien obtenu la conservation de la race humaine dans sa personne ; mais nous ne croyons pas que sa prière toute

(1) Heb. *passim.* — (2) Gen. 8.

seule eût été assez puissante pour arracher à Dieu un tel serment, en faveur d'un monde qui, à peine sorti des eaux du déluge, allait se replonger plus que jamais dans celles de l'iniquité, et inaugurer l'idolâtrie. Nous avons déjà dit que le déluge avait été la figure du baptême, et l'Arche, celle de la Croix. Noë lui-même était une figure admirable du second Adam : comme lui, il était le chef unique d'une humanité nouvelle et purifiée dans les eaux ; son sacrifice était l'emblème de celui que l'Homme-Nouveau devait faire un jour de son propre corps. C'était donc, en quelque sorte, l'Agneau que Noë venait d'immoler ; c'était le sang de l'Agneau qui avait demandé miséricorde pour les péchés passés, et même pour les péchés futurs des hommes. C'est ce même sang qui plus tard força l'Ange de la mort à épargner les enfants des Juifs en Égypte, à rengaîner son épée, à cesser de frapper Jérusalem, quand David eut offert des victimes dans l'aire d'Ornan (1) ; c'est ce sang enfin qui, comme une rosée bienfaisante, descendait mystiquement dans les flammes du purgatoire, quand Machabée faisait prier et offrir des sacrifices pour ses braves compagnons morts dans la piété (2). En effet, avant comme depuis l'avénement du Sauveur, aucun péché ne fut remis, sinon en vue du sacrifice du Calvaire. Quand Dieu pardonnait, il *transportait* le péché de l'homme, à l'Agneau : « *Dieu a transporté votre péché,* » disait Nathan à Da-

(1) Par. 21. —(2) II Mach. 12.

vid (1). C'est pourquoi, la première fois que Jean vit le Verbe fait chair, il s'écria : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui porte le péché du monde ! » Or n'était-ce pas là immoler virtuellement le divin Agneau, et l'Aigle de l'Apocalypse n'avait-il pas raison de dire qu'il fut immolé dès l'origine du monde ?

Voici un passage de l'Évangile bien propre à nous faire entendre le sens des sacrifices anciens. Jésus-Christ disait un jour à ces disciples :

« Il en est du royaume des cieux (c'est-à-dire du « royaume de Dieu sur la terre), comme d'un roi qui « voulut régler ses comptes avec ses serviteurs.

« Et quand il eut commencé à les régler, on lui « présenta un homme qui lui devait dix mille talents.

« Et comme il n'avait pas de quoi payer, son maître « ordonna qu'il fût vendu avec sa femme et ses en- « fants, pour payer sa dette.

« Mais ce serviteur se jetant aux pieds de son maî- « tre, le pria en ces termes : « Ayez patience avec « moi, et je vous paierai tout. »

« Or le maître eu pitié de ce serviteur, il le renvoya « et lui remit sa dette (2). »

Quel est ce débiteur, sinon Adam après son péché ? Il doit dix mille talents, somme énorme, car le péché mortel est d'une malice infinie. Il est insolvable, car l'homme ne saurait par lui-même satisfaire à la rigueur pour un seul péché. Le créancier, c'est-à-dire la Jus-

(1) II Reg. 12. — (2) Matth. 18.

tice divine, ordonne qu'il soit vendu avec sa femme et sa postérité, c'est-à-dire livré aux démons, afin que par un supplice sans fin, il paie sa dette autant que possible. Le débiteur dit à son maître : « Ayez patience avec moi, et je vous paierai tout. » Que dis-tu, Adam ? Où donc prendras-tu de quoi payer ta dette immense ? Espères-tu quelque riche héritage ? Es-tu donc de si noble origine ? Mais as-tu oublié que la poussière fut ta mère, que nu, tu sortis de son sein, que nu, tu dois désormais, hélas ! y rentrer ? Car cette partie de ta sentence ne sera pas révoquée. — Oui, répond-il, oui, je serai riche un jour ! Oui j'attends un héritage, mais un héritage tel, qu'après l'entier acquittement de ma dette, je serai encore dans l'abondance (1) ! Cet héritage, je ne l'attends pas de ma mère, mais de mon Fils ! l'un de mes Fils, ô mystère ! sera en même temps le Fils de mon créancier, de mon Dieu ; et pour m'enrichir, il s'appauvrira lui-même (2) ; il vient de m'apparaître, il m'en a donné sa parole. Je puis donc m'endormir en paix, en attendant le Salut du Seigneur. Car je mourrai, mais je sais que mon Rédempteur est vivant ; je rentrerai dans le sein de la terre, mais j'en sortirai au dernier jour, et je verrai mon Dieu dans ma chair (3) !

Voilà donc le secret de notre parabole ; voilà pourquoi le Roi eut pitié de son serviteur. Jamais en effet aucun péché ne fut remis sans une juste satisfaction :

(1) Ps. 129. — II Cor 8. — (3) Job. 19.

« Sans effusion de sang, dit saint Paul, point de rémission (1). » Le Verbe avait promis à Adam, et par conséquent à la Justice divine, de mourir sur la Croix, pour expier les péchés des hommes. Or les sacrifices anciens, étant des figures de celui du Calvaire, renfermaient le renouvellement emblématique de cette promesse primordiale. Le grand-prêtre, avant d'offrir le sacrifice solennel pour les péchés du peuple, devait les confesser, en étendant ses mains sur la tête de la victime; il chargeait donc de ces péchés l'innocent animal, qui dès lors était considéré comme coupable, et tombait sous le couteau du prêtre. Mais le sang d'un bouc ou d'une génisse ne peut effacer les péchés de l'homme (2). C'était donc en réalité sur l'Agneau de Dieu que retombaient toutes les iniquités du monde. Ainsi, pour en revenir à la parabole, chaque fois que le sacrifice expiatoire était offert, l'humanité était sensée dire à Dieu, par la bouche du grand-prêtre : « Ayez patience, accordez moi quelque sursis : je paierai tout un jour. » Elle pouvait dire : « Je paierai, » puisque Jésus-Christ devait être l'un de ses membres ou plutôt son chef. Et comme il avait une fois engagé sa parole, il était sensé ratifier et signer toutes ces promesses. C'étaient autant de condamnations à mort qu'il prononçait contre lui-même !

C'est ainsi que, depuis le péché d'Adam, le Fils de Dieu s'appliqua continuellement à apaiser la Justice de

(1) Heb. 9. — (2) Heb. 10.

son Père, en se faisant précéder tantôt par des saints marqués de son sceau, tantôt par des victimes dont l'immolation était la figure de sa mort sur la Croix.

Mais enfin arriva le jour où la Justice divine se dégoûta de ces victimes charnelles, offertes par des pécheurs, pour d'autres pécheurs (1); le jour où, les saints devenant de plus en plus rares (2), nulle prière ne fut plus assez puissante pour soutenir le poids de son bras vengeur. Elle somma donc le Verbe de remplir sa promesse, d'acquitter la dette du monde, s'il ne voulait voir périr sans ressource ceux pour qui il s'était porté garant. C'est alors que le Verbe divin adressa ces paroles à son Père : « Les holocaustes et les sacrifices qu'on vous offre pour le péché ne vous plaisent pas. C'est pourquoi j'ai dit : Me voici moi-même ; » je descends, pour accomplir votre volonté, pour sanctifier les hommes par l'oblation de moi-même. C'est alors, en un mot, qu'il se fit chair, et habita parmi nous. A peine fut-il conçu dans le sein de sa bienheureuse Mère, que la Justice divine lui présenta la liste de nos dettes, la cédule tant de fois signée par lui, où se trouvaient écrits un à un tous les péchés passés et futurs des hommes. Jésus reconnut cette dette épouvantable, s'en chargea, la fit sienne, et s'avança dans le monde, Agneau immaculé, mais chargé de l'iniquité du genre humain. C'est cette cédule accusatrice que, selon saint

(1) Heb. 5. — (2) Ps. 11.

Paul, il attacha sous ses pieds, à sa Croix, et qu'il effaça de son Sang (1).

C'est ainsi, cher lecteur, que l'Agneau fut immolé dès l'origine du monde ; voilà comment le Fils de Dieu nous aimait avant même son Incarnation!

Affections (1).

Ainsi, mon bien-aimé Rédempteur! votre mort a été le sacrifice que vous avez voulu offrir pour m'obtenir le pardon de mes fautes! Et que vous importait que je fusse perdu, que je fusse puni comme je le méritais? Pourquoi avez-vous voulu, ô Verbe éternel, porter la peine de mes péchés? Pourquoi, vous, mon divin Maître, avez-vous voulu mourir afin de m'exempter de la mort? O miracle qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais son pareil! ô amour que je ne pourrai jamais comprendre!

Mais, ô Jésus, que vous rendrai-je en reconnaissance? Vous m'avez trop obligé à vous aimer, je serais trop ingrat si je ne vous aimais pas de tout mon cœur. Vous m'avez donné votre vie divine ; moi, misérable pécheur que je suis, je vous donne la mienne : oui, je vous consacre au moins ce qui me reste de vie; je veux l'employer uniquement à vous aimer, à vous obéir et à vous plaire.

(1) Col. 2.
(2) Tirées des Œuvres de S. Alph.

DIXIÈME JOUR.

LA VICTIME.

V.

L'homme des douleurs. Comment Jésus est mort. Pourquoi il désirait l'heure de sa passion. Réparation. Affections. Association pour la conversion des pécheurs.

> Le Christ nous a rachetés de la malédiction..., s'étant lui-même rendu malédiction pour nous (Gal. III.). Dieu l'a traité comme s'il eût été le péché, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu.
> (II Cor. V.)

Nous avons tâché de dire, au premier chapitre, ce qu'est le Cœur de Jésus, combien il aime son Père, combien il aime les hommes.

C'est donc avec un Cœur si large à la fois et si sensible, que le Sauveur est entré dans ce monde. Et pourquoi y est-il entré? — Pour faire la volonté de Dieu. — Et quelle était cette volonté? — Qu'il nous sanctifiât (1). — Et par quel moyen? — Par ses douleurs. Et cette volonté, il l'accomplira depuis le premier moment de sa conception, jusqu'à son dernier soupir : il en fera son pain de chaque jour (2). La pre-

(1) Héb. 2. — (2) Joan. 4.

mière palpitation de son Cœur sera une palpitation douloureuse ; sa vie ne sera qu'un long tissu de douleurs, qu'une perpétuelle agonie; elle se consumera dans les gémissements, car l'objet de sa douleur, le péché sera toujours devant ses yeux (1). On l'appellera par excellence *l'homme des douleurs* ; et ce sera la douleur de cœur plutôt que tous les tourments corporels, qui le fera mourir. En effet, l'avez-vous remarqué, cher lecteur ? quand Joseph d'Arimathie alla auprès de Pilate, réclamer le corps de son divin Maître, pour l'ensevelir, Pilate, qui savait pourtant ce que Jésus avait souffert, refusa d'abord de croire *qu'il fût déjà mort*, et il ne le crut enfin que sur le témoignage du centurion (2). C'est que les crucifiés ne mouraient que très-longtemps après avoir été cloués au gibet : Saint André vécut deux jours entiers sur le sien, et nous savons qu'il fallut briser les jambes des deux larrons, pour les achever, afin de pouvoir les ensevelir avant le sabbat (3). — « Personne, avait dit Jésus lui-même, personne ne m'ôtera la vie : je la quitterai de moi-même (4).» Or il avait dit aussi à Gethsémani : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » c'est-à-dire la tristesse que me causent les péchés du monde, est assez violente pour m'ôter la vie, si je le permettais (si je n'avais résolu de souffrir davantage !) De ces divers passages, nous pouvons conclure que l'Homme-Dieu est mort d'un brisement de cœur ; il est mort quand il a permis à cette douleur, qui avait pressé, torturé son

(1) Ps. 37. — (2) Marc. 15. — (3) Joan. 19. — (4) Joan. 10.

Cœur, pendant toute sa vie, d'achever enfin son œuvre, et d'en briser la dernière fibre! C'était là surtout le sacrifice que réclamait la Justice divine : un cœur, le Cœur d'un Dieu, *contrit,* c'est-à-dire brisé, broyé par la douleur et humilié (1). — C'est en ce sens que l'auteur de l'Imitation a dit que toute la vie du Christ fut une croix et un martyre. L'histoire du Cœur de Jésus pourrait se résumer tout entière en deux chapitres, celui de son amour, et celui de ses douleurs. Amour, douleur, tel est ce Cœur que Dieu offre comme dernier asile à notre siècle si égoïste, si avide de voluptés; tel est ce Cœur dont saint Paul veut que nous revêtions les nôtres.

Mais ce que je veux considérer en cet endroit, c'est que Jésus n'eut pas même tout à fait cette consolation si douce que, même au sein du malheur, l'innocent trouve infailliblement dans son cœur. Quelque affligé que soit le juste, fut-il même condamné à une mort infâme, pour des crimes imaginaires, il y a toujours au fond de son âme un sanctuaire qui reste calme, et comme un jardin fermé, où jamais ne souffle le vent de la tribulation. Après avoir gémi, pleuré, il fait un retour sur lui-même et se dit : « J'ai tout perdu, les biens, les amis, la réputation, l'honneur, tout... excepté une chose, l'amitié de Dieu, et en définitive, elle me suffit! Je puis encore marcher la tête haute, et quoi qu'en pensent les hommes, sous la hâche même du bourreau, je ne rougirai pas de moi. » Et il

(1) Ps. 50.

dort tranquille, comme Pierre, en attendant son supplice, tandis que ses juges sont en proie à l'insomnie. C'est le plus beau privilége de la vertu ici-bas. C'était l'unique consolation qui restât à Job dans son malheur.

Or, en Jésus, ce sanctuaire même du cœur fut en quelque sorte envahi par les eaux amères de nos péchés. « Sauvez-moi, Seigneur, s'écrie-t-il, car les eaux sont entrées jusqu'à mon âme (1). » Sans doute, il ne perdit jamais l'amitié de son Père, sans doute il lui fut toujours également cher, et ce serait un blasphème d'en douter : mais, par un étonnant mystère, nos péchés lui furent attribués, comme s'ils eussent été les siens propres, et ce doux Agneau fut considéré par son Père comme le grand pécheur, comme l'unique auteur de toutes les iniquités du monde. « Dieu l'a considéré comme *péché*, dit saint Paul, afin que nous, pécheurs, nous fussions *justice* à ses yeux. Aussi, entre autre châtiments que Jésus eut à subir, la honte même ne lui fut pas épargnée : le Saint des saints fut réduit à rougir de lui-même ! C'est la pensée de Bossuet. Mais pourquoi parler de la honte ? il y a plus : Jésus fut maudit par son Père ! Vous frémissez, âme chrétienne, et vous refusez de me croire ? Croyez-en l'Esprit-Saint. Moïse a dit : « Tout crucifié est maudit. » Et saint Paul, appliquant ces paroles au Sauveur du monde, écrit aux Galates : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de

(1) Ps. 68.

la loi, *en devenant malédiction* pour nous, car il est écrit : Tout homme pendu au bois, est maudit (1).»

Représentez-vous maintenant l'innombrable multitude de ces péchés, qui deviennent en quelque sorte ceux de Jésus; calculez, si vous pouvez, les crimes de cette génération *fameuse* qui périt au déluge; faites le compte des abominations des païens, des infidélités des Juifs ; ajoutez à cette somme celle de tous les péchés qui devaient encore être commis par les peuples chétiens et par les infidèles, à partir de l'avénement du Sauveur, jusqu'à la fin des siècles. Mais il vaudrait mieux essayer d'énumérer les gouttes d'eau de l'Océan, les grains de sable de ses rivages, les feuilles des forêts, les atomes qui composent l'atmosphère. Que de pensées mauvaises, que de désirs criminels, que d'actions infâmes, que d'injustices, de rapines, de violences, de meurtres, d'impuretés, de guerres atroces! Eh bien ! Dieu pose tout cela sur les épaules innocentes de son Fils; tout cela fond à la fois sur ce Cœur à peine formé dans le sein de sa Mère; et tout cela, il le portera jusqu'à son dernier soupir, car il est l'Agneau *qui porte* les péchés du monde (2). C'est comme une montagne qui l'écrase, comme un abîme sans fond, comme une mer d'amertume, de tristesse, de honte, où il est submergé! c'est une espèce d'enfer! Car, remarquez-le : Jésus étant Dieu, savait exactement le nombre, les espèces diverses, la gravité de tous ces péchés ; il

(1) Gal. 3. — (2) Joan. 1.

connaissait d'un autre côté l'infinie amabilité de Dieu et la grandeur de nos obligations envers lui. « Que dirai-je maintenant de vous, s'écrie Bossuet, que dirai-je maintenant de vous, ô Cœur du divin Jésus, accablé par l'infinité de nos péchés? Pauvre Cœur, où avez-vous pu trouver place à tant de douleurs qui vous percent, à tant de regrets qui vous déchirent?... O Jésus! dussiez-vous vous fondre en eau tout entier, vous n'avez pas assez de larmes pour fournir ce qu'il en faut à tant de crimes! »

Ah! je comprends maintenant ce cri échappé à mon Sauveur: « Je dois être plongé dans un baptême (de sang), et avec quelle impatience j'en attends l'heure (1)! » Oui sans doute, il eût mieux valu pour lui être tout d'abord attaché à la croix, que d'être ainsi pendant trente-trois ans, lentement consumé par le feu de la divine Justice... Mais non, ce n'est pas là le sens de cette parole: ce n'est pas la fin de son supplice, mais bien la destruction du règne du péché, qu'il voulait voir; et ce devait être un fruit de sa mort. Voilà pourquoi il en appelait l'heure de tous ses vœux.

Jésus-Christ a donc prévu et pleuré les péchés de tous les hommes; mais il a prévu et pleuré plus particulièrement ceux des chrétiens; et plus spécialement encore ceux des âmes qui feraient profession de piété. Ainsi bien des fois il a pensé aux miens; il a connu qu'en tel lieu, à tel jour, à telle heure... je mépriserais l'infinie Beauté, pour l'amour de telle créature;...

(1) Luc. 12.

que je romprais violemment avec mon Dieu, plutôt que de m'imposer telle privation,... plutôt que de déplaire à tel ou tel... La pensée de mes infidélités lui fut infiniment plus sensible que celle des plus graves péchés des païens. Qui peut en douter? Lui-même ne nous le dit-il pas par la bouche de David? « Si mon ennemi m'eût outragé, je l'aurais facilement supporté; si celui qui me hait, eût dit du mal de moi, je me serais contenté d'éviter sa rencontre. Mais vous, mon ami,.... mon familier,.... vous qui mangiez à ma table!... (1) »

Que ferai-je donc, pour réparer mes outrages, mes perfidies, pour fermer les plaies que j'ai faites au Cœur de mon divin Ami?

Cela n'est pas difficile. Nous l'avons dit : le Sacré-Cœur brûlait et brûle toujours du désir de détruire ici-bas le règne du péché; aidons-le dans ce pénible labeur, et il aura bientôt oublié tout le mal que nous lui avons fait.

Vous direz peut-être : « Qui suis-je, moi, pour coopérer à ce grand ouvrage? Je puis bien pécher; mais je n'ai ni autorité, ni talents, pour exercer dans l'Église les fonctions d'un apôtre. »

Vous vous trompez. Commencez votre apostolat sur vous-même; déracinez une à une toutes vos mauvaises habitudes; faites résolûment à Dieu le sacrifice qu'il vous demande depuis si longtemps, de telle affec-

(1) Ps. 54.

tion,...de telle imperfection,... que vous avez toujours épargnée, caressée, malgré les réclamations de votre conscience ; donnez enfin votre cœur au Cœur de Jésus, mais sans restriction, sans réserve, et répondez fidèlement à tous ses desseins sur vous. Qu'arrivera-t-il alors ? La lumière de votre sainteté, plus éclatante que l'aurore, éveillera ceux qui dormaient dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort, et dirigera leurs pas dans les sentiers de la paix (1). Vous serez comme un phare lumineux qui indiquera le chemin du port aux voyageurs égarés sur la mer du monde, et leur fera découvrir l'écueil caché sous des eaux paisibles. « Il est imposible, dit saint Jean Chrysostome, qu'une âme vertueuse ne fasse pas beaucoup de bien aux autres. »

Et puis priez ! Vos prières alors seront si puissantes ! Jésus-Christ a révélé au B. H. Suso que, lorsqu'une âme qui est toute à lui, lui demande quelque chose, elle l'obtiendrait, quand même tous les autres hommes se ligueraient pour demander le contraire. Offrez à la même intention, le matin, et parfois pendant le jour, toutes vos actions, jusques aux plus insignifiantes. N'allez pas croire que, pour soulager le Cœur de Jésus, il faille des actions d'éclat : il reçoit tout avec reconnaissance ; il fait moins attention au don, qu'à l'amour avec lequel on le lui offre. Rappelez-vous l'obole de la veuve. Et puis, dans les grandes

(1) Luc. 1.

souffrances, le moindre soulagement semble précieux. N'avez-vous pas lu dans le saint Évangile l'histoire de ce mauvais riche qui, du fond de l'enfer, conjurait Abraham de lui envoyer Lazare, avec une goutte d'eau au bout du doigt (1)? Croyez-vous qu'un verre d'eau fraîche eût médiocrement soulagé le Sauveur, lorsque, sur le point d'expirer, il s'écriait : « J'ai soif? » Le lui eussiez-vous refusé, sous prétexte que c'était indigne de lui être offert ? Sans doute, aujourd'hui Jésus ne souffre plus en lui-même ; mais il souffre encore dans ses membres malades, qui sont les pécheurs, et le bien que nous leur faisons par nos prières, lui est aussi agréable que si nous le lui avions fait à lui-même, au sein de ses plus cruelles tortures. Ah ! craignons de nous exposer, par notre indifférence, à entendre, au grand jour des rémunérations, ce terrible reproche sortir de la bouche du divin Rédempteur : « J'ai eu soif du salut des hommes, et vous ne m'avez pas donné à boire (2) ! »

Affections.

O Cœur de Jésus, martyr dès le premier moment de votre existence, crucifié dès avant votre naissance, je vous salue, je vous adore, je vous bénis. Pardon, ô sainte Victime, de vous avoir tant tourmentée ! Oh ! pourquoi donc suis-je né, si je devais avoir le malheur d'être votre bourreau ?..... Heureusement le

(1) Luc. 16. — (2) Matth. 25.

mal n'est pas sans remède. Aujourd'hui, en ce moment même, je vous fais le sacrifice de cette passion,... de cette attache,... de cette habitude qui a été pour vous la source de tant de douleurs. Je veux, avec votre secours, la saisir et la briser, comme on brisa les enfants de l'infâme Babylone ; je veux l'écraser sur le roc où votre Croix fut plantée ! *Destruatur corpus peccati !* Qu'il soit détruit, ce corps de péché ! Voici mon cœur, je vous le donne ; daignez en disposer à votre gré. J'accepte d'avance toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer ; je les unis à la vôtre, et je les offre par vous à la Justice divine, pour la réparation de mes offenses, et pour la conversion de mes frères égarés.

O Marie, ô vous le refuge des pécheurs, daignez présenter mon offrande à ce Cœur, qui est votre sang, et m'obtenir la grâce d'être fidèle à mes résolutions. Ainsi soit-il !

PRATIQUE.

Entrer dans quelque association pour la conversion des pécheurs (1).

(1) Outre l'Apostolat de la prière, sous la direction du R. P. Ramière, jésuité, voici une association facile à répandre, et dont Monseigneur l'Évêque de Tournai a daigné approuver les statuts.

ASSOCIATION POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

« Dieu nous a fait connaître son amour en donnant sa vie pour nous ; nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. »
(1er EPITRE DE S. JEAN. CHAP. III. — 16.)

STATUTS.

I. Treize personnes s'associent sous la protection des SS. Cœurs de Jésus et de Marie et en l'honneur des apôtres (*nous ajoutons le nom de saint Paul aux* 12 *premiers*), dans le but d'offrir leurs souffrances et quelques prières pour la conversion des pécheurs.

II. Le zélateur prend pour patron saint Paul. Les 12 autres reçoivent par le sort, et une fois pour toutes, le nom d'un des douze apôtres.

III. Les associés prononcent, de cœur et de bouche, une formule de consécration par laquelle ils offrent à Dieu, pour la conversion des pécheurs, tout ce qu'ils auront à souffrir ; et ceux qui se sentent le courage de s'offrir comme victimes, peuvent, avec la permission de leur confesseur, demander à Dieu la grâce de souffrir dans la mesure de leurs forces, pour désarmer sa justice. (*Voir la formule.*)

IV. Cette offrande, ils la renouvellent au moins de cœur chaque matin ; et le premier vendredi de chaque mois, ils la renouvellent selon la formule.

V. Ils offrent la sainte communion, le premier

dimanche ou le premier vendredi de chaque mois à cette intention.

VI. Ils sont priés de faire chaque vendredi quelque acte de mortification et quelques prières à leur choix.

VII. Les prêtres sont engagés à offrir à cette intention le Saint Sacrifice, le premier vendredi ou un autre jour de chaque mois, autant que possible. Ils auront soin de recommander instamment les pécheurs chaque jour à l'autel. Les laïques feront la même chose à toutes les messes qu'ils entendront.

VIII. Ils prennent la résolution de ne jamais se plaindre des dispositions de la divine Providence. Ainsi, à l'exemple de saint François de Sales, ils ne diront jamais : *Il fait trop chaud ou trop froid*, ou *le temps est mauvais... cela m'ennuie*, etc. Ils souffriront sans en parler, les petites contrariétés journalières, et ne parleront des plus grandes que pour une bonne raison.

IX. Ils prient les uns pour les autres, surtout pendant le Saint Sacrifice; quand l'un d'eux mourra, on priera pour lui, et l'on en avertira le zélateur, afin qu'il lui cherche un remplaçant.

X. Aucune de ces règles n'oblige en conscience. Il suffirait même à la rigueur, pour être membre de l'association, de faire la consécration et l'offrande de ses souffrances; le reste, autant que possible. De plus, cette consécration est toujours révocable : ce n'est pas un vœu.

XI. On engage les membres à répandre cette dévotion avec un zèle prudent. Ils procureront treize exemplaires des statuts à toute personne qui voudra se charger de former une nouvelle série, et qui sera ainsi zélateur.

XII. Le zélateur communique la liste des noms à un

membre qui lui succédera après sa mort, et qui prendra alors le nom de saint Paul, laissant le sien au membre nouveau.

—

FORMULE DE CONSÉCRATION.

Père éternel, me voici, moi... humblement prosterné aux pieds de votre divine Majesté, vous conjurant par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, de recevoir l'offrande que je vous fais de tout moi-même. Désirant vous honorer et coopérer autant que je puis au salut des pauvres pécheurs, bien que je sois le plus misérable de tous, je vous offre tout ce que j'aurai à souffrir d'ici à la fin de mes jours. J'attends avec une résignation pleine et entière toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer, et je vous les offre avec le Cœur sacré et le Sang précieux du divin Agneau pour la conversion de mes frères égarés.

Les membres qui s'en sentiraient le courage, avec la permission de leur confesseur, pourraient ajouter :

Je m'offre comme victime à votre divine Justice ; et, pour la désarmer en faveur des pécheurs, je vous prie de m'accorder la grâce insigne de souffrir dans la mesure de mes forces et avec votre secours, une partie des châtiments temporels qu'ils ont mérités.

Loué soit Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

—

Nous donnons bien volontiers notre approbation à l'Association pour la conversion des pécheurs, ainsi qu'aux statuts ci-dessus, et nous faisons des vœux pour qu'elle se propage dans notre diocèse. Et comme gage

de toutes nos sympathies pour cette bonne œuvre, nous accordons aux personnes qui en feront partie, 40 jours d'indulgence *à gagner à leur entrée dans l'Association en prononçant l'acte de consécration, et une fois par jour lorsqu'elles le renouvelleront.*

Tournai, le 19 *novembre* 1864.

G.-J., Ev. de Tournai.

ONZIÈME JOUR.

LA VICTIME.

VI.

L'Agneau est encore Victime. La Sainte-Messe.
Affections.

> Nous avons un Pontife qui s'est assis dans le ciel, à la droite du Trône de la Souveraine Majesté... Tout pontife est établi pour offrir à Dieu des dons et des victimes : c'est pourquoi il est nécessaire que celui-ci ait aussi quelque chose qu'il puisse offrir.
>
> (Heb. VIII.)

Mais aujourd'hui, que *tout est consommé*, que le Sacrifice de la Croix est venu accomplir toutes les figures, et satisfaire pour les péchés de tous, pourquoi l'Agneau est-il encore *comme mort* (1) sur l'Autel céleste, au pied du Trône de Dieu?

Ah ! c'est ici qu'éclatent les ineffables tendresses de son Cœur, envers de pauvres pécheurs tels que nous ! Ce n'était pas assez pour lui de s'être immolé une fois.

(1) Apoc. 5.

Élevé à la droite de son Père, portant un Nom qui est au-dessus de tout autre nom (1), investi de la gloire qui lui est propre, comme au Fils unique de Dieu (2), il continue à s'occuper avec une tendre sollicitude de nos intérêts les plus chers, à s'immoler pour nous, tandis que nous, hélas ! nous ne songeons qu'à mépriser son amour et à nous perdre. Chaque jour le cri de nos iniquités, comme autrefois la clameur des péchés de Sodome (3), s'élève vers Dieu pour provoquer sa colère; les impures vapeurs de nos crimes s'amoncellent comme des nuages entre le Ciel et nous : déjà gronde le tonnerre des vengeances divines. Tremblez, pécheurs... ou plutôt pleurez, mais rassurez-vous : l'Agneau est encore devant le Trône ; le voilà qui reprend son attitude de Victime, son office de suppliant ! Plein d'une prévoyance plus que maternelle, connaissant notre misère, sachant qu'après sa mort nous pécherions encore, il a voulu, au sein de sa gloire, conserver ses plaies, comme des gages de réconciliation : le voilà qui les montre à son Père ! Agneau qui s'est tu sous le couteau du sacrificateur (4), il s'effraye du coup qui menace nos têtes impies, et ne sait plus se taire : le voilà qui fait entendre ses gémissements, ses touchantes prières ; la voix de son Sang couvre la voix de nos iniquités. Le Père se rappelle ce cri pénétrant qu'avait poussé la douce Victime, à son dernier soupir, pour lui recommander son âme ; le Père sent ses entrailles

(1) Phil. 2.— (2) Joan. 1.— (3) Gen. 18.— (4) Isaï. 53.

émues, et par amour pour un Fils si obéissant, si pieux, il dissimule nos péchés (1), il pardonne.... Si, selon saint Paul, le sang du juste Abel parle encore après sa mort, pour demander vengeance, le Sang du Juste par excellence peut-il en vain demander miséricorde ?

Et voilà ce qui explique l'apparente contradiction entre saint Paul et saint Jean. Celui-ci dit que l'Agneau est sur l'Autel dans un état de mort ; celui-là, qu'il est toujours vivant (2). Il est toujours vivant, pour crier miséricorde, comme Prêtre, car son sacerdoce, dit saint Paul, est perpétuel ; il est toujours mort, d'une mort mystique, parce qu'il s'offre lui-même en qualité de Victime, car il est à la fois Victime et Prêtre. Toujours vivant, toujours mort, ou *comme mort*, tel est et sera jusqu'à la fin des siècles le rôle de Jésus-Christ au ciel !

Mais pourquoi chercher dans les mystérieuses obscurités de l'Apocalypse, ce qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux ? Le sacrifice de nos autels n'est-il pas un sacrifice proprement dit, et même le seul qui mérite ce nom? Car il n'est que le renouvellement de celui du Calvaire. L'Agneau n'y est-il pas dans un état d'humiliation et de mort? Et l'Église, qui ne prie jamais en vain, ne demande-t-elle pas à Dieu d'ordonner que la Victime soit portée par son saint Ange (c'est-à-dire par Jésus lui-même), sur son Autel sublime ?

(1) Mich. 7. — (2) Heb. 7.

Quel ravissant spectacle, pour les habitants des cieux, que cette Victime salutaire, s'offrant chaque jour dans tous les lieux où l'Église a des ministres! Le soleil, en se levant sur un hémisphère de notre globe, donne successivement pour chaque région, le signal de cette étonnante merveille ; et à mesure qu'il avance dans sa course, il voit se renouveler sur toute une zone, la grande scène qu'il n'avait pu voir la première fois sans se voiler (1). Le parfum de cette Hostie consumée par le Saint-Esprit (2), monte vers le ciel, emportant dans ses sacrés tourbillons nos vœux et nos prières. Aussitôt des légions d'anges attirées par cette odeur suave, descendent de l'Empyrée et se pressent autour des autels, comme un essaim d'abeilles autour d'un rayon de miel. C'est alors que les voûtes célestes retentissent de l'antique *Alleluia* ; c'est alors que les animaux sacrés de l'Apocalypse répètent l'éternel *Sanctus* (3) ; que les vingt-quatre Vieillards jettent leurs couronnes devant le Trône, en s'écriant : « Amen ! Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles (4) ; » que, revêtus de robes blanches et tenant des palmes, la foule innombrable des élus s'écrie : « Salut à notre Dieu qui est sur le Trône, et à l'Agneau (5) ! » C'est alors enfin que les âmes virginales, compagnes inséparables de l'Agneau, accordent

(1) Matth. 27.— (2) Heb. 9.— (3) Apoc. 4.— (4) Apoc. 7. — (5) Ibid.

leurs luths, pour chanter le cantique dont elles ont seules le secret, et qui retentit devant le Trône de Dieu comme un tonnerre, comme le bruit des grandes eaux (1). Et, réjoui de ces hommages, l'Éternel consent à oublier les offenses que nous, misérables fourmis, nous osons prodiguer à son Nom trois fois saint.

Ainsi, depuis le sacrifice du Calvaire, la terre est comme un autel ou comme un encensoir, où brûle sans fin le feu sacré, et qui, se balançant dans l'espace, embaume, sanctifie tour à tour toutes les plages des cieux ! C'est là ce qu'avait prédit le prophète Malachie. Reprochant aux prêtres de l'ancienne loi, de ne plus offrir à Dieu que des victimes défectueuses, il fait ainsi parler le Seigneur : « Je ne recevrai plus vos victimes ; car de l'Orient à l'Occident mon nom est grand *chez les nations*, et en tout lieu se sacrifie et s'offre une oblation pure. »

Ah ! n'en doutons pas : sans ce sacrifice prévu dès l'origine du monde, consommé à la plénitude des temps, et renouvelé chaque jour entre nos mains indignes, la race humaine eût disparu depuis longtemps ; et la terre, théâtre de tant de crimes, ne serait plus qu'un amas de ruines calcinées par la foudre, triste monument de notre impiété, épouvantable trophée de la Justice de Dieu !!

(1) Apoc. 14.

Affections.

O Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, qui nous dira les miséricordes de votre Cœur amoureux?

Hélas! faut-il s'étonner, ô Verbe! si vous vous repentiez d'avoir fait l'homme (1), puisque ses crimes allaient vous être imputés (2)?

Faut-il s'étonner que vous ayez eu le cœur touché d'une profonde douleur (3), puisque la malédiction portée contre les transgresseurs, devait retomber sur vous (4)?

La sentence de mort, de mort éternelle et sans remède, était prononcée : déjà l'abîme s'ouvrait sous nos pas; déjà le Dragon se réjouissait de son affreux triomphe....

« Je les entraînerai, disait-il, dans le gouffre sans « fond; je les plongerai dans ces brasiers où je rè« gne; je les lierai avec les chaînes des ténèbres; « ils partageront mes tortures; j'entendrai leurs cris « de rage : je serai consolé!

« Ils joindront leurs voix à ma voix, aux voix de « mes compagnons fidèles : et du sein de l'abîme « montera sans fin vers le ciel un concert de blasphè« mes, et je serai vengé! »

Ainsi disait Satan. Mais vous, ô Verbe divin, vous fûtes touché de notre malheur; bien que cendre et

(1) Gen. 6. — (2) Isaï. 53. — (3) Gen. 6. — (4) Gal. 3.

poussière, nous étions votre ouvrage, et votre image, quoique souillée, reluisait encore en nous.

Et vous dîtes à votre Père : « O mon Père, suspen-
« dez vos coups ! L'homme est si faible, hélas !... il
« ne sait ce qu'il a fait : voyez, au lieu de rougir de
« sa révolte, il rougit de sa nudité !

« Votre bonté serait-elle vaincue par la malice des
« puissances des ténèbres ? Serait-il dit que l'homme
« a péri malgré vos desseins éternels ?

« Plus faible que l'ange, et plus facilement tombé,
« l'homme n'est pas fixé sans remède dans le mal ;
« je puis le réparer encore, et l'amour fera sur lui ce
« que n'a pu la crainte.

« Je me porte caution pour lui ; je me revêtirai de sa
« chair ; je souffrirai la mort qu'il a méritée ; je lui
« enseignerai à vous servir, à vous aimer. »

Et le Père consentit à cette étonnante substitution du Juste aux coupables, du Fils aux serviteurs rebelles, et dès lors, ô Agneau, vous fûtes mystiquement immolé sur l'Autel du ciel, et votre Sang ne cessa de couler.

Et quand arriva le jour marqué daus les décrets sacrés, vous montâtes, douce Victime, sur le bois du sacrifice, et après avoir épuisé les vengeances divines dans votre chair immaculée, vous vous écriâtes d'une voix forte : « Tout est consommé ! »

Tout est consommé !.... Le mystère de la Justice, ô Hostie, était consommé.... mais celui de votre amour ne faisait que de commencer !

Vous ne remontâtes au ciel que pour intercéder, pour prier, vous immoler encore : l'aigle de Patmos vous a vu sur l'Autel, au pied du Trône : vous y serez jusqu'au jour de l'éternité.

Paul, instruit par vous-même, ne nous enseigne-t-il pas que la table où nous mangeons le pain céleste, où nous buvons le calice du Seigneur, que cette table est un autel (1)?

Ne l'avez-vous pas dit vous-même, ô vrai Melchisédech ? Vous teniez entre vos mains vénérables le Sang de la Nouvelle Alliance : « Faites ceci, disiez-vous, en mémoire de moi. »

A la vérité, là plus de clous, plus d'épines, plus de lance : mais votre parole, ô Verbe, n'est-elle pas un glaive (2), et l'Esprit-Saint n'est-il pas un feu (3)?

O Victime, ô Agneau, ô Prêtre, ô Amour, que ne puis-je répondre à votre amour, que ne puis-je, avec vous, m'immoler !

Ah ! comme vous l'avez dit à votre Père, ainsi je vous le dis à vous : me voici, voici mon cœur : que ce glaive qui sort de votre bouche, le transperce, que votre Esprit le consume !

Et puisse la fumée de mon sacrifice se confondre avec le parfum du vôtre, pour s'élever au ciel, en odeur de suavité. Ainsi soit-il !

(1) Heb. 13. — (2) Apoc. 1. — (3) Act. 2. Heb. 12.

PRATIQUE.

Assister au S. Sacrifice aussi souvent que possible; s'unir d'intention avec Notre-Seigneur, et offrir au Père éternel toutes les messes qui ont jamais été célébrées, qui se célèbrent actuellement, et se célébreront jusqu'à la fin des temps, pour la gloire de la Sainte Trinité, et le salut du genre humain.

DOUZIÈME JOUR.

L'AMOUR DES AMOURS.

I.

L'Eucharistie projetée. Lutte dans le Cœur de Jésus. L'amour l'emporte. Prière de Jésus à son Père. Le Père consent. Action de grâces de Jésus.

> Vos pères ont mangé la manne au désert, et ils sont morts. Voici le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. (JOAN. VI.)

Jésus vient de nourrir plusieurs milliers d'hommes, avec quelques pains; le peuple plein d'enthousiasme a voulu l'enlever pour le faire roi ; il s'est échappé, et a ordonné à ses disciples de s'embarquer sur la mer de Génésareth. Alors il se retire sur une montagne, pour prier, et pour s'entretenir avec son Père d'un objet bien cher à son Cœur, de la plus étonnante invention de son amour.

Le miracle qu'il vient d'opérer l'a suffisamment fait connaître aux hommes de bonne volonté (1), pour le

(1) Luc. 2.

Prophète attendu par le monde, pour le Rédempteur promis aux patriarches. Mais c'est peu pour lui : le Fils ne peut rester, quant à ses bienfaits, au-dessous du serviteur. Moïse a nourri le peuple pendant quarante ans, d'un pain que sa prière faisait descendre du ciel : Jésus veut donner au peuple nouveau, non pas pendant quarante ans, mais jusqu'à la fin des temps, un pain vraiment céleste, un pain vivant et qui donne la vie éternelle ; un pain qui renferme toute douceur, et qui soit l'abrégé de toutes ses merveilles, le mémorial impérissable de son amour (1).

Quel sera donc ce pain plus admirable, plus délicieux, plus vivifiant que la manne du désert ?

L'amour tend à l'union ; et Jésus aime les hommes, ses frères, d'un amour immense, d'un amour qu'il a puisé dans le sein même de son Père. Pour satisfaire cet amour, il a trouvé un moyen de s'unir à eux, de la manière la plus intime qui se puisse concevoir. Caché sous les apparences d'une nourriture ordinaire, il veut se donner à eux ; il veut que sa chair devienne leur aliment de chaque jour, et son sang, leur boisson, afin de les pénétrer tout entiers, de se glisser dans les profondeurs les plus secrètes de leur être, de sanctifier à la fois et leurs âmes et leurs corps. Par là il déposera en eux un germe d'immortalité, de divinité ; ils ne feront plus tous ensemble qu'un seul corps dont il sera la tête, et qu'animera son esprit ; il sera en eux, comme

(1) Ps. 110. Luc. 22. I Cor. 11.

son Père est en lui : ils vivront par lui, comme il vit par son Père.

A la vérité ce projet est entouré de difficultés immenses. Pour l'exécuter, il faudra renverser toutes les lois de la nature ; il faudra que l'Humanité sainte du Fils de Dieu se trouve à la fois en cent mille lieux divers ; il faudra qu'elle se rapetisse, s'anéantisse, se cache, sans étendue propre, sous des espèces étendues; incorruptible, sous des espèces corruptibles ; qu'elle renonce à sa forme naturelle, pour subsister sous des formes qui lui sont étrangères, et qu'on pourra rompre, sans le diviser lui-même. Il faudra enfin que, sans quitter le ciel, où il sera assis dans la gloire du Père, il se trouve tout à coup, à la voix de ses ministres, à la place du pain et du vin, dont la substance sera changée en la sienne, sans que leurs apparences aient cessé de subsister. En un mot,le miracle de l'Eucharistie exige le déploiement d'une puissance supérieure à celle qui avait été nécessaire pour la création du monde. Jésus le sait, mais toutes ces difficultés ne peuvent pas plus tenir devant son amour, qu'un peu de paille, devant un grand feu ; elles ne feront que mieux éclater sa tendresse envers les âmes : n'est-il pas écrit que, pour s'unir à elles, il franchira les collines et les monts (1) ?

L'Évangile ne nous a rien appris de ce qui se passa dans le Cœur de Jésus en cette occasion ; il nous dit

(1) Cant.

seulement que, la veille du jour où il devait révéler au monde cet étonnant mystère, le Sauveur resta en oraison jusqu'à la quatrième veille de la nuit (1). Est-ce trop de témérité, cher lecteur, si nous essayons d'en deviner quelque chose? Ne nous est-il pas permis de supposer que là, comme à Gethsémani, il y eut lutte entre son amour et l'horreur de l'ingratitude et des offenses sans nombre, auxquelles ce même amour allait l'exposer? Beaucoup d'hommes refuseront de croire à son amour excessif : les Juifs obstinés, les païens, plus tard les hérétiques ne verront qu'un pain ordinaire dans ce pain mystique, qui sera entre leurs mains l'objet des derniers outrages. Le Sacrement de l'amour sera jeté dans la boue, foulé aux pieds, livré aux flammes..... Tout cela est-il digne d'un Dieu? — Tout cela, répond le divin Cœur, me touche peu : je m'y soumettrai volontiers en faveur de ceux qui croiront.

Mais bientôt des images plus affligeantes, plus funestes viennent assaillir l'âme de l'Homme-Dieu. Les fidèles, pour l'amour de qui il consent à essuyer tant d'affronts, lui feront subir les plus sanglants de tous... Chaque année, il les verra par centaines, par milliers, s'approcher de lui, avec des âmes souillées par le péché mortel, le recevoir, pour suivre la coutume, ou pour des raisons pires encore, et le livrer en quelque sorte à Satan, qui sera maître de leurs cœurs!

Sans doute à cette pensée, Jésus frémit; il sentit

(1) Marc. 6.

son bon Cœur saisi d'une profonde tristesse, et son sang se glacer dans ses veines; une froide sueur inonda son front, il cacha son visage entre ses mains tremblantes, et resta longtemps comme indécis et hésitant... Mais les âmes, nos âmes étaient là, devant ses yeux; leur salut, leur bonheur réclamaient ce sacrifice, et son amour plaidait leur cause... C'en est fait : l'amour triomphe de l'horreur que lui inspire la vue anticipée de tant d'irrévérences, de tant de perfidies, de tant de profanations ; les eaux amères de notre ingratitude n'ont pu éteindre les flammes de sa charité; le solennel *fiat* sort encore une fois de son Cœur généreux; il ne manque plus à notre bonheur que le consentement du Père Éternel. Mais le Père, après nous avoir une fois donné son Fils, pouvait-il nous refuser une grâce que lui demandait pour nous un si cher solliciteur (1)?

Jésus se prosterne donc selon sa coutume, et lui adresse sa prière :

« Père, je vous rends grâce, de ce que vous m'exaucez toujours. Vous savez quel est en ce moment mon désir : oh! je vous en conjure au nom des âmes et en mon propre nom, ne vous y opposez pas! Sans doute mon sacrement sera l'occasion de bien des péchés : mais n'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez créé la lumière? Que d'ingrats en abusent pour vous offenser! Et pourtant, chaque matin vous la rendez au monde;

(1) Rom. 8.

vous faites luire votre soleil sur les bons et sur les méchants. O mon Père, je suis la lumière des esprits; mon Cœur est le Soleil des cœurs! Le Bien doit se donner, se communiquer, sans garder d'autre mesure que la capacité de ceux qui reçoivent. Leur ingratitude peut bien arrêter parfois son effusion, mais seulement comme une digue de sable, qui ne sert qu'à accumuler les eaux d'un fleuve : bientôt elle cède; et le fleuve, grossi par le fragile obstacle, le renverse, l'engloutit, et inonde tous les champs d'alentour! N'est-ce pas ainsi, mon Père, que vous avez toujours agi avec les hommes? »

« O mon Fils, répondit sans doute le Père Éternel, grand est votre amour! Eh bien! j'y consens : aimez vos frères sans mesure (1), et puisse l'amour de quelques-uns vous consoler de la froideur et des mépris des autres! »

Le Cœur de Jésus était au comble de ses vœux; il me semble l'entendre exprimant en ces termes sa reconnaissance et sa joie :

« Que vous rendrai-je, Père Saint, pour la grâce que vous venez d'accorder... dirai-je aux fils d'Adam, ou à moi-même?

« Aux fils d'Adam, à qui vous venez de donner la plus éclatante preuve de votre amour; mais à moi aussi, puisque vous me permettez aujourd'hui de leur faire connaître toute l'étendue du mien.

« Aux fils d'Adam, puisque vous venez de consommer leur adoption, leur union avec vous et avec moi;

(1) Joan. 13.

à moi aussi, puisque vous me donnez en eux des frères qui, purifiés aux sources de mon Cœur, abreuvés des eaux de votre divinité, seront dignes de vous et de moi.

« O mon Père ! voici le plus beau jour de ma vie mortelle ; la joie inonde mon Cœur !

« Ainsi tressaille une jeune mère, la première fois qu'elle nourrit de son lait le fruit de ses entrailles ; ainsi se réjouit le pélican du désert, quand il s'est déchiré les veines, quand son sang, à longs flots, arrose ses poussins morts, quand, en expirant, il les voit revivre !

« Je raconterai votre nom à mes frères, ô mon Père ; je vous louerai au sein de l'Église.

« O vous tous qui craignez le Seigneur, louez-le ; fils de Jacob, glorifiez son nom, car il a exaucé ma prière !

« Les pauvres mangeront et seront rassasiés ; ils loueront le Seigneur ; ils vivront aux siècles des siècles !

« Tous les peuples se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui ; les nations mangeront de son pain et l'adoreront !

« Les rois en feront leurs délices ; eux aussi adoreront le Seigneur : tous les enfants de la terre se prosterneront devant lui (1) ! »

(1) Psal. 21.

Affections et prières (1).

Souffrez que je vous parle, ô Cœur très-aimant de mon Jésus, d'où sont sortis tous les sacrements, et surtout ce sacrement d'amour ! Je voudrais vous rendre autant d'honneur et de gloire que vous en procurez dans les églises au Père éternel. O Cœur adorable ! éclairez ceux qui ne vous connaissent pas, afin qu'ils vous connaissent. Je vous adore, je vous remercie, je vous aime avec toutes les âmes qui vous aiment sur la terre et dans le ciel. O Cœur très-pur ! purifiez mon cœur de toute attache aux créatures, et remplissez-le de votre saint amour. O Cœur très-doux ! rendez-vous maître de tout mon cœur, en sorte qu'il soit tout à vous, et qu'il puisse toujours dire que rien n'est capable de le séparer de vous. Cœur très-humble ! apprenez-moi votre humilité. Cœur plein de mansuétude ! communiquez-moi votre douceur. Otez de mon cœur tout ce qui ne vous est pas agréable ; convertissez-le entièrement à vous, en sorte qu'il ne veuille ni ne désire que ce que vous voulez. Faites, en un mot, que je ne vive que pour vous obéir, pour vous aimer, pour vous plaire. Je reconnais que je vous suis trop redevable, que vous m'avez trop obligé : c'est encore peu que je sois immolé et tout consumé pour vous.

(1) Tirées des Œuvres de S. Alph.

PRATIQUE.

Célébrer avec une grande ferveur l'Octave du Très-Saint Sacrement, le Jeudi-Saint, les prières de quarante heures et l'adoration perpétuelle ; assister avec piété aux processions. — Correspondre, par de fréquentes *communions spirituelles,* au désir qu'a eu le divin Cœur de s'unir à nous.

TREIZIÈME JOUR.

L'AMOUR DES AMOURS.

II.

L'Eucharistie promise. Incrédulité des Juifs. Foi de saint Pierre. Acte de foi.

> Plusieurs de ses disciples..... dirent : « Ce discours est dur, qui peut l'écouter ?..... » Et depuis ce moment un grand nombre de ses disciples le quittèrent..... Et Jésus dit aux Douze : « Voulez-vous aussi me quitter ? » Et Pierre répondit : « Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle et nous croyons. » (JOAN. VI.)

Après avoir rendu grâces à son Père, le Sauveur descendit joyeux et serein de la montagne. Il ne portait pas entre ses bras, comme autrefois Moïse, les tables d'une loi qui devait produire la colère (1), mais il portait dans son Cœur un trésor inépuisable de grâce et d'amour, et il brûlait de le communiquer aux hommes.

Cependant ses disciples, combattus par des vents

(1) Rom. 4.

contraires, étaient encore sur le lac, cherchant à gagner à forces de rames le bord opposé. Jésus les rejoignit en marchant sur les eaux, et en un instant il les conduisit au rivage.

Le matin, les Juifs qu'il avait nourris en multipliant les cinq pains, vinrent le retrouver, espérant voir le renouvellement de ce miracle, ou plutôt espérant de pouvoir désormais, comme leurs pères guidés par Moïse, manger sans travailler. Jésus profita de ces dispositions pour leur parler d'un pain bien supérieur à celui de la veille, bien supérieur même à la manne du désert. Quoique ce peuple charnel fût peu apte à goûter cette merveilleuse doctrine, le bon Maître ne put contenir plus longtemps son secret dans son Cœur ; et nous allons voir comment la sainte Eucharistie commença dès lors à être pour lui une source d'amertumes.

Les Juifs. Seigneur, quand êtes-vous venu ici (1) ?

Jésus. Vous me cherchez, non à cause du miracle que vous avez vu : vous êtes aussi incrédules qu'auparavant ; mais vous me cherchez à cause du pain que vous avez mangé en abondance, sans qu'il vous en ait coûté. Cessez de courir après un pain périssable : travaillez plutôt à vous rendre dignes d'un pain qui subsiste éternellement, et que le Fils de l'homme vous donnera.

Les Juifs. Que faut-il que nous fassions, pour avoir de ce pain ?

(1) Joan. 6. *Nous traduisons librement ce chapitre.*

JÉSUS. Croyez en moi.

LES JUIFS. Mais d'abord prouvez-nous votre mission, comme Moïse nous a prouvé la sienne. Moïse a nourri nos pères au désert, d'un pain venu du ciel. Et vous, qu'avez-vous fait, pour que nous croyions en vous ?

Ainsi le miracle de la veille et tant d'autres ne suffisent pas pour prouver à ces cœurs ingrats que Jésus est l'envoyé de Dieu ! Ils n'ont pas cru en voyant des choses terrestres : à combien plus forte raison refuseront-ils de croire, quand on leur parlera des choses célestes (1). Et pourtant le bon Maître ne se rebute pas.

JÉSUS. Le pain que Moïse vous a donné ne venait pas du ciel ; mais mon Père vous donnera un pain vraiment céleste. Car le pain de Dieu est Celui qui est venu du ciel parmi vous, pour donner la vie au monde.

Ils ne comprennent rien à un langage si clair ; c'est comme si l'on parlait de la lumière à des aveugles-nés. C'est que, ne rêvant que le pain du corps, le pain de l'âme est pour eux un mot vide de sens. Il en est ainsi de plusieurs chrétiens de nos jours. « Ils ont oublié leur propre dignité, dit le Psalmiste ; on peut les comparer aux animaux privés de raison, car ils leur ressemblent (2). » Écoutons.

LES JUIFS. Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain.

JÉSUS. C'est moi qui suis le pain de vie. Celui qui

(1) Joan. 3.— (2) Ps. 48.

vient à moi n'aura pas faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous ne croyez pas en moi ; je ne puis donc vous donner de mon pain.

Pourquoi donc leur en parler ? Ah ! c'est afin qu'ils le désirent, et que, le désirant, ils se rendent dignes de le recevoir, en soumettant leurs intelligences aux enseignements du divin Docteur : car c'est un mystère de foi ! Ainsi disait-il à la Samaritaine : « Si vous connaissiez le don de Dieu... vous me demanderiez de l'eau, et je vous donnerais d'une eau vive !... »

Eh bien ! a-t-il réussi à éveiller leurs désirs, à élever leurs pensées un peu au-dessus de la chair ?

C'est le contraire qui arrive. Tout à l'heure on révoquait en doute sa mission divine, et maintenant on la nie. Ses sublimes enseignements, ses miracles si nombreux, si variés, les guérisons si éclatantes qu'il a opérées, la multiplication même des pains, tout est effacé du souvenir de ses auditeurs : il n'est plus à leurs yeux qu'un homme ordinaire.

Les Juifs. Eh quoi ! n'est-il pas fils de Joseph, de cet artisan dont nous avons connu le père et la mère ? Et il ose dire qu'il est descendu du ciel !

Nous l'avons entendu : Jésus, à leurs yeux, n'est plus un prophète ; ce n'est même plus un homme vertueux : c'est un vil imposteur ; ses miracles ne sont donc que des prestiges, sa doctrine, un tissu de mensonges ! Il va sans doute quitter ces incrédules et attendre des

circonstances plus favorables, un auditoire mieux disposé ?

Non, il parlera encore, il parlera de plus en plus clairement : sa charité le presse ; c'est comme un vin généreux qui fermente, qui cherche une issue, et qui, n'en trouvant point, finit par rompre le vase trop fragile où il est renfermé (1). Dût son invention amoureuse ne profiter qu'à un seul des assistants, dussent tous les autres dire de lui, comme ceux de Jérusalem : « C'est un possédé et un insensé, pourquoi l'écoutez-vous (2) ? » il ira jusqu'au bout, il laissera échapper son secret, le vin nouveau de son amour.

Jésus. Cessez de murmurer : je sais que ceux-là seuls viennent à moi, que mon Père attire. Laissez-moi parler pour eux, car ceux qui croient en moi ont la vie éternelle.

Je suis, dis-je, le pain de vie. Vous me parliez tout à l'heure de la manne, et vous enviiez le sort de ceux qui en ont mangé ; or cet aliment ne les a pas empêchés de mourir. Mais voici un pain qui descend du ciel, pour préserver de la mort spirituelle et éternelle tous ceux qui en mangeront. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et ce pain, c'est ma chair que je donnerai pour vivifier le monde.

Des affirmations si nettes auront-elles produit la

(1) Job. 32. — (2) Joan. 10.

conviction ? Loin de là : les murmures redoublent ; les Juifs disputent entre eux, et leurs clameurs couvrent la voix du divin Maître. « Que dit-il?..... Nous faire manger sa chair ! »

Il est bien clair maintenant que le Sauveur perd ses peines auprès de ces hommes charnels. La prudence ne lui ferait-elle pas une loi de se taire ? — La prudence ? l'amour ne la connaît guères ! Mais écoutons : il fait un geste de la main ; le calme se rétablit un peu. Va-t-il retirer adroitement ce qu'il a dit ? va-t-il du moins adoucir par l'expression, ce qu'il y a de trop choquant pour les Juifs dans ce qu'il vient d'avancer ?.....

JÉSUS. En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, celui-là a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement un aliment, et mon sang est véritablement une boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui. De même que je vis par mon Père qui m'a envoyé, ainsi celui qui me mange vivra par moi.

Tel est le pain descendu du ciel dont je voulais vous parler. Vos pères ont mangé la manne, et sont morts : mais ceux qui mangeront de ce pain vivront éternellement.

O Jésus, Dieu d'amour, que faites-vous ? L'idée de

manger votre chair les révolte; et voilà maintenant, qu'au lieu d'abandonner ce sujet, vous mettez le comble à leur irritation, en leur proposant de boire votre sang ! Des Juifs, boire du sang!... Mais ils en ont horreur : Moïse le leur a interdit... Le jour n'est pas éloigné, hélas ! où ils feront couler le vôtre sous les verges, sous les clous; mais le boire!... Vraiment, l'amour semble vous avoir fait oublier le conseil plein de sagesse que vous donniez vous-même un jour à vos disciples : « Ne donnez pas les choses saintes aux « chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pour« ceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, « se retournant sur vous, ils ne vous déchirent (1). »

Mais du moins les disciples croiront? Quelques-uns sans doute ; mais écoutons ceux-ci, et ils sont nombreux, dit saint Jean. « Ce discours est dur ! qui peut l'écouter ? »

Et dès ce moment ils se retirent, ils ne veulent plus croire à la parole du Maître, ils ne veulent même plus marcher à sa suite ; ils craindraient qu'on ne leur demandât s'ils sont aussi les disciples du Galiléen !

O Jésus, c'est donc ainsi que la terre accueille la révélation d'un mystère qui plonge le ciel dans l'étonnement! Vous semez à pleines mains l'amour et la lumière, et vous ne recueillez que l'incrédulité et le mépris ! Mais puisqu'il est un temps pour parler et un temps pour se taire, ne serait-ce pas ici pour vous, ô

(1) Matth. 7.

éternelle Vérité, le moment de rentrer dans le silence, de remettre sous le boisseau cette lumière dont le vif éclat offusque les yeux charnels des enfants de la Synagogue? Si vous persévérez dans cet enseignement, le peu de disciples qui vous restent vont aussi vous quitter; vous resterez seul, et vos ennemis vous couvriront de ridicule. Ils diront en vous voyant passer : « Voilà le maître sans disciples; sa doctrine est tellement absurde, qu'elle a révolté les quelques pauvres ignorants qu'il avait d'abord séduits. » Ah! épargnez du moins les Douze; retenez-les par quelques paroles habiles!

Non, semble-t-il répondre, je méprise l'habileté de la chair : toute mon habileté à moi, c'est l'amour! Je suis l'amour en personne (1), je suis le don de l'amour divin aux hommes (2) : de quoi parlerais-je, sinon de l'amour? Croire à l'amour de Dieu envers les hommes, c'est la première condition pour être mon disciple. Il s'adresse aux Douze : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter? » — « Seigneur, s'écrie Pierre, à qui donc irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous croyons, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le fils de Dieu. »

Oh! que la simplicité d'un cœur humble et fidèle est plus clairvoyante que l'orgueilleuse sagesse d'une raison, qui ne prétend croire que ce qu'elle comprend! Jésus a dit : « Je suis le Fils de Dieu », et sa vie en-

(1) I Joan. 4. — (2) Joan. 3.

tière, sa mort et sa résurrection ont rendu témoignage à cette parole. Donc Jésus est le Fils de Dieu. Or Jésus a dit aussi : « Ma chair est vraiment un aliment, et mon sang est vraiment un breuvage. » Donc la chair de Jésus est un aliment, et son sang, un breuvage. Que chercherions-nous au delà ? Que son amour nous étonne, à la bonne heure ; mais puisque sa parole est infaillible, et sa puissance infinie, n'allons pas demander avec les Juifs : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » mais disons-lui avec Pierre : « Seigneur, nous savons et nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu, et que vos paroles sont esprit et vie ; et partant nous croyons sur votre parole au mystère de votre amour ! »

Merci, ô grand Apôtre ; merci, Simon, fils de Jean ! Déjà vous aviez mérité le surnom de Pierre, en confessant le premier la divinité de Jésus : vous le méritez doublement aujourd'hui, puisque, le premier, vous rendez témoignage au sacrement par excellence de son Cœur. Les vagues de l'hérésie s'agiteront au gré de l'esprit de mensonge, et chercheront à faire sombrer votre barque : mais, fort de la parole de votre Maître, vous les foulerez toujours aux pieds. Les esprits légers et superbes ne cesseront, dans toute la suite des temps, de battre l'Église en brèche : mais, bâtie sur la pierre inébranlable de votre foi deux fois éprouvée, l'Église peut défier, jusqu'à la fin des siècles, la rage de l'enfer et de tous ses suppôts. Toujours elle croira ce que vous avez cru, à savoir : que le Fils de

l'homme est le vrai Fils de Dieu, égal et consubstantiel à son Père, et que c'est *vraiment, réellement* et *substantiellement* sa chair et son sang, qu'il nous donne dans l'adorable Eucharistie. Merci pour votre Maître, que votre foi console de l'incrédulité de tant d'autres ; merci pour nous aussi, dont votre témoignage affermit la foi !

ACTE DE FOI.

Seigneur! nous croyons avec Pierre, avec Paul, avec Jean, avec Matthieu, avec Marc, avec Luc, avec tous les saints Apôtres, Martyrs, Pontifes, Docteurs, Confesseurs et Vierges, avec tous les fidèles enfants de la sainte Église Romaine, à l'amour (1) qui, non content de nous avoir donné votre sang pour rançon, nous le donne encore avec votre chair sacrée, pour être la nourriture de nos âmes. Nous croyons qu'à la parole du prêtre, la substance du pain et du vin se changent en la substance de votre corps et de votre sang. Nous ne le comprenons pas, Seigneur, mais nous le croyons, et nous nous réjouissons de le croire sans le comprendre, parce que vous avez dit : « Bienheureux ceux qui auront cru sans avoir vu (2); » nous nous réjouissons de le croire sans le comprendre, parce qu'il nous est bon que les œuvres de votre amour dépassent les bornes de notre intelligence. Mais, ô Dieu d'amour, vous n'êtes pas tellement caché dans ce mystère, que nos

(1) I Joan. 4. — (2) Joan. 20.

cœurs n'y sentent parfois la présence du vôtre. Oh oui, quand vous le voulez, la vivifiante chaleur de ce Cœur adorable se fait sentir à nos cœurs si froids, et en fond toutes les glaces. Alors, comme Thomas, nous touchons du doigt la blessure que l'amour vous a faite, et nous nous écrions dans l'ivresse de notre bonheur : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu (1) ! » Avec les disciples d'Emmaüs, nous vous reconnaissons à la fraction du pain (2).

Et d'ailleurs n'avez-vous pas dit, ô mon Dieu, qu'au fruit on connaît l'arbre ? Pourquoi donc les vertus n'ont-elles cessé de fleurir dans la sainte Église Romaine, sinon parce que, comme Élie, elle a mangé le pain mystique, le pain des forts, et goûté, comme Jonathas, le miel du rocher (3) ? Pourquoi au contraire les sectes hérétiques sont-elles stériles et incapables de tout bien (4), sinon parce qu'elles ont oublié de manger leur pain (5), parce que leurs docteurs, comme d'imprudents Saüls, ont défendu à leurs peuples, de rien goûter au jour des combats (6) ?

Ainsi tout rend témoignage à notre foi. Au ciel, nous en avons trois témoins : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ils sont unanimes (7). Le Père nous dit en montrant son Verbe fait chair : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez sa doctrine ; » le Verbe nous

(1) Joan. 20. — (2) Luc. 24. — (3) III Reg. 19. — I Reg. 14. — (4) Tit. 1. — (5) Ps. 101. — (6) I Reg. 14. — (7) I Joan. 5.

dit : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps : prenez et buvez, car ceci est mon sang ; » et l'Esprit-Saint, qui descendit autrefois sur le Verbe incarné, pour confirmer toute sa doctrine, n'a cessé depuis lors de parler par la bouche des Évangélistes, des Apôtres et des Docteurs. Et sur la terre même, notre foi a trois témoins : l'esprit, l'eau et le sang, et leur témoignage est unanime (1). L'esprit de vie qui anime l'Église catholique, et la rend féconde en bonnes œuvres et en saints de toute condition ; l'eau des tribulations et des hérésies, qui, voulant éteindre le flambeau de sa foi, n'a servi qu'à le rendre plus pétillant ; et enfin le sang des martyrs qui sont morts pour avoir cru à l'amour que vous avez eu pour nous, ô Seigneur Jésus ! Sans doute votre parole toute seule nous suffit, mais ce surcroît de lumière ne laisse pas de réjouir nos yeux.

Nous croyons donc, ô mon Dieu, mais daignez augmenter notre foi ; donnez-nous une foi vive et agissante, et faites qu'à notre tour nous rendions témoignage à la vérité de votre parole, en mettant désormais notre conduite en harmonie avec notre croyance. Ainsi soit-il.

(1) I Joan. 5.

QUATORZIÈME JOUR.

L'AMOUR DES AMOURS.

III.

Les hérétiques du XVIe siècle. Luther. Calvin.
Affections et prière.

Écoute, ô mon peuple, toi que je porte dans mes entrailles et dans mon Cœur ; ouvre seulement la bouche, et je te rassasierai. Et mon peuple n'a pas écouté ma voix. Leur fureur est pareille à celle du serpent, comme celle de l'aspic sourd et qui se bouche les oreilles, pour ne pas entendre les douces paroles de l'enchanteur. — Ils se sont éloignés du sein qui les a portés, du Cœur où ils ont puisé la vie. Ils ont égorgé les prophètes et renversé les autels.
(Isai. XLVI. Ps. LXXX. – LVII. Reg. XIX.)

Nous avons vu hier comment la première révélation et la simple promesse de l'Eucharistie valut à Jésus, de la part des Juifs, des affronts et des outrages, et donna lieu à la défection d'un bon nombre de ses disciples. Et pourtant, nous l'avons vu, rien de tout cela

n'a pu le faire renoncer à son projet plein d'amour, n'a pu même l'engager à renfermer pour un temps son doux secret dans son Cœur ! Il a aimé mieux s'exposer à rester seul, que de nous cacher, ne fût-ce qu'un instant, l'amour qui le pressait.

Depuis son institution, la sainte Eucharistie, cette source inépuisable de douceurs et de grâces pour nous, n'a cessé d'être pour le Cœur de Jésus une source féconde d'amertumes, et l'occasion de beaucoup d'offenses. Mais dans les temps modernes, ces offenses sont venues à un tel point, qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, de l'ingratitude humaine, ou de l'immense mansuétude de ce divin Cœur, et de son invincible amour pour ses élus.

Jusqu'au XVIe siècle, tous les Chrétiens, y compris les hérétiques, les Ariens même, qui niaient la divinité du Fils de Dieu, avaient toujours compris de la même façon la parole si simple, si nette, qu'il avait prononcée, lorsque, tenant entre ses mains vénérables le pain et le calice, il disait à ses apôtres : « *Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang; faites ceci en mémoire de moi.* » A la vérité un obscur sectaire avait osé un jour combattre la croyance universelle, invariable et douze fois séculaire de l'Église ; mais, écrasé par la réprobation unanime des pasteurs et des fidèles, il s'était vu forcé de se rétracter et d'anathématiser son erreur.

Furieux d'avoir si longtemps, et toujours en vain, employé tour à tour la persécution et l'hérésie contre

l'Église, Satan résolut de tenter un suprême effort. Il crut que les temps étaient mûrs pour la frapper au cœur : je veux dire pour ôter à cette *Mère des vivants* le divin Cœur où elle a pris naissance, et où, chaque jour encore, elle puise sa vie et sa force, comme l'enfant au sein maternel. C'est pourquoi il suscita les deux plus hardis novateurs que le monde eût encore vus.

Le premier fut Luther. Voici, avec un peu moins de cynisme, ce que cet impie raconte dans un de ses ouvrages. « Comme je rêvais dans mon lit aux moyens « les plus sûrs de renverser l'Église Romaine, il me « sembla que je devais nier la présence réelle de « Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Mais le *diable* « *m'apparut* et me détourna de ce dessein, disant que « les paroles de l'institution de ce sacrement étaient « trop claires, pour qu'on en pût obscurcir le sens. Il « me conseilla de nier plutôt que la Messe fût un sa- « crifice véritable ; et je m'arrêtai à cette idée. »

C'était là le premier pas. Calvin succéda à Luther dans cette tâche impie. Est-ce Satan qui se ravisa, ou bien Calvin lui-même était-il plus audacieux que Satan ? Je ne sais; toujours est-il que Calvin osa dire que les paroles : *Ceci est mon corps*, signifiaient : *Ceci est la figure de mon corps*. Croyait-il peut-être que le changement du pain et du vin au Corps et au Sang de Jésus-Christ, dépassât la puissance divine ? Non sans doute. Mais cet homme sans entrailles ne pouvait se résoudre à croire que l'Homme-Dieu nous aime jus-

qu'à nous nourrir de sa propre substance. En vain lisait-il, dans la première épître de saint Jean, cette adorable définition de Dieu : « *Dieu est amour :* voilà pourquoi nous croyons à l'amour qu'il nous a montré. » — « Oui, disait-il, mais point jusque-là ! » — Et la moitié de l'Europe a préféré l'opinion du farouche sectaire à la parole de Jésus-Christ, et elle ne croit plus ! Cette parole plus douce que le miel : « *Prenez et mangez, car ceci est mon corps,* » elle l'a trouvée dure : *Durus est hic sermo;* et elle s'est retirée du sein paternel ; elle s'est arrachée aux étreintes amoureuses du Cœur de Jésus : *Et abierunt retro* (1) !

On sait quelles horreurs furent la suite de cette hérésie : les prêtres égorgés, les sanctuaires souillés, saccagés, incendiés, les vases saints profanés, les hosties éparpillées et foulées aux pieds !...

Hæc fecisti et tacui (2) : Voilà ce qu'ils ont fait, et Jésus s'est tu ; il n'a pas même rétracté l'engagement pris avec son Église, de descendre sur nos autels à la voix du prêtre. Pourquoi donc? Saint Jean nous répond : « Parce qu'il est amour : *Deus charitas est !* »

Affections et prière.

Comment, ô mon Dieu, l'or pur s'est-il obscurci ? Comment ces peuples de saints sont-ils devenus les jouets du mensonge et la proie de l'impiété

(1) Joan. 6. — (2) Ps. 49.

Erraverunt ab utero : ils se sont arrachés au sein qui les a enfantés ; ils ont rejeté le Pain que leur offrait leur Mère ; ils ont méprisé la manne céleste et désiré les viandes de l'Égypte.

Ils ont laissé la source de Siloë qui coule en silence, pour aller s'abreuver aux eaux troubles du torrent.

Ils ont renversé vos autels, égorgé vos prophètes, dispersé vos saints.

Et les chastes légions, qui vous louaient nuit et jour, ont fuit ces terres meurtrières ; et avec elles s'en sont allés les chants pieux, la paix du repentir, les joies mystérieuses de l'extase, et les anges gardiens du sanctuaire profané !

Et le perpétuel sacrifice fut interrompu ; et la lampe cessa de brûler devant le tabernacle ; et la verge d'Aaron se flétrit, avec la blanche fleur de la virginité.

Parce qu'ils ont foulé aux pieds le Pain des élus et le Vin des vierges ; parce qu'à la nourriture des anges, ils ont préféré la pâture des plus vils animaux.

Et maintenant, sous ces voûtes qui retentissaient sans fin des cantiques de Sion, on n'entend plus que le bruit des chaînes du criminel, ou le chant de la courtisane, ou les blasphèmes du prétorien !

Seigneur, quand visiterez-vous cette vigne, autrefois vos délices, aujourd'hui désolée ? Quand exterminerez-vous le sanglier sauvage qui brise ses provins ?

Seigneur, ayez pitié de ces aveugles, que des guides aveugles conduisent au précipice ! Leurs pères ont péché et ne sont plus : jusques à quand, Seigneur, porteront-ils les crimes de leurs aïeux ?

Nous le savons, vous êtes très-fidèle, équitables sont vos jugements ; et personne, sans le savoir, ne s'est jamais perdu.

Mais combien d'obstinés pécheurs, dont votre bonté toute-puissante a vaincu la malice !

Ah ! ramenez ainsi, ramenez ces enfants prodigues et rebelles ; qu'ils sentent leur misère, qu'ils en rougissent, qu'ils se disent entre eux :

« Sur la table de notre Père abonde un Pain délicieux ; pourquoi donc mourir ici de faim ?... Nous nous lèverons, nous irons à notre Père. »

Qu'ils reviennent enfin, ô mon Dieu !

PRATIQUE.

Communier souvent. — Demander chaque jour à Dieu, par l'intercession de Marie, destructrice des hérésies, la conversion des royaumes hérétiques. — Se faire inscrire dans l'association pour la propagation de la foi.

QUINZIÈME JOUR.

L'AMOUR DES AMOURS.

IV.

L'Eucharistie dans l'Église catholique. Tableau de l'ingratitude et des offenses des croyants envers le Captif des Tabernacles. Affections et prière après la Sainte Communion.

> Je suis le Bon Pasteur; je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment, et la nourriture que je leur donne, c'est ma propre chair. — Mais que signifient ces plaies ?.... — C'est ainsi que j'ai été blessé dans la maison de mes amis.
>
> (JOAN. X—VI. ZACH. XIII.)

Parlons maintenant de l'Église catholique. Ici Jésus est chez lui ; et s'il se plaît à demeurer avec son Épouse dans l'exil, l'Église, en retour, accueille avec joie ce divin Époux, bien que voilé encore, et elle l'entoure de toutes les marques extérieures de foi, de respect et d'amour. Ses temples de marbre, ses vases précieux, ses ornements magnifiques, ses fêtes splendides témoi-

gnent assez qu'elle ne possède rien de plus cher que ce pain mystique, dont elle nourrit ses enfants.

Mais ces enfants partagent-ils toujours, à l'égard du Dieu de l'Eucharistie, les sentiments de leur Mère? N'a-t-il pas, ici encore, bien des affronts à essuyer, et, pour parler comme Zacharie, n'est-il pas souvent blessé dans la maison de ceux qui font profession de l'aimer? Nous le dirons tout à l'heure.

Contemplons d'abord le ravissant spectacle que présente aux anges cette assemblée sainte, cette race à la fois sacerdotale et royale, ce peuple élu (1), rangé à l'ombre du Tabernacle de la Nouvelle Alliance.

Du Midi au Septentrion, du Couchant au Levant (2), l'Église a des enfants. Car c'est là une de ses marques inaliénables, c'est là une de ses gloires : elle n'est bornée ni par les temps ni par les lieux. Mais aussi longtemps que l'homme vit ici-bas, ce n'est qu'un petit enfant, selon la pensée de saint Paul (3); il a besoin du lait spirituel dont parle le prince des apôtres (4). Un prophète a d'ailleurs promis aux fils de la nouvelle Jérusalem qu'ils seraient tous allaités (5). Où donc cette *Mère des peuples* trouvera-t-elle assez de nourrices pour ses innombrables enfants?... Eh quoi! nous répond Jésus, des nourrices! Que d'autres confient leurs enfants à des nourrices étrangères : pour moi, je porte tous les miens dans mon Cœur jusqu'à leur veillesse (6); je les allaite moi-même.... de mon

(1) I Petr. 2. — (2) Malach. 1. — (3) I Cor. 13. — (4) I Petr. 2. — (5) Isaï. 66. — (6) Isaï. 46.

propre sang. — Comment le pouvez-vous sans vous épuiser, Seigneur? — C'est là mon secret : je donne tout mon sang à tous et à chacun ; et je le donne à tout instant. — Mais comment pouvez-vous, Seigneur, courir chaque jour de l'un à l'autre? Votre Humanité sainte a-t-elle donc des ailes plus rapides que celles de l'aurore (1)?

Jésus. Rien n'est difficile à mon amour. Vois-tu cette immense et tumultueuse cité? Compte les croix qui s'élèvent çà et là, comme autant de phares, sur cette mer plus féconde en naufrages, que l'Océan même. Je suis partout où tu vois ces signes de salut ; j'y suis, dis-je, c'est-à-dire j'y demeure, nuit et jour ; et sans me diviser, j'ai trouvé le moyen de me *distribuer* ainsi entre les lieux divers. Compte de même les basiliques dorées et les chapelles de chaume, qui s'élèvent sur toute la surface de l'univers, depuis la ville la plus puissante, jusqu'à la dernière peuplade barbare, où l'un de mes prêtres a pu pénétrer : j'y suis, j'y demeure, j'y suis captif, prisonnier d'amour. J'y entends les prières de tous ceux qui viennent m'y trouver ; je soulage leurs maux ; je me donne à ceux qui me demandent. Le monastère, l'hospice, la crèche, le bagne même me possèdent ; je cours au chevet du malade ; je suis mes amis jusque dans les mines. Vois-tu cet enfant de l'infortunée Pologne, condamné par un tyran à creuser celles de la Sibérie? C'est un prêtre. Ses mains ointes

(1) Psal. 138.

de l'huile sainte sont mutilées par les chaînes. Le matin, avant de commencer sa tâche d'esclave, il prend entre ses mains un morceau de ce pain, qu'on lui donne au poids, et qu'il arrose de ses sueurs et de ses larmes ; il verse quelques gouttes de vin dans un vase grossier. Puis, sans autres ornements que son habit de forçat, sans autre autel qu'un tronc d'arbre ou une pierre informe, il prononce les paroles saintes, et je descends, et je me donne à lui et à ses compagnons de malheur ; et je les console ; et sur mon Cœur ils retrouvent le courage, la force, la joie, et jusqu'à la patrie (1).....

En retour de tant d'amour, Seigneur, vous êtes sans doute aimé bien ardemment de vos fidèles ? Sans doute un immense cantique de louanges s'élève vers vous dès l'aurore, des quatre coins du monde ; et les voix de ceux qui vous bénissent, ne se taisent ni le jour, ni la nuit ?

Hélas ! il me semble que le bon Jésus n'ose répondre, de peur que son Père n'entende ses plaintes et ne nous le reprenne !

Parlons donc pour lui ; mettons sous les yeux des enfants de l'Église le tableau raccourci de leurs ingratitudes, afin que quelques-uns du moins réfléchissent, et s'efforcent de consoler le Sacré-Cœur.

(1) Décret de S. S. Pie IX. Cette faveur inouïe, accordée par le Pontife captif à des prêtres captifs, a quelque chose de touchant : ce sont les Catacombes de Russie.

Entrons dans une de ces innombrables églises où repose ce Dieu d'amour. Voilà le tabernacle : une lampe à la paisible lumière m'avertit qu'Il est là. Où sont donc les adorateurs ? Sauf les anges, il n'y a personne ! Mais c'est l'église d'un obscur village ; les habitants, peu nombreux, en sont pauvres ; et puis, la moisson est mûre, et des nuages amoncelés à l'horizon annoncent la pluie. Ils sont allés recueillir le blé qui est leur seule nourriture ; ils viendront sans doute le soir, remercier Celui qui le leur a donné. Ne soyons pas trop sévères : le Sacré-Cœur n'en exige pas davantage d'eux.

Transportons-nous dans une grande ville. Ici du moins il est un nombre considérable de fidèles qui ont des loisirs, qui ne doivent pas gagner leur pain à la sueur de leur front. Sans doute les églises sont pleines d'adorateurs ? Voyons.... Eh quoi ! c'est la même solitude, ou bien c'est à peine si quelques amis du Cœur de Jésus sont prosternés aux pieds de ses autels. Et c'est l'heure où s'offre le saint Sacrifice !.... Peut-être que la ville est menacée par une armée ennemie, et que les habitants sont tous sur les murs ou sur la brèche ; ou bien une épidémie retient au chevet des malades ceux qu'elle n'a pas encore frappés ?... Hélas ! les salons, les antichambres, les promenades, les lieux de plaisir regorgent de monde ! O mon Dieu, sous quel prétexte pardonnerez-vous à ceux-ci ? Ministres du Seigneur, fermez les portes du temple, afin qu'ils aient moins à rougir de leur indifférence !

Mais voici une église, où une solennité a attiré un plus grand nombre de personnes. Voyons comment le Dieu de l'Eucharistie y est honoré. Voici d'abord un groupe qui se promène en tous sens, sans prendre garde à autre chose, qu'aux beautés artistiques du monument. Ils s'arrêtent, parlent entre eux, se remettent en marche et sortent, sans même avoir offert leurs *civilités* au Maître de la maison. Fermons les yeux : ce sont peut-être des hérétiques.

Mais le reste, ceux qui forment l'assistance, comment se conduisent-ils ? Soyons justes : il en est un certain nombre évidemment absorbés dans l'adoration et la prière. Qu'ils soient bénis, et puisse le Sacré-Cœur combler tous leurs vœux !

Mais que font ceux-ci, les bras croisés, le regard errant à l'aventure ? De quoi s'entretiennent ceux-là ? où se portent les yeux de ce jeune insensé ? Et cette femme vaine, qui semble venue disputer à Jésus-Christ les cœurs avec les regards, pourquoi a-t-elle l'air si distrait ?... L'orgue se tait ; le chant même du triple *Sanctus*, qu'Isaïe apprit des Séraphins, est interrompu ; la cloche du sanctuaire fait seule retentir sa voix argentine, pour demander un redoublement d'attention et d'amour : car le Fils unique de Dieu descend sur l'autel, et s'offre à son Père pour nos péchés et pour nos besoins. Les vrais fidèles baissent profondément la tête et adorent en silence ; d'autres, qui jusque-là étaient restés debout, fléchissent du moins le genou. Mais pourquoi en est-il qui ne donnent aucune marque

de respect ? Quand le prêtre de Jupiter portait le couteau sacré à la gorge de la victime, le païen présent au sacrifice se couvrait la tête d'un coin de son manteau, en signe d'adoration ; et il est des chrétiens qui peuvent voir d'un œil indifférent le sacrifice de leur Dieu !....

PRATIQUE.

Aimer à visiter le saint Sacrement ; s'unir aux anges pour l'adorer dans les églises où il est le plus délaissé.

Affections et prière après la sainte communion.

Consummatum est ! Tout est consommé ! Vous le disiez sur la Croix, ô Jésus, après avoir bu jusqu'à la lie l'amer calice des humiliations et des douleurs ; après avoir épuisé, dans votre Corps sacré et dans votre Ame sainte, toute la rigueur des vengeances divines !

Et moi je le dis, assis à votre Table, après avoir bu à la coupe enivrante de vos délices, au torrent de vos chastes voluptés, après avoir épuisé la puissance de votre amour. *Consummatum est* : tout est consommé ! votre magnificence ne saurait aller au-delà !

C'est donc vous, ô Jésus, qui êtes en moi ; et je possède *vraiment*, *réellement*, *substantiellement*, le vrai Fils de Dieu, le vrai Fils de la Vierge Marie !

Je le crois, Seigneur, comme je crois à ma propre

existence, comme je crois à la sainte Trinité, comme je crois en un seul Dieu.

Car c'est vous, ô éternelle Vérité, qui m'avez dit. « Prenez et mangez, car ceci est mon Corps ; prenez et buvez, car ceci est mon Sang. »

Et si ce n'était pas vrai, ô Jésus, vous m'auriez trompé ; et si vous m'aviez trompé, vous ne seriez pas Dieu ; et si vous n'étiez pas Dieu, il n'y en aurait point.

Mais, ô Dieu ! quel mystère, quelle étonnante merveille ! Oui, j'ai besoin de toute l'autorité de votre infaillible parole pour y croire.

Non pas que votre puissance m'étonne : je sais qu'elle est sans bornes, comme vous-même.

Mais ce qui me surprend, Seigneur, ce qui me passe, ce qui réclame tout l'effort de ma foi, c'est votre bonté, c'est votre amour !

Ce rapprochement entre votre infinie grandeur et mon infinie petitesse me fait mieux sonder ces deux abîmes, et je me sens comme écrasé sous le poids d'un si grand bienfait, comme perdu dans son immensité.

C'est comme une mer sans rivages, où je suis submergé, comme un nouvel univers, plus vaste, plus magnifique que le premier, et où je suis seul avec vous.

Serait-ce, Seigneur, que vous auriez voulu vous jouer de ma bassesse, comme un roi qui placerait, pour un jour, sa couronne sur la tête d'un vil esclave ? Est-ce un défi que vous me jetez de vous aimer jamais comme vous m'aimez ?

Ou bien est-ce que dans la jalousie de votre tendresse, vous avez voulu me dire : « Jusques à quand hésiteras-tu encore entre moi et les créatures ? Qu'elles te donnent tout ce qu'elles peuvent te donner ; de mon côté aussi je te ferai un présent : que ton cœur ensuite nous juge, et se prononce définitivement ou pour elles, ou pour moi ! »

O mon Dieu, est-il donc de votre dignité de disputer mon cœur à de tels rivaux ? Et fallait-il déployer toute votre puissance, dans une lutte dont mon cœur était le prix ?

O mon Dieu, toute ma raison cède à la vue d'un tel prodige : non, vous n'avez rien fait de si grand pour dompter l'Egypte et délivrer le peuple élu !

Comment vous, qui remplissez l'univers, avez-vous pu vous renfermer dans l'étroite demeure de mon cœur ?

Comment vous, qui êtes saint, saint, saint, avez-vous pu surmonter le dégoût que devait vous inspirer un lieu si impur ?

N'est-ce pas vous qui tenez la terre entre vos doigts, et qui la secouez pour en rejeter les impies ?

N'est-ce pas vous qui avez tendu le firmament des cieux, comme une tente que l'on dresse pour une nuit, que l'on enlève à l'aurore ?

N'est-ce pas vous qui commandez aux vents, aux tempêtes, aux flots des mers, à la foudre ; et au passage de qui les montagnes se fondent comme la cire ?

Et moi, qui suis-je ? Une herbe des champs, une fleur, un souffle, une ombre !

Et vous êtes en moi, Seigneur, et je subsiste encore, et je ne rentre pas dans mon néant !

O mon Dieu ! si la jalousie du zèle forçait l'apôtre à dire des folies (1), l'étonnement où me jette votre amour ne m'excuse-t-il pas assez, si j'en dis à mon tour ? Oui, dussiez-vous me taxer de folie, je veux, comme Paul, me glorifier en vous.

Et j'ai dit : Non, je ne suis plus une herbe, je ne suis plus une fleur, je ne suis plus un souffle, je ne suis plus une ombre : je suis un dieu, je suis un dieu, dis je, et je veux prendre des sentiments dignes d'un dieu

Volo Pater. Écoutez donc, ô Père, ce que je veux que vous m'accordiez. Je dis : *Je veux*, ô Père ! car ce n'est plus un serviteur, c'est votre Fils qui vous parle il est en moi, je suis en lui, je suis une même chos avec lui; je suis la branche de la Vigne, le membr du Christ, les os et la chair du Christ : je suis un autr Christ.

Je sens son Cœur palpiter dans mon sein, son Sang circuler dans mes veines et réchauffer le mien ; je sens que je suis votre fils, que je vous aime avec l Cœur de votre Fils unique.

C'est lui qui vit en moi ; quant à moi, je ne vis plus son Esprit est dans mes entrailles ; en moi il pousse vers vous d'ineffables gémissements, et par ma bouche il crie : *Abba, Pater ;* Père ! Père ! (2)

(1) II Cor. 11-12. — (2) Rom. 8.

Volo Pater. Voici donc, ô mon Père, ce que je veux dans l'Esprit de votre Fils.

Je veux que votre Nom soit sanctifié, et que tous les enfants d'Adam s'unissent aux intelligences célestes, pour chanter vos louanges.

Je veux que votre règne arrive; et qu'il s'étende du Midi au Septentrion, du soleil levant au soleil couchant.

Je veux que votre volonté s'accomplisse sur la terre aussi parfaitement qu'au ciel, et qu'elle soit ici-bas l'unique règle de conduite de tout homme:

Je veux que vous remplissiez la promesse que vous avez faite à votre Fils, en l'envoyant au monde :

De lui donner en héritage toutes les nations, tous les peuples, toutes les tribus, et d'étendre son empire jusqu'aux limites de la terre ;

Afin que tous connaissent le Fils, comme ils connaissent le Père, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et un Pasteur.

Ce que je veux encore, ô mon Père, c'est que vous défendiez, que vous consoliez, que vous embrassiez sur votre cœur votre fille chérie, l'Épouse de votre Fils, et ma bien-aimée mère, l'Eglise ;

C'est que vous essuyiez ses larmes, que vous la dépouilliez de son voile de deuil, et que vous la revêtiez de force et de splendeur, comme aux jours de sa jeunesse ;

Que vous confondiez ses ennemis, et que vous les

forciez à se prosterner devant elle, à baiser la poussière de ses pieds.

Ce que je veux enfin, ô mon Père, c'est que tous les enfants des hommes se réunissent entre les bras, sous les ailes de cette *Mère des vivants;* qu'ils s'aiment comme il convient à des frères; qu'ils n'aient plus de voix que pour vous bénir, de cœur que pour vous aimer, afin que vous soyez *tout en tous.* Amen!

SEIZIÈME JOUR.

LE BON PASTEUR.

I.

Conversion de la Samaritaine. Prière.

> Je suis le Bon Pasteur ; et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, et je donne ma vie pour elles. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail, et il faut que je les y amène ; et elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un bercail et un Pasteur.
>
> (JOAN. X.)

Voici une des pages les plus embaumées de ce saint Évangile où tout est délicieux.

Jésus se rend en Galilée par un pays sec et montagneux ; il se dirige vers la ville de Sichar, qu'il doit traverser. Arrivé à quelque distance de cette ville, la faim, la soif, la chaleur, la fatigue l'ont tellement épuisé, qu'il est forcé de s'arrêter. Il s'assied sur le bord du puits de Jacob, et envoie ses disciples acheter des provisions.

Quærens me sedisti lassus ! Fatigué de courir après moi, vous vous êtes assis !....

15.

A le voir ainsi haletant, essuyant la sueur qui couvre son visage, vous jugez peut-être, âme chrétienne, qu'il pense à lui-même, qu'il se plaint à son Père de l'inutilité de ses courses? Ah! des pensées bien différentes occupent son Cœur!

Il y a dans cette ville schismatique une âme, une surtout, marquée du sceau des élus; mais elle vit dans l'erreur; elle vit dans le vice: il faut qu'il la tire de là; il faut qu'il arrache cette pauvre brebis à la dent du loup.... C'est une âme à sauver: n'est-ce pas tout dire? Jésus sent ses entrailles émues, son Cœur enflammé: c'est une heure solennelle pour lui! Croyez-vous en effet que celui qui a inspiré à un saint ce mot: *Sauver une âme, et puis mourir!* ait vu sans émotion le moment d'en sauver une? Oh! disons-le: le Cœur de Jésus est en proie au labeur de l'enfantement (1). Écoutez le secret murmure de sa prière: « O « mon Père, l'heure est venue: glorifiez votre Fils, afin « que votre Fils vous glorifie; donnez-moi cette âme, « afin qu'elle vous connaisse, vous le seul vrai Dieu, « et qu'elle reconnaisse comme le Christ, Jésus que « vous avez envoyé: car c'est là la vie éternelle (2). » — Puis il lève les yeux; il aperçoit l'élue: c'est une femme portant un vase qu'elle vient remplir au puits. Heureuse Samaritaine! si tu pouvais savoir quelle fontaine vivante est là devant toi, tu te hâterais de puiser aux sources du Sauveur (3)! Mais tout cela est

(1) Gal. 4. — (2) Joan. 17. — (3) Isaï. 12.

encore caché à tes yeux ; il faudra lutter, pour t'engager à venir au puits de vie ; mais enfin tu y viendras !....

A sa vue, l'émotion du divin Cœur redouble, il tressaille d'aise, comme le cœur de l'oiseleur, quand il voit l'oiseau s'approcher du ruisseau sur lequel il a tendu ses filets, comme le cœur du pêcheur, quand le poisson nage vers l'hameçon.

La voici près de la fontaine de Jacob. Elle salue le Sauveur, d'un air curieux ; mais voyant qu'il est Juif, elle ne lui adresse pas la parole. Jésus lui rend le salut et l'observe. Cependant la Samaritaine a puisé de l'eau, et, comme autrefois Rébecca, elle pose son vase sur son épaule et se dispose à partir.

« Femme, donnez-moi à boire. » — O Jésus ! il me semble ici entendre ce cri sorti de votre Cœur sur la Croix : *Sitio ! j'ai soif ;* car, au puits de Jacob, comme sur le Calvaire, la soif qui vous presse surtout, c'est la soif du salut des âmes, c'est la soif brûlante du zèle !

La Samaritaine s'étonne qu'un Juif lui fasse une telle demande ; et peut-être refusa-t-elle ce léger soulagement au Sauveur du monde, de peur de souiller son vase, par le contact des lèvres de cet étranger ; car saint Jean n'ajoute pas qu'elle lui ait donné à boire.

Le Cœur de Jésus se rebutera-t-il de cet affront ? Le zèle ne se rebute point. Elle ne veut pas lui donner un peu d'eau ? lui-même lui offrira d'une autre eau, d'une eau dont lui-même est la source. « *Si scires donum*

« *Dei !...* Si vous saviez le don que Dieu veut vous « faire ; si vous connaissiez celui qui vous demande à « boire, vous-même lui eussiez demandé à boire, et « il vous eût donné d'une eau vive. »

Voyez-vous, cher lecteur, que Jésus a moins soif d'eau que du salut de cette âme ? Au lieu d'insister sur sa demande, il cherche à éveiller dans l'âme de la pécheresse la soif spirituelle, et il l'engage à se désaltérer dans les ondes de sa grâce. « *Si scires*, si vous saviez ! Si vous saviez le don de Dieu ; si vous saviez qui je suis ! » C'est l'aigle qui présente une proie à son aiglon, pour l'engager à sortir du nid pour la première fois, et à s'élancer dans l'espace (1) ; c'est le pêcheur qui agite l'appât devant le poisson ; c'est le pasteur qui montre un rameau vert à sa brebis, pour l'engager à le suivre (2).

Mais l'infidèle ne se rend pas de sitôt ; au lieu de demander à Jésus, comme Saul terrassé sur le chemin de Damas : « Qui donc êtes-vous ? » elle oppose le doute aux avances du Sacré-Cœur. Cependant elle se sent touchée par ses douces influences, et déjà elle l'appelle *Seigneur* :

« Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et ce « puits est profond : où donc prendriez-vous cette eau « vive ? Etes-vous plus puissant que notre père Jacob, « qui nous a donné ce puits, et qui en a bu, avec ses « enfants et ses troupeaux ? »

(1) Deut. 32. — (2) S. Aug.

Elle n'a pas compris ; mais son attention est éveillée. Jésus va lui parler plus clairement :

« Tout qui boit de l'eau de ce puits, aura encore « soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui don- « nerai, n'aura plus jamais soif : l'eau que je lui don- « nerai deviendra en lui une fontaine, qui jaillira « jusqu'à la vie éternelle. »

Emue par la douce autorité, par le ton persuasif du Sauveur, l'heureuse Samaritaine commence à croire. Déjà l'aiglon est au bord du nid, et, oubliant sa peur, il ne voit plus que le doux appât qui lui est offert ; déjà la brebis rebelle fait un pas vers son Pasteur. Et cependant elle n'a pas compris : elle est trop occupée de ses besoins temporels. Il y a loin de Sichar à ce puits ; le sentier est rude, et il faut que, chaque jour, elle vienne plusieurs fois remplir ici son urne. Elle s'imagine donc que le Seigneur va lui donner une eau miraculeuse, qui, comme l'huile bénie par Elie (1), ne taira plus : « Seigneur, don- « nez-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et « que je ne vienne plus puiser ici. »

Jésus alors prend un dernier moyen pour s'assurer de sa conquête, un moyen suprême pour les âmes droites. Il va lui prouver sa divine mission, en lui montrant que, sans l'avoir jamais vue, il la connaît parfaitement. « Allez, appelez votre mari, et revenez ici. »

(1) III Reg. 17.

La Samaritaine entre en aveu : « Je n'ai pas de mari. » — « C'est vrai, reprend Jésus, vous en avez eu cinq : et celui avec qui vous vivez maintenant, n'est pas votre époux. »

La pécheresse achève sa confession : « Seigneur, vous êtes prophète, à ce que je vois. » Elle s'est humiliée : le principal obstacle à la foi, l'orgueil est terrassé ; désormais l'eau vive va découler du Cœur de Jésus dans le sien. Avant d'aller plus loin, elle veut être éclairée sur la question religieuse qui divise les Juifs et les Samaritains : « Nos pères ont offert le « sacrifice sur cette montagne, et vous, Juifs, vous « dites que c'est à Jérusalem qu'il faut l'offrir. »

Sans entrer dans beaucoup de détails, Jésus lui dit que sans doute les Juifs sont dans le vrai ; mais il ajoute que cette religion, que ce culte grossier a fait son temps ; et que désormais ce ne sera plus ni sur le mont Garizim, ni sur le mont de Sion seulement, mais en tous lieux, que l'on offrira à Dieu le sacrifice qu'il demande. Il parlait évidemment du sacrifice de nos autels, car le sacrifice des lèvres, de la prière, s'était toujours offert en tous lieux.

La Samaritaine trouve un peu dur de renoncer tout d'abord à la religion de ses pères. Cependant elle est prête à le faire, dès qu'elle sera suffisamment éclairée : « J'ai ouï dire que le Messie vient ; quand il sera venu, « il nous dira toute la vérité là-dessus. »

Alors enfin Jésus ne se cache plus : « Le Messie, c'est celui qui vous parle, c'est moi. »

Cependant les apôtres étaient arrivés avec des vivres, et s'étonnaient qu'il s'entretînt avec une femme. Mais il avait bien fallu déroger à ses habitudes : il y allait du salut d'une âme ! Ils s'approchent de lui et lui disent : « Seigneur, mangez. » — « J'ai à manger un pain que vous ne savez pas. » — Les diciples étonnés se disent entre eux : « Lui aurait-on apporté à manger » pendant notre absence? — « Ma nourriture, « dit-il alors, est de faire la volonté de Celui qui m'a « envoyé, d'accomplir son ouvrage. » Et quel est cet ouvrage, sinon le salut des âmes, car, quand il punit, il fait un ouvrage qui lui est étranger : *alienum opus ejus*.

Puis écoutez l'éloquence brûlante de son zèle : « Vous ne direz peut-être : A quoi bon tant d'empressement? è proverbe dit : « *Encore quatre mois avant la mois-* « *son*. Eh bien ! je vous répondrai : Levez les yeux et « voyez : les moissons sont blanches, et n'attendent « plus que la faux ! »

Mais, bon Jésus, la Samaritaine est partie : qui empêche qu'en attendant son retour, vous ne preniez un peu de nourriture, pour réparer vos forces, et travailler ensuite avec plus de vigueur?

Le dirai-je, cher lecteur?... *Le zèle lui a ôté l'appétit*, comme la douleur l'ôtait au prophète quand on lui disait : *Où est ton Dieu* (1)? comme la contrition l'avait ôté à Paul, lors de sa conversion (2). Il faut d'abord qu'il rassasie son élue : *Sine prius satiari filios* (3)!

(1) Ps. 41. — (2) Act. 9. — (3) Marc. 7.

Ainsi la poule, cette douce image du Cœur de Jésus, et à laquelle il a daigné se comparer lui-même, oublie ses propres besoins, et ne mange que lorsqu'elle a pourvu à ceux de sa jeune famille.

Pendant que Jésus s'entretient avec ses disciples, la Samaritaine est repartie pour Sichar; dans le transport de sa joie, elle a oublié son vase.... Disons mieux le zèle qui consume le Cœur de Jésus est passé dans le sien ; elle a laissé son urne, pour aller plus vite, car elle brûle de faire goûter à ses compatriotes l'eau dont elle a bu elle-même. La voilà devenue apôtre : pour gagner des âmes à Jésus-Chrit, elle ne craindra pas de parler de ce qui fait sa honte : « Il y a là un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Et un grand nombre de Samaritains croient, et ils viennent trouver Jésus, et ils s'abreuvent, eux aussi, à la fontaine d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ; et ils proclament à l'envi que Jésus est bien le Messie promis ; et les premiers de l'univers, ils lui donnent le doux nom de *Sauveur du monde!*

Quelle leçon pour nous ! Une simple femme, à peine tirée des ténèbres de l'infidélité, gagne toute une ville à Jésus-Christ; et nous, qui depuis tant d'années faisons profession de l'aimer et de le servir, nous n'avons jamais peut-être, ni par nos prières, ni par nos exhortations, procuré le salut d'une seule âme ! D'où vient donc notre stérilité? C'est que la flamme sacrée du zèle ne consume pas nos cœurs ; c'est que nous ne savons imiter la sainte générosité de la Samaritaine.

Elle ne se donne pas de repos, qu'elle n'ait fait connaître Jésus à ses concitoyens ; et nous ne savons dépouiller notre apathie, notre paresse ; elle abandonne son vase, pour aller plus vite, pour ne pas perdre un instant ; et nous ne savons dérober une heure à nos affaires, à nos plaisirs, à nos bagatelles, pour nous occuper du salut de nos frères ; elle foule aux pieds le respect humain, et parle à qui veut l'entendre de ses égarements, pour prouver que celui qu'elle a rencontré à la fontaine est bien le Christ promis : et nous nous laissons fermer la bouche par une mauvaise honte, quand il faudrait rendre témoignage à Jésus-Christ ; et nous cherchons les ténèbres pour faire les œuvres de piété, qu'il faudrait faire à la face du soleil, pour la gloire du nom de Jésus !

Ah ! commençons enfin à nous conduire en véritables apôtres ; et que notre devise soit désormais celle du Sacré-Cœur de Jésus : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, et d'accomplir son œuvre.*

Prière.

O Cœur de Jésus ! ô source d'eau vive, ô vraie fontaine de Jacob ! donnez-moi quelques gouttes de cette eau que vous avez donnée à la Samaritaine, de cette eau qui éteint la soif des jouissances passagères, et qui allume dans les cœurs la soif du zèle. Faites que désormais j'oublie *ce vase de terre* (1), cette chair, dont le

(1) II Cor. 1.

poids retient mes pas dans les voies de la sainteté. Faites que, du moins par mes prières et mes exemples, si je ne le puis autrement, je vous aide à reporter au grenier du Père de famille quelques-uns de ces épis de froment, que tant de fois vous avez arrosés de vos sueurs et de votre sang. Ainsi soit-il !

DIX-SEPTIÈME JOUR.

LE BON PASTEUR.

II.

Le Cœur de Jésus, organe des miséricordes divines. La Madeleine. Sa conversion. Son repentir. Jésus et Simon. Absolution. Action de grâces. Affections.

> Est-il parmi vous un homme qui, ayant cent brebis, et en ayant perdu une, n'abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller à la recherche de celle qui s'est égarée ? Et quand il l'a retrouvée, il la prend, plein de joie, sur ses épaules ; et de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins, leur disant : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui s'était égarée. »
>
> (Luc. XV.)

Dieu est infiniment miséricordieux ; il se plaît lui-même à s'appeler le *Père des miséricordes* (1) ; c'est par cet attribut surtout, qu'il aime à se faire connaître aux enfants d'Adam : sa justice, il semble ne l'exercer qu'à regret.

Cependant Dieu, qui est immuable, n'est pas touché à la manière des hommes ; en Dieu il n'y a ni passions,

(1) II Cor. 3.

ni affections. « Je suis l'Éternel, dit-il, et je ne change point. » Ainsi la *miséricorde*, c'est-à-dire la compassion qui pardonne ou qui secourt, est, chez nous, un sentiment pénible provoqué par la vue des *misères*, des souffrances d'autrui. Or il est bien clair que Dieu ne peut éprouver ce sentiment pénible. La miséricorde, en Dieu, est donc quelque chose de plus élevé, de plus pur, et dont la nature nous échappe. Mais par là même qu'elle *n'affecte* pas Dieu, qu'elle ne l'émeut pas, et qu'elle se manifeste seulement par ses effets, nous en sommes moins touchés. Au contraire, on ne console jamais plus sûrement un cœur affligé qu'en entrant dans sa douleur et en y prenant part ; et c'est même là ce que signifie le mot *compassion*. Aussi saint Paul recommande-t-il aux fidèles de Rome de pleurer avec ceux qui pleurent.

Afin donc de nous rendre plus sensibles et par là plus aimables les miséricordes divines, le Saint-Esprit a formé le Cœur de Jésus, pour en être l'instrument, et comme l'organe tout à la fois divin et humain. Ce Cœur est le Cœur d'un Dieu ; donc ses miséricordes sont les miséricordes de Dieu. Mais d'un autre côté, ce Cœur est un Cœur de chair, comme les nôtres, un Cœur capable de compassion proprement dite, et à la manière des nôtres : « Nous n'avons pas, « dit saint Paul, un Pontife qui ne puisse compatir « à nos infirmités : afin de nous être plus sem- « blable, il les a toutes éprouvées, à l'exception du « péché (1). » — Ainsi le Cœur de Jésus s'apitoye sur

(1) Hébr. 4.

ceux qui souffrent, et nous rend ainsi plus aimables, en quelque sorte, les divines miséricordes. C'est pourquoi l'Esprit-Saint parlant par avance de l'efficacité de ce moyen pour attirer les hommes à Dieu, disait par le prophète :

« Je les attirerai par des liens humains, » c'est-à-dire des liens sensibles, et plus en harmonie avec leur nature.

Étudions donc les miséricordes divines dans le Sacré-Cœur de Jésus. Aussi bien il n'est rien de plus propre à consoler, à rassurer, à encourager les pauvres pécheurs, je dis les pécheurs repentants et humiliés, que la bonté avec laquelle il a traité les pécheurs pendant sa vie mortelle.

« Il y avait dans la ville (où Jésus se trouvait), une pécheresse (1), » c'est-à-dire une grande pécheresse, une femme de mauvaise vie, par conséquent ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus méprisé dans la société. Selon l'opinion commune, c'était Marie, sœur de Marthe et de Lazare ; elle portait le surnom de Madeleine (*Magdalena*), parce qu'elle habitait d'ordinaire le bourg de Magdalon, où elle avait un château. Elle était possédée de sept démons (2), parce qu'elle s'était livrée sans retenue à tous les vices. Or voilà le sujet sur lequel le Cœur de Jésus veut exercer ses miséricordes; voilà celle dont il prétend faire un Séraphin. Marie-Madeleine est destinée par lui à être le modèle

(1) Luc. 7. — (2) Luc. 8.

des pénitents et des âmes aimantes : nulle n'approchera davantage ici-bas, par sa fidélité envers Jésus, de la Vierge-Mère. Elle sera le type des âmes contemplatives : on doit l'appeler un jour *la sainte amante du Sauveur* (1). Mais qu'elle est loin de là ! Son luxe effréné, ses mises immodestes, son regard hardi, son orgueil, ses scandales en ont fait la fable de tout le pays. Comment s'accomplira ce changement prodigieux? Quand Dieu voulut créer la lumière, il n'eut besoin que d'un mot : *Fiat !* Il en 'sera bien autrement ici ! Comment donc ce cœur, qui a fait tant de victimes, deviendra-t-il à son tour l'heureux captif du céleste amour ?

La première partie de cette touchante histoire n'est pas écrite, parce que tout fut intérieur d'abord : aussi longtemps que Madeleine restait attachée à ses désordres, Jésus ne put agir qu'à distance. Il commença cette œuvre, comme toutes les autres, par la prière. Qui pourrait dire combien de fois, la nuit, sur les montagnes, il répéta cette prière d'Esther : « *dona mihi animam meam pro qua rogo* (2), donnez-moi cette âme qui m'est chère comme la mienne ! » Puis il entreprit sa conquête, par le moyen de quelques pensées salutaires qu'il lui envoya : la mort, le jugement, l'abîme de soufre et de feu, qui attend les âmes esclaves de la chair. Madeleine sans doute repoussa d'abord ces images terribles pour tous, terribles surtout pour un

(1) Ste Térèse. — (2) Esth. 7.

cœur voluptueux. Elle s'efforça d'étouffer, dans de nouveaux excès, le cri importun de sa conscience. Mais le Cœur de Jésus revint à la charge ; ses sollicitations devinrent plus pressantes, sa voix, plus impérieuse, les terreurs dont il la poursuivait, plus épouvantables. Il fit comme le médecin, qui emploie le fer et le feu, pour tirer son malade du sommeil léthargique qui lui serait fatal. Marie perdit le repos ; et, fatiguée enfin de cette lutte inégale, elle renonça pour quelques jours à ses plaisirs, et chercha la solitude.

C'était là que le divin Cœur l'attendait. Il lui représenta d'abord la honte, l'abjection où elle était tombée, elle si hautaine, si fière de ses richesses, de sa naissance, de sa beauté, de son esprit. Elle rougit de ses égarements; elle rougit d'elle-même. Il lui mit ensuite devant les yeux la beauté de la vertu qu'elle avait foulée aux pieds; il lui fit faire la comparaison du bonheur, de la satisfaction d'une âme chaste, avec les emportements, les soupçons, les jalousies, les amères déceptions qui déchiraient continuellement la sienne. A cette pensée elle pleura, s'arracha les cheveux, et s'écria avec Job : « Qui me rendra mes jours passés(1), » ces jours où, pure et innocente, je faisais la joie de ma mère, l'orgueil d'un frère vertueux !

Et pourtant ce n'était pas pas tout, ce n'était rien encore. Elle avait pleuré son propre abaissement : il fallait maintenant qu'elle pleurât l'outrage que ses péchés avaient fait à Dieu.

(1) Job. 29.

Le Sauveur, qui assistait en esprit à toute cette scène si intéressante pour son Cœur, fit donc comprendre alors à la pécheresse l'ingratitude avec laquelle elle avait tourné contre Dieu tous les dons naturels qu'il lui avait prodigués. Puis il lui représenta de la manière la plus vive ce qu'est Dieu, ce qu'est cette Beauté infinie qu'elle avait méprisée, cette Bonté essentielle et sans bornes, à laquelle elle avait préféré des jouissances, dout à cette heure elle rougissait. Ce fut une flèche ardente qui pénétra dans le cœur de Madeleine, pour n'en plus sortir. Ses yeux dès lors se changèrent en deux sources de larmes. Une douleur profonde, immense, l'inonda tout entière: mais ce n'étaient plus, comme naguère, des transports de désespoir; c'était une douleur purifiante, parce qu'elle venait de l'amour; calme, parce qu'elle était jointe à l'espérance.

Mais le Cœur de Jésus n'était pas satisfait encore, sa victoire n'était pas complète. Madeleine s'était complue en elle-même : il fallait qu'elle s'humiliât; ses péchés avaient été un scandale public: il fallait qu'elle les confessât publiquement.

Elle connaissait Jésus ; elle avait ouï parler de ses miracles, de ses prédications : évidemment c'était un envoyé de Dieu. Il se disait le Sauveur promis à Abraham, donc il l'était. On lui avait dit aussi sa bonté, sa miséricorde envers les pécheurs. Une secrète influence du Sacré-Cœur achève de lui inspirer une foi vive et une filiale confiance en lui. Elle apprend qu'il est assis

à la table d'un pharisien de la ville ; elle entend une voix intérieure qui lui dit : « *Surge, amica mea, et veni.* » Lève-toi, mon amie, et viens. « *Surgam et ibo !* » je me lèverai, s'écrie-t-elle, et j'irai. Elle se lève donc de l'endroit où elle avait pleuré ; elle se revêt d'un habit simple et décent, et se prépare à aller trouver celui qui l'avait blessée, et qui seul pouvait la guérir (1). Mais les usages ne lui permettent pas de se présenter devant un si grand personnage, sans lui porter quelque présent (2). Que lui offrira-t-elle donc ? Dans sa douleur, elle a livré aux flammes ses joyaux, ses diamants, ses parfums, tout le vain appareil de son luxe. Il lui reste trois choses : ses larmes, ses beaux cheveux, et un vase d'albâtre plein d'une essence précieuse, et qui, par un hasard providentiel, a échappé à sa sainte indignation. Elle prend ce vase, baisse son voile, et se rend chez le pharisien. En la voyant passer, on s'étonne du changement de sa mise : on ne sait pas qu'il s'est fait en elle un bien autre changement ! Elle arrive, et sans être invitée, et contre la coutume qui ne permet pas aux femmes d'assister à un festin ordinaire, elle entre dans la salle à manger. A sa vue, le Cœur de Jésus est ému, il tressaille dans l'Esprit-Saint (3), et semble lui dire : « Vous voilà donc enfin venue ! » Les autres convives s'étonnent et murmurent ; mais elle, sans y prendre garde, se rend droit à son Sauveur, et se jette à genoux en sanglotant : la victoire est complète !

(1) Deut. 32. — (2) I Reg. 9. — (1) Luc. 10.

Voyez-la maintenant arroser de larmes les pieds du Sauveur ! Que d'actes héroïques de vertus dans cette seule action ! Quelle foi dans la divinité du Fils de l'homme, quelle humilité, quel mépris du respect humain, quelle contrition, et surtout quel amour ! Les anciens lavaient les pieds à leurs hôtes : déjà elle a lavé de ses larmes ceux du Sauveur ; il faut maintenant les essuyer : c'est à cet usage quelle réserve cette blonde chevelure, dont hier encore elle était si fière, et qu'elle arrangeait avec tant d'artifice. On parfumait la tête des convives : l'humble pénitente se croyait indigne de toucher la tête de l'Oint du Seigneur ; mais elle croit pouvoir parfumer ses pieds. Elle saisit le vase d'albâtre, le brise, comme la grâce avait brisé son cœur, et en verse le contenu sur ces pieds où elle a trouvé miséricorde ; puis, s'enhardissant par degrés, elle les couvre de baisers, attendant qu'il plaise à son vainqueur de s'avouer vaincu à son tour, et désarmé par ses regrets.

Cependant Jésus l'observait avec attendrissement, et continuait d'enfoncer dans ce cœur blessé, la flèche brûlante de l'amour. Il la laissait se rassasier à loisir de pleurs et de soupirs ; il prenait plaisir à voir cette perle précieuse se laver de la boue dont elle était souillée, pour devenir ainsi un des plus brillants ornements de sa couronne.

L'hôte de Jésus, l'orgueilleux pharisien, regardait Madeleine avec mépris et aversion. Ce spectacle si touchant et qui charme les yeux de Dieu même, et ré-

jouit les Anges du ciel, le spectacle d'un cœur brisé de repentir, d'une créature se relevant par la pénitence, d'une coupable retrouvant dans des larmes la justice et l'innocence, n'était pour Simon qu'un objet de scandale. La douce chaleur et la vive lumière qui s'échappaient en ce moment du divin Cœur, loin de l'attirer vers ce foyer d'amour, ne servaient qu'à l'en éloigner davantage. Pour lui plaire, il eût fallu que Jésus repoussât la pauvre pécheresse avec indignation, en lui disant : *Retirez-vous*, ne me touchez pas, vous êtes impure (1). Il se disait, dans son zèle amer : « Si cet « homme était prophète, il saurait quelle est cette « femme qui le touche, il saurait que c'est une pécheresse. »

Ainsi donc, ô Jésus, vous n'êtes pas prophète, parce que vous permettez aux pécheurs de s'approcher de vous ! Ah ! que serions-nous devenus, si vous eussiez craint de vous souiller, en appliquant vos mains sacrées et infiniment pures sur nos plaies affreuses ? Si les justes seuls étaient admis à baiser vos pieds divins ; si vous nous chassiez de votre présence, parce que nous sommes pécheurs, à qui donc irons-nous (2) ? qui peut nous purifier sinon vous, et vous seul (3) ? Ah ! redites au pharisien ce que vous disiez, quand on vous faisait un crime d'être *l'ami des pécheurs* : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais

(1) Isaï. 65. — (2) Joan. 6. — (3) Job. 14.

bien les pécheurs : ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin. »

Mais Jésus ne peut souffrir que l'on méprise davantage celle qui l'aime si ardemment : il va répondre tout haut aux accusations secrètes de son hôte.

JÉSUS. « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. »

SIMON. « Parlez, Maître. »

— Oh ! oui, parlez, bon Maître, car, j'en suis sûr, la parole qui va sortir de vos lèvres, sera plus douce que le miel ; parlez, et que les Cieux écoutent, et que la terre fasse silence. Jésus va prendre la défense des pécheurs ! Ecoutez, pécheurs, la voix de votre ami ; et vous justes, s'il en est ici-bas qui n'aient pas besoin de miséricorde, ne l'interrompez pas de vos murmures.

JÉSUS. « Un homme avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre, cinquante. »

— O mon Jésus, je vous comprends : le créancier n'est autre que vous-même ; le débiteur de cinquante deniers, c'est sans doute Simon et les autres justes, car il n'est personne ici-bas, qui n'ait pas quelque compte à régler avec votre Justice ; celui qui en doit cinq cents, c'est Madeleine, mais c'est surtout moi : c'est donc de moi que vous allez parler !

JÉSUS. « Comme ils n'avaient pas de quoi payer......

— Eh ! où le prendrions-nous, en effet, Seigneur ?

JÉSUS. « Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. »

— Voilà, Seigneur, voilà ce que vous avez fait cent fois, mille fois, à mon égard ! Mais ce que vous ne dites pas, ô doux Agneau, c'est ce qu'il vous en a coûté, pour me remettre ainsi ma dette. La Justice rigoureuse de votre Père vous en a demandé compte, et vous avez dû la payer avec les larmes de vos yeux, avec le sang de votre Cœur !

Jésus. « Lequel de ces deux débiteurs aimera le plus le créancier ? »

— O question inattendue ! Eh quoi ! Seigneur, est-ce que le juste, ou du moins celui qui vous a le moins offensé, ne vous aimera pas évidemment plus, que celui qui a bu l'iniquité comme l'eau ? Mais qu'en pense Simon ?

Simon. « Je pense que celui-là l'aimera le plus, à qui la plus forte dette a été remise. »

— Serait-ce possible ? Et vous, mon Dieu, quel est votre avis ? Ah ! s'il en est ainsi, hâtez-vous de prononcer, et mettez le comble à mon bonheur !

Jésus. « Vous avez bien jugé, Simon ! »

— O Jésus ! c'est donc vrai ! Le pécheur, le grand pécheur, tel que Madeleine, tel que moi, s'il revient à vous, vous aimera donc plus que celui qui avait moins péché ? O bonheur ! O mon âme, mon âme pécheresse, glorifie le Seigneur, tressaille de joie en ton Dieu-Sauveur !.... Merci, mon Dieu, merci pour moi et pour les autres pécheurs ! Non, vous n'êtes pas un prophète ; vous êtes bien supérieur à tous les prophètes ! Les pro-

phètes m'avaient appris « *que Dieu déteste l'impie et son impiété;* que *ses yeux sont purs, et qu'il ne peut les arrêter sur l'iniquité;* » l'un me disait « *que notre Dieu est un feu dévorant;* » l'autre, après s'être écrié : « *Heureux le juste !* » m'épouvantait par cette malédiction : « *Malheur à l'impie !* » Sans doute, ils avaient ajouté que Dieu pardonne au repentir ; mais vous seul, Seigneur, vous seul avez prononcé cette étonnante béatitude : « Heureux le pécheur qui revient à moi : il aimera plus que le juste, et il sera aimé jusqu'à exciter, si c'est possible, la jalousie des justes (1) ! »

O mon Dieu, pardonnez-moi donc mes péchés, car ils sont nombreux (2) ; je vous ai offensé beaucoup : pardonnez-moi, afin que je vous aime beaucoup !

Mais le Maître va parler encore ; écoutons.

JÉSUS. « Voyez-vous cette femme » que vous méprisez dans votre cœur, que vous appelez pécheresse ? Ses nombreux péchés ont fourni un aliment à son amour, et voilà que déjà elle m'aime plus que vous. « Je suis « venu chez vous, et vous ne m'avez pas donné d'eau « pour me laver les pieds : elle, au contraire, me les « a lavés » dans une eau que le repentir et l'amour ont tirée de son cœur, « dans ses larmes. »

— Heureuses larmes, qui ont servi à un tel usage, larmes plus précieuses que la plus pure rosée ; mais, si j'ose le dire, heureux péchés, qui ont produit de telles larmes !...

(1) Luc. 15. — (2) Psalm. 24.

« Vous ne m'avez pas embrassé ; et elle, depuis « qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. « Vous n'avez pas répandu d'huile sur ma tête ; et elle « a versé des parfums sur mes pieds. »

— Ainsi Madeleine aime beaucoup, parce que beaucoup de péchés lui ont été pardonnés. Mais le Sauveur conclut son discours d'une autre façon, pour nous apprendre que, non-seulement le souvenir de nos péchés doit être comme un souffle, qui enflamme en nous l'amour ; mais encore que l'amour est un feu purifiant et qui peut en un instant consumer nos péchés, quelques nombreux qu'ils puissent être :

« C'est pourquoi, je vous le dis : ses nombreux « péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup « aimé. »

Oh ! que Madeleine a vérifié admirablement votre délicieuse parabole, Seigneur ! Désormais elle ne vous quittera plus ; elle vous servira, et fournira à vos besoins ; elle vous restera fidèle jusqu'au delà de la tombe. Pierre vous reniera ; les autres apôtres fuiront et vous laisseront seul, aux prises avec les douleurs et les ignominies de votre passion : Madeleine persévérera jusqu'à la fin ; et au pied de votre Croix, on verra, avec votre Mère et votre ami, la pécheresse de Magdalon. On la retrouvera encore pleurant à votre tombeau ; elle sera la première à faire connaître votre résurrection glorieuse à l'Église naissante ; elle sera l'apôtre des apôtres eux-mêmes.

Enfin le doux Sauveur se tournant vers elle, lui dit :

« Vos péchés vous sont remis. » Et comme quelques incrédules murmuraient entre eux, il ajouta : « Votre foi vous a sauvée ; allez en paix. »

Rentrée chez elle, l'heureuse Madeleine fit sans doute éclater en ces termes sa joie et sa reconnaissance :

« Je chanterai votre nom, Seigneur, parce que vous m'avez tirée de l'abîme de boue, de l'abîme sans fond ; vous avez entendu la voix de mes larmes, et vous m'avez consolée.

« Voici mon Dieu et mon Seigneur : il m'a délivrée du fardeau de mes crimes ; désormais, libre de toute crainte, je n'ai plus qu'à l'aimer sans fin !

« Jésus est ma force et l'objet de mes louanges; Jésus est mon salut.

« Pécheurs, venez au Cœur du Fils de Marie; venez y puiser une eau qui vous lavera de toutes vos souillures ; et vous direz avec moi : Louez le Seigneur, bénissez son Cœur miséricordieux !

« Faites connaître aux nations son immense amour; dites-leur que son Cœur est plein de tendresse pour les pécheurs qui s'humilient.

« Chantez, chantez sans fin le Cœur de Jésus : car il a eu pitié de la plus vile de ses créatures ; il a entouré de gloire un nom naguère infâme; allez le raconter à tous les pécheurs de la terre.

« Réjouissez-vous, pécheurs, chantez ses louanges: au milieu de vous est un Cœur sans cesse ouvert pour vous recevoir. Il a pardonné à Madeleine, qui peut encore se défier de sa bonté?

Affections.

Et moi, Seigneur, resterai-je muet, moi sur qui, tant de fois, vous prononçâtes la sentence de paix et de pardon ?

Ah ! sans doute je fus plus coupable que Madeleine, et je ne vous aime pas comme elle vous aima.

Mais du moins, je vous aime un peu, Seigneur, et je mentirais, ce me semble, à mon cœur, si je disais que je ne vous aime pas !

O Jésus ! souvent je me dis à moi-même : « Les jours fuient, les années passent, ma vie décline comme l'ombre ; encore quelques moments, et la tombe va s'ouvrir pour moi ! »

Je me rappelle alors mon enfance, ma jeunesse, et à chaque pas je rencontre le péché, et nulle part les bonnes œuvres.

Ma vie présente encore est semblable à un désert de sable : pas une fleur que je puisse déposer sur l'Autel ; pas un fruit que je puisse servir à la table de mon Dieu !

Puis ma pensée plonge dans l'horrible obscurité de l'avenir ; et l'esprit de désespoir me répète à l'oreille cet oracle du Sage ; « Le vieillard ne sortira pas du sentier de sa jeunesse : » ta mort sera l'écho de ta vie !

Il m'entraîne au tribunal de mon juge : là une voix

plus terrible que celle du tonnerre me demande ce que je veux?

Mon cœur voudrait répondre : « Je veux voir mon Dieu ; mais la frayeur et la honte me ferment les lèvres. Alors je me jette à genoux et je pleure....

Je pleure mes égarements passés, la stérilité de ma vie. Abandonné à moi-même, je bois jusqu'à la lie l'amer calice de ma bassesse, de ma confusion.

Déjà j'entends gronder l'abîme ; le mot : *enfer! enfer!* retentit à mon oreille ; le désespoir me saisit comme un vertige...

Alors je me ressouviens de vous, ô Jésus, et je dis :

« Il est vrai, je n'ai rien fait pour le ciel; il est vrai, j'ai mérité l'enfer ; il est vrai encore, dans quelques années, je paraîtrai devant mon Dieu.

« Eh bien ! oui, je le verrai, et c'est ce que je veux !... C'est après lui que je soupire ; c'est lui que mon âme désire dans la nuit (1) !

« Viens, ô mort! déchire le voile qui me cache mon Bien-Aimé ; brise mes chaînes : je veux me jeter dans ses bras !

« Mais sa Justice? » Eh bien ! qu'elle frappe : je lui abandonne tout mon être ; mais qu'elle me frappe là, sur le sein de mon Dieu !...

« O Jésus, que d'autres se glorifient de leurs œuvres : pour moi, je ne veux me glorifier que dans les miséricordes de votre Cœur compatissant !

(1) Isaï. 26.

PRATIQUE.

Qui sait, dit le Sage, s'il est digne d'amour ou de haine? Un excellent moyen de mettre son salut en sûreté, c'est de purifier fréquemment sa conscience, surtout au Saint Sacrifice, par des actes de charité et de contrition parfaite.

DIX-HUITIÈME JOUR.

UN DIEU PAUVRE.

Jésus considéré dans la personne du pauvre. Jésus pauvre dans l'Eucharistie. Madeleine et Judas.

> Vous savez quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riche par sa pauvreté.
> (II Cor. VIII.)

Le Cœur de Jésus a voulu, pour notre amour, être abreuvé de toutes les humiliations qui peuvent affliger la vie humaine. Il ne s'est pas épargné celle que les mondains redoutent le plus, qu'ils rougissent d'avouer en eux-mêmes, qu'il méprisent, dans autrui, à l'égal d'un vice ; qui est d'autant plus insupportable qu'elle n'est pas momentanée, comme bien d'autres ; je veux dire la pauvreté, l'indigence proprement dite. « Je suis un pauvre mendiant, » a-t-il dit par la bouche du Psalmiste (1). C'est au nom de la sainte pauvreté du Sauveur, que saint Paul engage les fidèles de Corinthe à secourir les pauvres de Jérusalem. « Vous savez, leur

(1) Psalm. 29.

écrit-il, que par amour pour vous, Notre-Seigneur Jésus-Christ est devenu *indigent,* de riche qu'il était, afin que son indigence vous enrichît (1).» Il fut pauvre dans toute la force du terme : sa Mère, Celle qui devait voir un jour le ciel et la terre à ses pieds, Marie était pauvre; Joseph, l'admirable Joseph, l'époux de Marie, le représentant du Père éternel, le père nourricier de Jésus, était un pauvre artisan de Nazareth; et Jésus lui-même, l'héritier de l'univers (2), naquit dans un dénûment presque sans exemple. Jusqu'à l'âge de trente ans, il exerça le métier de Joseph, car ses concitoyens l'appelaient *faber*, c'est-à-dire l'ouvrier, le charpentier. Pendant sa vie publique, ne pouvant plus se livrer au travail des mains, il fut réduit à vivre d'aumônes : Marie-Madeleine, Jeanne, femme de Chusa, Suzanne et quelques autres pourvoyaient à ses besoins, et à ceux de sa sainte Mère et des apôtres (3).

Ah ! s'il est plus heureux de donner que de recevoir, comme saint Paul nous l'enseigne, après l'avoir appris du divin Maître lui-même (4), quel bonheur ce devait être de faire l'aumône au Créateur, au Réparateur du monde ! Qui de nous n'eût voulu donner le pain quotidien au Fils de Celui qui chaque jour nous donne le nôtre? Qui n'eût voulu fournir les aliments destinés à être changés, par le travail de la nutrition, en la chair et au sang du Christ, comme le pain offert sur nos autels se transforme dans la même chair et au

(1) II Cor. 8. — (2) Hébr. 1. — (3) Luc. 8. — (4) Act. 20.

même sang, par les paroles de la Consécration? Heureuses, mille fois heureuses femmes, soyez bénies! Vous avez des droits sacrés à la reconnaissance de l'Église, dont vous avez nourri le céleste Époux aux jours de sa pauvreté.

Ames fidèles, ce bonheur et cette gloire, vous pouvez les partager avec Madeleine, avec Jeanne et Suzanne : car Jésus est encore pauvre et indigent ; Jésus vous tend encore la main. Ne vous hâtez pas de m'accuser de subtilité ; je vais laisser Jésus lui-même vous expliquer ce mystère. Je vous prierai seulement d'écouter avec un profond respect ces paroles de la Vérité même ; de vous rappeler que, quand ce Maître parle, tout homme est obligé de croire ; que, le soupçonner d'exagération, serait un sacrilége. Ouvrez donc votre cœur ; gravez-y profondément cet enseignement sorti du Cœur de votre Dieu, et qui touche aux entrailles mêmes du Christianisme, qu'il résume tout entier.

« Quand le Fils de l'homme sera venu dans sa ma-
« jesté, avec tous les anges, alors il s'assiéra sur le
« trône de sa majesté ;

« Et devant lui s'assembleront toutes les nations ;
« et il séparera les hommes les uns des autres, comme
« un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ;

« Et il placera les brebis à sa droite, et les boucs à
« sa gauche.

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite :
« Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, prenez

« possession du royaume qui vous fut préparé dès la
« création du monde.

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez hébergé ;

« J'étais nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi.

« Alors les justes lui répondront en ces termes :

« Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu souffrir la faim, et que nous vous avons nourri ; la soif, et que nous vous avons donné à boire ?

« Quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons hébergé ; nu, et que nous vous avons vêtu ?

« Quand est-ce enfin que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes allés vous visiter ?

« Et le Roi leur répondra ainsi : En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits d'entre mes frères ici présents, *c'est à moi que vous l'avez fait.*

« Ensuite il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.

« Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas

« hébergé; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais « malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

« A leur tour, ceux-ci répondront en ces termes : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu « étranger, nu, malade, prisonnier, et que nous ne « vous avons pas secouru?

« Alors il leur répondra ces mots : En vérité je vous « le dis, chaque fois que vous avez refusé de le faire « à l'un des plus petits d'entre mes frères ici présents, « *c'est à moi que vous l'avez refusé* (1). »

Vous ne me saurez pas mauvais gré, j'espère, âme chrétienne, de vous avoir remis sous les yeux cette majestueuse scène, cette épouvantable séparation; d'avoir fait retentir une fois de plus à vos oreilles ces deux sentences, les dernières qui seront prononcées.

Puissiez-vous être de ceux à qui doit s'adresser la première; Dieu vous garde d'être frappée de la seconde!

Mais remarquez bien que Jésus ne dit pas : Le pauvre a eu faim, mais bien : « J'ai eu faim. » Il est dans le pauvre, il a faim et soif dans le pauvre. Certes, si c'était un homme, qui nous l'eût dit, nous croirions que ce n'est là qu'une figure de rhétorique, ou une pieuse exagération. Ici il n'y a ni exagération ni figure, mais un mystère aussi réel que profond, et qui se rencontre à chaque instant sous la plume inspirée de saint Paul. Nous sommes les membres d'un corps dont

(1) Matth. 25.

Jésus est le chef, la tête, et qui se *personnifie* en Jésus. « Notre corps est un, bien qu'il ait plusieurs membres..... il en est de même du Christ (1). » Ainsi parle l'apôtre : il appelle donc le *Christ*, le corps de l'Eglise ayant le Christ pour tête. Or, nous rapportons toujours les affections et les souffrances à la personne, et non au membre affecté ; nous disons : *J'ai mal à la tête,* et non *mon bras, ma tête a mal.* Ainsi Jésus dit : « *J'ai faim, j'ai soif,* » et a, dans un sens très-réel, faim et soif, quand ses membres, les pauvres, ont faim ou soif. Méditez attentivement cette étonnante *apothéose* du pauvre, et vous verrez des horizons nouveaux s'étendre à vos regards ; vous comprendrez mieux l'admirable sagesse du plan de l'Évangile ; et vous reconnaîtrez que la plus heureuse des républiques, serait sans contredit celle qui le prendrait pour unique code de lois. Si vous êtes pauvre, *vous vous glorifierez de votre élévation* (2) ; si au contraire vous êtes riche, *vous comprendrez ce qu'est le pauvre* (3) ; et à travers ces haillons, qui naguère vous faisaient horreur, vous verrez passer des rayons mystérieux, et vous saurez pourquoi un saint Louis, roi de France, une sainte Elisabeth de Hongrie, et tant d'autres illustres personnages ont servi les pauvres de leurs propres mains, à genoux, leur ont lavé les pieds, et ont pansé leurs plaies ; et vous direz en vous-même : « En définitive ce n'était là que de la foi ! or, vivre de la foi, ce n'est que l'alphabet du chrétien (4). »

(1) I Cor. 12.—(2) Jac. 1. — (3) Psalm. — (4) Hébr. 10.

Ainsi donc, vous n'avez rien à envier à Madeleine ni à ses saintes compagnes : Jésus est encore au milieu de vous. Il est partout où souffre une personne humaine; il est dans l'orphelin qui vous tend une main suppliante ; dans la veuve qui pleure, dans l'aveugle qui égrène son rosaire au bord de la voie publique, dans le malade qui gémit sur son lit de douleur, dans la vierge dont l'innocence lutte chaque jour avec la misère !

Mais il est encore une autre présence du Sauveur parmi nous, et c'est la plus précieuse : je veux parler de la vie de son Cœur, de son amour. Cette vie fut toute la raison d'être de sa vie naturelle, de sa pauvreté, de ses humiliations. Commencée au sein béni de la Vierge, continuée dans la Crèche et dans l'atelier de Joseph, consommée sur la Croix, elle se perpétue pour nous dans l'adorable Eucharistie. Cette vie tout intérieure nous est rendue sensible par les espèces sacramentelles, et par les saintes cérémonies du Sacrifice. Nous sommes donc obligés de l'honorer, non-seulement au fond de nos cœurs, mais encore d'une manière extérieure et sensible, de faire l'aumône à Jésus, souvent très-pauvre dans l'Eucharistie. Or, ici encore, Marie-Madeleine nous sert de modèle ; ici encore nous retrouvons sur notre chemin cette bénite femme, cette convertie qui, à force d'amour, laissa loin derrière elle bien des âmes innocentes.

C'était six jours avant la dernière Pâque, avant l'institution de la divine Eucharistie, sept jours par conséquent avant la mort du Sauveur. Avant d'entrepren-

dre ses suprêmes travaux, il voulut une dernière fois goûter un peu de repos dans le sein de l'amitié, et faire ses adieux à ceux qu'il avait tant aimés. Il se rendit donc à Béthanie.

« On lui donna là à souper, et Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui.

« Pour Marie, elle prit une livre d'huile de parfum de vrai nard, de grand prix (et ayant brisé le vase d'albâtre (1) qui le contenait), elle le répandit sur les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux, et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.

« Alors l'un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit :

« Pourquoi avoir employé ce parfum en pure perte (2)? Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres ? » (Joan. XII.)

Ames pieuses, vous avez vu la Madeleine à l'œuvre, et vous avez ouï les paroles de Judas ; vous avez vu d'un côté l'amitié, la reconnaissance, la piété simple et enthousiaste ; de l'autre, la *prudence*, la *sagesse*, *l'économie*. De quel côté votre cœur penche-t-il ? Mais que dis-je ? Je vous fais injure ! Qui voudrait, même de loin, ressembler à Judas ? Pour plus de sûreté cependant, prenons Jésus pour juge de la cause.

« Mais Jésus dit : Laissez-la faire ; pourquoi lui

Marc. 14. — (2) Ibid.

« faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne œuvre « envers moi.

« Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et « vous pouvez, quand vous le voudrez, leur faire du « bien : mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.

« Cette femme a fait ce qu'elle a pu : elle a répandu « ses parfums sur mon corps, pour prévenir ma sé-« pulture.

« En vérité je vous le dis : partout où sera prêché « cet Évangile, dans tout l'univers, on racontera à sa « gloire ce qu'elle vient de faire (1). »

Vous le voyez, ami du Sacré-Cœur, Jésus a jugé comme votre cœur !

Oh ! que la piété simple, cette piété que le monde appelle *superstition, fanatisme*, est donc plus clairvoyante que ce qu'il aime à décorer du titre *de piété éclairée !*

Et pourtant, s'il eût été moins mauvais, Judas eût pu trouver son idée merveilleuse. Jésus n'avait pas besoin de ce parfum : cette profusion n'était nullement utile *à sa vie corporelle,* et au besoin, tout le baume de Galaad lui appartenait ; d'un autre côté ses membres souffrants, les pauvres, auraient pu en profiter. C'était donc, pour calculer comme Judas, *tant* pour le vase d'albâtre qui était brisé, et *tant* pour l'huile de nard,... trois cents deniers perdus ! Avec cette somme considérable, que d'indigents on eût pu soulager !

(1) Marc. 14.

C'eût été une bonne œuvre du commun. La Madeleine suit les inspirations de son cœur reconnaissant, et elle fait ce que ni Pierre, ni même Jean n'avait songé à faire, elle embaume d'avance les pieds auprès desquels elle a trouvé miséricorde, et jusqu'à la fin des siècles *on dira ce qu'elle a fait !* Le mot de Judas, l'affreux *quare non væniit? pourquoi n'a-t-on pas vendu ?* restera aussi pour son infamie.

Au reste, l'Évangile en fait la remarque, cet excellent économe, cet ami des pauvres, n'était au fond qu'un larron, qui eût désiré détourner à son profit une partie du prix du parfum. Frustré dans son espoir, il ne songea plus qu'à se dédommager par une autre vente,... celle de son Maître lui-même ; et il sortit aussitôt pour aller le mettre à prix !

Et maintenant, disons-le en gémissant : il est encore des chrétiens qui, sans y penser, parlent comme Judas, et regardent comme perdu ce qui se donne pour honorer le Corps de Jésus dans nos églises. D'autres ne vont pas jusques à murmurer ; mais du moins, habitant des palais somptueux, se vêtant des plus riches étoffes, ils ne rougissent pas de voir le Maître de l'univers logé, à quelques pas d'eux, dans une chaumière délabrée ; de laisser célébrer les saints mystères avec des ornements souillés ou déchirés par un trop long usage. Dames chrétiennes, qui vous faites un devoir d'assister chaque jour au Saint Sacrifice, qui recevez chaque mois ou chaque semaine dans vos cœurs ce Dieu si généreux, que de splendides ornements on

pourrait tirer de ces robes que vous traînez un jour dans la boue des rues, pour les entasser ensuite, et les livrer aux vers ! Ne serait-ce pas le cas de dire : Pourquoi cette prodigalité ? Et puis, dans vos moments de loisir, de quoi vous occupez-vous ? Le travail n'est-il pas souvent pour vous une contenance, une manière de distraction ? Qui vous empêche de mettre alors l'ingénieuse habileté de vos mains au service des autels ? Encore une fois, pourquoi cette perte de temps ?

Ainsi, donnons de bon cœur à Jésus pauvre, dans ses membres souffrants ; mais donnons aussi à Jésus pauvre dans la sainte Eucharistie, dans le mystère par excellence de son Cœur. Il accepte tout, surtout quand on donne selon ses moyens : le verre d'eau fraîche donné au pauvre en son nom, ne restera pas sans récompense (1) ; et l'obole donnée par la pauvre veuve pour l'entretien du temple, vaut plus à ses yeux que les trésors du riche (2).

Affections et prières (3).

Quand je vous vois si pauvre, ô Jésus ! je ne sais ce que sent mon cœur, mais je ne puis me séparer de vous. Il y a dans votre pauvreté une grandeur et un charme dont mon âme est ravie ; je l'adore autant que je puis ; faites, mon Dieu, que je l'aime autant que je dois. Toutes les choses dont vous vous êtes privé, ne

(1) Matth. 10. — (2) Marc. 12. — (3) Tirées du P. Thomas de Jésus.

servent qu'à appauvrir ceux qui s'y attachent, et vous comblez ceux qui les méprisent, des véritables biens, et d'une très-solide consolation. Quand viendra l'heureux moment, ô mon Dieu et mon partage, où, loin de toutes les joies du siècle, content de vous seul, et plongé dans les richesses dont votre Cœur est l'Océan, je vous dirai dans les transports de mon amour et de ma reconnaissance : « Vous êtes mon trésor, mon repos, ma béatitude ! » Loin de moi, monde, terre, richesses passagères ! laissez-moi embrasser Jésus pauvre, abject et méprisé. O Jésus ! ô mon amour ! ô ma vie ! ô mon tout !

PRATIQUE.

Se faire inscrire dans l'Association des églises pauvres, et y attirer de nouveaux membres. Veiller à ce que notre église paroissiale ait au moins des ornements décents, et à ce que le linge y soit toujours d'une blancheur irréprochable.

DIX-NEUVIÈME JOUR.

LE TRIOMPHE.

Douleur du Cœur de Jésus lors de son entrée dans Jérusalem. Exhortation à l'amour de la Croix.

> Dites à la fille de Sion : « Voici ton Roi qui vient à toi plein de douceur, et monté sur une ânesse. »
> Je suis voué aux tourments, et mes douleurs sont toujours sous mes yeux. — Votre vie ne tiendra plus qu'à un fil.
> (MATTH. XXI. PS. XXXVII. DEUT. XXVIII.)

Vous me demandez peut-être en voyant mon texte, âme chrétienne : « Eh quoi ! l'entrée triomphante, au nombre des douleurs du Sacré-Cœur ? » — Assurément oui. Écoutez.

Vous croyez, n'est-ce pas, que Jésus savait l'avenir, qu'il savait par conséquent ce qui devait lui arriver, cinq jours plus tard, dans cette ville perfide. Eh bien ! partez de là, et dites s'il y eut jamais de pompe funèbre plus triste, plus cruelle que ce triomphe.

Je suppose un instant que vous ayez acquis des titres à la reconnaissance d'une grande ville ; vous avez, par exemple, nourri tous ses pauvres pendant une famine, ou bien vous avez découvert et déjoué la trame

secrète d'un ennemi, qui allait la surprendre et la livrer aux flammes. En retour de ce bienfait, elle vous fait une ovation magnifique ; elle veut que vous soyez, comme autrefois Mardochée à Suze, conduit par ses rues, la couronne sur la tête, et la pourpre sur les épaules. Mais vous savez par révélation que, dans peu de jours, ses ingrats habitants doivent vous traîner au supplice des infâmes. Votre triomphe ne serait-il pas plus cruel que le supplice lui-même ? En passant par les rues semées de fleurs, vous verriez le tribunal, où des juges iniques devraient bientôt prononcer votre sentence; arrivé sur la place splendidement ornée pour vous, vous croiriez y voir s'élever votre échafaud; parmi les joyeuses clameurs du peuple, vous croiriez entendre les cris : « A la mort ! au gibet ! à la potence! »

Telle fut cette entrée triomphante du Sauveur, dans sa ville de Jérusalem. Aujourd'hui les Juifs étendaient leurs vêtements sous les pieds de sa pauvre monture, et bientôt ils devaient le dépouiller de ses propres habits; aujourd'hui ils publiaient ses bienfaits, et bientôt ils allaient l'accuser de crimes imaginaires; aujourd'hui la foule et jusqu'aux petits enfants criaient : « Hosanna au fils de David ! Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ; » et bientôt à ces cris devaient succéder ceux-ci : « C'est un blasphémateur, un perturbateur, ôtez-le, crucifiez-le ; nous n'avons pas d'autre roi que César ! » — Voici, se disait-il à lui-même, en avançant lentement à travers la multitude ivre de joie, voici la demeure du grand-

prêtre, où je serai jugé, condamné, souffleté, conspué; voilà le palais de Pilate, où je serai flagellé, couronné d'épines, livré aux insultes de la soldatesque; à côté s'élève le Gabbatha, du haut duquel, nu et sanglant, je serai montré au peuple; cet édifice dont j'aperçois le sommet, est l'hôtel où Hérode se jouera de ma royauté; et voilà, ajoutait-il en frémissant, voilà le Golgotha, où je porterai moi-même ma Croix, pour y mourir entre deux voleurs ! »

Dites-moi : n'était-ce pas là pour Jésus, un apprentissage, une affreuse *répétition* de sa passion, augmentée de l'amertume du contraste ?

D'ailleurs Jésus assistait en esprit aux conciliabules que tenaient en ce moment ses ennemis. Il les entendait se dire entre eux : « Que faire, pour détacher le peuple de sa personne ? Le peuple sait qu'il a ressuscité Lazare ; nous ne pouvons révoquer ce miracle en doute. Si nous faisions tuer ce Lazare ? Faisons mourir Jésus lui-même. Quand même il serait innocent, nous pouvons, sans crime, le sacrifier aux intérêts du peuple, qui sera exposé à la colère des Romains, s'ils apprennent qu'un nouveau roi des Juifs s'est élevé. Oui, il faut qu'il meure : mais il faut qu'il soit mort pour la solennité de Pâques, de peur que les Galiléens, qui seront alors en grand nombre ici, ne s'ameutent pour le défendre. »

A peine le Sauveur est-il entré dans le temple, que l'on commence la dispute contre lui. « Entendez-vous les cris de vos disciples ? Que ne leur imposez-vous si-

lence (1) ? » Il chasse les marchands de la maison de son Père, et on lui demande de quel droit il agit ainsi, qui lui a donné ce pouvoir (2) ?

Il en fut ainsi de toutes les joies du Cœur de Jésus : la connaissance qu'il avait de l'avenir, venait toujours les empoisonner. D'ailleurs il se plaisait lui-même à les assaisonner d'amertume : ainsi, au milieu des gloires du Thabor, il s'entretenait de sa passion avec Élie et Moïse (3). C'est qu'il ne suffisait pas à son amour de la souffrir une fois ; il voulut la savourer en quelque sorte à trois reprises : dans le mystère qui nous occupe, par la vue des lieux, au jardin des oliviers, par l'appréhension, et enfin dans son affreuse réalité.

EXHORTATION A L'AMOUR DE LA CROIX.

O vous, qui que vous soyez, qui pleurez, qui trouvez trop amer le salutaire breuvage des humiliations et des souffrances, jetez un coup d'œil sur votre Sauveur, et dites si vos douleurs sont semblables à ses douleurs !

Il est le Saint des saints, et il souffre sans se plaindre ; il souffre volontiers ; la pensée que ses souffrances vous sont utiles, les lui fait porter avec joie ; il a soif de tortures nouvelles ; il s'abreuve à longs traits dans l'affreux calice, il le vide jusqu'au fond, il l'épuise jusqu'à la lie.

(1) Luc. 19. — (2) Matth. 21. — (3) Luc. 9.

Et vous, qui êtes pécheur, (car quel est l'homme qui n'ait pas péché ?) vous ne pouvez, sans un profond dégoût, boire les quelques gouttes d'amertume que le céleste Médecin mêle à la coupe de vos jouissances.

Vous fuyez la Croix, comme un hideux fantôme ; ses clous, son diadème d'épines, le sang dont elle est empourprée, vous arrachent des cris de terreur, et vous n'entendez pas la voix du divin Crucifié qui vous dit : « Ne craignez rien : c'est moi ! »

Comment donc vous glorifiez-vous d'être le disciple du Christ ? Comment votre front ne rougit-il pas sous vos doigts, quand vous le marquez du sceau de la Rédemption ? Que signifient sur vos lèvres, ces paroles que l'Homme des douleurs vous a apprises : « Père, que votre volonté se fasse ! »

Prêtez l'oreille à la doctrine de l'Apôtre : « Nous « nous glorifions dans la tribulation, parce que la tri« bulation produit la patience ; la patience produit la « *probation;* la probation, l'espérance, et l'espérance « ne trompe point.

« Il faut que notre vieil-homme soit crucifié, afin « que soit détruit notre corps de péché, et que nous « ne soyons plus les esclaves du péché.

« Toutes choses tournent au profit de ceux qui « aiment Dieu, et qui ont été appelés à la sainteté sui« vant ses éternels décrets.

« Car, ceux qu'il a choisis, il les a aussi prédestinés « à être conformes à l'image de son Fils, afin que son « Fils soit le premier-né de beaucoup de frères.

« Or, ceux qu'il a ainsi prédestinés, il les a appelés ;
« et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il
« a justifiés, il les a glorifiés...

« Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ?
« Sera-ce la tribulation, sera-ce l'angoisse, la faim, la
« nudité, les dangers, les persécutions, le glaive ?...

« Ah ! les peines du temps sont insuffisantes à
« payer la gloire qui doit éclater en nous.

« En ce beau jour que toute créature attend, après
« lequel toute créature soupire, et qui doit voir la ré-
« vélation des enfants de Dieu ! (Rom).

« Or le Seigneur châtie ceux qu'il aime ; il flagelle
« ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.

« Si donc vous n'étiez soumis à cette discipline, qui
« fut le partage de tous les enfants de Dieu, vous se-
« riez des enfants supposés, et non des enfants légi-
« times (Hébr. XII). »

Vous l'avez entendu, âme chrétienne, pour être frère du Christ, il faut ressembler au Christ, il faut porter l'image du Christ, il faut aimer la Croix.

Autrement, comment subsisteriez-vous devant elle, au dernier jour, quand elle apparaîtra lumineuse au sein de la nue (1)? Si vous voulez qu'elle soit alors pour vous un signe de salut et de confiance, il faut maintenant l'aimer telle qu'elle fut au Calvaire : froide, rude, sanglante; c'est ainsi qu'il la faut porter!

(1) Matth. 24.

Pourquoi la craignez-vous? N'est-ce pas par elle que vous fûtes racheté? N'est-ce pas par elle que vous fûtes baptisé, oint de l'onction des forts?

Pourquoi la craignez-vous? N'est-elle pas l'arbre de vie? et n'avez-vous pas mille fois goûté la douceur de ses fruits dans la prière, dans le recueillement, et surtout à la Table du Seigneur?

Car le Froment des élus a mûri sur le Calvaire, et le Vin qui produit les vierges, fut foulé par la Croix : c'est la Croix qui l'exprima goutte à goutte du Cœur de votre Dieu!

La Croix ne brille-t-elle pas toujours à l'autel du Sacrifice? Et sans le Sacrifice, où serait le Sacrement?...

Mais dites-moi : que vous revient-il de vos plaintes incessantes? La patience allégerait votre fardeau ; la patience changerait l'amertume en douceur, au lieu que vos murmures changent le remède en poison.

Vous dites que vous aimez Jésus : eh bien! le voilà qui succombe sous le fardeau des péchés du monde et des vôtres : ne voulez-vous pas lui venir en aide?

Portez donc un instant sa Croix avec l'étranger de Cyrène; offrez au Très-Haut vos douleurs avec les siennes, pour le salut de vos frères;

Et au jour des rémunérations il vous dira, en vous tendant ses mains glorieuses : « Venez à moi, ô vous, qui êtes béni de mon Père; prenez possession du royaume qui vous fut préparé dès la naissance du monde;

« Car j'ai eu soif du salut des hommes, et vous m'avez donné à boire; je ployais sous le faix de leurs crimes, et vous m'avez soulagé! »

Affections et prières (1).

O divin Jésus, ô le Père de mon âme! n'ayez plus égard à cette volonté rebelle et ennemie de son propre bien ; que la vôtre se fasse en tout temps, en tout lieu, en toutes choses. Je lui fais aujourd'hui de tout mon cœur le sacrifice de la mienne. Conduisez-moi, mon Dieu, quand je m'égare, rappelez-moi quand je m'éloigne, arrêtez-moi quand je fuis, embrassez-moi quand je vous cherche. Traitez-moi selon votre volonté toujours sainte, toujours miséricordieuse, et ne me jugez pas selon la mienne, qui est si faible et si inconstante.

J'aime mieux vivre par votre volonté dans les chaînes, abandonné, persécuté, que d'être libre et heureux par mon choix. Un seul moment de vos divines communications peut me rendre douces les choses les plus amères ; et les chemins les plus perdus deviennent, par votre lumière, les plus droits et les plus assurés. Ainsi, Seigneur, s'il ne m'est pas avantageux d'être dans la joie, troublez, de la manière qu'il vous plaira, le repos et la sérénité de ma vie, mais tenez-moi sans cesse sous votre main, et ne permettez

(1) Tirées du P. Thomas de Jésus.

pas que ma volonté se fasse jamais au préjudice de la vôtre.

Très-Sainte Mère et très-fidèle servante de Dieu, faites que je ne veuille jamais que ce qu'il voudra.

PRATIQUE.

Faire, comme dit saint François de Sales, un gracieux accueil aux croix que Dieu nous envoie ; les lui offrir en union avec les souffrances du Sauveur, pour la conversion des pécheurs.

VINGTIÈME JOUR.

LE DERNIER ADIEU.

Le XVe chapitre de S. Jean. Mystère de notre union avec Jésus.

> Je vais mourir... Rassemblez-vous, mes enfants ; écoutez votre Père.
> (Gen. XLVIII-XLIX.)

Abordons en tremblant de respect, l'un des passages les plus sacrés du saint Evangile, celui qui renferme peut-être la plus touchante, la plus adorable manifestation des tendresses du Cœur de notre Dieu-Homme, de notre doux Frère, Jésus. Que ne pouvons-nous, comme celui qui a écrit cette sublime page, reposer un instant sur le Cœur d'où sont sorties ces paroles enflammées, afin d'y puiser un peu de ce feu sacré qui le brûle, et de le communiquer à nos lecteurs ! Ah ! nous sommes mille fois indigne de parler de ces choses-là : mais est-ce une raison pour laisser la lumière sous le boisseau ? Nous la ferons donc luire aux yeux de nos lecteurs, dont plusieurs peut-être n'ont jamais lu cet admirable chapitre de S. Jean. Mais qu'ils n'attendent point de nous de

longues explications : nous craindrions de profaner et de refroidir ce passage, *le dernier adieu* du Cœur de Jésus aux siens.

Car c'est bien là son dernier adieu. Jésus est arrivé au moment le plus solennel de sa vie mortelle. Il y a trois ans qu'il parcourt les villages et les bourgades de la Judée, qu'il annonce à tout venant la parole de la Bonne Nouvelle, qu'il enseigne à l'homme le chemin du ciel, en lui enseignant l'amour, toujours l'amour. Sa mission est sur le point de finir. Ses ennemis trament sa mort dans l'ombre; la Croix se prépare pour lui. Déjà l'un de ses disciples est convenu avec eux du prix de son sang : Judas vient de quitter son Maître et ses condisciples, pour aller chercher les ministres de Satan ; sa place est vide dans la salle du festin d'adieux.

Avant de quitter ses amis, Jésus a voulu leur donner et leur laisser un dernier gage d'amour, celui qui renferme tous les autres, qui est l'abrégé de ses merveilles, le suprême effort de sa tendresse. Après leur avoir lavé les pieds à tous, sans en excepter le traître, il les a nourris de sa propre chair, abreuvés de son propre sang, et leur a donné le pouvoir, et intimé l'ordre de renouveler souvent cette merveille, en faveur de ces hommes, pour qui il allait mourir.

Il est en eux ; ils sont en lui. Il va maintenant leur révéler le mystère de cette ineffable union, qui fait de l'homme une même chose avec son Dieu.

« Je suis la vraie Vigne, » dit-il.

La vigne est un arbuste de vile apparence, qui n'a

ni force, ni beauté, qui n'est précieux que par son fruit, créé pour réjouir le cœur de l'homme (1). Il n'existe que pour fructifier. De même le Seigneur Jésus apparut aux yeux des Juifs sans beauté et sans éclat : ils l'ont vu et ne l'ont pas reconnu. Mais que ne goûtaient-ils de son fruit, puisque c'est au fruit que l'on connaît l'arbre (2) ? Son fruit est un Vin qui fait germer les vierges (3). Je me suis assis à l'ombre de celui qui est l'objet de mes désirs, dit l'Épouse, et son fruit est doux à ma bouche (4). Il n'est pas venu pour briller aux yeux, mais pour sauver le monde (5) ; il a passé en faisant le bien (6).

« Et mon Père est le Vigneron. »

Comment traite-t-on la vigne ? On la traite durement ; on en retranche tout ce qui ne sert pas à la production du raisin ; on l'appauvrit, pour qu'elle nous enrichisse. Ainsi le Père éternel, le divin Vigneron a traité Jésus, la vraie Vigne, avec sévérité, avec une sorte de dureté : il l'a frappé, il l'a brisé, à cause de nos péchés. Il lui a assigné pour palais, une étable; pour berceau, une crèche ; pour courtisans, douze pêcheurs : pour sujets, ou plutôt pour frères, les ignorants qu'il avait instruits, les malades, les lépreux, les aveugles, qu'il avait guéris, les pauvres qu'il avait nourris ; pour couronne, un faisceau d'épines ; pour sceptre, un roseau ; pour manteau royal, ses plaies et

(1) Ps. 103. — (2) Matth. 12. — (3) Zach. 9. — (4) Cant. — (5) Joan. 18-3. — (6) Act. 10.

son sang ; pour trône, un infâme gibet, une croix. Quelle vigne fut jamais traitée avec plus de dureté ?

« Je suis la Vigne ; vous êtes les branches. »

Que peut-on imaginer de plus fort ? Quelle union plus étroite que celle d'un arbre avec ses branches ? Les branches sortent du cep de la vigne : son écorce s'ouvre, se déchire, pour donner passage aux bourgeons. Ainsi le côté sacré du Sauveur a été ouvert d'un coup de lance, et c'est de là que nous sommes sortis, que nous avons tiré notre être spirituel. — Les branches puisent la séve dans la tige qui les porte : et c'est au Cœur même de notre Jésus, que nous puisons à chaque instant la vie de nos âmes. — La vigne ne produit son fruit que par le moyen de ses rameaux ; et c'est par nous que Jésus veut produire des fruits dignes d'être servis sur la table de son Père. — Le vigneron taille et émonde les branches de la vigne ; le Père éternel en agira de même à notre égard, par des humiliations, des souffrances, des croix de toute espèce. Pourquoi ? pour nous faire sentir sa colère ? non, mais son amour ; afin que nous portions plus de fruit, et que nous soyons plus dignes de rester unis à la céleste Vigne. Car il retranchera les rameaux stériles.

« Tout rameau qui ne porte pas de fruit en moi, « mon Père le retranchera ; quant à ceux qui en por- « tent, il les émondera, afin qu'ils en portent davan- « tage. »

N'était-ce pas assez de raisons pour nous faire comprendre que nous ne sommes rien par nous-mêmes, et

pour nous déterminer à nous tenir toujours étroitement unis à lui ? Non : il craint notre inconstance, il craint pour nous les embûches du monstre, qui se plaît à désoler la Vigne (1) ; il craint pour ses tendres rameaux, les vents furieux que soulèvent les passions. Il nous sollicite, nous presse de rester en lui. On dirait que son bonheur est attaché au nôtre. Il emploie tour à tour la prière, la menace, les promesses. La prière :

« Demeurez en moi, et moi en vous. De même que « le rameau ne peut porter de fruit par lui-même, et « sans rester uni à la vigne, de même vous n'en por« terez aucun, si vous ne restez en moi. Au con« traire, celui qui demeure en moi et en qui je de« meure, celui-là porte beaucoup de fruit ; car sans « moi, vous ne pouvez rien faire. » — La menace :

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors, comme le rameau (inutile), et il se desséchera, et on le ramassera, et on le jetera au feu, et il brûlera. »

Le bois de la vigne, qui est si précieux aussi longtemps qu'il reste uni au cep, n'a plus aucune valeur quand il en est séparé : on ne peut même en faire une cheville, dit le prophète ; il n'est plus bon qu'à être jeté au feu. » — Les promesses :

« Si vous demeurez en moi, et que mes paroles de« meurent en vous, tout ce que vous voudrez, vous le « demanderez, et il vous sera accordé. »

(1). Ps. 79.

O mon Dieu ! comment rendre ce que j'éprouve ici ? Dois-je tressaillir de joie en songeant à mon bonheur et à ma gloire ? Dois-je pleurer en songeant à mon excessive misère ? Demeurer en vous, ô Jésus, n'est-ce pas vous posséder, n'est-ce pas posséder en vous la plénitude de tous les biens ? Et il faut encore, Seigneur, que vous me fassiez des promesses ? Vous êtes comme un puissant roi qui voudrait épouser une vile esclave, et qui lui dirait : « Donne-moi ton cœur : je t'offre le mien ; aime-moi toujours : je ne te demande que cela. Pour toi, ne mets d'autres bornes à tes désirs, que celles de ma puissance : tes demandes seront des ordres pour mon amour. » Ah ! Seigneur Jésus, que vous connaissez bien le cœur de l'homme, sa capacité sans bornes, qui ne peut être remplie que par vous, et sa petitesse, qui ne veut pas se contenter de vous, s'il ne reçoit en outre quelques douceurs, quelques caresses ! Et vous daignez vous abaisser jusqu'à vous plier à ses caprices, jusqu'à user de mille aimables artifices, pour fixer son inconstance ! De même que, pour retenir son enfant dans ses bras, une tendre mère lui donne des baisers, lui promet des friandises, vous dites ici, en d'autres termes : « Si vous voulez rester dans « mon Cœur, je vous y caresserai, comme la mère « caresse son tendre nourrisson sur ses genoux : et « vous serez comme des enfants que l'on porte à la « mamelle (1). »

(1) Isaï. 66.

Ce n'est pas tout encore. Afin d'obtenir plus sûrement de nous cette union indissoluble, qu'il désire tant, il s'adresse aux sentiments les plus nobles de nos cœurs. Son Père nous aime, il nous aime du même amour que son Fils unique (1); cet amour, il nous l'a prouvé en livrant ce Fils bien-aimé à la mort que nous avions méritée (2) : tant d'amour ne mérite-t-il pas quelque reconnaissance ? — Mais comment lui prouverons-nous notre reconnaissance ? — En procurant sa gloire. — En quoi ? — Un vigneron met sa gloire à avoir une vigne qui porte des fruits abondants. De même, dit Jésus,

« Mon Père sera glorifié si vous portez des fruits en « abondance, si vous vous montrez (véritablement) mes « disciples. »

Or, pour porter du fruit, si peu que ce soit, il nous l'a dit, il faut que nous restions unis à lui.

Dernière raison. Nous devons une grande reconnaissance au Père éternel, qui nous a entés sur la Vigne céleste et qui nous cultive ; nous en devons une grande aussi à Jésus lui-même. Il pourrait nous en donner une infinité de motifs ; il les résume tous en ces adorables paroles :

« Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. »

Nous engageons le lecteur à ne pas passer ces mots sans les méditer, sans en savourer toute la douceur. Continuons. Puisque je vous aime si tendrement, puis-

(1) Joan. 17. — (2) Joan. 3.

que j'ai tant fait pour votre bonheur, n'est-il pas juste, semble-t-il nous dire, que vous vous appliquiez à faire mon bonheur et ma joie? — Mais comment, Seigneur, puis-je, moi, vil vermisseau, faire votre joie? Il nous répond :

« Demeurez dans mon amour. »

C'est-à-dire : continuez de m'aimer, et de vous rendre dignes d'être aimés de moi. Voilà en quoi consiste mon bonheur, ma joie; et c'est pour obtenir ce résultat que je vous ai dit tout ceci. Mais laissons-le parler lui-même.

« Je vous ai dit tout ceci, afin que ma joie soit en « vous (afin que je puisse me réjouir en vous), afin que « votre joie aussi soit entière. »

Remarquez comme il nous met continuellemet sur la même ligne que lui. Il est la Vigne: nous sommes les rameaux. Son Père nous aime comme il aime son Fils unique; et Jésus nous aime comme son Père l'aime. Il veut trouver sa joie en nous; et il veut que nous trouvions la nôtre en lui. N'est-ce pas là nous traiter en frères? Cette remarque s'applique à toute la suite de ce discours.

Mais enfin, Seigneur, comment resterons-nous unis à vous?

« Si vous gardez mes commandements, vous demeu- « rerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé « les commandements de mon Père, et je demeure « dans son amour. »

Et vos commandemements, Seigneur, quels sont-ils?

— Ils ne sont point difficiles : ils se résument tous en un seul :

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Et vous ne direz pas sans doute, semble-t-il ajouter, que je vous aie peu aimés : mon amour pour vous n'eût pu aller plus loin, car

« Il est impossible de témoigner plus d'amour qu'en « donnant sa vie pour ses amis. »

Ah ! Seigneur, souffrez qu'avec un de vos apôtres, j'ose vous contredire (1) : il est un degré d'amour plus étonnant encore : c'est de donner sa vie pour ses ennemis. Et tel a été le vôtre, ô Jésus, car nous étions vos ennemis, quand vous êtes mort pour nous ! — Ne me parlez plus d'ennemis, semble-t-il nous répondre :

« Vous êtes mes amis, à condition de faire ce que je vous commande. » C'est-à-dire à condition de vous aimer les uns les autres.

Il ne veut plus qu'on lui parle d'ennemis : mais il ne veut même plus qu'on lui parle de serviteurs.

« Je ne vous appellerai plus *mes serviteurs*, car le « serviteur ne sait pas ce que fait son maître (n'entre pas « dans les secrets de son maître), mais je vous appelle « *mes amis,* parce que, tout ce que j'ai appris de mon « Père, je vous l'ai fait connaître. »

Il revient encore sur son commandement :

(1) Rom. 5.

« Ce que je vous recommande, c'est de vous aimer « les uns les autres. »

Ses disciples ne trouveront ici-bas que haine et mépris; mais, loin de s'en affliger et de laisser se refroidir leur charité, ils doivent s'en réjouir et aimer de plus en plus leurs persécuteurs. Car ce sera là un nouveau trait de ressemblance avec leur divin Maître, une marque de leur union avec lui.

« Si le monde vous hait, songez qu'il m'a haï avant « vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait en « vous ce qui lui appartiendrait; mais parce que vous « n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis et « tirés du monde, à cause de cela le monde vous hait. »

Je demande pardon au divin Cœur d'avoir, plus que je ne le voulais d'abord, mêlé mes faibles pensées à ses saintes paroles. Il me pardonnera sans doute, si je suis parvenu à faire un peu mieux goûter à quelques âmes, combien il est doux. Je laisse au pieux lecteur, pour bouquet spirituel, deux pensées : l'une de saint Jean (1) :

« Celui qui n'aime pas ses frères... n'aime pas « Dieu. »

L'autre de saint Paul (2) :

« Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus, soit « anathème ! »

(1) I Ep. 4. – (2) I Cor. 16.

Affections et prières (1).

Mon doux Rédempteur! vous m'ordonnez de vous aimer, et vous me menacez de l'enfer, si je ne vous aime point; mais quel enfer plus horrible, quel plus grand malheur pourrait-il m'arriver, que d'être privé de votre amour? Si donc vous voulez m'épouvanter, menacez-moi seulement de me laisser vivre sans vous aimer; cette seule menace m'effraiera plus que mille enfers. O mon Dieu! si les damnés pouvaient brûler de votre saint amour au milieu des flammes de l'enfer, ce lieu de tourments deviendrait pour eux un paradis; et si, au contraire, les Bienheureux ne pouvaient vous aimer dans le ciel, ce séjour de toutes les délices deviendrait pour eux un enfer. Mon bien-aimé Seigneur! je sais que, par mes péchés, j'ai mérité d'être privé de votre grâce, et ainsi condamné à ne pouvoir plus vous aimer; mais j'entends que vous continuez à exiger mon amour, et je sens en moi un grand désir de vous aimer; ce désir est un effet de votre grâce, un don que je reçois de votre bonté, donnez-moi donc aussi la force de suivre ce désir, et faites que désormais je vous dise avec vérité, du fond de mon cœur, et que je répète sans cesse : Mon Dieu! je vous aime, je vous aime, je vous aime. Vous désirez mon amour, ô mon Jésus! et je désire le vôtre; oubliez donc les déplaisirs que je vous ai causés par le passé; aimons-nous toujours : je ne vous quitterai point, vous

(1) Tirées des Œuv. de S. Alph.

ne me quitterez point ; vous m'aimerez toujours, je vous aimerai toujours. Mon cher Sauveur ! vos mérites sont mon espérance ; ah ! faites-vous toujours aimer et faites-vous aimer beaucoup, d'un pécheur qui vous a beaucoup offensé.

Vierge Immaculée, ô Marie, Mère de Jésus et ma Mère ! assistez-moi, priez Jésus pour moi.

VINGT ET UNIÈME JOUR.

LE TESTAMENT.

Le XVIIe chapitre de S. Jean, ou prière de Jésus pour son Église. Affections et prière.

> Voici la bénédiction qu'il a donnée aux enfants d'Israël, avant sa mort. — Tel est son éternel Testament.
> (DEUT. XXXIII. — Ps. CIV.)

Le moment est arrivé où Jésus doit quitter ses enfants, et son Épouse bien-aimée, l'Église naissante. Que vont devenir, pendant son absence, ces tendres objets de son amour? Le monde, qui hait le Maître, fera-t-il grâce aux disciples? Sans doute ils seront confondus avec lui dans une même aversion : il leur suffira de se dire les disciples de Jésus de Nazareth, pour exciter les plus furieuses haines (1); ou plutôt il leur suffira de s'aimer les uns les autres : à cette marque on les reconnaîtra (2), et on les traînera devant les juges (3). Et quelle sera leur défense? Il leur interdit l'usage du glaive, et jusqu'aux artifices du langage humain. Et ils auront contre eux les chefs de la nation juive, et bientôt

(1) Joan. 15.—(2) Joan. 13.—(3) Matth. 10.

après, toutes les forces de l'empire romain ; et leur sang coulera pendant trois siècles ; et toujours, dans la suite des temps, l'Église sera en butte aux attaques de tout ce qu'il y aura de puissant et de sage selon le monde. Que deviendra au sein de cette tempête la pauvre petite plante de l'Évangile, le germe fragile sorti du grain de sénevé (1)? Que deviendra ce faible troupeau de brebis, exposé à la rage de tant de loups (2) ?

Bien que Jésus fût maître de l'avenir, et que l'empire sur tous les peuples lui fût assuré, cependant, à la pensée de tant de douleurs, de tant d'injustes persécutions, son Cœur si tendre, si compatissant fut sans doute ému. C'est pourquoi, avant de nous quitter, il fit ce que fait un tendre père sur son lit de mort : il songea à nous donner un tuteur, et nous confia par testament au Père éternel. Il leva donc les yeux au ciel, et fit une prière pleine de tendresse et de sublimes enseignements.

Ecoutons-la : c'est une des dernières et des plus brûlantes émanations de ce Cœur qui nous a tant aimés (3) : c'est le *Testament* du Sacré Cœur de Jésus !

« Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin « que votre Fils vous glorifie ;

« Comme vous lui avez donné l'empire sur toute « chair, afin qu'il donne la vie éternelle à ceux que vous « lui avez donnés. »

L'heure est venue. Quelle heure ? — L'heure que Jésus appelait *son heure,* l'heure après laquelle il avait

(1) Matth. 13.— (2) Matth. 10.— (3) Joan. 17.

tant soupiré, l'heure enfin où il devait être baptisé d'un baptême de sang (1).

Mais comment le Père glorifiera-t-il son Fils? — En le livrant à la mort : car c'est par sa mort que Jésus sera connu. « Si le grain de froment ne tombe en terre « et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il portera « beaucoup de fruit, » a-t-il dit à ses disciples (2). Il a dit aux Juifs : « Le monde va être jugé ; le prince « du monde (Satan) va être jeté dehors ; et moi, « quand j'aurai été élevé de terre (mis en croix), j'atti-« rerai tout à moi (3). » — C'est donc après la Croix que soupire le Cœur de Jésus ; c'est la mort qu'il demande, afin de nous donner la vie, car

« La vie éternelle consiste à vous connaître, (ô mon « Père).... et à connaître celui que vous avez envoyé, « Jésus, le Christ. »

Sans doute, pour arriver à la vie éternelle, il ne suffit pas de connaître Dieu, il faut l'aimer, il faut le servir. Mais quel cœur serait assez insensible, pour ne pas l'aimer, s'il connaissait les ineffables richesses de son amour ?

« Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai consommé l'œu-« vre dont vous m'aviez chargé.

« Maintenant donc, Père, glorifiez-moi en vous, de la « gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde « fût.

« Je vous ai fait connaître à ceux que vous m'avez

(1) Luc. 12. — (2) Joan. 12. — (3) Ibid.

« donnés, après les avoir tirés du monde. Ils étaient à « vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé « votre parole...

« Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, « mais pour ceux-ci, que vous m'avez donnés, parce « qu'ils sont à vous ;

« Et tout ce qui est à moi, est à vous, et ce qui est à « vous, est à moi ; et j'ai été glorifié en eux. »

Quoi de plus tendre, de plus touchant que cette prière? En ce moment, je ne prie pas pour le monde en général, mais seulement pour mes amis ; c'est vous qui les avez choisis ; c'est vous qui me les avez donnés ; ils sont encore à vous ; ils m'ont été fidèles !

« Je ne suis plus dans le monde; et eux sont (encore) « dans le monde, et moi je vais à vous. Père saint! « gardez en votre nom, ceux que vous m'avez donnés... »

C'est-à-dire, je vais les quitter pour aller à vous : qui donc veillera désormais sur eux? Père saint ! ils sont vôtres, ils doivent vous être chers : gardez-les donc en votre propre nom !

« Afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. »

Ainsi le Sauveur ne demande pas au Père de préserver ses disciples des persécutions et des croix : car c'est en cela que consiste leur gloire ; c'est en cela qu'ils doivent mettre leur joie, comme il le leur a dit (1). Que demande-t-il donc? Qu'ils soient *un* entre eux, par un même esprit, un même cœur, un même amour, de ma-

(1) Matth. 5.

nière à être tous ensemble une vivante image de l'union que forme l'Esprit d'amour entre le Père et le Fils. L'amour donc, toujours l'amour, c'est là ce qu'il leur recommande et c'est là ce qu'il demande au Père pour eux !

« Quand j'étais avec eux, je les gardais en votre « nom. Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, « et aucun d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de per- « dition, pour que l'Écriture fût accomplie. »

Les accents du Cœur de Jésus deviennent de plus en plus touchants. Vous me les aviez confiés, et je les ai fidèlement gardés ; maintenant, forcé de les quitter, je les remets entre vos mains : à votre tour, ô Père, gardez-les. Aucun n'a péri, hormis le fils de perdition ! C'est comme un cri de douleur arraché à ce Cœur aimant, par la perte de Judas : il semble s'excuser de cette perte et dire : « Je ne l'ai pas moins bien gardé que les autres; j'ai fait ce que j'ai pu, pour le ramener : mais hélas ! c'était un fils de perdition, comme il avait été prédit. » Ainsi, il le pleure, au lieu de le maudire, comme son crime l'eût mérité !

« Mais maintenant je viens à vous, et je dis ceci, « étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux- « mêmes la plénitude de ma joie. »

Ainsi, sur le point d'être livré à ses ennemis, le doux Jésus ne songe qu'à procurer le bonheur des siens, qu'à remplir leurs cœurs de joie !

« Je leur ai donné votre parole, et le monde les a

« haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme
« moi-même je ne suis point du monde. »

C'est une nouvelle raison pour toucher le cœur du Père. Ils seront désormais en butte à la haine du monde, parce qu'ils ont cru à votre parole, ô mon Père : il est donc juste que vous soyez leur défenseur.

« Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de
« les préserver du mal. »

C'est-à-dire du péché, de l'infidélité, le seul mal qui mérite ce nom.

« Or, ce n'est pas seulement pour eux, que je vous
« prie, mais encore pour ceux qui, par leur parole,
« croiront en moi ;

« Afin que tous ensemble ils soient *un*, comme vous,
« mon Père, êtes en moi, et moi en vous ; afin qu'eux
« aussi soient *un* en nous ; et qu'ainsi le monde croie
« que c'est vous qui m'avez envoyé. »

En faisant cette prière, Jésus avait donc chacun de nous présent à sa pensée ; et que demandait-il pour nous? Encore une fois l'amour, l'union, l'unité dans l'amour de Dieu, et dans l'amour fraternel. C'est comme s'il disait : O mon Père, vous êtes en moi ; je suis en vous ; nous ne sommes qu'un seul et même Dieu, par l'unité de notre substance. Je vous prie de faire que par l'amour, les miens soient ainsi les uns dans les autres, de manière à ne faire qu'un seul cœur, une seule âme, et qu'unis ainsi, ils soient en nous. Car, comme saint Jean le dit ailleurs, Dieu est charité, et celui qui demeure en la charité demeure en Dieu, et

Dieu en lui (1). Qu'est-ce qui divise les hommes? C'est l'égoïsme, c'est l'amour déréglé du *moi*. Par la charité, les différents *moi* se confondent et ne font plus qu'un, chacun ne s'aimant plus soi-même que dans le corps, que comme le membre du corps mystique, « où il n'y a ni Juifs, ni Gentils,... ni barbares, ni Scythes, ni esclaves, ni hommes libres, mais où le Christ est tout et en tous (2). » Mais cette merveille n'est possible qu'au moyen de l'amour divin. Par lui, tous les cœurs humains seront comme une multitude de petits anneaux réunis, non pas deux à deux, et de manière à former une chaîne d'autant plus fragile, qu'elle est plus longue, mais unis tous ensemble et rapprochés par un grand anneau qui les pénètre et les enlace tous d'une manière inséparable. Alors cesseront les dissensions, les querelles, les haines, les procès, les meurtres, et ces immeuses fratricides, qui sous le nom de guerres, déshonorent la famille humaine; alors se réalisera le grand idéal chrétien : *Dieu tout en tous* (3); la terre deviendra un paradis d'innocence et de bonheur; et les anges quitteront les célestes demeures pour venir se fixer parmi nous. Tel était en ce moment le doux rêve du Cœur de Jésus, et c'est ce qui s'est vu dans les temps, hélas! trop fugitifs, que nous désignons sous le nom de *la primitive Église*.

« Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez don-
« née, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. »

(1) I Epît. — (2) Colos. 3.— (3) I Cor. 15.

Jésus parle comme homme. La gloire que le Père lui a donnée, est d'avoir élevé en lui l'homme, la nature humaine, à la dignité de Fils de Dieu, en l'unissant, au moment même de sa conception dans le sein de la Vierge, à la personne du Verbe. Ainsi le Fils de l'homme, le Fils de Marie est une personne divine : c'est le vrai Fils de Dieu par nature. Or cette qualité de Fils de Dieu, que Jésus a par nature, il nous l'a donnée par la grâce de l'adoption, au baptême, et nous l'a confirmée dans les autres sacrements, en particulier dans la sainte Communion, qui est proprement le sacrement de l'unité. Par cette grâce, nous devenons non seulement les enfants du Père, mais encore les membres d'un seul corps dont le chef est Jésus-Christ.

Ecoutons le reste de l'admirable prière.

« Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient « consommés dans l'unité, et que le monde connaisse « que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, « comme vous m'avez aimé.

« Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que « vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin « qu'ils contemplent ma gloire, que vous m'avez don« née, parce que vous m'avez aimé avant la création « du monde.

« Père juste, le monde ne vous a pas connu ; mais « moi, je vous ai connu ; et ceux-ci ont connu que « vous m'avez envoyé ;

« Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le « leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous

« m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en « eux. »

Affections et prière.

O Jésus, ô Dieu d'amour ! quelle différence laissez-vous donc désormais entre vous et vos indignes serviteurs ? Vous avez pris part à notre bassesse, et vous nous avez donné part à votre gloire. Si nous sommes enfants d'Adam par nature, vous avez voulu devenir dans le temps, fils d'Adam par nature, par cette nature humaine dont vous vous êtes volontairement revêtu. Si vous êtes éternellement et par nature le Fils du Père éternel, vous nous avez faits les enfants du Père éternel, du moins par la grâce de l'adoption. Si le Père est en vous, vous êtes en nous ; si vous êtes une même chose avec le Père, nous sommes tous ensemble une même chose en vous et en votre Père ; si le Père vous aime du même amour dont il s'aime lui-même, il nous aime aussi du même amour dont il vous aime ; enfin s'il vous a placé dans sa gloire, à sa droite, vous voulez que nous partagions votre gloire, et que nous nous asseyions sur votre trône (1) !

O Cœur de Jésus, ô abîme d'amour, où l'on aime à se plonger, à se perdre, à s'oublier soi-même ! N'est-ce pas là, ô Jésus, l'abîme dont saint Paul désire que nous connaissions la *largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* (2) ? Oh ! que les hommes ne peuvent-

(1) Apoc. 3. — (2) Eph. 3.

ils le comprendre! Que leur feraient alors les richesses? De quel œil regarderaient-ils les titres d'*empereur*, de *roi*, de *prince*, de *seigneur*, et tous ces hochets dont se glorifie la puérile vanité des mondains ?

Mais, ô Dieu! que je suis loin de le comprendre moi-même! Si je le comprenais, Seigneur, si j'avais une fois bien mesuré la *largeur* de votre Cœur, le mien serait-il si étroit? aurais-je tant de peine à vous faire tel ou tel sacrifice que, depuis si longtemps, vous réclamez de ma lâcheté, de mon orgueil, de ma sensualité? Serais-je si dur pour les pauvres, si fier avec mes égaux, si arrogant avec mes inférieurs, tantôt rebelle, et tantôt rampant auprès de mes supérieurs?

O mon Dieu, envoyez, s'il vous plaît, votre Esprit dans nos cœurs, afin que nous comprenions mieux le mystère de votre charité, qui est au-dessus de toute science; et renouvelez ainsi la face de la terre!

PRATIQUE.

Ne voir dans les hommes que Jésus lui-même: Jésus notre *Seigneur*, dans nos supérieurs; Jésus notre *Frère*, dans nos égaux; Jésus humilié et souffrant, dans nos inférieurs et dans les pauvres; et régler d'après cette idée très-réelle et très-chrétienne, nos rapports avec ces différentes classes de personnes.

VINGT-DEUXIÈME JOUR.

GEHTSÉMANI.

I.

Un caractère de l'Evangile. Réflexions générales sur le mystère de Gethsémani. Crainte. Ennui. Affections.

> Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu... (Joan. I.) Il commença à craindre, à ressentir de l'ennui (Marc. XIV) et de la tristesse; et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! » (Matth. XXVI.)

L'Évangile est un livre étonnant! Il raconte les gloires de son héros, sans enthousiasme, avec un calme qui impose le respect et la foi : on sent que Dieu seul a pu dire des choses si magnifiques, en des termes si simples. Il en raconte les humiliations avec la même simplicité, le même calme, sans faire de préambule, sans se préoccuper de l'effet que pourra produire sur l'esprit du lecteur cette apparence de contradiction. On peut même dire qu'il entre dans plus de détails sur les abaissements du Fils de l'homme, que sur ses gloires, à la différence des écrivains humains, qui aiment à cacher

ou à présenter sous des couleurs favorables, parfois même à transformer complétement, ce qui serait propre à diminuer la renommée de leurs héros, pour s'étendre ensuite avec complaisance sur tout ce qui est de nature à le relever.

Saint Jean surtout est remarquable sous ce rapport. On l'a comparé à l'aigle, et avec raison. D'un seul trait d'aile il s'élance au plus haut des cieux, pénètre au sein de la lumière incréée, où se cache la divine essence, et là, fixant son regard audacieux sur l'éternelle Trinité, et en particulier sur l'adorable personne dont il veut faire l'histoire, il pousse ce cri sublime qui, comme la parole créatrice du Verbe lui-même, porte la lumière au milieu des ténèbres : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; tout a été fait par lui ;... en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes... » Puis, redescendant avec la même rapidité qu'il était monté, écoutez ce qu'il dit à la terre : « Et le verbe s'est fait...... » Qu'attendez-vous ? S'est fait chérubin, séraphin ? — Non ; il ne dira pas même *homme,* le mot est encore trop noble : un homme est avant tout une intelligence. Quoi donc ? « Et le Verbe s'est fait *chair !* »

Au reste il en est ainsi d'un bout à l'autre de l'Évangile. Ici, Jésus marche sur les eaux de la mer, et là, nous le voyons épuisé de fatigue ; ici, il nourrit plus de cinq mille hommes avec cinq pains, et là, il est lui-même pressé par la faim, et réduit à chercher quelque fruit oublié sur un figuier ; ici, il chasse

d'un mot toute une légion de démons, et là, il fuit devant une poignée d'ennemis ; ici, il reçoit les adorations d'Élie et de Moïse, et là, il se voit couvert de honte, de mépris, souillé de crachats par une vile populace ; ici, il traite avec Dieu du rachat du monde, et là, il est lui-même vendu ; ici, il ressuscite les morts, et là, lui-même est mis à mort. Ne demandez pas aux écrivains sacrés comment des choses si opposées peuvent s'accorder dans une même personne : ils vous disent ce qu'ils ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles, ce que leurs mains ont touché (1), et cela doit vous suffire ; Jésus est le Verbe de Dieu, mais le Verbe fait chair. Si vous leur demandez : Mais comment donc le Verbe, étant Dieu, a-t-il consenti à tant d'humiliations ? ils vous répondront par ce mot du Maître lui-même : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde ! » Si vous insistez et que vous leur demandiez : Mais comment l'homme a-t-il pu inspirer un si vif intérêt à son Dieu, comment a-t-il pu être l'objet d'un si tendre amour de la part du Verbe éternel ? ils vous diront : « Dieu est amour ; nous croyons à l'amour qu'il a pour nous (2) ; notre science ne va pas au delà ! »

Mais la scène où se montrent le plus à découvert les adorables faiblesses, les amoureuses humiliations du Fils de Dieu, c'est l'agonie au jardin de Gethsémani. Dans le reste de sa passion, il est en proie à la cruauté

(1) I Joan. 1. — (2) I Joan. 4.

d'hommes qui ne le connaissent pas (1), et, bien qu'on s'étonne de leur aveuglement et de leur malice, cependant on sait d'ailleurs que la dépravation du cœur humain peut aller jusque-là. Ici, Jésus est seul-à-seul avec la Justice divine, et l'on assiste au spectacle d'un Dieu devenu l'objet de la colère de son Père, et gémissant sous le poids de son bras vengeur. Devant ses juges iniques, il garde la noble fierté de l'innocence opprimée ; mais au jardin des Olives, il baisse la tête, il rougit de lui-même (2), il tremble, il demande grâce....

Entrons donc dans la contemplation de ce doux et terrible mystère, et, laissant de côté toutes les considérations que nous pourrions faire sur l'horreur que doit nous inspirer le péché, puisque Dieu le punit partout où il le rencontre, même dans son Fils, victime innocente et volontaire de nos iniquités, appliquons-nous à pénétrer dans le Cœur affligé du Sauveur, à comprendre un peu combien était grand et fort l'amour qui l'a mis dans un état si digne de compassion.

Jésus vient de célébrer pour la première fois le Sacrifice de la loi nouvelle, et de faire pour nous tous, les apprêts du banquet céleste : car c'est en vue de chacun de nous qu'il a dit à ses apôtres, et en eux à tous les prêtres futurs : « Faites ceci en mémoire de moi. » Il s'est levé de table en leur disant : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'accomplis les ordres qu'il m'a donnés, levez-vous, sortons d'ici. »

(1) 1 Cor. 2.— (2) Ps. 68.

Puis, dans un discours qui nous rappelle les palpitations du cœur de nos mères, lorsqu'elles nous serraient sur leur sein, comme pour nous faire rentrer dans ce doux asile, il nous a révélé son immense tendresse, les prodigieuses richesses du mystère de notre adoption ; il nous a comme abîmés dans son Cœur, il a en quelque sorte écrasé notre néant sous le poids des gloires de notre unification avec lui. Là tout était joie, transport : là (pourquoi ne le dirais-je pas avec Marie-Madeleine de Pazzi, avec le Séraphin d'Assise ?) là tout était folie d'amour. Si l'on trouve le mot trop fort, qu'on se rappelle seulement une phrase de ce discours trop peu connu : « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime : demeurez dans mon amour !... Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera... et moi aussi je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui.... et nous viendrons à lui, et nous fixerons en lui notre demeure !... »

Mais voici que la scène change : Jésus vient de passer le torrent de Cédron, et c'est là, dans ce jardin, que la Justice divine attend sa victime ! A peine y est-il entré, son visage, tout à l'heure rayonnant, s'assombrit; son front paraît chargé de noirs soucis ; son teint devient pâle, sa respiration haletante; ses yeux, qu'il avait tenus levés au ciel, ou fixés avec tendresse sur ses disciples, ses yeux se baissent vers la terre. « Il commença à craindre, à être accablé d'ennuis et de chagrin. » Grand Dieu ! comment exprimer ce que renferment ces mots si simples du saint Évangile ?

Pavere. O mystère ! le Fils unique de Dieu, Jésus

craint ; Celui qui, en ce moment même, repose dans les splendeurs du sanctuaire, au sein de l'Eternel, Celui que les Chérubins ne regardent qu'en tremblant, Celui dont le nom fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, Celui-là craint ; Celui qui naguère disait aux siens : « Ne craignez rien, j'ai vaincu, » qui est venu nous délivrer de la perpétuelle servitude où nous tenait la crainte de la mort (1), le voilà qui craint lui-même, qui tremble, qui pâlit de terreur !

Et quel est donc le sujet de sa crainte ? D'abord la mort sans doute, car Jésus, qui est vrai Dieu, est aussi vrai homme. Or, en ce moment, par un miracle incompréhensible, la nature humaine en lui est abandonnée à sa faiblesse ; elle ne tire plus de secours de la nature divine, à laquelle elle est unie dans la personne du Verbe ; et dans cet abandon, elle ne peut envisager sans frayeur l'affreuse mort qu'on lui prépare. Ainsi le Sauveur, qui a fait tant de prodiges pour soulager les hommes, en fait un ici pour se tourmenter lui-même. C'est le pélican qui se déchire les entrailles, pour abreuver ses poussins de son propre sang !

Mais ce qui l'épouvante surtout, c'est la colère de son Père. — Jésus a-t-il donc été, en toute vérité, soumis à la colère de son Père ? Oui ! En effet, il est certain que la colère divine est attachée d'une manière nécessaire au péché, de sorte que Dieu cesserait d'être Dieu, s'il cessait de haïr le péché. Donc, en se chargeant

(1) Hébr. 2.

volontairement de toutes nos iniquités, Jésus à dû nécessairement se charger aussi de la colère divine, et pour parler comme saint Paul, de la malédiction divine. Aussi se plaint-il en ces termes, par la bouche du Psalmiste : « Vos fureurs ont passé sur moi, et vos épouvantements m'ont troublé ; c'est comme une eau où je me suis vu plongé tout le jour (1)... »

O Jésus ! vous avez vu que nos crimes et la colère du Tout-Puissant étaient un trop pesant fardeau pour nos faibles épaules ; et touché de compassion, vous avez dit à la Justice divine : « Me voici (2), laissez aller ceux-ci (3), que sur moi retombent leurs péchés (4), les malédictions qu'ils ont méritées (5) ; que je sois anathème pour mes frères (6) ! » Et il fut fait selon votre désir ; mais vous-même, ô Fort d'Israël, vous avez ployé sous le faix !

Et tædere. Jésus ressent toutes les angoisses de l'ennui, comme un homme qui ne voit de toutes parts que maux sans remède, que difficultés sans issue ; qui ne trouve plus en lui-même ni force ni lumière, et n'espère plus de secours de l'extérieur : *Sicut homo sine adjutorio* (7). Et d'où lui vient cet ennui ? Ah ! Jésus, qui a trouvé dans son amour le moyen de se rendre présent à nous, dans tous les lieux de la terre, de descendre corporellement chaque jour en nous, pour nous consoler dans l'attente de la vision béatifique, du cé-

(1) Psal. 88. — (2) Psal. 29. — (3) Joan. 18. — (4) I Reg. 25. — (5) Gen. 27. — (6) Rom. 9. — (7) Psal. 87.

leste bonheur, Jésus, dis-je, a trouvé dans ce même amour le moyen de se priver, non pas de la vision béatifique, mais des douceurs de cette vision. Ainsi son âme sainte, bien que toujours unie à la divinité, savourait cette peine profonde, intime, amère, qui consume lentement les habitants du purgatoire, mais dans un degré d'autant plus élevé, qu'elle savait mieux la grandeur du bien dont elle se voyait privée. Elle languissait comme l'enfant nouvellement sevré (1); elle se trouvait dans cette impuissance accablante, dans cette solitude affreuse, inexorable, dont nous goûtons quelque chose, quand Dieu nous cache son visage; elle était altérée et haletante, comme le cerf poursuivi longtemps par le chasseur, et qui soupire après les fontaines d'eau vive (2).

Affections.

O Jésus! j'avais mérité d'être à jamais privé de la vue du souverain Bien, et pour me préserver d'un si grand malheur, vous avez voulu goûter les amertumes de cette privation, qui constitue le principal tourment des réprouvés, et que saint Jean appelle la *seconde mort* (3); et ainsi s'est réalisée cette parole de saint Paul: « Il a goûté la mort pour nous tous (4). » Sans doute votre âme sainte ne fut jamais séparée de votre divinité, et cependant elle a connu, d'une manière ineffable, tout ce qu'il y a de cuisant dans la *soif de*

(1) Ps. 130.—(2) Ps. 41.—(3) Apoc. 20.—(4) Hébr. 2.

Dieu : Sitivit in te anima mea (1) ! Ah ! si le désir de posséder Dieu, si le sentiment de son absence était un martyre pour Térèse, qu'avez-vous dû souffrir en ce moment, vous, habitué à contempler sans voile la face adorable de votre Père ! Et j'ose me plaindre quand, pour quelques instants, vous vous cachez à mon âme ! O Jésus ! Jésus ! quand même j'aurais à ma disposition les cœurs de tous les habitants des cieux, je ne saurais vous aimer assez ; je ne saurais assez reconnaître l'amour que vous m'avez témoigné dans cette heure douloureuse.

PRATIQUE.

Souffrir avec patience les sécheresses et les dégoûts dans la prière.

(1) Ps. 41.

VINGT-TROISIÈME JOUR.

GETHSÉMANI.

II.

Tristesse. Sujet de cette tristesse. Affections.

> Il commença à craindre, à ressentir de l'ennui et de la tristesse ; et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! »
> (Marc. XIV. Matth. XXVI).

Retournons au jardin, où le nouvel Adam expie la folie de l'ancien, et, agenouillés auprès de lui, méditons encore ses adorables faiblesses (1).

Cœpit... mœstus esse : Jésus commença à ressentir de la tristesse ! Comment le Fils de Dieu peut-il être triste ? Comment le nuage de la tristesse peut-il voiler ce Cœur, le Soleil de Justice, de qui le lever dissipa les ténèbres qui couvraient toute la face de la terre (2), refoula les noirs esprits dans l'abîme, fit refleurir l'arbre de la vie et de l'incorruption (3), fit tressaillir Abraham dans la tombe (4) ? Quel chagrin peut avoir celui qui est venu annoncer la paix et le bonheur à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près (5) ?

(1) II Cor. 13. — (2) Luc. 1.— (3) II Tim. 1.—(4) Joan. 8. — (5) Eph. 2.

Ah ! nous devrions plutôt demander comment il ne serait pas triste, comment, ayant sans cesse sous les yeux tant de sujets de s'affliger (1), il a pu vivre trente-trois ans !

Jésus est le Fils unique de Dieu, et il voit des créatures formées par lui, à l'image de son Père, passer leur vie à l'outrager. Il sait le nombre de leurs péchés, et la gravité de chacun en particulier. Sainte Catherine de Gênes s'évanouit, un jour que le Sauveur lui avait fait voir la laideur d'un seul péché véniel. Quel chagrin donc la vue de tant d'abominations ne devait-elle pas causer au Cœur de Jésus, plus éclairé, plus sensible, plus aimant que celui de cette sainte !

Jésus est le frère des hommes, et il voit qu'un très-grand nombre d'entre eux sont déjà perdus, brûlent depuis des siècles en enfer, et y brûleront pendant toute l'éternité.

Jésus est le chef de l'Église ; tous les enfants de l'Église sont ses membres, sa chair et ses os (2) ; il les connaît tous par leurs noms (3), et il prévoit qu'en dépit de sa passion, de sa mort, de ses sacrements, de son immense amour, beaucoup d'entre eux se détacheront de lui, pour aller grossir la foule des réprouvés !

Nous l'avons dit ailleurs : le cœur humain est naturellement sensible et compatissant ; mais soit que Dieu en ait borné la sensibilité, de peur que la vie ne nous fût intolérable, soit surtout que ce bel ouvrage ait été

(1) Ps. 37. — (2) Eph. 5. — (3) Joan. 10.

gâté par le péché originel, les maux des personnes qui nous sont étrangères, ne nous touchent d'ordinaire que médiocrement. Ainsi, quand une catastrophe subite tombe sur une grande ville, quand un incendie nocturne y étend ses ravages, quand un tremblement de terre en ruine les édifices, ou qu'une armée barbare y pénètre par la brèche, la mère tremblante presse ses jeunes enfants entre ses bras ; et, pourvu que ces gages chéris ne lui soient point enlevés, pourvu qu'elle puisse fuir avec eux, à travers les débris fumants et les morts, elle pourra se consoler de la destruction de sa patrie, de la mort d'un grand nombre de ses concitoyens.

Il est donc impossible à un homme de se faire la moindre idée de la douleur du Cœur de Jésus au jardin, à moins d'avoir puisé dans ce même Cœur un peu de ce zèle qui faisait dire à saint Paul : « Qui est faible, sans que je sois faible ? qui est scandalisé, sans que je me sente brûler ? (1) » Encore les hommes apostoliques se consolent-ils en définitive, quand un peuple ou une ville méprise leurs paroles. Ils secouent la poussière de leurs pieds ; et, se mettant en route vers une autre ville (2), ils disent à ces aveugles volontaires : « Votre sang retombera sur vos têtes (3), quant à moi, mes mains en sont pures (4). Je n'ai rien négligé pour vous amener à la pénitence ; je vous ai avertis le jour et la nuit (5) ; j'ai combattu le bon com-

(1) II Cor. 11. — (2) Act. 13. — (3) Act. 18.—(4-5) Act. 20.

bat ; la couronne de justice m'attend au bout de la carrière (1). Chacun portera son fardeau au tribunal du Christ (2) ! »

Il n'en est pas de Jésus comme de cette mère : pour lui il n'y a pas de concitoyens : tous les hommes sont ses frères, ses enfants, son sang ! Non content de garder comme la pupille de son œil, de cacher sous son aile (3), ceux qui lui sont restés fidèles, il pleure amèrement ceux que l'ennemi lui a ravis. Car les pécheurs ne cessent pas d'être à lui. Rappelez-vous les anathèmes qu'il lance contre le monde à cause de ses scandales (4), ses lamentations sur les enfants de l'infidèle Jérusalem (5), sa tendresse pour le perfide Judas, au moment où celui-ci le livre par un baiser (6) ; rappelez-vous ces touchantes paraboles où il s'est peint lui-même tantôt sous la figure d'une pauvre femme, qui allume sa lampe et balaye toute sa maison, pour retrouver une petite pièce de monnaie qu'elle a perdue ; tantôt sous celle d'un berger cherchant sa brebis égarée, abandonnant, pour courir après elle, les quatre-vingt-dix-neuf restées au bercail, la rapportant, plein de joie, sur ses épaules, rassemblant ses amis et ses voisins pour leur dire : « Réjouissez-vous avec moi : je l'ai enfin retrouvée (7) ! » Rappelez-vous enfin cette fameuse histoire du prodigue, où Jésus semble dire que les justes seraient jaloux, si c'était possible, en

(1) II Tim. 4. — (2) Rom. 14. — (3) Deut. 32. — (4) Matth. 18. — (5) Luc. 19. — (6) Matth. 26. — (7) Luc. 15.

voyant les caresses qu'il fait au pécheur qui revient (1) ! Il a dit lui-même que le retour d'un seul pécheur lui cause une joie plus sensible que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes (2) : n'est-ce pas tout dire ?

Il n'en est même pas de Jésus comme des apôtres. Paul peut bien se consoler, jusqu'à un certain point, de l'endurcissement d'un peuple, en travaillant à la conversion d'un autre peuple ; mais la conversion d'un pécheur, tout en réjouissant le Cœur de Jésus, ne le console pas de la perte d'un autre. Paul est le *débiteur* de tous les peuples (3) : Jésus est le *Père* de tous les hommes ; Paul a engendré les Corinthiens, les Galates, les Philippiens, et quelques autres, par l'Évangile (4) ; Jésus a engendré tous les hommes par la Croix. Saint Jean Chrysostome a comparé le cœur du grand apôtre au globe terrestre ; mais enfin, quelque grand qu'il soit, ce cœur a des bornes : le Cœur de Jésus n'en a point. Paul n'a pas été crucifié pour ses chers Corinthiens (5) ; Jésus a été crucifié pour tous (6). Au jour de son Incarnation, son Père lui a offert la joie (7), c'est-à-dire les plaisirs, la gloire, les honneurs, les richesses, une vie douce et commode ; mais Jésus lui a répondu : « *Da mihi animas :* donnez-moi les âmes (8) ! » Le Père éternel lui a ensuite montré à quel prix il faudrait les acheter ; et Jésus a répondu : « *Præsto sum :* me voici

(1) Luc. 15. — (2) Ibid. — (3) Rom. 1. — (4) I Cor. 4. — (5) I Cor. 1. — (6) II Cor. 5. — (7) Heb, 12. — (8) Gen. 14.

prêt, ordonnez. » Et le Père lui a ordonné de mourir, et Jésus s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix (1).

C'est pourquoi son Père lui a donné tous les peuples en héritage (2); et depuis ce moment Jésus ne cesse de dire : *Affer, affer!* apportez-moi, apportez-moi ces âmes que j'ai achetées au prix de tout mon sang (3)! Il ne dit jamais : C'est assez, me voilà au bout de la carrière, le combat est terminé, la couronne de justice m'attend! mais bien : *animas! animas!* des âmes! des âmes! ces âmes qui toutes sont miennes! j'en ai soif : *Sitio* (4)! Pour lui donc il n'y a ni juifs, ni gentils, ni barbares, il n'y a que des hommes, et tous les hommes sont sa chair et ses os (5). Il s'est fait la caution de tous (6); il répond du salut de tous, il faut qu'il rende compte à son Père de tous ceux qui lui ont été confiés; et si l'un d'eux se perd, il se croit obligé de s'en excuser, en quelque façon : « Ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu, à l'exception du fils de perdition, pour que l'Écriture fût accomplie (7). » Quand donc une âme se perd, c'est Jésus qui la perd; c'est sur lui, c'est sur son Cœur aimant que le sang de cette âme retombe! Voilà pourquoi il a tant prié, tant travaillé, tant souffert; voilà pourquoi il a pris sur lui les infirmités de tous, porté les maladies de tous (8); voilà pourquoi il est devenu comme un ar-

(1) Philip. 2. — (2) Ps. 2. — (3) Act. 20. — (4) Joan. 19. — (5) Eph. 5. — (6) I Tim. 2. — (7) Joan. 17. — (8) Isaï. 53.

brisseau né d'une terre aride et sans eau, et comme un lépreux (1) ; pourquoi il a consenti à être rejeté, conspué par les Juifs ; bafoué, flagellé par les Romains; frappé et brisé par son Père lui-même (2) ; mis au rang des scélérats (3) ; voilà pourquoi il s'est chargé de l'iniquité de tous, des crimes de tous (4); pourquoi enfin il s'est fait volontairement le réceptacle, et, si j'ose le dire, la sentine des misères, des plaies, des péchés, des abominations de la triste humanité. — Ce mot, âme chrétienne, vous semble peut-être irrévérencieux ; eh bien, changeons-le, mettons à sa place le mot déjà plusieurs fois cité de saint Paul, et disons : Voilà pourquoi il est devenu pour tous *malédiction,* ou bien, en rendant la force du texte grec (c'est la remarque de Bossuet), il est devenu pour tous *exécration !*

Encore si à ce prix il avait pu sauver tous les hommes ! Mais non : plusieurs, un grand nombre, un nombre infini seront perdus : *Pauci vero electi* (5) ! Vous direz peut-être : Mais n'est-ce pas lui, en définitive, qui les rejette, qui les châtie ? Peut-il donc s'affliger de leur perte ? — Oui ! Quel est le père qui n'ait parfois versé des larmes en secret, après s'être vu dans la nécessité de châtier sévèrement son fils ? — Mais, direz-vous encore, Jésus ne hait-il pas les pécheurs, au moins quand une fois ils sont damnés ? et peut-on haïr et pleurer en même temps la même personne ? Non, Jésus ne hait pas

(1) Isaï 53. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) Ibid. — (5) Matth. 20.

les damnés en eux-mêmes ; il ne les hait que comme pécheurs incorrigibles ; mais, comme ses créatures, il les aime encore. « Car vous aimez tout ce qui est, dit le Sage, et vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait.... ô Seigneur, qui aimez les âmes (1). » Il les aime, et il se voit forcé par sa justice à les repousser éternellement, à les frapper. Comme Dieu, sans doute, il est inaccessible à toute espèce de regret ; mais son Cœur, son Cœur le plus sensible des cœurs humains éprouve, ou plutôt éprouva dans sa vie mortelle, et particulièrement à Gethsémani, une douleur inénarrable à la pensée de leur perte. Il les a pleurés, tous en général, et chacun en particulier, parce qu'ils étaient perdus, perdus sans ressource, perdus à jamais : *Quia non sunt* (2) ! !

D'ailleurs, cher lecteur, pour que vous ne doutiez pas de sa douleur, écoutez, il va parler lui-même : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » C'est-à-dire : j'éprouve des angoisses, des transes mortelles ; mon Cœur, arrivé au paroxysme de la douleur, ne peut en supporter davantage, et se brise. — Et à qui le dit-il ? est-ce seulement à ses disciples ? Non, mais à tous les hommes, à vous, qui lisez ces lignes ; et c'est pour cela qu'il a voulu que cette parole fût écrite par deux évangélistes. Et pourquoi le dit-il ? Pour que ses disciples le consolent ? Hélas ! il sait que ces hommes grossiers vont le laisser seul fouler le pressoir (3), et s'endormir ! Pourquoi donc ? Pour que vous sachiez combien

(1) Sap. 11.—(2) Jer. 31. — (3) Isaï. 63.

vous lui avez coûté, et qu'au moins par compassion pour lui, vous vouliez bien sauver votre âme, et que vous n'alliez pas ajouter la douleur de votre perte, à celle que lui cause déjà la perte de tant d'autres ; pour que dorénavant vous fuyiez le péché, et les occasions où tant de fois déjà vous avez succombé, les ennemis qui tant de fois vous ont arraché de ses bras.

C'est pourquoi il ajoute : « Demeurez ici, veillez avec moi ; priez, de peur de succomber à la tentation. »

Quand saint Jean-Chrysostome voulut se retirer dans la solitude, et quitter sa mère Anthusa déjà âgée, et veuve depuis la naissance de ce fils chéri, elle le prit par la main, le mena dans son appartement, le fit asseoir à côté d'elle, sur le lit même où, le recevant dans ses bras, elle lui avait donné le premier baiser ; et répandant un torrent de larmes : « Mon fils, lui dit-elle, ne me rends pas veuve une seconde fois (1) ! »

Ainsi, âme chrétienne, quand vous êtes tentée de quitter votre Sauveur et Père, de céder à l'entraînement de vos passions, de vous lier avec des personnes aux principes douteux, aux mœurs faciles, d'exposer votre salut pour briller ou pour être riche, de lire quelque ouvrage où la foi et la pudeur sont sacrifiées, de suivre des modes éhontées, et de porter ces vêtements dont la forme fut évidemment arrêtée au conseil de Satan, et que les païennes de l'ancienne Rome eussent renvoyés aux mauvais lieux ; quand on vous en-

(1) De Sacerd.

gage à fréquenter ces écoles d'immoralité et d'impiété, qu'on nomme théâtres, à vous livrer à ces infâmes amusements, à ces danses qu'un païen d'Athènes n'eût jamais permises à sa femme ni à sa fille, et dont tous les détails accusent la sagacité du démon de la volupté ; quand en un mot on veut vous entraîner, à la suite du grand nombre, dans la voie large qui conduit à la perdition (1), figurez-vous que votre Sauveur, votre Père, vous mène par la main à Gethsémani, vous introduit dans la grotte de l'agonie, et que, tout en larmes, il vous fait encore entendre sa plainte lugubre : « Mon âme « est triste jusqu'à la mort ! Mon fils, ou ma fille, souviens-toi de mes gémissements, aie pitié de moi, qui « t'ai donné la vie, ici même, par mes douleurs. Demeure ici, veille avec moi, de peur de succomber à « la tentation et de te perdre à jamais. Ah ! si je t'ai « aimé, si j'ai préféré ton bonheur à mon repos, ta vie « à ma vie, je t'en supplie, ne t'éloigne pas de moi, ne « me déchire point les entrailles, en m'ôtant en toi un « enfant qui m'a coûté si cher ; hélas ! je n'ai déjà que « trop perdu des miens. Ne renouvelle donc point mes « angoisses ; ne me plonge pas dans une douleur que « je n'ai pas méritée ! »

(1) Matth. 7.

Affections et prières. (1)

O Cœur du plus tendre, du plus compatissant des pères ! vous vous oubliez vous-même pour ne penser qu'au malheur des ingrats qui vous méprisent : la vue de leur réprobation vous accable de tristesse. Ah ! puisqu'il en est ainsi, ne permettez pas que je périsse. Votre douleur est assez grande, sans être augmentée par la prévoyance de ma perte. Ouvrez mes oreilles, afin que j'entende votre voix ; ouvrez mes yeux, afin que je voie vos exemples ; ouvrez mes lèvres, afin que je chante vos miséricordes ; amollissez mon cœur, afin qu'il devienne sensible à vos douleurs, et que je craigne tout ce qui peut les renouveler. Faites, ô la vie de mon âme ! que je sente ce que vous sentez ; que je pleure mes égarements, comme vous les pleurez ; que je vous cherche, comme vous me cherchez ; ou plutôt, mon Dieu, je ne vous demande rien, je m'abandonne à votre amour ; conduisez-moi, changez-moi, liez-moi, purifiez-moi, formez-moi comme il vous plaira, et ne souffrez pas que je me sépare de vous.

O très-sainte Mère de Dieu, qui sentîtes pendant cette cruelle nuit tous les tourments qu'on préparait à votre Fils bien-aimé, faites-moi part des sentiments de votre Cœur affligé, afin que je déteste en moi la cause de ses douleurs.

(1) Tirées du P. Thomas de Jésus.

VINGT-QUATRIÈME JOUR.

GETHSÉMANI.

III.

Prière de Jésus. Calice, ou tableau de la Passion.
Affections.

> Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : néanmoins qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. » (MATTH. XXVI.)

Voici Jésus qui se prosterne, qui se jette la face contre terre ; ce front dont la lumière réjouit les anges, le voici dans la poudre ! Dans cette humble posture, il semble dire à son Père : « O Dieu ! je reconnais que, comme les autres hommes, je suis cendre et poussière ; dans la gloire à laquelle vous l'avez élevé (1), le Cœur du Fils de l'homme ne s'est point enflé (2) ; il n'a point oublié son humble origine. A votre tour, Seigneur, daignez vous souvenir que je suis votre serviteur, et le fils de votre servante (3) ; et ne rejetez pas ma prière ! »

(1) Ps. 8. — (2) Ps. 130. — (3) Ps. 115.

Jésus va prier : silence ! Écoute, ô ciel, la prière de ton Créateur ; et toi, terre, terre vile et aride de mon cœur, reçois comme une salutaire rosée les paroles de ton Seigneur humilié (1). Ah ! sans doute, sa voix suppliante sera triste et mélancolique, comme celle du prophète assis sur les ruines de Sion ; mais elle sera plus harmonieuse que tous les chants des Séraphins : ce sera le chant du cygne, la dernière mélodie du Sacré-Cœur aux abois ! Ah ! si la prière d'un simple mortel a pu ouvrir le ciel, après trois années de sécheresse, et rendre la verdure et les moissons à la terre (2), celle qui va sortir du Cœur brisé (3) de l'Homme-Dieu ouvrira sans doute le trésor des bontés divines, et fera pleuvoir sur nous des flots de miséricorde et de paix (4) !

« *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste.* » Mon Père, si c'est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi. Eh quoi ! ces quelques mots ont déjà épuisé tous les sentiments qui remplissent un tel Cœur dans ce moment suprême ! Et pendant trois longues heures, il n'en répétera pas d'autres ; il sera comme l'enfant qui meurt de faim sur les places de Jérusalem désolée, et qui n'a plus la force de dire autre chose, sinon : Du pain ! du pain (5) ! — Ah ! recueillons avec amour, méditons soigneusement chacune de ces paroles ; plus elles sont rares, et plus il les a répétées, plus aussi elles doivent nous être chères et précieuses.

(1) Deut. 32. — (2) Jac. 5. — (3) Ps. 50. — (4) Isaï. 48. —(5) Thren. 2.

Remarquons-le d'abord : ce n'est plus pour nous, c'est pour lui-même qu'il invoque son Père. Ainsi voilà le Pontife éternel, voilà le Fils de Dieu réduit à prier avec larmes (1), à prier pour lui-même !

Mais sur quels titres s'appuie-t-il pour être exaucé ? Dit-il, comme naguère : « Mon Père, j'ai glorifié votre Nom sur la terre, j'ai accompli l'œuvre dont vous m'aviez chargé (2) ? » Non ! il n'ose plus rappeler ses droits à l'amour de son Père, car les iniquités du monde l'ont saisi, plus nombreuses que les cheveux de sa tête ; elles lui ôtent la vue du ciel (3) ; la confusion couvre son visage (4). Il n'a plus recours qu'à la miséricorde qui n'a jamais fait défaut à personne (5), que les plus coupables peuvent encore appeler à leur aide(6), que l'impie Manassé lui-même n'invoqua pas en vain du fond de son cachot (7) ! Non, il ne dit pas : Exaucez-moi, accomplisez mon désir, puisque j'ai toujours fait votre volonté ; mais il dit : Exaucez-moi, *si c'est possible !*

Si c'est possible ! O mon Dieu ! l'ai-je bien entendu ? Eh ! qu'y a-t-il donc d'impossible au Très-Haut (8) ? N'avez-vous pas dit vous-même, ô éternelle Vérité : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira (9) ? *Si c'est possible!* Mais qu'y a-t-il d'impossible même à l'homme, pourvu qu'il ait la foi ? N'est-ce pas vous encore, ô Jésus ! qui avez dit à vos amis : « Si vous avez de la foi

(1) Heb. 5. — (2) Joan. 17. — (3) Ps. 37, 39. — (4) Ps. 68.—(5) Joel. 2.— (6) Ps. 24— (7) II Par. 33. —(8) Luc. 1. — (9) Matth. 7.

comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : « Transporte-toi d'ici là ; et elle s'y transportera, et rien ne vous sera impossible (1). » Et au père du possédé : « Tout est possible à l'homme qui croit (2)? »

Oui, semble-t-il nous répondre, « mais moi, je suis « un ver de terre, et non un homme ; je suis l'oppro- « bre des hommes, et le rebut du peuple (3) ! »

O Jésus ! Jésus ! est-ce ainsi que vous vous humiliez ? Vous voilà donc rabaissé à l'égal de cette poussière où, selon la prophétie (4), vous avez mis votre front sacré !

Et qu'est-ce donc qu'il demande à son Père ? Dit-il, comme au sortir du Cénacle : « Glorifiez votre Fils (5) ? » Oh ! non, une telle prière ne lui siérait plus en ce moment. Le Seigneur vient de le charger de l'iniquité de nous tous (6) ; et depuis lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé ; il ne voit plus en lui que le péché (7), et il a résolu de le briser dans son infirmité (8) ; en un mot, il l'a condamné à mort ! Un condamné peut-il dire à son juge : Glorifiez-moi ? Non, ce serait le braver, ce serait protester contre la sentence. Ah ! s'il ose demander encore quelque chose, c'est sa grâce, c'est la vie ! Ainsi notre doux Jésus, notre otage, notre rançon, l'Agneau qui porte nos crimes, reconnaît que juste est le jugement qui le frappe ; mais éperdu en face du supplice, il conjure

(1) Matth. 17.— (2) Marc. 9.— (3) Ps. 21.— (4) Thren.3. — (5) Joan.17.— (6) Isaï. 53.— (7) II Cor. 5.— (8) Isaï. 53

le Seigneur d'user en sa faveur de son pouvoir sur la vie et sur la mort, de l'épargner par pitié, non pas comme son Fils, mais comme sa créature, comme son serviteur (1) ; et s'il donne encore à ce juge irrité le nom de Père, c'est pour toucher plus sûrement le cœur de Celui qui a commandé aux plus misérables de lui dire chaque jour : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

Que ce calice s'éloigne de moi. Qu'est-ce que ce calice, que la Justice divine présente à notre divin patient, et dont la seule pensée le fait frissonner ? Sans doute c'est là un mystère ineffable, et il faut bien que ce calice soit amer, pour que le Cœur de Jésus, si généreux, si passionné pour le salut des hommes, se soulève à sa vue, et le repousse avec dégoût ! Mais entre autres choses dont est composé l'affreux breuvage, il y a la mort qu'il lui faut subir, la mort, non point rapide et glorieuse, comme celle des braves, comme celle de Jonathas, ou de Judas Machabée, mais atroce, mais lente, mais honteuse, la mort des scélérats(2), un infâme supplice !

Avez-vous parfois réfléchi, âme chrétienne, au sens épouvantable de ces paroles si simples que vous récitez chaque jour : *Je crois que Notre Seigneur Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ?* Oublions un instant, si vous le voulez, qu'il est Dieu ; ne voyons en lui qu'un homme, mais un

(1) Phil. 2. — (2) Isaï. 53.

homme bien né, innocent, vertueux et sensible, et examinons ensemble s'il y a là, oui ou non, de quoi révolter son Cœur et tous ses sens.

Dans une heure, des soldats armés vont venir l'arrêter comme un voleur (1), au milieu des ténèbres. Ils auront pour guide (2) l'un des siens, son homme de confiance (3), à qui il vient de laver les pieds, qu'il a cherché à toucher par des caresses particulières (4), et qui a quitté le festin d'adieux pour aller le vendre (5). Trente pièces d'argent, tel est le prix auquel on a estimé sa tête (6). On s'est donné parole de part et d'autre (7), et un baiser du traître est le signal convenu pour le désigner aux valets mal éclairés par les torches (8). Saisi par eux, lié et soigneusement garrotté (9), d'après la recommandation du parricide Judas (10), il se verra abandonné par tous ses disciples et amis (11), et sera ramené, Dieu sait de quelle façon ! à la ville (12).

Il comparaîtra deux fois cette nuit même, devant un tribunal en apparence régulier, et composé de tout ce que la Judée a d'autorisé et d'illustre (13). On procédera avec une gravité hypocrite (14) et pourtant on permettra à un valet de le souffleter sous les yeux du grand-prêtre (15). Interrogé par Caïphe, pontife de l'année courante, il confessera le premier, d'une manière solennelle, sa mission, sa divinité ; et sur sa parole, il sera

(1) Matth. 26. — (2) Act. 1. — (3) Joan. 12. — (4) Joan. 13. — (5) Ibid. — (6) Matth. 26, — (7) Luc. 22. — (8) Matth. 26. — (9) Joan. 18. — (10) Marc. 14. — (11) Ibid. — (12) Ibid. — (13) Ibid. 15. — (14) Marc. 14. — (15) Joan. 18.

jugé digne de mort, comme blasphémateur, à l'unanimité des membres du Sanhédrin (1). Il paraîtra si mauvais, que ses juges croiront honorer leur dignité, et marcher sur les traces du zélateur Phinées, en se faisant ses bourreaux et ses insulteurs (2).

Il passera la nuit debout et lié, malgré sa fatigue, son excessive faiblesse, entre les mains d'une troupe de valets sans cœur, aussi méchants et moins retenus que leurs maîtres (3). Ils mêleront son nom à des chansons d'orgie, en buvant du vin (4) à la lueur d'un grand feu (5); ils lui banderont les yeux, le frapperont à la face (6), lui arracheront les poils de la barbe (7), le traiteront avec une barbarie devant laquelle reculera la plume des évangélistes (8). Et au milieu d'eux, se trouvera le chef de ses disciples, la colonne principale de l'édifice fondé par lui, parlant, raisonnant, se chauffant avec cette canaille, pendant une heure au moins (9), reniant trois fois son Maître, à deux pas de lui, et jurant qu'il n'a jamais connu *l'homme dont on parle*(10).

A la pointe du jour, nouveau jugement, nouvelle condamnation. On le conduira, les mains liées, au magistrat romain, sans les ordres duquel on ne peut faire mourir personne; on le lui représentera comme un séditieux, qui prétend au pouvoir royal, qui défend de payer le tribut à César, et met le désordre dans tout le peuple (11). Pilate, apprenant qu'il est galiléen, le

(1) Marc. 14 — (2) Matth. 26. — (3) Luc. 22. — (4) Ps. 68. — (5) Joan. 18. — (6) Luc. 22. — (7) Isaï. 50. — (8) Luc. 22. — (9) Ibid. — (10) Matth. 26. — (11) Luc. 23.

renverra au meurtrier de Jean-Baptiste, de l'ami de Jésus, à l'incestueux Hérode. Hérode en fera son jouet, le jouet de sa garde, et le renverra à Pilate, après l'avoir habillé de blanc, comme un roi de théâtre, comme un prétendant peu redoutable. Pilate ne sachant plus que faire, ordonnera de le flageller pour donner quelque satisfaction aux princes juifs (1).

Cependant le peuple s'approchant à grands cris du tribunal, réclamera, selon la coutume, à l'occasion de la fête de Pâques, la mise en liberté d'un des forçats qui gémissent dans les cachots. D'habitude Pilate leur permet de choisir entre tous les détenus (2); mais par intérêt pour Jésus, il restreindra leur choix, pour cette fois, à Jésus, dont tout le crime, lui paraît-il, est d'avoir excité l'envie des grands. et à un scélérat de Barabbas, généralement détesté pour ses forfaits. Cet expédient habile ne réussira pas; tout le fruit qui reviendra à Jésus de cette comparaison ignominieuse, sera de se voir préférer un larron (3). Le peuple, gagné par les princes, ne consentira pas à laisser vivre Jésus, même à titre de criminel grâcié; le peuple se réconciliera tout à coup avec Barabbas, en haine de Jésus; il demandera Barabbas l'émeutier (4), Barabbas, l'insigne bandit (5), Barabbas, l'assassin (6), et, malgré les observations de Pilate, sur l'innocence de Jésus (7), il criera à haute voix : « Barabbas! qu'on nous délivre Barabbas (8)! » Et Barabbas vivra, pour avoir eu le

(1) Luc. 23.— (2) Marc. 15— (3) Joan. 18.—(4) Marc. 15. — (5) Matth. 27.—(6) Luc. 23.—(7) Ibid.— (8) Ibid.

bonheur d'être mis en parallèle avec Jésus ; et il sera délivré sur-le-champ, reçu avec enthousiasme par la foule ; et cet heureux favori, porté en triomphe, passera sous les yeux de Jésus ; et il sera le héros de la fête, comme représentant cette année le peuple israélite, tiré de l'Égypte par Moïse !

Pendant cette scène s'accomplira la sentence de flagellation portée contre Jésus. Les bourreaux le dépouilleront, le traîneront, en vociférant, auprès d'une colonne destinée à ces exécutions à la Romaine ; ils l'y attacheront par les mains et par les pieds, avec des courroies, puis ils le frapperont avec des verges et des lanières de cuir garnies de plomb. Ils ne cesseront de le frapper, qu'au moment précis où il faudra cesser pour ne pas le tuer. Ces bourreaux sont des soldats romains, ennemis naturels de tout ce qui porte le nom de roi ; et les Juifs, pour animer leur cruauté, leur auront dit que Jésus a des prétentions au trône. Non contents d'avoir fait couler son sang, ils voudront l'abreuver d'opprobres. L'un d'eux, aux grands applaudissements de tous, proposera de le décorer des insignes de la royauté, l'objet de ses vœux. Pour cette hideuse cérémonie, on convoquera *toute la cohorte* (1), au son de la trompette. On le dépouillera une seconde fois de ses vêtements (2) ; on jettera sur ses épaules déchirées, pour manteau royal, une vieille et sale casaque militaire d'écarlate ; on lui mettra sur la tête, pour couronne, un faisceau

(1) Matth. 27. — (2) Matth. 27.

d'épines, et dans sa main, un roseau, en guise de sceptre. Puis la cohorte, composée de six cents hommes, se mettra en file. Chacun d'eux viendra, à tour de rôle, rendre ses hommages au nouveau roi, selon le cérémonial prescrit par un centurion; chacun d'eux, en passant devant lui, devra fléchir le genou, dire : « Roi des Juifs, je vous salue; » se relever, lui donner un soufflet, lui cracher au visage, lui prendre le roseau, lui en décharger un coup sur la tête, de manière à y faire pénétrer les épines, puis le lui remettre à la main. Enfin toutes ces cruautés seront accompagnées d'éclats de rire et de plaisanteries de corps de garde (1).

Cependant le peuple, un instant distrait par le triomphe de Barabbas, se rapprochera du tribunal; Pilate sera forcé de tirer Jésus des mains de ses soldats. Et ce Romain, dont la cruauté est connue dans toute la Judée (2), sera lui-même ému de l'état pitoyable du supplicié, car il tentera de toucher les Juifs, en le leur montrant. Il le fera donc monter à un balcon, avec son manteau et sa couronne, et dira à la foule ameutée et toujours plus furieuse : « Voilà l'homme; » c'est-à-dire l'homme que vous me donnez pour un séditieux; n'est-il pas bien puni? Voyez! il n'a plus qu'un souffle de vie; laissez-lui le rendre en paix : quel mal peut-il faire encore? — Mais un tonnerre de cris couvrira sa voix (3) : « Qu'il soit crucifié! qu'il soit crucifié! (4) » —Crucifiez-le vous-même, car pour moi, je ne

(1) Matth. 27. — (2) Luc 13. — (3) Joan. 19. Luc. 23. — (4) Joan. 19.

le trouve pas coupable. » — « Mais nous, nous avons une loi qui le condamne à mort, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » — Effrayé de ces paroles, Pilate fera rentrer Jésus dans le prétoire, et l'interrogera en secret sur sa naissance; et, frappé de ses réponses graves et de son calme surhumain, il tentera encore une fois de le sauver. Il le ramènera en face de son tribunal, et dira aux Juifs : « Voici votre Roi! » — « Otez-le, ôtez-le, de notre vue! crucifiez-le! » — Que je crucifie votre Roi? » — Et ce peuple, si amoureux de sa liberté, si impatient du joug des étrangers, et toujours disposé à croire le premier imposteur qui se dit le Christ, le libérateur attendu (1), ce peuple répondra: « Nous ne voulons pas d'autre roi que César (2)! » Or ce César n'est autre que l'horrible Tibère!— Pilate, sensible aux prières de sa femme, tentera un dernier effort : il se lavera les mains devant la multitude en disant : « Mes mains sont pures du sang de ce juste : à vous d'en répondre! » Alors retentira la fatale, l'épouvantable imprécation : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (3)! »

Enfin Jésus se verra abandonné par le lâche gouverneur à la fureur de ses ennemis. Il entendra un greffier lire sa sentence, rendue, comme si elle était juste, au nom du sénat et du peuple romain, et renfermant un long exposé de ses prétendus crimes; il entendra les cris de joie de la populace à cette lecture.

(1) Joan. 5 Act. 5. — (2) Joan. 19. — (3) Matth. 27.

Aussitôt on lui arrachera, on foulera aux pieds les insignes sanglants de sa royauté dérisoire, à l'exception pourtant de sa couronne : on lui jettera ses habits ordinaires ; on lui laissera à peine le temps d'en couvrir ses hideuses plaies : on le traînera, la corde au cou, le gibet sur l'épaule, au lieu abhorré où blanchissent çà et là les exécrables ossements des suppliciés.

Arrivé là, après bien des chutes, bien des coups, bien des avanies, il se verra, une troisième fois et pour toujours, dépouiller par des bourreaux à la mine brutale, et en qui l'habitude du sang a éteint la pitié, qui égorgent leur victime en se jouant. Ces vêtements, dernier gage de tendresse de la pauvre veuve, sa Mère, cette tunique tissée par elle, et ce manteau, leur appartiennent de droit : c'est leur salaire ! Ils les déchireront, les partageront, les jetteront au sort sous les yeux du patient (1). Il faudra qu'il reçoive de leurs mains et qu'il porte à ses lèvres défaillantes, le fatal vase, contenant du vin et du fiel, et où tant de criminels avant lui ont bu pour la dernière fois (2).

Il verra les exécuteurs creuser la terre en chantant, y planter cette croix, cette potence infâme, non-seulement le plus cruel des instruments de mort, mais encore le plus honteux, qui rend impure l'innocence même (3), et n'a pas son équivalent dans la roue ni dans la corde. On y dressera des échelles, et, sur le

(1) Joan. 19. — (2) Matth. 27. — (3) Deut. 2.

gesté impératif d'un bourreau, il y montera, accompagné des malédictions, des huées de la foule, emportant avec lui nos péchés, tous les forfaits passés et futurs du monde, et par surcroît, le parricide des Juifs. Tandis qu'il priera pour ses bourreaux (1), ils attacheront ses pieds et ses mains au bois, avec de grands clous ; puis ils fixeront au-dessus de sa tête une inscription en grands caractères rouges, indiquant, dans les trois langues principales de la terre, son nom, le nom de sa ville, et son délit (2). Pour que rien ne manque à sa honte, deux bandits, qui ont fait longtemps la terreur du pays, qui ont plus d'une fois détroussé, massacré les voyageurs sur la grande route de Jéricho, auront été amenés avec lui (3). Malgré l'heure avancée (4), et l'approche du grand Sabbat, on les pendra en même temps que lui, sur des gibets semblables au sien ; et on lui réservera la place du milieu (5), comme s'il était leur chef, et le plus coupable des trois. Et il restera ainsi, souffrant tout ce qu'un homme peut souffrir dans son corps, dans son âme, dans son honneur, une heure... deux heures... trois heures !...

Devenu par excellence *l'Homme des douleurs*, tandis que son sang tombera goutte à goutte sur la terre, pour purifier l'univers (6) et payer la rançon des hommes (7), il verra les scribes, les princes du peuple et

(1) Luc. 23.— (2) Joan. 19. — (3) Luc. 23. — (4) Matth. 27.— (5) Joan. 19.— (6) Col. 1.— (7) Col. 1.

les chefs du sacerdoce insultant à son agonie (1), le montrant du doigt à la foule accourue de la ville, et disant à ceux qui passeront par le chemin : Voilà celui qui s'est fait le Fils de Dieu ! Ils lui reprocheront ses miracles comme des maléfices, sa doctrine et ses prophéties, comme des impostures ; ils répéteront ses paroles en les dénaturant, le défieront de descendre de la croix (2), et concluront de son apparente impuissance, qu'il n'a jamais guéri personne, sinon par la magie.

Ainsi il se verra honni, maudit, exécré de tout le peuple, outragé même par l'un de ses compagnons de supplice (3) ; sa mort, comme celle des monstres nés pour le malheur de l'humanité, sera regardée comme un bonheur public ; personne dans cette foule n'ouvrira la bouche pour sa défense ; aucun de ceux qu'il a guéris, soulagés, consolés, ressuscités, ne viendra dire à la face de ses juges iniques : Cet homme était un juste ! Il sera même délaissé de ses disciples, de ses amis.

A la vérité, pour l'honneur de l'humanité, pour la gloire immortelle de leur sexe, quelques femmes courageuses se tiendront au pied de sa croix, avec un seul ami fidèle, et une Vierge (4). Mais cette Vierge, ce sera sa mère, et elle ne pourra ni essuyer, comme autrefois, son front, ni lui offrir une goutte d'eau, ni pan-

(1) Luc. 23. — (2) Luc. 23. — (3) Luc. 23. — (4) Joan. 19.

ser ses plaies, ni le serrer dans ses bras. La présence de Marie sera pour lui un tourment de plus : il la verra rudoyer par des soldats brutaux : il l'entendra insulter par ses ennemis. Quand les filles de Jérusalem, accourues à ce triste spectacle, demanderont : Quelle est cette femme qui pleure, debout auprès de la croix du milieu ? ils répondront : Cette femme est la mère de Jésus lui-même, du faux prophète, du blasphémateur.

Pour comble de douleur, il se verra abandonné de Dieu son Père, et chargé de sa malédiction. Il l'invoquera, et n'en recevra pas de réponse (1).

Et quand il aura épuisé les colères divines ; quand il aura accompli la dernière prophétie, en demandant et en buvant le vinaigre (2); quand sa tête chargée d'épines s'inclinera doucement sur sa poitrine refroidie et livide (3), comme pour donner le baiser de paix à nos âmes rachetées ; quand son Cœur aura cessé de battre, et que son âme affligée, mais jusqu'à la fin obéissante, descendra au séjour des morts ; quand son dernier cri aura converti ses bourreaux, et que la foule s'en ira en se frappant la poitrine ; quand le soleil, la terre, les rocs, les tombeaux même rendront hommage à son innocence et proclameront sa divinité (4), il se trouvera encore des hommes pour l'appeler *séducteur* (5) ! !

(1) Marc. 15. Ps. 21. — (2) Joan. 19. — (3) Joan. 19. — (4-5) Matth. 27.

Enfin, son corps sera, d'après la loi même, regardé comme une chose immonde, qu'il faudra faire disparaître avant le coucher du soleil, pour ne pas troubler le grand sabbat (1). On priera Pilate de le faire enlever; et de peur qu'il ne respire encore, on lui percera, à tout hasard, le Cœur d'un coup de lance (2) !

Voilà, voilà les funestes images qui passent en ce moment sous les yeux de Jésus ; voilà quelques gouttes du calice qui lui est présenté. Dites maintenant, ami du Sacré-Cœur, faut-il s'étonner s'il hésite à l'accepter, s'il demande humblement à son Père la grâce de ne point le boire ?

Affections.

Et pourtant, ô Jésus ! je vous entends ajouter aussitôt : « Néanmoins, que votre volonté, et non la mienne, se fasse. » O obéissance, ô respect d'un Dieu pour la volonté de son Père ! Que vous aviez raison de dire à vos disciples, ô divin Maître : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre (3) ! » Mais, ô amour d'un Dieu pour les hommes, pour de vils pécheurs, pour des criminels proscrits et condamnés à une double mort ! vous, l'innocence et la sainteté même, vous vous chargez de leurs iniquités, de la peine qu'ils méritent, afin que le Père éternel leur devienne doux et miséricordieux, et

(1-2) Joan. 19. — (3). Joan. 4.

les reçoive dans son sein, tandis qu'il devient en quelque sorte cruel pour vous (1) ! Qu'avec raison vous disiez encore, ô Jésus : « Je suis le Bon Pasteur ; le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ! » O Bon Pasteur, qui, pour me sauver la vie, vous êtes exposé vous-même à la dent des loups, je vous adore dans vos abaissements, dans vos terreurs, dans vos ennuis, dans votre mortelle tristesse ; je vous rends grâces, je vous bénis, je vous aime ! Mais je veux aussi suivre, d'aussi près qu'il sera possible à ma faiblesse aidée de votre grâce, les admirables exemples que vous m'avez laissés. Je n'aurai plus désormais d'autre volonté que celle de votre Père qui, par vous, est devenu le mien ; j'accepterai de bon cœur toutes les peines qu'il lui plaira de m'envoyer. Et si parfois le breuvage me semble trop amer, si mon cœur se soulève, je dirai avec vous : Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Mais ensuite je songerai à votre générosité, j'invoquerai votre secours, et, dussé-je expirer, j'ajouterai : Cependant, ô mon Père, que votre volonté, et non la mienne, se fasse. Ainsi soit-il !

(1) Job. 30.

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

GETHSÉMANI.

IV.

La prière du Sauveur reste sans réponse. Pourquoi a-t-il demandé l'éloignement de son calice. Mystère de la Croix. Les saints de l'Ancien Testament. Saint André et les Saints du Nouveau-Testament. Affections.

> Nos pères ont crié vers vous, et ont été délivrés... Mais moi, je suis un vermisseau, et non un homme! (Ps. XXI.) Dans la main du Très-Haut est une coupe de vin pur, plein d'amertume;... tous les pécheurs en boiront (Ps. LXXIV). Jésus a *goûté* la mort pour nous. (Heb. II.)

Nous avons vu précédemment notre douce et sainte Victime en proie à la terreur, à l'ennui, à la tristesse ; nous avons vu passer devant elle, les horribles fantômes qui portaient l'effroi dans son cœur ; nous avons essayé de mesurer la largeur et la profondeur de cette coupe que lui présentait la Justice divine, de dire combien était amère cette lie inépuisable, destinée d'abord à être partagée entre tous les pécheurs de la

terre (1), et que Jésus, leur rançon, devait désormais épuiser à lui seul. Enfin nous avons entendu la prière si touchante, si humble, si résignée à la fois, arrachée à l'Agneau par l'excès de ses douleurs : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Mais avons-nous entendu aussi la voix du Père céleste, parlant du sein de la nue, pour rassurer ce Cœur effrayé, pour consoler ce Cœur affligé? L'Éternel a-t-il dit, comme autrefois sur les rives du Jourdain, ou sur le sommet du Thabor : « Vous êtes mon Fils bien-aimé ; en vous j'ai mis mes complaisances? » Lui a-t-il dit du moins cette parole de tout père à son fils étonné des difficultés qui entourent le devoir : « Courage ! la souffrance passe et la gloire demeure? » Hélas non! Le père est resté silencieux et sévère ; le Père avait mis devant sa face l'épais nuage de nos crimes : la prière de l'Homme-Dieu, du divin Suppliant, n'a pu passer (2) ! Ainsi, Dieu est proche de ceux qui l'invoquent ; il fait la volonté de ceux qui le craignent (3) ; et il sera dit qu'il n'a pas accédé à l'humble désir de son Fils unique ; par Jésus, toute prière sortie d'un cœur humain, vînt-elle du fond des abîmes (4), arrive sûrement au plus haut des cieux ; et il sera dit qu'un jour Jésus pria avec larmes, Jésus pria le front dans la poudre, Jésus pria pour lui-même, et que sa prière fut rejetée (5) ; le Père éternel prête l'oreille aux cris

(1) Ps. 75.- (2) Thren. 3. — (3) Ps. 144. — (4) Ps. 129. — (5) Ps 87.

des petits du corbeau, qui lui demandent leur nourriture (1) ; et il sera dit qu'il l'a fermée au cri de détresse que son Fils poussait vers lui ! *Ad te clamaverunt, et salvi facti sunt... Ego autem sum vermis* (2) !

Pourquoi donc? C'est que, par nos péchés, nous avions mérité que le Très-Haut rejetât toutes nos prières (3) ; et par notre obstination, notre complaisance dans le péché, nous avions mérité qu'il tînt nos prières pour de nouvelles offenses : *Oratio ejus fiat in peccatum* (4). Eh bien ! pour nous préserver de cet affreux malheur, Jésus a voulu subir l'affront, si cruel pour un tel Fils, de voir ses prières repoussées par son Père. Je dis : *Jésus a voulu;* car, bien que de ses lèvres pâles et tremblantes s'échappât le cri : *Que ce calice s'éloigne!* son Cœur n'en était pas moins complice de la Miséricorde divine, qui voulait le salut des pécheurs, et de la Justice divine, qui exigeait la rigoureuse expiation du péché. Le Fils de Dieu n'avait pas oublié qu'au jour déplorable qui vit notre ruine originelle, alors que la Miséricorde en deuil, et la Justice armée d'un glaive, allaient se séparer sans retour, il les avait arrêtées un instant, et leur avait donné rendez-vous sur le Calvaire ; il savait qu'elles ne s'embrasseraient enfin qu'au pied de sa Croix (5) ; que c'était à lui de faire les avances et les frais de leur réconciliation ! Pendant quatre mille ans, il avait été l'objet des désirs impatients de l'humanité ; il s'était enfin résolu à descendre,

(1) Ps. 146. — (2) Ps. 21. — (3) Joan. 9; — (4) Ps. 108. —(5) Ps. 84.

et s'était annoncé à la terre comme le Libérateur des captifs, le Médecin des cœurs brisés (1), le Réparateur du salut. Or l'heure était venue de tenir parole : pouvait-il retourner en arrière? Aussi, après avoir dit : « Que ce calice s'éloigne de moi ! » il ajoutait aussitôt, comme s'il eût craint d'être exaucé : « Cependant que votre volonté se fasse, (et que voulait le Père, sinon la mort de Jésus ?) que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » La première partie de sa prière : *Que ce calice s'éloigne,* c'est-à-dire : que je ne meure pas, c'était donc le cri de la chair humaine, faible chez lui comme chez les autres hommes (2), et qui s'épouvantait à la vue des tourments ; la seconde : *Que votre volonté se fasse,* c'est-à-dire : que je meure, était le cri de son Cœur généreux, de ce Cœur qui ne pouvait consentir à nous abandonner, mais qui voulait notre salut à tout prix ; de ce Cœur dont l'amour, plus fort que la mort, n'avait pu être éteint par les eaux (3) d'une douleur immense comme l'Océan (4).

Disons-le donc, cher lecteur, nulle part ailleurs le Cœur de Jésus ne se montra plus à découvert ; jamais il ne fit mieux connaître qu'à Gethsémani combien il aime les hommes !

Cependant il nous reste encore ici une difficulté à résoudre. Jésus est à la fois notre Maître et notre Modèle, et doit par conséquent pratiquer le premier ce qu'il nous a enseigné. Or il veut que nous, fragiles roseaux, nous nous réjouissions dans la tribulation. N'est-ce

(1) Luc. 4.— (2) Matth. 26.—(3) Cant. 8.—(4) Thren. 2.

pas lui en effet qui nous a dit : « Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront, quand ils vous rejetteront de leur société, quand ils vous traiteront injurieusement..... à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez d'allégresse ? » N'est-ce pas lui qui est venu dire aux pauvres, à ceux qui ont faim et soif, à ceux que l'on dépouille, à ceux que l'on méprise, à ceux que l'on frappe, que l'on torture, que l'on égorge, à tous ceux enfin que le monde appelle malheureux : « Le monde est dans l'erreur, vous êtes heureux ; réjouissez-vous : *Beati.... gaudete?* » — Comment donc se fait-il qu'il témoigne une crainte si vive des souffrances, des affronts et de la mort ? Si Jésus a succombé sous le faix, qui donc osera y présenter ses épaules? S'il a trouvé le calice trop amer, qui osera seulement y tremper ses lèvres? S'il a tant redouté la Croix et la mort, qui se sentira assez fort pour les affronter avec joie? O notre bon Maître, vous seriez-vous trompé? Car enfin, ou bien la douleur et la mort sont un mal, et alors pourquoi voulez-vous que vos disciples s'en réjouissent ? Ou, au contraire, elles sont un bien, et dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas, ici comme dans tout le reste, joint l'exemple au précepte, pourquoi ne vous êtes-vous pas réjoui de souffrir et de mourir?

Voici la solution de ce problème. La souffrance et la mort ne sont pas un bien en elles-mêmes. Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort, dit le Sage (1) ; la douleur

(1) Sap. 2.

et la mort sont le résultat d'un venin déposé dans nos veines par le péché. L'homme n'avait pas été créé pour souffrir et mourir, mais pour vivre et pour être heureux. Voilà pourquoi la nature a horreur de la mort et de ce qui y conduit. Voyez les saints de l'Ancienne Alliance ; voyez Abraham, Moïse, Job, David, Ezéchias, Jérémie ; voyez le grand Élie lui-même : ils ont souffert avec patience, sans doute, mais ils n'ont pas été jusqu'à se réjouir dans la souffrance. Et de fait, ni la Loi, ni les Prophètes n'exigeaient des hommes une si sublime vertu. Sous la Loi de grâce, il en est autrement : Jésus-Christ a pu nous ordonner d'aimer la douleur et la mort endurées pour son nom, parce qu'il allait les transformer. En effet, en souffrant, il a embaumé les souffrances ; en portant la Croix, en la teignant de son sang, il a ôté à la Croix ses horreurs ; en goûtant la mort, il lui a ôté son amertume, il en a brisé l'aiguillon (1). Il a laissé aux fouets, aux clous, aux épines, aux affronts, quelque chose de lui-même, comme un parfum, comme une émanation de sa divine personne. Aujourd'hui, quand on souffre avec amour, quand on gravit de bon cœur le Calvaire, on sent qu'un Dieu a passé par là, et au lieu de marcher en gémissant, on court à l'odeur de ses parfums ; saintement épris de ses sacrés attraits, on prend peu garde aux épines dont la voie est hérissée, mais qui furent émoussées dans la chair d'un Dieu ;

(1) I Cor. 15. Osee. 13.

on ne craint plus ces ronces où l'on croit voir encore suspendus en flocons sanglants, les lambeaux de la dépouille immaculée de l'Agneau ; on ne craint plus de heurter ces cailloux, dont la pointe déchira les pieds de l'Homme-Dieu : en nous blessant, ces épines, ces ronces, ces pierres aiguës nous inoculent en quelque sorte le sang divin dont elles sont encore empourprées ! Ivre d'amour et hors de soi-même, ne vivant plus en soi, mais en Jésus, quand on est enfin parvenu au sommet de la sainte montagne, on s'écrie : « *Verberaverunt me, sed non dolui : traxerunt me, et ego non sensi* : Ils m'ont blessé, mais je ne l'ai point senti ; ils m'ont traîné dans la boue, dans les rocailles du raboteux sentier, mais je ne m'en suis pas aperçu (1) ! »

Ecoutez Pierre qui, non content de suivre son divin Maître sur la Croix, selon la promesse qu'il en avait reçue de Jésus lui-même (2), demande qu'on ajoute encore à son martyre, ou plutôt à son bonheur, et qu'on le crucifie la tête en bas ! Ecoutez en quels termes son bienheureux frère André, conduit au supplice, salue la croix qui lui est préparée! On dirait le chant nuptial de quelque amant passionné, lorsqu'il va chercher sa fiancée, pour la conduire à l'autel. D'aussi loin donc qu'il put l'apercevoir, il s'écria : « O Croix chérie ! ô toi, parée « des attraits que t'ont laissés les membres du Christ, « ô toi que j'ai si longtemps désirée, pour qui j'ai res- « senti toutes les inquiétudes de l'amour, toi que j'ai « poursuivie sans relâche, te voilà donc enfin qui te

(1) Prov. 23. — (2) Joan. 21.

« présentes à ma vue, pour mettre le comble à mes « souhaits ! Oh ! reçois-moi de la main des hommes, « et me rends à mon Maître, afin que par toi me re- « çoive Celui qui m'a racheté par toi ! » Et quand des des liens de fer l'eurent uni à cet objet de tous ses vœux, il se mit à prêcher son Maître devant la foule émue, et il vécut ainsi non pas une heure, ni deux heures, mais deux jours. Quand le tyran lui offrait sa délivrance, à condition de renier Jésus-Christ : « Ah ! « répondait-il, si comme moi, tu connaissais le mystère « de la Croix, au lieu de me parler de la quitter, tu « l'embrasserais toi-même ! » Et comme ses auditeurs, touchés de sa divine éloquence, et plus encore de son merveilleux courage, voulaient qu'on le détachât, et le redemandaient au juge à grands cris, alors, éperdu comme un jeune époux qu'on voudrait arracher des bras de son épouse, André les conjura instamment de ne pas lui ravir son bonheur. Puis, levant les yeux au ciel : « Seigneur, s'écria-t-il, ne per- « mettez pas que le juge impie me sépare de votre « Croix, au moment même où j'en savoure les dou- « ceurs! O Christ! vous êtes mon Maître : si je vous ai « aimé, si je vous ai reconnu comme mon Dieu, si « j'ai confessé votre nom devant les hommes, accordez- « moi cette grâce, la seule récompense que j'implore « ici-bas de votre bonté (1) ! »

Est-il besoin de citer encore Laurent qui, étendu sur des braises ardentes, raille son juge, et annonce

(1) Brev. Rom.

Jésus-Christ aux païens, avec la même liberté que s'il eût été couché sur un lit de roses ; et le grand évêque Ignace qui, conduit à Rome pour y être livré aux bêtes, tremble que les fidèles de cette ville n'usent de leur crédit, pour lui fermer le chemin du martyre, et les supplie dans une lettre de ne pas l'empêcher de *jouir des lions ?*

Quelqu'un dira peut-être : De tels sentiments ne sont plus de ce siècle ! — Hélas, il est vrai qu'elles sont aujourd'hui bien rares, les âmes tout enflammées de l'amour divin, et qui, consumées de ses saintes ardeurs, soupirent après la souffrance, comme tant d'autres après les plaisirs charnels ! Mais enfin, grâce à Dieu, il en est encore ; et la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est précisément destinée à accroître chaque jour *ce petit troupeau* (1). Il ne tiendra qu'à vous d'en être, âme pieuse, et de faire l'heureuse expérience de l'état, si digne d'envie, dont nous parlons. *Sortez de votre parenté, de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai,* dit le Seigneur (2) ; ce qui signifie, dans le style de l'Évangile : détachez votre cœur de la terre et de toutes les affections de la chair et du sang ; renoncez à vous-même, à vos sens, à toutes vos habitudes sensuelles ; transportez tous vos intérêts au ciel ; vivez d'avance dans cette Terre-Promise (3), par une foi agissante, par une espérance pleine de désir, par un amour généreux ; et bientôt vous verrez le règne de Dieu s'établir en vous ; Dieu

(1) Luc. 12.— (2) Gen. 12. — (3) Phil. 3.

viendra à vous (1), parce que vous vous serez disposée à le recevoir, et vous goûterez alors combien il est doux (2) ! Alors aussi, aimant Dieu comme les saints l'ont aimé, vous comprendrez à votre tour le *Mystère de la Croix* ; vous goûterez la sagesse de cette réponse des saints, quand Jésus-Christ leur laisse le choix d'une récompense pour leurs services : « Ma récompense, Seigneur, sera de souffrir et d'être méprisé pour vous ! » — Et qu'y a-t-il de plus désirable que de pouvoir trouver sa félicité dans une chose si commune ici-bas, si facile à rencontrer, et que personne ne nous enviera, ne nous enlèvera jamais, je veux dire la Croix, les souffrances, les mépris ?

Mais revenons à notre sujet, et disons-le de nouveau : Si le calice des tribulations est devenu si doux, si enivrant pour les âmes fidèles, c'est que Jésus en a bu presque tout le fiel, et a laissé sur les bords de la coupe, le miel que distillent ses lèvres divines (3). Jésus a souffert au nom des pécheurs, au nom des ennemis de son Père, au nom des enfants de colère ; et par conséquent il a souffert sans adoucissement, sans autre consolation que l'espoir de sauver nos âmes. Les saints au contraire souffrent au nom de Jésus ; et généreux et doux comme il est, il se garde bien de les laisser sans soulagement. Pour quelques gouttes d'amertume que ces ames justes boivent avidement, il leur donne tant de douceurs, qu'elles souhaitent de s'abreu-

(1) Joan. 14. — (2) Ps. 33. — (3) Cant. 4.

ver toujours à un calice dont l'arrière-goût est si délicieux ; il pousse même la tendresse, la délicatesse pour elles, jusqu'à verser tant de lait dans leur absinthe, qu'elles n'en sentent plus l'amertume ; enfin les faveurs dont il les comble sont parfois si excessives, que leur chair mortelle ne peut plus les supporter, qu'elles succombent sous le poids de tant de gloire, comme Jésus lui-même avait succombé sous le faix des douleurs et de la honte, et qu'elles soupirent après la souffrance, comme après un raffraîchissement. C'est alors que se livrent entre le Créateur et la créature des combats de générosité, qui enlèvent l'admiration des anges. C'est alors qu'on voit ces âmes saintes disputer en quelque sorte au Dieu-Martyr un peu de ce fiel dont il leur est si avare ; c'est alors que, trouvant leur calice trop doux, comme Jésus avait trouvé le sien trop amer, elles disent à leur tour : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais plus elles ont soif de douleurs, plus leur divin Amant les plonge au torrent de ses voluptés (1). Voyant donc, elles aussi, leur prière rejetée pour la première fois, et ne pouvant se résoudre à recevoir tant de caresses d'une main percée pour leur amour, elles en appellent à la Justice divine, lui remettent sous les yeux leurs péchés, ou ce qu'elles nomment ainsi, et provoquent un châtiment que l'amour leur refuse. Mais comme elles ne peuvent, même par ce moyen désespéré, obtenir ce qu'elles réclament, comme Dieu ne les châtie qu'avec de la gloire (2), elles se voient réduites à se dédommager

(1) Ps. 35. — (2) Ste Térèse.

elles-mêmes, en se livrant à des macérations dont frémit notre lâcheté. Les anges ont vu d'illustres pénitents se rouler dans les épines du désert, pour étouffer dans leur chair les rébellions de la sensualité ; mais plus d'une fois aussi, ils ont vu, ô spectacle sublime! d'innocentes colombes recourir aux mêmes cruautés, pour amortir dans leurs âmes le sentiment des joies célestes !

Ainsi, quand Jésus-Christ disait à Jacques et à Jean : « Vous boirez le calice que je boirai moi-même (1), » il ne voulait pas dire : Vous souffrirez le même martyre que moi, mais bien, un martyre qui aura, à l'extérieur, quelque rapport éloigné avec le mien. Car aucun homme n'eût pu supporter, même un instant, ce qu'a souffert l'Homme des douleurs. Saint Bonaventure dit que Jésus a souffert autant que s'il eût été lui-même l'auteur de nos péchés ; et saint Thomas ajoute qu'il n'a pas eu égard au mérite intrinsèque de ses douleurs, mais qu'il a voulu souffrir assez pour satisfaire rigoureusement, quand même il n'eût été qu'un homme ordinaire (2). En un mot Jésus a bu le *calice de la colère divine* (3), et il l'a bu, comme nous le disions tout à l'heure, sans aucun mélange, pour nous en communiquer la vertu purifiante dans un autre calice, le calice de son amour, le calice de la loi nouvelle, le calice de son Sang ! Telle l'abeille se repaît des sucs amers du thym, pour nous les donner ensuite trans-

(1) Marc. 10. — (2) P. 3. q. 46, ad. 6. — (3) Isaï. 51.

formés en miel. Telle encore une nourrice, craignant les effets trop violents d'une potion médicale prescrite à son tendre nourrisson, la prend elle-même, et lui en fait sucer les propriétés salutaires dans son lait.

Ainsi donc, à Jésus les ennuis, les dégoûts, les angoisses, les terreurs de la mort ; à nous, si nous le voulons, les douceurs, les délices, les sacrés enivrements de la Croix ! Térèse dira : « Ou souffrir, ou mourir ! » Une autre sainte, enchérissant sur elle, dira : « Non pas mourir, mais souffrir ! » c'est-à-dire: Non pas le paradis, mais la Croix.... parce que Jésus a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! » — Jésus a dit : « Les terreurs de la mort m'ont enveloppé (1) ; » et ses serviteurs diront à leur dernière heure : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir ! » Et François d'Assise donnera le caressant nom de *sœur* à cette mort tant redoutée ; et il terminera son fameux hymne du soleil par cette strophe : « Soyez béni, Seigneur, pour notre Sœur, la Mort corporelle.... O Mort ! ô toi, la meilleure amie de l'homme, qui donc a pu dire que tu étais amère ? » — Après avoir vu toutes ses heures s'écouler dans de mystérieuses souffrances, Jésus meurt en poussant un cri (2), expression d'une douleur arrivée au suprême degré ; et Térèse, après avoir tressailli d'aise, chaque fois que l'airain sonore lui annonçait la fin d'une heure d'exil, Térèse meurt enfin dans l'extase !

(1) Ps. 17. — (2) Matth. 27.

C'est là, ami du Sacré-Cœur, ce que saint André appelait *le mystère de la Croix;* tel est le partage que Jésus fait avec ses amis ; vous voyez ce qu'il prend pour lui-même et ce qu'il leur laisse : et voilà comment il nous a aimés..!

Affections et prières (1).

O mon Jésus ! après tant d'amour de votre part, pourrai-je refuser encore de vous donner mon misérable cœur? Non, mon cher Rédempteur ! je vous l'offre et vous le donne tout entier ; je vous consacre toute ma volonté ; daignez l'accepter et en disposer selon votre bon plaisir. Je ne possède rien et je ne puis rien ; mais j'ai un cœur que je tiens de vous et dont personne ne peut me dépouiller ; je puis perdre mes biens, mon sang, ma vie ; mais on ne saurait m'enlever mon cœur. Avec ce cœur, je puis vous aimer ; avec ce cœur, je veux vous aimer. De grâce, ô mon Dieu ! enseignez-moi le parfait oubli de moi-même ; enseignez-moi ce que je dois faire pour arriver à votre pur amour, dont votre bonté m'inspire le désir. Je me sens bien déterminé à vous plaire ; mais, pour accomplir cette résolution, j'ai besoin de votre secours et je l'implore. C'est à vous, ô Cœur aimant de Jésus ! c'est à vous de faire que mon pauvre cœur soit tout à vous, ce cœur qui, par le passé, a été si ingrat envers vous, et, par sa faute, privé de votre amour. Ah ! faites que

(1) Tirées des Œuvr. de S. Alphonse.

tout mon cœur brûle pour vous comme le vôtre brûle pour moi ; faites que ma volonté soit entièrement unie à la vôtre, en sorte que je ne veuille que ce que vous voulez, et qu'à l'avenir votre sainte volonté soit la règle de toutes mes actions, de toutes mes pensées et de tous mes désirs. Seigneur ! j'espère que vous ne me refuserez point votre grâce pour exécuter la résolution que je prends aujourd'hui à vos pieds, de recevoir en paix toutes les dispositions de votre providence à mon égard pendant ma vie et à ma mort.

O Marie Immaculée ! que vous êtes heureuse, vous dont le cœur a toujours été parfaitement conforme au Cœur de Jésus ! Je vous en conjure, ma tendre Mère ! obtenez-moi la grâce de ne vouloir et ne désirer désormais que ce que vous voulez, Jésus et vous.

VINGT-SIXIÈME JOUR

GETHSÉMANI.

V.

Que Jésus ne fut nulle part si abaissé qu'à Gethsémani. Combien ce mystère est consolant pour nous.

> Nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités : il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentatations, hormis le péché. (Héb. IV.)

Ne vous étonnez pas, âme pieuse, si nous consacrons encore plusieurs pages à la prière de Jésus dans le jardin. Le but que nous nous sommes proposé est de faire connaître le Cœur de Jésus, tel qu'il nous est dépeint à chaque page des divines Écritures. Or, nous l'avons déjà dit, il n'est pas d'occasion où le Sauveur nous montre son bon Cœur plus à découvert que dans celle-ci. Ce n'est pas sans mystère, que Celui qui s'appelle le Pain de Dieu (1) a voulu naître dans la ville de Bethléem, c'est-à-dire dans la Maison-du-Pain ; que Celui que les prophètes appellent la Fleur de Jessé, a voulu grandir et vivre dans le bourg de Nazareth, dont le nom, selon saint Jérôme, signifie

(1) Joan. 6.

Fleur. Mais ce n'est peut-être pas sans raison que ce même Sauveur a choisi pour théâtre de son agonie, le mont des Oliviers. Car c'est ici surtout que son Cœur, comme une Olive mûre à point, rend, sous le pressoir de la douleur, une huile propre à guérir toutes nos plaies, à dissiper les plus épaisses ténèbres, à nourrir en nous le feu sacré, dont il fut lui-même la source et la victime. Nulle part Jésus n'est plus aimable, plus touchant, plus plein d'attraits pour les malheureux enfants d'Ève. Pourquoi donc? C'est qu'ici il nous apparaît plus petit, plus humble, plus semblable à nous qu'il ne le fut jamais. Ni son Père, ni les anges, ni ses amis ne rendent plus en ce moment aucun témoignage à sa sainteté, à sa divinité; lui-même semble perdre de vue sa génération éternelle; il semble oublier qu'il est *l'un de l'auguste Trinité,* et que, même en tant qu'homme, il est auprès des hommes le représentant du Très-Haut.

A Bethléem, Jésus avait besoin du lait d'une mortelle pour soutenir sa frêle existence ; il souffrait toutes les incommodités de la pauvreté ; il grelottait sur une poignée de paille ; mais à Bethléem, il recevait les adorations de Marie et de Joseph, des bergers et des rois ; il faisait trembler Hérode sur son trône ; sa naissance était célébrée par les chœurs célestes, annoncée par une étoile aux nations les plus lointaines. A Nazareth, il est pauvre, il travaille, il obéit à sa bienheureuse Mère et à son père nourricier ; mais là encore, je vois ces deux séraphins terrestres sans cesse

prosternés en esprit devant lui, et se relevant souvent la nuit pour venir l'adorer sur le grabat où il repose. Dans le désert, il souffre les imtempéries de l'air, il souffre la faim, il souffre les insultes du démon : mais ce jeûne miraculeux de quarante jours, et le repas céleste qui le termine, ce repas servi par des anges paraissant sous une forme sensible, tout cela me rappelle encore qu'il est mon Dieu. A Béthanie, Jésus se confond dans la foule des pécheurs ; il reçoit, comme les publicains, le baptême de pénitence : mais Jean est là qui me le montre, qui l'annonce à la foule, comme l'Agneau de Dieu, seul capable de purifier les âmes ; puis je vois le Saint-Esprit descendre des cieux entr'ouverts, se reposer sur sa tête ; et j'entends le Père éternel qui me dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. »

Dans sa vie publique, Jésus aime à s'abaisser, à servir (1), à mener une vie commune (2), à éviter l'éclat (3) ; mais encore affirme-t-il en paroles et en œuvres sa divinité et sa mission. Le calme même et l'autorité avec lesquels il révèle les plus sublimes vérités, et opère les plus grands prodiges, montrent assez que le divin est son élément propre. Il se plaît à s'appeler *le Fils de l'homme;* mais ce Fils de l'homme commande aux maladies, aux esprits impurs ; nourrit avec cinq pains autant de milliers d'hommes ; rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la marche aux estropiés. Les fatigues l'épuisent comme un simple mortel ;

(1) Luc. 22. — (2) Matth. 11. — (3) Matth. 12.

mais alors il dort sur le pont d'une barque à demi remplie par les vagues ; et quand ses disciples l'éveillent à grands cris, il leur reproche leur peu de foi, et calme d'un mot les éléments mutinés (1). Il s'attendrit comme nous auprès d'une tombe ; mais après avoir pleuré comme homme, il parle comme Dieu, et la mort obéissante relâche sa victime (2).

Dans sa passion même, bien que l'auréole de la divinité semble s'obscurcir sur son front auguste, elle reste encore visible pour un œil attentif. Au moment où on l'arrête, il renverse les satellites, et guérit celui que Pierre a blessé (3). Chez Caïphe, il est traité comme le plus vil des scélérats ; mais interrogé solennellement par le grand-prêtre, s'il est le Fils de Dieu, il répond : « Je le suis ; » et cette parole que jamais personne n'avait osé dire, cette parole, soutenue par une telle vie, par tant de vertus, formait un témoignage qui eût suffi à des juges moins impies. Traîné devant Pilate, il l'étonne par la majesté de son regard et de sa parole ; et s'il se tait chez Hérode, son silence est celui de la sainteté, qu'offense la vue de l'infamie triomphante et de la cruauté couronnée. La barbarie même de ses ennemis fait penser aux miracles, aux admirables enseignements qui avaient pu exciter leur jalousie, jusqu'à éteindre en eux tout sentiment d'humanité. Enfin en montant au Calvaire, Jésus prophétise la ruine prochaine de Jérusalem comme châtiment

(1) Marc. 4. — (2) Joan. 12. — (3) Joan. 18.

de son parricide ; attaché au gibet, il promet le ciel à l'un de ses compagnons de supplice ; il accomplit sciemment une dernière prophétie ; il meurt, et son dernier soupir va réveiller les morts dans leurs antiques tombeaux !

Mais à Gethsémani, l'auréole est comme éteinte ; et c'est ici surtout que se vérifient ces paroles du prophète : « Il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons « vu, et il n'avait rien qui attirât les regards, et nous « l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mé« pris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, « qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage était « comme caché. Il paraissait méprisable et nous ne « l'avons pas reconnu (1) ». Qui, en effet, reconnaîtrait un Dieu dans cet homme qui tremble, qui recule devant la tâche qu'il a embrassée ; et que verrions-nous encore de divin en lui, si nous ne nous rappelions sa parole : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde ! »

C'est donc ici la première et l'unique fois, que nous voyons le Cœur de Jésus luttant péniblement, et dans les mêmes conditions que les nôtres, avec la faiblesse, les répugnances et les terreurs de la chair humaine ; avec cette sensibilité si exquise pour la souffrance, et qui est comme le fond douloureux de notre nature en cette vie ; avec cette délicatesse que connaissent si bien tous ceux qui ont essayé d'être vertueux.

Et voilà ce qui rend ce mystère si instructif et si con-

(1) Isaï. 53.

solant pour nous : tout homme se retrouve ici en Jésus, avec cette seule différence, que la faiblesse humaine, qui porte les hommes ordinaires au péché, ne portait l'Homme-Dieu qu'à repousser des douleurs atroces, mais nécessaires à notre bonheur. Quand Jésus soupirait après sa passion, quand il disait : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et comme il me tarde d'en voir arriver le jour! » sans doute mon cœur était ému et palpitait d'amour : mais ce courage surhumain m'étonnait; une générosité si évidemment divine me faisait, mieux que toute autre chose, mesurer la profondeur de mon néant; et tout en aimant le Cœur d'où était sorti ce soupir amoureux, j'étais forcé de me prosterner devant lui. — Quand au contraire j'entends mon doux Sauveur dire à son Père, et répéter sans fin, durant trois heures : « Mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice! » alors, sans l'aimer moins, je me sens saisi de compassion pour lui, et, au lieu de me jeter à ses genoux pour l'adorer, peu s'en faut que je ne le presse dans mes bras, pour le consoler. Oh! que je l'aime ainsi! Il me montre en effet alors qu'il a bien pris ma nature, telle qu'elle est, tout entière, avec toutes ses faiblesses, sauf toujours le péché, et qu'il n'a pas rougi de ma misère devant les anges ni devant son Père. Alors je ne trouve plus trop pesant le fardeau de la chair; alors je ne sais plus me plaindre d'avoir hérité d'infirmités, dont un Dieu même ne fut pas exempt; et loin de regretter de n'être pas un ange, il me semble que je fais envie aux anges!

les trois disciples se réveillent, tout confus de leur faiblesse. Pour ne pas augmenter leur honte, Jésus les laisse ; il se prive même de la consolation de leur adresser quelques paroles amies, de peur que sa tristesse ne perce trop dans sa voix, et n'accroisse la leur. Telle, pendant ses longues insomnies, une bonne mère quitte plusieurs fois sa couche, pour s'assurer si son enfant repose ; et, satisfaite du bonheur de cet objet de sa tendresse, se refuse le plaisir de l'embrasser, pour ne pas troubler son sommeil ! D'ailleurs le temps de ces douces communications était passé pour Jésus : c'était maintenant l'heure de semer dans les larmes, il fallait en profiter ; et son Cœur généreux eût cru faire à nos âmes un larcin préjudiciable, s'il avait dérobé aux douleurs, aux tourments, quelques-uns de ces précieux moments, qui nous appartenaient tous !

Affections et prières (1).

O Cœur du plus généreux, du plus fidèle des amis, qui n'êtes jamais plus proche de ceux qui vous aiment, que lorsqu'ils sont dans la tribulation, pourquoi vous abandonner vous-même à une douleur sans bornes ? Pourquoi vouloir souffrir ces faiblesses, ces misères si indignes de vous ? Ah ! sans doute, c'est afin que nous ayons sans cesse les yeux sur vous, comme sur notre modèle ; c'est afin que nous attendions de vous, comme de notre force, la victoire sur nos ennnemis, et que

(1) Tirées du P. Thom. de Jésus.

nous ayons en vous une entière confiance, comme en notre unique remède.

Qui suis-je ô Jésus! pour mériter les biens dont vous me comblez? Oh! faites que du moins je vous glorifie en profitant de vos abaissements; et puisque, de fort que vous étiez, vous êtes devenu faible par amour pour moi, rendez-moi fort de faible que je suis. Mais faites de moi, ô divin Amant! tout ce qu'il vous plaira; je m'abandonne à vous sans réserve. Prenez-moi, possédez-moi, afin que je ne sois plus à moi. Otez-moi toutes les douceurs de la vie, tous les désirs de consolation et de joie, afin que je n'en cherche et n'en trouve qu'en vous seul, ô l'amour et la vie de mon âme!

Que je suis insensé, quand je cherche mon bonheur hors de vous! Que je suis ingrat, quand je commets le péché qui vous cause une si amère tristesse! Pourquoi suis-je né, si je devais vous causer tant de peine? Ayez pitié de moi, ô miséricorde infinie! Faites qu'après avoir péché contre vous, je mérite de souffrir pour vous. Donnez-moi une étincelle de cet amour dont vous brûliez pour moi, afin que je me connaisse, que je me haïsse, et que je venge sur moi ce que j'ai fait contre vous.

VINGT-HUITIÈME JOUR.

GETHSÉMANI.

VII.

Qui est Jésus? Apparition d'un ange. Tentation. Agonie. L'Amour triomphe. Sueur de Sang. Affections.

> Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Je crierai tout le jour, et vous ne m'exaucerez pas... Je me suis vu entouré d'un grand nombre de taureaux..... Ils ont ouvert la bouche contre moi, comme le lion ravissenr et rugissant... Je suis comme une eau qui s'écoule... Mon cœur est comme de la cire qui se fond.
>
> Et les quittant, il s'en alla encore prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. Un ange du ciel lui apparut pour le fortifier. Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. Et il eut une sueur de sang, sous forme de gouttes qui découlaient jusqu'à terre.
>
> (Ps. XXXI. Matth. XXVI. Luc. XXII.)

Avant d'aller plus loin, il est utile, âme pieuse, de nous rappeler quel est cet Homme si profondément humilié au jardin des Oliviers. Ce qui nous reste à dire sur ce touchant mystère est tel, qu'il pourrait nous

faire perdre de vue que cet homme n'est autre que le Fils de Dieu, en tout égal à son Père. C'est le Verbe, c'est-à-dire la Parole que l'Éternel se dit à lui-même, et qui est l'expression fidèle et adéquate, mais substantielle, vivante et personnelle de la substance du Père (1). Cet Homme en un mot est, par sa nature divine, *l'un de l'auguste Trinité!*

Étonnant mystère ! En ce moment même, il régnait au ciel avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, et il était prosterné à Gethsémani ; il était la splendeur de la gloire du Père, et parmi nous il était sans éclat, et apparaissait comme le dernier des hommes (2) ; au ciel, il était l'objet des adorations des anges, qui se voilaient la face en tremblant devant lui ; et sur la terre, il tremblait lui-même ; sa face était comme cachée ; il mettait son front dans la poussière (3) ; au ciel, il reposait au sein de l'Éternel, et jouissait d'un bonheur, infini comme lui-même, dans la possession de ses divins attributs, et ici-bas, son Humanité sacrée, bien que toujours et inséparablement unie à sa Divinité, n'en recevait aucun secours, aucune consolation ; au ciel, il faisait la joie et les délices des anges, les délices du Père céleste lui-même, et sur la terre, il se voyait abandonné des anges, abandonné de son Père, lequel le regardait avec des yeux irrités, et le livrait à la terreur, aux ennuis, aux chagrins ; enfin, au ciel, il écoutait la prière du plus humble mortel, et il l'exauçait ; il exauçait

(1) Heb. 1. — (2) Isaï. 53. — (3) Thren. 3.

même le cri des passereaux, qui lui demandaient leur pâture ; et lui-même priait ici-bas avec larmes, avec de grands cris, et son Père ne l'exauçait point !

Ce n'est pas que nous divisions la personne de Jésus-Christ ; mais, à l'exemple de la sainte Église (1), nous disons ce qui est propre à la nature divine de ce cher Rédempteur, et ce qui convient à sa nature humaine, à ce Cœur humain d'un Dieu, à ce Cœur du même sang que les nôtres, mais élevé, dès sa conception, à la dignité de la personne divine, et digne ainsi de nos adorations. — Et tout ceci, je l'ai dit, âme pieuse, afin que vous puissiez mieux mesurer la longueur, la largeur et la profondeur de l'amour qui a engagé le Père éternel à livrer son Fils à de telles humiliations, et le Fils, à les accepter.

Voici donc notre Jésus prosterné, pour la troisième fois, dans sa grotte ! Ses ennuis, ses chagrins, ses craintes redoublent. Sa prière devient aussi plus pressante, plus suppliante : mais la voix seule de nos péchés y répond (2). Ils sont là comme autant de vipères qui entourent, qui assiégent le Cœur de leur Victime, qui s'y attachent avec furie, le déchirent de leurs dents cruelles, et font couler leur mortel venin dans ses innombrables plaies.

Cependant, au ciel que se passait-il donc ? Ah ! sans doute les anges accourus de tous les points de l'univers, étaient réunis pour être spectateurs de l'épouvantable

(1) Brev. Rom. *in festo Circumcis.* — (2) Jer. 14.

scène ; sans doute ils contemplaient avec stupeur leur Seigneur humilié, priant, pleurant, gémissant dans le jardin, et ils pleuraient à leur manière sur ses douleurs. Je me figure que le chant des Chérubins avait cessé de retentir sous les voûtes éternelles, afin que la voix de l'Homme-Dieu y fût seule entendue à cette heure solennelle. Je me représente aussi ces purs esprits, jetant des regards suppliants vers le trône de l'Éternel, comme pour le conjurer de venir en aide à l'adorable Humanité de son Fils ; puis, comme le Père céleste paraît s'être dépouillé de sa tendresse envers Jésus, il me semble que l'un des plus élevés en gloire, enhardi par son amour pour cet Homme divin, en qui il voit son Roi, s'approche du trône, et ose représenter à l'Ancien des jours, qu'il ne convient pas que la prière d'un tel suppliant soit totalement rejetée. Le Père agrée des remontrances si justes, et charge le sublime intercesseur de certaines paroles pour Jésus.

Tout-à-coup une forme lumineuse descend du ciel, pénètre dans la grotte, dont elle dissipe les ténèbres, et se tenant debout auprès du Sauveur toujours prosterné, lui parle avec une tendre sympathie.

Le saint Évangile ne nous a pas conservé le discours de l'ange en cette occasion. Mais sans doute ce discours fut ferme et bref, comme ayant été dicté mot à mot par un Dieu dont la Justice n'était pas encore satisfaite. Le céleste envoyé dit sans doute en substance à Jésus que, envoyé par le Père, il venait l'exhorter à se rappeler ses engagements envers la divine Justice, laquelle ne

consentait pas à l'exempter de la mort sur la Croix. Pour diminuer un peu l'horreur que lui causait l'idée de cet affreux supplice, il lui remettait sous les yeux la gloire qui devait en revenir à Dieu, et le bonheur des hommes qui lui étaient si chers, et qui, purifiés par l'effusion de son sang, allaient prendre place parmi les chœurs célestes.

En présence de cette apparition, vous me reprocherez peut-être, âme fidèle, d'avoir dit plus haut que, dans ce mystère, ni Dieu ni les anges ne rendent plus témoignage à la divinité de Jésus. — Mais ne voyez-vous pas la différence entre cette apparition et celle, par exemple, des anges qui étaient venus apporter à manger au Sauveur dans le désert ? Là, l'Ange servait Jésus comme son Maître (1); ici, il l'encourage, le console, le fortifie. Or celui qui encourage est sensé supérieur à celui qui reçoit des encouragements; celui qui fortifie est sensé plus fort que celui auquel il prête son appui; et le consolateur ne relève l'affligé, qu'en lui suggérant des raisons que ce dernier est sensé ignorer. Jésus donc, en cette occasion, reçoit l'aumône d'une créature ! Et puis en quelle qualité l'ange se présente-t-il à lui ? Comme ambassadeur de l'Éternel. Il représente l'Éternel, il parle au nom de l'Éternel, et partant, avec autorité, comme l'Ange, si toutefois c'est un ange, qui parlait à Moïse sur le Sinaï, et que Moïse appelait *le Seigneur*. Ce qui paraît d'abord une conso-

(1) Matth. 4.

lation, n'est donc en réalité qu'une humiliation de plus pour notre divin Sauveur. Il prie son Père, et son Père ne lui répond plus directement, comme autrefois, mais il lui envoie un de ses serviteurs, chargé de lui notifier ses volontés sévères. Ainsi le roi David envoyait Joab à son fils Absalon : « Dites-lui, ajoutait-il, qu'il peut rentrer à Jérusalem, mais défendez-lui de paraître devant moi. » L'innocent Jésus, comme le coupable Absalon, se voit en quelque sorte rebuté par son Père; les serviteurs voient continuellement la face du Père céleste, et le Fils ne peut plus ni la voir, ni entendre sa voix ! Enfin de quelle manière s'accomplit ce message? Sans doute l'Ange voudrait se jeter aux pieds de son Roi ; mais, représentant en ce moment le Très-Haut, il lui est interdit de s'humilier : un envoyé royal serait infidèle à sa mission, qui s'abaisserait devant ceux à qui il porte les ordres de son maître. L'Ange voudrait essuyer les larmes du divin affligé, lui offrir, comme au désert, quelque liqueur céleste, pour fortifier son Cœur abattu : mais il ne peut même lui offrir une goutte d'eau. Ainsi le Dieu succombe, et la créature le fortifie; le Dieu tremble, et la créature le rassure ; le Dieu est prosterné, et la créature est debout; l'Ange parle, il commande au nom de l'Éternel, et Jésus l'écoute avec respect, il se soumet sans hésiter, et le prie humblement de porter à son Père l'hommage de son obéissance. Puis l'Ange se retire et disparaît, sans ajouter une seule parole, sans témoigner, même par un geste, l'admiration dont le remplit le dévouement de

son Dieu au salut des enfants de la terre ! Ainsi le Fils de Dieu s'est-il humilié, ainsi a-t-il obéi jusqu'à la mort, ainsi nous a-t-il aimés !

Mais il est encore une épreuve que le Cœur de Jésus eut à subir à Gethsémani, et dont nous n'avons rien dit jusqu'ici. Après avoir rapporté la tentation du Sauveur au désert, saint Luc ajoute que Satan le quitta pour un temps (1). Il devait donc revenir; mais quand serait-il revenu, sinon dans cette conjoncture, d'où allait dépendre tout le fruit de la vie du Rédempteur? Jésus tremblait à l'idée de la mort qui lui était préparée; un ange était venu lui réitérer l'ordre de mourir; et pourtant le murmure de plus en plus faible de sa prière n'avait cessé de retentir dans la grotte redevenue solitaire. Satan se figurait donc qu'il chancelait dans son obéissance, et qu'il serait plus facile à vaincre, que lors de sa première tentation. Car Satan savait bien vaguement que Jésus était le Messie, mais il ne savait pas que ce fût là le Verbe en personne. Et, bien qu'il eût inspiré à Judas l'horrible dessein de trahir son Maître, afin de mettre fin à ses prédications, il comprenait maintenant qu'il valait mieux le faire tomber dans l'idolâtrie de la désobéissance (2), que de le faire mourir : Dieu serait offensé par le Juste des justes, l'Esprit-Saint se retirerait de lui, et tout l'édifice si péniblement fondé s'écroulerait en un instant et par sa base.

Il est donc naturel de croire que, par la permission

(1) Luc. 4.—(2) I Reg. 15.

de Dieu, l'ennemi de notre salut vint en ce moment, avec plusieurs de ses noires légions, livrer un suprême assaut à ce Cœur ami des hommes. A l'aide de ses prestiges, il lui avait autrefois montré tous les empires de la terre, et lui en avait offert la royauté en retour d'un acte d'idolâtrie (1) : il put, à Gethsémani, lui faire passer sous les yeux une suite de fantômes, représentant d'une manière horrible tous les détails des tourments qui se préparaient pour lui, et, après l'avoir ainsi effrayé, lui demander avec ironie : « Et pour qui? Quel est donc l'objet de cet amour poussé jusqu'à la folie ? L'homme est-il vraiment meilleur que nous ? » — Il put ensuite, dans une série de tableaux mouvants, rappeler au divin Sauveur les innombrables bienfaits de Dieu envers l'homme, l'amour qui a présidé à la création d'Adam, la sublimité de sa destinée, la beauté du séjour où il fut d'abord placé, et tout cela échouant devant un beau fruit; puis les abominations qui ont amené le déluge, puis les démons substitués à Dieu sur tous les autels de la terre, les infidélités et les révoltes perpétuelles du peuple choisi lui-même, couronnées enfin par le crucifiement du Messie tant désiré. Et, concluant du passé à l'avenir, et s'appuyant sur les prophètes et sur la connaissance qu'il avait acquise du cœur humain durant tant de siècles, il aura pu montrer à Jésus les persécutions, les schismes, les hérésies qui devaient désoler les premiers temps de l'Église, et le

(1) Matth. 4.

refroidissement, la honteuse lâcheté, la sensualité, l'indifférence, l'esprit de révolte et d'impiété, qui devaient triompher aux temps où nous vivons. Ce dont on ne peut douter, c'est qu'il mit tout en œuvre pour nous rendre odieux au divin Rédempteur, ou du moins pour refroidir à notre endroit son Cœur aimant.

Or, pieux lecteur, il n'y put réussir : ainsi Jésus nous aimait-il ! Mais à quoi il réussit, ce fut à causer une telle crainte, un tel ennui au divin Cœur que, selon le saint Évangile, « Jésus tomba en agonie ! » Voici donc le lieu de méditer sur le plus pénible moment du Sacré-Cœur ici-bas ; d'assister à la lutte suprême de ce Cœur, l'amour personnifié, avec la plus poignante des douleurs intérieures qui fut jamais.

Qu'est-ce que l'agonie ? Quand un être animé se dissout, la vie vaincue se retire devant le froid qui envahit peu à peu tous les membres, et elle se concentre définitivement dans le cœur. La mort vient alors l'attaquer là ; et nous appelons *agonie,* c'est-à-dire combat par excellence, les mystérieux efforts de la vie, disputant cette dernière retraite à sa terrible rivale, et les assauts que lui livre celle-ci pour l'en chasser. Or, en Jésus, le contraire était arrivé : la mort s'était attaquée directement au Cœur, car les membres étaient restés jusqu'à ce moment sains et intacts. Quel était donc le mal qui rongeait cet organe sacré ?

Nous l'avons déjà dit : le cœur chez l'homme ressent vivement le contre-coup des affections de l'âme.

Une joie douce et modérée le dilate (1), et rend ses mouvements larges et moëlleux : la vie alors s'en échappe avec le sang, comme un fleuve qui coule à pleins bords; elle pénètre toutes les chairs, s'insinue jusqu'au fond des os, et se montre comme à découvert sur la face, qui devient brillante et vermeille. C'est là ce qu'Isaïe a décrit en ces termes : « Le Seigneur vous fera jouir d'un repos perpétuel; il remplira votre âme de splendeurs; il engraissera vos os; et vous serez comme un jardin bien arrosé, et comme une fontaine qui ne tarit jamais (2). » Au contraire, la crainte et la tristesse tendent violemment et contractent les nerfs du cœur et de la poitrine, et en rendent le jeu difficile et irrégulier. Aussi le mot *angoisse,* si souvent employé dans l'Écriture, pour désigner la douleur de l'âme, signifie dans son sens propre, *rétrécissement*. On comprend donc que la tristesse use bien vite un organisme, et que, selon le Sage, elle finisse par tuer l'homme.

Ceux de mes lecteurs qui ont parfois éprouvé quelque grande peine, me reprocheront peut-être ces détails un peu matériels et inutiles pour eux. Mais s'il en est qui n'aient pas encore connu le malheur, ils me sauront gré de leur avoir fait comprendre mieux la mystérieuse agonie du Cœur de Jésus.

Ce divin Cœur était si serré en ce moment par la tristesse et par la crainte, que ses palpitations, tantôt lentes, tantôt précipitées, étaient violentes, comme cel-

(1) Ps. 118. — Isaï. 60. — (2) Is. 58.

Oh ! disons-le encore une fois : jamais Jésus ne fut si délaissé ; jamais son humanité ne se montra plus à découvert qu'à Gethsémani ; mais jamais aussi il ne fut dans un état si propre à nous inspirer la confiance, et à guérir en nous, non pas la crainte filiale, qui est un don du Saint-Esprit, et qui se confond avec l'amour, mais cette crainte purement servile, ou plutôt cette *peur* de Dieu, laquelle est une superstition, et l'une des plaies les plus profondes des cœurs à notre époque.

Il est rare que les princes se dépouillent tout à fait, en présence de leurs sujets, de l'appareil de leur grandeur. D'ordinaire ils gardent, même dans leurs rapports intimes, je ne sais quelle réserve imposante : ils n'osent être ni joyeux, ni tristes à la manière des autres hommes ; ils croient qu'il y va de leur gloire, d'envelopper de mystère et de splendeur la pauvre humanité, qui est en définitive la même chez eux que chez les simples mortels. Aussi, lors même qu'un roi se montre le plus familier à l'égard de son favori, celui-ci se gardera bien de franchir toute la distance qui le sépare de la souveraine puissance : il suppose qu'il est toujours quelque repli fermé, au fond d'un cœur royal, qui semble s'épanouir ; il craindrait de voir l'homme de trop près, de surprendre le secret de ses faiblesses, et de faire ainsi une blessure sans remède à son chatouilleux orgueil. Mais si un monarque, frappé dans ses affections les plus chères, rejette pour un jour l'éclat emprunté qui pèse tant à un cœur abattu, s'il descend du trône, pour aller confier sa peine à un ami ; si, en

un mot, il oublie un instant qu'il est roi, pour pleurer comme un homme, le sujet pourra à son tour oublier que cet homme qui pleure est son roi ; il ne verra plus en lui qu'un ami malheureux ; il n'hésitera plus à lui ouvrir ses bras, à mêler ses larmes aux siennes. Car un homme qui pleure ainsi devant moi, n'a plus pour moi ni secret ni arrière-pensée ; quel qu'il soit d'ailleurs, il se met à mon niveau, ou plutôt il s'abaisse un peu au-dessous de moi, puisqu'il demande que je le console.

Eh bien ! voici le Roi des rois ; Celui qui seul ne perd rien à être vu de près, le voici dans le deuil, dans la douleur ! Ame pieuse, il daigne venir vous dire sa peine, vous demander des consolations. Il ne déposera pas sa grandeur, car elle est essentielle, et non empruntée, comme celle des rois de la terre : mais, de peur que le respect ne vous tienne à l'écart, il cache sous le voile de la faiblesse, et sa gloire divine, et l'éclat propre à sa sublime humanité. La lumineuse sérénité de son front a fait place à la honte et à la tristesse ; sa noble assurance, à une mortelle terreur ; sa puissance miraculeuse, au plus extrême abattement. En un mot, sa douleur est si profonde, qu'elle semble l'absorber tout entier !

Jésus nous dit lui-même qu'il n'est venu du ciel que pour rallumer dans les cœurs le feu de l'amour divin (1). Et comme la crainte servile est un des grands obstacles qui s'opposent à la perfection de l'amour (2), il a

(1) Luc. 12 — (2) I Ep. Joan. 4.

dû trouver un moyen de la chasser de nos cœurs. Mais quel moyen plus efficace pour cela, que de se montrer à nous tremblant, désolé, baigné de larmes? Oh! laissons-nous prendre à ce divin piége, dernière ressource d'un amour méconnu! Et pour qu'il en soit ainsi, méditons encore, méditons sans fin les humiliations et les douleurs du Cœur de Jésus.

Prière (1).

Seigneur Jésus! faites que je vous aime toujours, autant que je le désire et autant que je le dois, de sorte que vous soyez l'unique objet de mes recherches et de mes pensées. Que je vous contemple sans cesse le jour, que je sente votre présence pendant mon sommeil; que, la nuit encore, mon esprit vous parle, et, tandis que mon corps repose, que mon âme continue avec vous ses entretiens familiers.

O Jésus très-doux, très-bon, très-aimant, très-cher, très-désiré, très-aimable, très-beau! versez, je vous en conjure, versez dans mon cœur les flots de votre douceur et de votre charité, afin que rien de terrestre, rien de charnel n'éveille plus mes désirs, n'occupe plus mes pensées, mais que je vous aime vous seul, et que vous soyez seul dans mon cœur et sur mes lèvres. Ecrivez, écrivez de votre doigt dans mon âme, votre nom plus doux que le miel, gravez-le si profondément dans mon cœur, que jamais l'oubli ne l'en efface.

(1) De S. Augustin.

Doux Christ ! bon Jésus ! accordez-moi ce que je désire, ce que je vous demande avec toute l'ardeur dont je suis capable, donnez-moi votre saint, votre chaste amour; qu'il me remplisse, qu'il me possède tout entier ; et donnez-moi un signe certain de cet amour, je veux dire une source intarissable de larmes, afin que ces larmes, nouveau gage de votre amour pour moi, témoignent dans leur muet langage, combien mon âme vous chérit.

Oh oui ! faites-moi cette grâce pour l'amour de vous-même ; je vous en conjure par les précieuses larmes que vous avez versées pour mon salut ; faites que je ne puisse plus désormais penser à vous, parler de vous, me rappeler votre souvenir, chanter vos louanges, vous offrir mes prières ou le divin Sacrifice, sans que les larmes m'inondent comme d'une pluie suave; qu'elles soient ma nourriture et le jour et la nuit.

Accordez-moi cette grâce, ô Dieu béni, Dieu aimable, par les prières et les mérites de la glorieuse Vierge Marie, ma Souveraine, et par ceux de tous les saints.

VINGT-SEPTIÈME JOUR.

GETHSÉMANI.

VI.

Jésus au milieu de ses douleurs, veille encore sur les siens. Affections et prières.

> Jésus s'étant levé du lieu où il priait, vint à ses disciples et les trouva endormis, à cause de la tristesse qui les accablait. — Et il dit à Pierre : « Simon, tu dors ? Quoi ! tu n'as su veiller une heure ? Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation. Car l'esprit est généreux, mais la chair est faible. Et il s'en alla pour la seconde fois, et il fit sa prière dans les mêmes termes. Et étant retourné, il les trouva encore endormis ; car leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre. (Luc. XXII. Marc. XXIV.)

Il y a une heure déjà, que Jésus prie avec de grands cris, avec des larmes, sans recevoir de réponse du ciel ; à ses gémissements, l'écho de la grotte humide et solitaire a seul répondu ; aucun de ceux qu'il chérit ne s'est approché pour lui dire ce mot si simple, mais qui console toujours, quand il sort d'un cœur aimant ;

« Ne craignez pas, consolez-vous ! » Ses disciples préférés ont essayé, eux aussi, de prier, comme il le leur avait recommandé ; mais bientôt la tristesse est venue appesantir leurs paupières : « Ils dormaient de tristesse, » dit le saint Évangile (1) ; et à la lueur blafarde de la lune, on les aperçoit assis à terre, et la tête penchée sur leurs genoux, à un jet de pierre de la grotte.

Ainsi cette loi touchante de la Providence, qui attache le doux sommeil au chagrin, et fait ainsi sortir le remède de l'excès même du mal, cette loi ne profite qu'aux disciples : le Maître, qui aurait si grand besoin d'un peu de repos, pour se préparer à la terrible journée de demain, le Maître passe la nuit dans la prière et les larmes ! — Jonas, dans sa fuite, dort profondément dans un vaisseau à demi englouti par les vagues ; Pierre, à la veille d'être conduit au supplice, dormira un jour au milieu de ses gardes : Jésus serait-il donc moins intrépide que Jonas, moins résigné que Pierre ? Ah ! semble-t-il nous répondre, ne voyez-vous pas ces reptiles affreux, les péchés du monde entier ? Ne les voyez-vous pas qui me rongent le Cœur ? Ceux qui me dévorent ne dorment point (2) ; et moi, comment pourrais-je dormir ? Ces iniquités, plus nombreuses que les cheveux de ma tête, me sont attribuées, comme si j'en étais l'auteur ; elles sont comme un joug pesant qui accable mon cou, dont les rênes sont tenues par une main

(1) Luc. 22. — (2) Job. 30.

qui veille sans cesse (1) ; et moi, quel repos pourrais-je goûter ?

Mais je vois qu'il se lève ! Qu'il est pâle, défait ! Avec quelle peine il se soutient ! Quelle tristesse mortelle est peinte dans tous ses traits ! Il se dirige en chancelant vers ses bien-aimés. Que leur veut-il ? Se rapproche-t-il d'eux pour se rassurer un peu dans leur compagnie, pour faire diversion, dans une conversation avec des êtres chéris, aux images sinistres qui le poursuivent ?... Écoutons. Pierre ! tu dors ? — A ces mots les disciples s'éveillent, et la douloureuse expression de la voix du Maître les fait tressaillir. Il ajoute : « Ainsi vous n'avez pu veiller une seule heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. »

Ce sont des reproches ; mais quelle douceur, quelle aménité ! Ses maux n'ont pas aigri son Cœur : au contraire, il semble n'être devenu que plus indulgent, par l'expérience qu'il fait de la faiblesse humaine. Il ne vient pas chercher du soulagement en leur compagnie, puisqu'il les engage à se remettre en prières. Mais, ô bonté ! il se souvient que ce petit troupeau lui fut confié par son Père (2), et que la volonté du Père est qu'aucune de ces pauvres brebis ne périsse. L'une des douze est tombée, malgré sa tendre sollicitude, dans les lacs de l'ennemi, et est devenue elle-même un loup acharné contre le Bon Pasteur. L'avarice a été la cause

(1) Thren. 1. — (2) Joan. 6.

de la perversion de Judas : Jésus craint que ce qui lui reste de disciples fidèles, ne se scandalise à la vue des humiliations qu'il va essuyer pour leur amour. Leur foi a déjà subi, sans chanceler, une double épreuve : ils ont cru à la divinité du Fils de l'homme ; ils ont cru à l'Eucharistie promise, alors que tant d'autres se retiraient, alors que Judas s'attirait déjà de la part du doux Maître la qualification de démon (1). Mais cette foi ne sera-t-elle pas ébranlée quand, Celui en qui ils reconnaissent leur Dieu, ils le verront pendu à un infâme gibet ? Voilà ce que Jésus craint pour ses bien-aimés ; voilà pourquoi il vient les tirer d'un sommeil si dangereux en face de l'ennemi.

« Veillez et priez ;.... car l'esprit est à la vérité bien disposé, mais la chair est faible ! » Ces mots demandent nos larmes, plutôt que des explications. Évidemment Jésus fait ici allusion à la faiblesse de sa propre chair ; il parle par expérience : il nous révèle son bon Cœur ; il nous l'ouvre jusqu'au fond, pour nous faire assister à la lutte que s'y livrent l'amour des hommes et la crainte des tourments. C'est comme un ami qui, pour mettre la vertu de son ami en garde contre des piéges, auxquels il n'aurait lui-même qu'à grand'peine échappé, lui ferait à demi-mots l'aveu de sa faiblesse, dans un élan de confiance. Il me semble que Jésus nous dit ici : « Mes bien-aimés, ne vous livrez pas à « une entière sécurité ; gardez de vous fier trop à vos

(1) Joan. 6.

« bonnes résolutions : car, quelque bien disposé que « soit le cœur, la chair est bien fragile, pour en servir « la généreuse ardeur. Je viens moi-même de l'éprou- « ver. Vous savez combien j'ai toujours désiré voir le « jour où je dois être baptisé d'un baptême de sang et « d'ignominie; ce soir encore je vous le disais (1). « Eh bien! maintenant que ce jour, le plus beau assu- « rément de mon pèlerinage, est sur le point de luire, « ma chair frissonne, mon sang se glace d'horreur ; « je tremble comme la feuille du peuplier battu par « le vent, et j'ai besoin de tout mon courage, de tout « mon amour envers mon Père et vous, pour ne pas « renoncer à une entreprise, qui m'est pourtant si « chère. Serez-vous plus forts que moi? Quant à moi, « je cherche ma force dans la prière : faites comme « moi ; veillez et priez, pour ne pas succomber, « quand viendra pour vous l'heure de la tentation ! » — Dites, cher lecteur, le Cœur de votre divin Ami, pourrait-il être plus expansif? N'est-ce pas là se mettre sur la même ligne que nous, et se faire faible avec les faibles? Voilà sans doute à quoi saint Paul pensait, quand il écrivait aux Hébreux : « Nous n'avons pas « un Pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités ; « il a passé comme nous par toutes sortes d'épreuves... « afin d'être un fidèle et miséricordieux Pontife (2). »

Après nous avoir donné un si bon conseil dans la personne de ses disciples, Jésus les quitte, pour leur

(1) Luc. 2. — (2) Heb. 4.

cacher un nouvel accès de douleur, dont il sent les approches. Il retourne péniblement à sa grotte, y reprend son attitude suppliante, et répète sans fin sa prière : « Mon Père ! si ce calice ne peut s'éloigner de moi, sans que je le boive, que votre volonté se fasse ! » Il nous enseigne ainsi à éviter dans la prière les longs discours (1), la recherche, le travail, les efforts de tête; à dire, en toute simplicité, à notre Père, ce qui est au fond de nos âmes ; à répandre nos cœurs (2), comme de l'eau, devant lui, et surtout à nous résigner d'avance à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner, bien persuadés qu'il connaît mieux que nous nos véritables intérêts. Il nous enseigne encore à revenir souvent à la charge, à répéter cent fois, mille fois, la même prière, à importuner le Père céleste de nos cris, lorsque, pour mettre notre foi à l'épreuve, il feint de ne pas nous entendre. Le Fils de Dieu prie, dans les mêmes termes, durant plusieurs heures, bien que son Père semble l'avoir oublié : quelle leçon pour nous, qui nous impatientons, qui renonçons même à la prière, quand le Seigneur ne nous exauce pas tout d'abord !

Mais, si son Père l'oublie, Jésus ne nous oublie pas. Son Cœur aimant est toujours là où gît son trésor (3), c'est-à-dire au milieu du petit troupeau à qui il a promis l'empire du monde (4), au milieu de sa chère Église. Un époux peut-il, même sur son lit de douleurs, oublier sa bien-aimée ? L'Épouse du divin Cœur

(1) Math. 6. — (2) Ps. 61. — (3) Matth. 6. — (4) Luc. 12.

n'aura bientôt plus d'autre appui visible que onze hommes pauvres, ignorants et fragiles, qui tremblent là-bas, à quelques pas de lui. Jésus craint que le tentateur ne les fasse enfin tomber dans ses piéges. Il sait bien que, le Pasteur frappé, le troupeau va se disperser (1) ; mais il veut lui donner ses soins jusqu'au dernier moment, afin qu'on ne puisse pas lui adresser cette poignante question du prophète : « O pasteur, qu'est devenu ton beau troupeau ? » Et puis, il espère que ces pauves brebis conserveront dans leur fuite le souvenir de tant d'affection, de tendresse ; il espère que ce souvenir, triomphant de la crainte, ramènera au pied de sa Croix au moins un des siens, pour recevoir, au nomde nous tous, ses derniers adieux ; pour recueillir son dernier soupir et un legs suprême, et venir ensuite nous raconter que Jésus *nous a aimés jusqu'à la fin* (2) !

Il s'efforce donc de reprendre quelque empire sur ses sens étonnés ; il se relève péniblement, en s'aidant de ses mains, et retourne vers eux. Ils dorment encore. Va-t-il, du moins cette fois, leur faire entendre des reproches sévères ? Non ! Leurs yeux sont si appesantis ! Tant d'émotions de joie d'abord, puis de tristesse et de crainte, ont aujourd'hui passé sur leurs âmes !... Jésus les trouve excusables. Que lui, chargé du soin de toutes nos âmes, veille pour tous, qu'il lutte pour tous avec l'éternelle Justice, à la bonne heure ! Ainsi veillait Jacob, à l'approche d'Esaü, son frère redouté ;

(1) Matth. 26. — (2) Joan. 13.

ainsi luttait-il avec l'Ange, jusqu'à l'aurore, tandis que sa famille reposait sous ses tentes! Non, sans doute, celui qui garde Israël ne peut ni sommeiller ni dormir (1); elle ne peut fermer l'œil dans sa hune, la vigie du vaisseau qui vogue, la nuit, sur une mer semée de récifs; le berger ne peut pas se livrer au repos, tandis qu'à deux pas du bercail, on entend rugir le lion ; et l'époux doit veiller sur son épouse, quand des voleurs armés rôdent autour de la maison. Mais la vigie peut-elle trouver mauvais que les passagers se reposent des fatigues de la journée? Le pasteur éveillera-t-il ses tendres agneaux, pour qu'ils entendent les hurlements des bêtes féroces? Parce qu'il veille, l'époux tirera-t-il l'épouse de son doux sommeil? Exigera-t-il même que les amis, qui sont venus embellir la fête de ses noces, passent avec lui la nuit sur pied? Ah ! il viendra, il va se lever, le jour où l'Époux leur sera enlevé; et alors ils veilleront, ils prieront, ils combattront pour l'Épouse et pour ses enfants!

Au reste, Jésus ne faisait ici que préluder à cette vie toute de sacrifice et d'amour, où, du fond des tabernacles, il veille nuit et jour sur nous, pendant que nous dormons, pendant que nous nous réjouissons, que nous vivons dans une fausse sécurité au milieu de nos ennemis, ou même que nous nous livrons à l'iniquité.

Cependant, au bruit des pas chancelants du Maître,

(1) Ps. 120.

les de la colombe sous la serre du faucon, dures et aiguës, comme les vibrations d'une corde harmonieuse, mais excessivement tendue : on eût dit qu'il allait rompre les côtes, ou s'y briser lui-même ; on eût pu en compter les battements à distance, s'ils n'eussent été couverts par un autre bruit plus navrant encore, qui s'échappait de la poitrine oppressée du Sauveur, par ce son rauque et sinistre, que n'oublieront jamais ceux dont l'oreille fut un jour affligée par cet affreux prélude de l'éternel silence : je veux dire le râle des mourants !

Qui de nous, s'il eût assisté à cette scène déchirante, n'eût tremblé pour le salut du monde? Qui eût osé espérer qu'un Dieu consentît, pour l'amour des hommes, à des tortures dont la seule pensée le faisait mourir de crainte !

L'agonie de Jésus fut donc occasionnée par la crainte; mais l'amour en fut le principe. Et en effet, pour mettre fin à tous ses maux, il n'avait qu'à nous renier, qu'à nous abandonner à notre malheureux sort, comme Satan le lui conseillait; il n'avait qu'à laisser retomber notre sang sur nos têtes coupables (1), qu'à nous laisser recueillir la moisson que nous avions semée (2), et boire le fiel que nous avions versé dans son calice, ce vin de colère qui avait été pressé pour nous (3). Il ne devait rien ni à nous, ni à la divine Justice : c'était par pur amour qu'il se vouait à

(1) Act. 18. — (2) Gal. 6.— (3) Ps. 74.

des douleurs mille fois plus terribles que la mort. Mais si l'amour courait au-devant des tourments, soupirait après la Croix, la crainte les fuyait avec toute l'énergie de la sensibilité humaine ; et le Cœur, théâtre de la lutte de ces deux sentiments contraires, en était aussi la victime.

Voulez-vous la preuve que cette lutte était bien véritable? Écoutez : voilà le doux Agneau qui, au milieu des transes de l'agonie, rassemble ce qui lui reste de forces, et soulève péniblement sa poitrine écrasée, pour tourner en prière un dernier souffle prêt à lui échapper. « Et étant tombé en agonie, dit l'Évangile, il priait avec plus d'instance encore (1). » Et pour la centième fois peut-être, l'écho solitaire et seul sensible aux plaintes d'un Dieu, redisait cette invocation, monotone comme celle du mendiant, humble comme celle du condamné, suppliante comme celle du criminel à la torture : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi! » Voilà le langage de la crainte. Écoutez maintenant celui de l'amour : « Père, si ce calice ne peut s'éloigner de moi, s'il faut que je le boive, » c'est-à-dire, si les hommes ne peuvent être réconciliés que par mon sang, « que votre volonté se fasse (2) ! »

Ah ! sans doute nous ne saurions quoi admirer le plus, ou la crainte qui put tenir un instant en échec un tel amour, ou l'amour qui put résister à une telle

(1) Luc. 22. — (2) Matth. 26.

crainte, si nous ne savions que l'amour triompha enfin ! Oui, l'amour des hommes fut plus fort dans le Cœur de Jésus, que la crainte de douleurs plus épouvantables que tous les tourments réunis des martyrs ; mais cet adorable vainqueur, l'amour dut pour cela, faire une telle violence à la chair, que la chair succomba ! Le sang lancé avec trop de violence dans les artères, sortit par tous les pores du corps divin.

« Et il eut une sueur de sang en forme de gouttes qui découlaient à terre (1). » Ainsi parle l'Évangile ; et pour rendre la force du mot grec, il faudrait traduire : Et il eut une sueur de sang en forme de gouttes de pluie, qui découlaient à terre !

Affections et prières (2).

O Cœur très-aimant de Jésus ! il ne suffit donc pas à votre amour d'attendre les flots de douleurs qui viennent fondre sur vous, l'abandon de Dieu et des hommes, les injures, les opprobres et les tourments qu'on vous prépare. Vous vous tourmentez vous-même par avance, en vous les représentant aussi vivement que si vous les souffriez déjà ; vous permettez que votre sainte humanité, combattue à la fois par le désir et par la crainte de souffrir, répande dans cette violente agitation une sueur de sang ; et vous voulez être privé de tout secours, comme s'il n'y avait plus de consolation

(1) Luc. 22. — (2) Tirées du P. Thomas de Jésus.

à espérer pour vous, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni en vos amis, ni en Dieu même !

Est-ce donc ainsi, ô force divine ! que vous vous laissez affaiblir, lorsqu'il faut combattre des ennemis que seul vous pouvez vaincre? Qu'est devenu ce désir de souffrir, dont vous souhaitiez naguère l'accomplissement avec tant d'impatience?

Que votre amour infini soit loué, glorifié, adoré éternellement, ô Jésus ! Vous ne vous êtes réduit à cette extrémité, que pour devenir en tout semblable à moi, pour me faire voir que votre amour seul pouvait vous obliger à souffrir, et pour être ma consolation et mon modèle dans les misères de cette vie. O divin amour, est-il possible que vous ayez tant de pouvoir sur mon Jésus, et que vous en ayez si peu sur moi? Je vous aime, ô Jésus ! et mon plus grand désir est d'être consumé de votre amour. Ah ! ne brûlez plus seul de ce feu divin ; faites que je brûle avec vous !

PRATIQUE.

L'heure sainte. Cet exercice consiste à consacrer une heure à la prière et à la méditation du mystère de Gethsémani, le jeudi de onze heures à minuit. Il y a 300 jours d'indulgence pour chaque fois, et le Jeudi-Saint, ainsi qu'à la Fête-Dieu, il y a indulgence plénière, à condition de communier. On ne laisserait pas que d'être très-agréable au Sacré-Cœur, en faisant cet exercice à une autre heure, si l'on ne peut le faire à l'heure indiquée.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

GOLGOTHA.

I.

Le Médiateur. Ingratitude des hommes. Divers passages des Psaumes. Affections.

> Aux jours de colère, il s'est fait le Réconciliateur du monde. — Nous étions tous comme des brebis égarées ; chacun s'était éloigné de Dieu, pour suivre sa propre voie ; et Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. Il s'est offert parce qu'il l'a voulu;... et Dieu a voulu le briser dans son infirmité ;... et nous avons été guéris par ses meurtrissures.
>
> (Eccli. XLIV. — Isaï. LIV.)

Rome naissante avait reçu des Sabins une déclaration de guerre ; et les deux peuples allaient en venir aux mains, lorsque les épouses des Romains, lesquelles étaient, pour la plupart, filles de Sabins, accoururent se jeter entre les deux camps, et empêchèrent leurs pères, leurs frères et leurs époux de s'égorger les uns les autres....

Pourquoi cette citation profane, dans un sujet sa-

cré? J'avoue, âme pieuse, qu'elle est un peu déplacée. Mais venez avec moi à la montagne du Seigneur ; venez au Calvaire, et là je vons expliquerai ma pensée.

Voici l'Homme-Dieu sur sa Croix! Son front est ensanglanté par un diadème hérissé d'épines; ses yeux sont presque éteints; son visage est pâle, amaigri et souillé; sa bouche entr'ouverte laisse échapper un souffle pénible qu'entrecoupent des sanglots; sa poitrine, en lambeaux, palpite avec violence; tous ses membres sont déchirés; des clous énormes traversent ses mains et ses pieds! Approchons avec Marie, avec Jean, avec Madeleine; et, tandis qu'il agonise, tandis que le sang de son Cœur tombe goutte à goutte sur la terre et sur nos âmes, méditons en silence.

Depuis qu'un premier péché eut souillé la terre, cette semence funeste produisit une abondante moisson d'iniquités; il semblait que les hommes eussent pris à tâche d'irriter leur Créateur. Au lieu de chercher à se rapprocher de lui par la pénitence, comme avaient fait Adam, Abel, Hénoch, ils fuyaient loin de lui, comme Caïn, pour pécher plus à l'aise. En vain Dieu leur disait : « Revenez à moi; pourquoi voulez-vous périr? » Ils répondaient : « Nous ne reviendrons pas : nous voulons suivre les penchants de nos cœurs (1). » Ils les suivirent en effet; et bientôt la corruption fut telle, que Dieu, dit l'Esprit-Saint, *se repentit d'avoir créé l'homme,* voulant marquer par là l'horreur que lui causaient tant d'abominations.

(1) Jerem. 3.

Pour venger sa sainteté outragée, et purifier le monde, Dieu envoya le déluge, qui anéantit tout le genre humain, à l'exception de Noë et de sa famille. A peine ce patriarche était-il mort, que ses descendants oublièrent la miséricorde dont ils avaient été l'objet, et ne se souvinrent plus de l'épouvantable châtiment, que pour braver la Justice divine, en construisant la tour de Babel. Dieu essaya encore de les ramener en humiliant leur orgueil ; mais dès lors ils ne voulurent plus voir en lui qu'un tyran ; ils brisèrent définitivement son joug et lui dirent : « Nous ne vous servirons plus (1). » Et comme l'homme ne peut rester sans Dieu, ils se firent des dieux de bois et de pierre, et adorèrent les ouvrages de leurs mains.

Ce fut alors que le Seigneur choisit Abraham, pour être la tige d'un peuple fidèle, et le Père des croyants. Quant au reste des hommes, « il les laissa désormais marcher dans leurs voies (2), » sans toutefois cesser de les combler de ses bienfaits. Comme ils méconnaissaient dans leur conduite le Dieu qui se manifestait à eux par ses ouvrages, Dieu, dit saint Paul, les livra aux désirs de leurs cœurs et à leur sens réprouvé (3). On peut voir dans les Livres saints, le tableau de la dissolution des hommes ainsi abandonnés à eux-mêmes.

Or c'est la plus redoutable vengeance que Dieu puisse tirer ici-bas des pécheurs. Quand il frappe, il est en-

(1) Jerem. 2. — (2) Act. 14. — (3) Rom. 1.

core Père, car il ne frappe que pour guérir : saint Pierre nous apprend que plusieurs de ceux qui périrent dans les eaux du déluge, arrivèrent au salut par le repentir (1). Mais quand il semble fermer les yeux sur nos iniquités, il est notre ennemi ; alors se vérifient ces paroles du prophète : « Dieu déteste l'impie et son impiété; il se moquera d'eux; il rira de leur perte. »

Voilà quel était l'état du genre humain, à l'avénement du Sauveur. Nous pouvons donc dire que la guerre était déclarée entre le Père et les enfants, guerre à outrance, guerre sans paix ni trêve.

Revenons maintenant à la douce, à l'innocente Victime, à notre Jésus crucifié. Il est le Fils du Dieu que nous avons offensé, et qui nous poursuit de sa colère ; il est le Frère des pécheurs, l'Époux de nos âmes devenues ennemies de son Père. Si d'un côté « le zèle de la maison de Dieu le dévore ; si les outrages que font les pécheurs à la divine Majesté retombent sur lui (2), » de l'autre « ses entrailles sont troublées ; son Cœur se fond et s'écoule comme l'eau sur la terre, à la vue du malheur de son peuple (3). » Aimant son Père d'un amour infini, et ses frères d'un amour incompréhensible, la vue de la guerre cruelle qu'ils se font mutuellement, le déchire ; il reçoit dans son Cœur sensible tous les coups qu'ils se portent ; et il est venu se jeter entre les deux camps, résolu de réconcilier le Père et les enfants, ou de périr sous leurs coups !

(1) I Petr. 3. — (2) Ps. 68. — (3) Thren.

Voyez : tantôt il tend vers ses frères ses mains percées de clous (1); il semble leur dire : « Pécheurs, rentrez donc en vous-mêmes ! A qui faites-vous la guerre ? N'est-il pas votre Père ? N'êtes-vous pas ses enfants? N'est-ce pas lui qui vous a créés? Est-ce là, insensés, la reconnaissance que vous lui témoignez? Ah! revenez, revenez enfin à lui, et, je m'en porte garant, il vous recevra ! »

Mais ses frères restent sourds à sa voix !

Le divin Crucifié lève alors ses mains bénies vers son Père (2) et d'une voix pleine de larmes : « Père s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Cessez de vous irriter sur ce faible troupeau de brebis ; que votre colère retombe sur moi seul (3); imputez-moi ce qu'ils doivent à votre justice (4) ; que je sois anathème pour mes frères (5)! »

Et la Justice divine *l'a pris au mot,* comme un créancier avide, lorsqu'un riche s'offre à lui payer les dettes d'un ami insolvable; et le Seigneur l'a chargé de toutes nos iniquités, de nos maux, de nos langueurs; et de cet Homme, le plus beau des enfants des hommes, il en a fait un lépreux ; et il l'a frappé, humilié, blessé à cause de nos crimes ; il a fait retomber sur lui le châtiment qui devait nous procurer la paix, et nous avons été guéris par ses plaies (6). « Car Dieu, dit « saint Paul, était dans le Christ, se réconciliant avec

(1) Isaï. 65. — (2) Ps. 142. — (3) II Reg. 24. — (4) Philém. — (5) Rom. 9. — (6) Isaï. 53.

« le monde. Celui, dit-il encore, qui n'avait point péché, « Dieu l'a traité comme le péché même, afin que nous « soyons *justice* à ses yeux (1). » — Et encore : « Le « Christ nous a rachetés de la malédiction, en deve- « nant malédiction à notre place, car il est écrit : Tout « crucifié est maudit (2). » — Et enfin : « Quand le « sang d'une victime a été porté dans le sanctuaire, « par le pontife, pour l'expiation des péchés, on en « brûle les chairs hors du camp (ou hors de la ville). » L'Apôtre parle ici de la victime qui s'offrait chaque année, pour la réconciliation du peuple, et qui était la principale figure du Sacrifice du Calvaire. Cette victime, chargée par le grand-prêtre de tous les péchés du peuple juif, était censée si impure, qu'on ne pouvait la brûler ni dans le temple, ni dans la ville : elle les aurait souillés. Et celui qui la brûlait dans le désert, devait se laver le corps et les vêtements, avant de rentrer. « C'est pourquoi, ajoute le Docteur des Gentils, Jésus- « Christ, pour sanctifier le peuple par son sang, a « souffert hors la porte de Jérusalem (3). » — C'est-à-dire qu'il a été traité comme un être impur et criminel !

Eh bien ! voilà donc l'otage, la rançon agréée. Témoins d'un tel dévouement, les hommes se laisseront sans doute toucher ; à la vue des souffrances du divin Agneau, ils pleureront leurs péchés, et s'efforceront d'adoucir, du moins par leur compassion, les maux

(1) II Cor. 5. — (2) Gal. 3. — (3) Heb. 13.

qu'ils lui ont faits ? — Hélas ! ils semblent n'en devenir que plus furieux !

Jésus a dit lui-même à ses disciples, après sa résurrection : « Il fallait que fussent accomplies toutes les prédictions qui avaient été faites touchant ma personne dans les psaumes (1). » Guidé par cette idée, nous venons de parcourir ces chants sacrés, et nous les avons trouvés pleins des ineffables douleurs de l'Homme-Dieu. Il s'y plaint sans cesse, par la bouche du prophète, tantôt de la haine de ses frères ingrats, et des tortures qu'ils lui infligent, tantôt de la colère de son Père. Écoutons les lamentations du Cœur de Jésus, et laissons attendrir les nôtres.

Par amour pour nous, afin de nous réconcilier avec l'éternelle Justice, il s'est fait notre Frère, il est venu habiter parmi nous, vérifiant ainsi le doux nom d'Emmanuel (Dieu avec nous), que lui avait donné le prophète; et nous ne l'avons pas reçu (2) ; et nous l'avons renié (3) ; nous lui avons préféré un homicide, un larron, un Barabbas ; et nous avons crié, par l'organe des Juifs : « Enlevez-le, ôtez-le, crucifiez-le ! » Nous avons jeté hors de la vigne le Fils de notre Maître, et nous l'avons tué (4).

C'est ce qu'il exprime ainsi :

« Je suis devenu étranger pour mes frères, et comme
« un inconnu pour les fils de ma mère. — J'ai été mis
« au nombre de ceux qui descendent dans la fosse; l'en-

(1) Luc. 24. – (2) Joan. 1. — (3) Act. 3. — (4) Luc. 20.

« nemi m'a poursuivi; il m'a placé dans les ténèbres,
« comme ceux qui sont morts depuis longtemps. »

Il s'est chargé de nos maux; il a guéri les lépreux, les paralytiques, rendu la marche aux boiteux, la vue aux aveugles, la vie aux morts; et nous l'avons tourmenté dans toutes les parties de son corps sacré.

« Ils m'ont rassasié de fiel, et dans ma soif, ils m'ont
« abreuvé de vinaigre; — Ils ont percé mes mains et
« mes pieds; ils ont compté tous mes os. — Les pé-
« cheurs ont frappé mon dos, comme l'artisan frappe
« l'enclume. »

Il n'a vécu que pour notre bonheur; il a pleuré sur nos misères; il a répandu les bienfaits partout sur son passage; il nous a portés dans son Cœur, nous répétant sans cesse : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai. » Il a voulu nous rassembler autour de lui, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes; et nous lui avons rendu le mal pour le bien.

« Au lieu de m'aimer, ils disaient du mal de moi ; et
« moi je priais pour eux. — Ils m'ont rendu le mal
« pour le bien; ils ont répondu à mon amour par la
« haine. — Ils n'ont eu aucune pitié pour moi ; ils ont
« persécuté un Homme pauvre, un mendiant ; ils ont
« voulu achever de faire mourir celui dont le Cœur était
« déjà brisé. — Ils ont poursuivi celui que vous aviez
« frappé, Seigneur, et ont ajouté à la douleur de mes
« plaies. »

Il est notre Avocat; il a plaidé la cause des pécheurs

au tribunal de la divine Justice ; il les a excusés autant que possible ; il a demandé grâce pour eux. Et les pécheurs l'ont accusé ; ils ont porté faux témoignage contre lui ; ils ont demandé sa mort, alors que le juge le voulait renvoyer absous.

« Des faux témoins se levaient et me reprochaient « des choses dont je n'avais nulle connaissance. — « Leurs langues sont aiguës comme celle du serpent ; « le venin des aspics est sur leurs lèvres. »

Il est le Bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis ; il est venu pour les rassembler et les conduire dans des pâturages abondants ; et il n'a trouvé en elles que des loups furieux.

« Ceux qui me haïssent sans raison, sont plus nom« breux que les cheveux de ma tête. — Ils m'ont en« touré comme des guêpes. — Ils se sont approchés de « moi pour dévorer mes chairs. »

Il a cherché à les apaiser par les charmes de cette douce éloquence, qui coulait de son Cœur, embrasé par l'amour, comme le miel coule d'un rayon exposé aux ardeurs du soleil ; il a recouru à l'aimable artifice des paraboles, pour leur faire goûter les sévères leçons dont ils avaient besoin : mais ils se sont obstinés dans leur fureur.

« Leur fureur est pareille à celle du serpent, et « comme celle d'un aspic sourd, et qui se bouche les « oreilles, pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur, « du magicien habile dans l'art des enchantements. »

On se rappelle en effet que, quand Jésus exposait aux

Juifs la ravissante parabole du Bon Pasteur, un grand nombre d'entre eux disaient : « Il est possédé du démon, il a perdu l'esprit : pourquoi l'écoutez-vous (1)? »

Il est le meilleur des amis ; il partage avec les siens tout ce qu'il possède ; il les fait adopter par son Père ; il leur lave les pieds, les nourrit de sa chair, leur donne la couronne royale, aux mêmes conditions qu'il l'a lui-même reçue de son Père ; et ses amis l'ont abandonné dans ses douleurs.

« Je suis devenu un objet de crainte pour les miens :
« ils m'ont vu et ont fui loin de moi; mon souvenir,
« comme celui d'un mort, s'est effacé de leurs cœurs.
« — Je suis devenu comme un vase brisé. — Mes pro-
« ches se sont tenus loin de moi. »

Enfin l'un de ses amis les plus chers l'a trahi, l'a vendu.

« Si c'eût été un ennemi qui eût dit du mal de moi, je
« l'aurais supporté... Mais toi, mon ami,... toi, qui
« partageais les délices de ma table, toi qui marchais
« de pair avec moi, dans la maison du Seigneur..! »

Affections et prières (2).

Mon cher Sauveur ! voici à vos pieds l'un de vos plus ingrats persécuteurs ; ah ! priez aussi pour moi votre Père de me pardonner. Les Juifs et les bourreaux, en vous crucifiant, ne savaient pas ce qu'ils faisaient, tandis que moi, je savais bien qu'en péchant j'offensais un

(1) Joan. 10.—(2) Tirées des Œuvres de S. Alph.

Dieu crucifié et mort pour moi; mais votre sang et votre mort ont mérité pour moi la divine miséricorde; je ne puis douter de mon pardon, en vous voyant mourir pour me l'obtenir. O mon doux Rédempteur! je vous en conjure, regardez-moi avec ces yeux d'amour, avec lesquels vous m'avez regardé en mourant pour moi sur la croix ; regardez-moi et pardonnez-moi toutes les ingratitudes dont j'ai payé votre amour. Je me repens de vous avoir méprisé, ô mon Jésus! je vous aime de tout mon cœur, et je désire mourir crucifié pour vous, qui êtes mort crucifié pour moi.

TRENTIÈME JOUR.

GOLGOTHA.

II.

*Jésus devenu l'objet de la colère de son Père. Divers passages des Psaumes. Psaume XXI*e. Affections et Prière.

> Vers la neuvième heure, Jésus poussa un grand cri, disant : « Eli, Eli, lamma sabacthani? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »
> (MATTH. XXVII.)

Le Psalmiste nous a fait entendre hier les plaintes de l'Homme-Dieu, persécuté par ses frères. Demandons-lui aujourd'hui de faire retentir à nos oreilles, quelques-uns des gémissements de la douce Victime en butte à la colère de son Père.

Ah ! c'est ici surtout que sa voix devient touchante : c'est ici que devient émouvant et terrible le tableau de son martyre. Et en effet, que les hommes aient fait mourir l'auteur de la vie et leur Sauveur, c'est là sans doute une chose horrible à dire; mais que son Père se soit en quelque sorte entendu avec les pécheurs, pour

le faire souffrir ; qu'il soit, pour ainsi dire, devenu cruel (1) envers ce Fils bien-aimé, et cela, pour pouvoir devenir doux et miséricordieux envers ses ennemis, c'est ce qui est propre à jeter les cieux dans la stupeur.

C'est que la Justice divine réclamait impérieusement la satisfaction rigoureuse de ses outrages. Elle voulait ou bien qu'Adam pérît avec sa race entière, ou bien qu'une personne d'un mérite infini répondît pour lui. Le fils de Dieu s'est mis à la place d'Adam ; et dès lors il fut considéré comme l'unique et grand coupable, et traité comme tel, afin que, comme l'iniquité d'un seul homme avait passé dans tous les hommes, pour leur condamnation, de même aussi les mérites et les souffrances d'un seul homme fussent appliqués à tous, pour leur justification (2). Sans doute une seule goutte du Sang divin eût largement suffi, à la rigueur, pour racheter plusieurs mondes; mais elle n'eût pas suffi pour nous donner une juste idée du péché, ni pour nous faire connaître l'immense tendresse du Cœur de Jésus.

Aussi le Père éternel n'a-t-il épargné à son Fils aucun des châtiments que mérite le péché. Le pécheur méprise les ordres souverains de Dieu : il mérite de voir ses prières méprisées. « Où sont, disait le Seigneur aux Juifs tombés dans l'idolâtrie, où sont les dieux en qui vous aviez mis votre confiance ? Qu'ils se lèvent et viennent à votre secours (3). » Le pécheur se complaît en lui-même : il mérite d'être humilié. « Celui qui

(1) Job 30. — (2) Rom. 5. — (3) Deut. 32.

s'élève sera abaissé (1). » Le pécheur brave Dieu : il faut qu'il soit dompté par la crainte. « Ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, afin de nous soustraire aux regards de Celui qui est assis sur le trône, et au courroux de l'Agneau; car le grand jour de leur colère est arrivé (2). » Le pécheur cherche sa propre satisfaction dans des jouissances contraires à la loi de Dieu : il faut qu'il soit puni par la douleur. « Proportionnez ses tortures à ses délices passés (3). »

Laissons maintenant la parole à David, ou plutôt à Jésus ; écoutons les gémissements de l'Agneau accablé sous le poids des péchés du monde. Et remarquez qu'il les appelle *ses péchés*, tellement il est vrai que son Père les lui a attribués, et l'en punit, comme s'il était le vrai coupable.

« Les torrents de l'iniquité m'ont troublé; il n'y a plus « de paix pour mes os, à cause de mes péchés. Parce « que mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma « tête, et qu'elles m'ont accablé comme un poids pesant. « —Des maux sans nombre m'ont environné; mes ini- « quités m'ont saisi et m'ont caché la vue du ciel ; « elles sont plus nombreuses que les cheveux de ma « tête, et le Cœur m'a manqué. — Les eaux sont en- « trées jusqu'à mon âme; je suis enfoncé dans la fange « de l'abîme sans fond; je suis au sein de la mer, et la « tempête m'a submergé. »

Et pour que nous sachions bien quel est ce grand

(1) Luc. 18. — (2) Apoc. 6. — (3) Apoc. 18.

coupable, il ajoute ; « J'ai payé pour des larcins que je n'ai pas commis, » c'est-à-dire pour des péchés qui me sont étrangers.

Nous avons dit qu'en punition de sa révolte, le pécheur mérite de voir ses prières rejetées, et qu'en retour de son orgueil, il faut qu'il soit humilié.

« Pourquoi, Seigneur, rejetez-vous ma prière ?
« Pourquoi détournez-vous de moi votre face? Je suis
« pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse ; mais
« depuis que je suis élevé (c'est-à-dire crucifié, comme
« on le voit dans saint Jean (1), je suis humilié, et
« mon âme est pleine de trouble. — Mes yeux se sont
« affaiblis, à force de regarder vers le ciel. Seigneur !
« je souffre violence ; défendez-moi. Que dirai-je ?
« Que me répondra-t-il, puisqu'il est lui-même l'au-
« teur de mes maux ? — Je suis épuisé, à force de
« crier ; ma voix est devenue rauque ; mes yeux se
« sont éteints, tandis que j'espère en Dieu. »

Le pécheur, avons-nous dit, doit être puni par la crainte et par la douleur, pour avoir bravé Dieu, et pour s'être plongé dans des plaisirs défendus.

« Votre fureur s'est appesantie sur moi, et vous
« m'avez inondé des flots de votre colère. — Vos ires
« ont passé sur moi, et vos terreurs m'ont rempli de
« trouble ; elles m'ont environné tout le jour, comme
« une eau ; elles m'ont environné toutes ensemble. —
« Je mêlais mes larmes à ma boisson, à cause de votre

(1) Joan. 3

« colère et de votre indignation, parce que vous m'a-
« vez élevé pour me briser contre terre. — Seigneur,
« ne me châtiez pas dans votre fureur ; ayez pitié de
« moi, parce que je suis faible ; guérissez-moi, parce
« que tous mes os sont dans le trouble ; et mon âme
« est extrêmement troublée : mais vous, Seigneur,
« jusques à quand...?

« Les douleurs de la mort m'ont enveloppé ; les
« lacets du trépas m'ont saisi. Parce que vos flèches
« se sont enfoncées dans mon Cœur, et que vous avez
« appesanti sur moi votre main vengeresse. — Il n'y
« a plus rien de sain dans ma chair, à cause de votre
« colère. — Tous vos abîmes et tous vos flots ont
« passé sur moi. »

Ah ! malheur, malheur à nous, si, délivrés par les angoisses de l'Homme-Dieu, nous retombons entre les mains de la Justice divine ! Lui-même nous a dit : « Si c'est ainsi qu'est traité le bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec (1) ? »

On nous objectera peut-être que les passages que nous venons de citer, ne s'appliquent pas tous au divin Crucifié, mais que plusieurs n'ont rapport qu'à l'auteur du psaume.

Nous pourrions répondre que David et les autres prophètes étaient les prédécesseurs et les figures du Christ, et que leur vie est pleine d'événements mystérieux, qui n'ont pas d'autre raison d'être. Mais il vaut mieux met-

(1) Luc. 23.

tre sous les yeux du pieux lecteur, une partie du psaume 21e, qui ne peut, en aucun sens, s'appliquer à d'autres qu'à Jésus lui-même. Il en a récité le premier verset à haute voix, lorsqu'il était sur le point de rendre le dernier soupir. Or ce psaume renferme toutes les idées, toutes les images que nous avons tirées des autres.

« Mon Dieu, Mon Dieu, jetez les yeux sur moi! « Pourquoi m'avez-vous abandonné? *Mes péchés* font « obstacle à ma délivrance.

« Mon Dieu, je crierai pendant le jour, *et vous ne « m'exaucerez pas;* je crierai pendant la nuit, et l'on « ne me taxera pas de folie.

« Mais vous habitez dans le sanctuaire, ô vous, la « gloire d'Israël!

« Nos pères ont espéré en vous; ils ont espéré, et « vous les avez délivrés.

« Ils ont crié vers vous, et ils ont été sauvés; ils « ont espéré en vous, et n'ont pas été confondus.

« *Mais moi, je suis un ver de terre, et non un homme; « je suis le jouet des hommes et le rebut du peuple.*

« Tous ceux qui m'ont vu, m'ont tourné en dérision, « ils ont parlé contre moi, et ont branlé la tête, en di- « sant:

« Il a mis sa confiance dans le Seigneur: que le « Seigneur le délivre: qu'il le sauve, s'il l'aime!.......

« Vous fûtes mon espérance dès le sein de ma Mère: « en le quittant, je me suis jeté dans vos bras.

« Dès le sein de ma Mère, vous fûtes mon Dieu : ne « me délaissez pas.

« Car la tribulation est proche ; car il n'est personne « qui me vienne en aide.

« Je suis entouré d'un grand nombre de bœufs ; des « taureaux puissants m'assiégent.

« Ils ont ouvert leur bouche contre moi, comme des « lions ravisseurs et rugissants.

« Je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os sont « déboîtés.

« Mon Cœur se fond comme la cire dans mon sein.

« Ma force s'est desséchée comme l'argile du potier ; « ma langue est collée à mon palais ; vous m'avez ré- « duit à n'être plus que comme la poussière des tom- « beaux.

« Parce que je me vois entouré d'un grand nombre « de chiens : l'assemblée des méchants m'assiége.

« Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont « compté tous mes os.

« Puis ils m'ont regardé, et ont fait la garde autour « de moi ; ils se sont partagé mes vêtements, et ont « joué ma robe au sort.

« Mais vous, Seigneur, ne tardez pas à me secourir, « songez à me défendre.

« Délivrez mon âme du glaive : arrachez à la gueule « du chien mon âme délaissée.

« Délivrez-moi de la dent du lion, et sauvez ma fai- « blesse de la corne des licornes.

« Je raconterai votre nom à mes frères ; je vous « louerai au sein de l'Église.....

Affections et prières.

O Jésus ! vous étiez le Fils de Dieu, l'héritier de toute sa gloire, l'héritier de l'univers (1) ; vous étiez ses délices et le Fils de sa dilection (2).

Et moi, j'étais le fils d'Adam prévaricateur, l'héritier de sa honteuse nudité, l'héritier de l'abîme de perdition et de la perpétuelle horreur (3) ; j'étais un objet d'abomination pour votre Père, j'étais, par ma naissance, un enfant de colère (4).

Et vous vous êtes épris d'un tendre amour pour ce misérable ; et votre âme très-pure s'est attachée à mon âme souillée. Nouveau Jonathas, vous avez aimé un fils de mort, l'objet de la juste aversion de votre Père. Vous vous êtes dépouillé pour le revêtir ; vous lui avez juré une éternelle amitié ; vous vous êtes exposé au courroux paternel pour le sauver (5).

O Jésus ! Adam, mon père, devait dix mille talents à son Seigneur : et n'ayant pas de quoi s'acquitter, il fut vendu avec sa triste compagne et ses déplorables enfants (6). Et vous dîtes un jour : « Que me revient-il, de ce que mon peuple a été vendu (7) ? » Et vous dîtes au maître cruel qui nous tenait dans les fers : « Rends-les moi (8), » je me charge de leur dette ; et cette dette, ô Jésus, vous l'avez payée jusqu'à la dernière obole.

(1) Héb. 1. — (2) Colos. 1. — (3) Job. 10. — (4) Eph. 2. —(5) I Reg. 18.— (6) Matth. 18.—(7) Isaï. 52.—(8) Isaï. 42.

En vain le Sage avait dit : « L'insensé s'applaudit quand il s'est porté caution pour son ami (1). » Cette folie, ô Jésus, a été la vôtre ! Que dis-je ?... ce n'est pas pour des amis, c'est pour des ennemis, que vous avez répondu !

O Jésus, quel mystère ! c'est moi qui vous ai donné la mort, et votre mort m'a donné la vie ; j'ai versé votre Sang, ô divin Abel, ô mon Frère, et votre Sang a crié vers le ciel ; mais au lieu de crier vengeance, il a demandé ma grâce (2) ; et cette voix, Dieu l'a écoutée, et il a marqué mon front d'un signe qui me met à l'abri des coups de sa Justice ; et mon âme, sur qui est retombé ce Sang innocent, au lieu d'être maudite, a été bénie !

O Jésus, nouveau Joseph ! par les mains de Judas, je vous ai vendu ; et vendu par moi, vous m'avez racheté ! Par les mains des soldats, je vous ai dépouillé de votre robe ; et dépouillé par moi, vous m'avez revêtu de votre justice, vous m'avez revêtu de vous-même (3) ! Par les mains des bourreaux, je vous ai plongé dans une sombre prison ; et captif, vous m'avez tiré du noir cachot de la corruption et de la mort ! Et assis à la droite du Roi des rois, vous ne vous êtes vengé de mes perfidies, que par des bienfaits ; vous m'avez donné, non la terre de Gessen, mais le ciel même ; vous m'avez nourri, non avec le blé de l'Égypte, mais avec le Pain des Anges !

(1) Prov. 17. — (2) Heb. 12. — (3) Gal. 3.

O Jésus, nouvel Isaac ! comme le fils d'Abraham, vous avez porté sur vos épaules le bois du sacrifice ; comme lui, vous avez vu la main paternelle lever le glaive sur votre tête innocente ! Mais Dieu se contenta de l'obéissance du saint enfant : non qu'il n'eût pu lui rendre la vie, mais parce qu'il voulait épargner au grand patriarche la douleur d'immoler son fils ; au fils, celle de mourir de la main de son père. Il n'en fut pas ainsi de vous, ô Jésus ! Tandis qu'un bélier, figure des pécheurs (1), fut sacrifié à la place d'Isaac, vous fûtes, par votre Père, immolé à la place des pécheurs !

O Jésus ! qui donc aima jamais comme vous ? quel ami, quel père, quelle mère, quel époux ?... Non, il n'y eut jamais d'amant semblable à vous ; il n'y en aura jamais !

O Jésus ! qu'auriez-vous pu faire de plus pour moi, si j'eusse été votre Dieu , si votre bonheur eût été dans mes mains (2) ? Que vous rendrai-je pour tant d'amour ?

O Jésus ! quand, pour vous plaire, je donnerais tout mon bien aux pauvres, je n'aurais encore rien fait (3).

Quand, pour vous suivre, je quitterais un père, une mère, des frères, des sœurs, une épouse, des enfants (4), ce serait peu encore.

Quand, pour votre gloire, je verserais tout mon sang ;

(1) Matt. 25. — (2) S. Thom. — (3) I Cor. 13. — (4) Matth. 19.

quand je consentirais à être lapidé comme Etienne, consumé comme Laurent, ce ne serait pas assez (1) !

Que ferai-je donc, ô Christ Jésus ?

Ah ! je vous entends : ce n'est pas mon sang, que vous me demandez : ce n'est pas mon sang, mais mon cœur !

Mille fois, ô Jésus, vous me l'avez demandé, et mille fois, ingrat, je vous l'ai refusé !

Comment avez-vous pu souffrir mes mépris? Comment, après un premier refus, ne m'avez-vous pas à jamais rejeté ?

Mais c'en est fait : dès maintenant je veux commencer à vous aimer; dès maintenant je vous donne ce misérable cœur, que vous daignez réclamer ; ou plutôt je vous conjure de me le ravir, et de le cacher dans le vôtre !

Oui, au pied même de cette Croix où vous agonisez, je vous fais le sacrifice de cette affection (*désignez-la*), qui s'oppose en moi au règne de votre amour.

Ce que vous me demandez encore, ô Christ, ô Jésus, ô Sauveur du monde, c'est que je travaille au salut de mes frères ; c'est que je réponde pour eux auprès de votre Père, comme vous avez répondu pour moi ; c'est que je vous vienne en aide dans ce pénible labeur, qui est encore le vôtre au sein de la gloire ; c'est qu'avec l'Apôtre, je supplée dans ma chair à ce qui manque à votre passion (2) ; c'est qu'après vous avoir tant de fois

(1) I Cor. 13.— (2) Colos. 1.

abreuvé de fiel, je vous abreuve enfin du salut des âmes !

Eh bien ! oui, j'en prends la résolution en présence de votre corps refroidi et sanglant, en présence de votre Cœur qui va cesser de battre : chaque jour, je demanderai à votre Père la conversion des pécheurs, le retour de vos brebis errantes : chaque jour, je lui offrirai avec votre Sang précieux, le sacrifice de mes larmes et de ma pénitence, pour les pécheurs impénitents.

O Marie immaculée, ô Reine du Sacré-Cœur, obtenez-moi la grâce d'être fidèle à mes résolutions jusqu'à mon dernier soupir. Ainsi soit-il !

PRATIQUE.

Ne pas se contenter d'une résolution vague, mais arrêter et spécifier nettement le sacrifice qu'on veut faire au Cœur de Jésus, et les moyens qu'on veut prendre pour coopérer au salut des hommes.

TRENTE ET UNIÈME JOUR.

LE DERNIER LEGS.

Un retour sur ce que Jésus a déjà fait pour nous. Il veut nous laisser un dernier gage d'amour. Marie au pied de la Croix. Son rôle dans le mystère de la Rédemption. Femme, voilà votre fils. — Voilà votre Mère! Affections.

> Au pied de la Croix de Jésus, se tenait debout sa Mère. Jésus donc la voyant, et avec elle, le disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : « Femme, voilà votre Fils. » Puis il dit à son disciple : « Voilà votre Mère. »
> (JOAN. XIX.)

Ame fidèle, retournons encore au Calvaire. Jésus approche de sa fin : déjà son corps se refroidit et prend une teinte livide ; ses pieds et ses mains se raidissent ; déjà son Cœur lutte avec la mort ; ses palpitations, irrégulières et pénibles, deviennent de plus en plus lentes...... La mort triomphera donc aussi de lui!... Mais que dis-je? Ah! n'oublions pas qu'il est le Dieu fort, et que personne ne peut lui ôter la vie malgré lui (1). S'il n'eût été qu'un homme ordinaire, il serait

(1) Joan. 10.

mort depuis longtemps : la grotte de Gethsémani eût reçu son dernier soupir. Il mourra donc quand il voudra; et s'il respire encore, c'est sans doute qu'il n'a pas encore rempli toute la tâche que son Cœur lui avait imposée.

Dans ce profond silence de toute la nature étonnée, tandis que tous les êtres sont comme en travail, attendant la naissance des enfants de Dieu ; à la faveur des épaisses ténèbres qui couvrent la face de la terre, recueillons-nous et méditons au pied de la Croix de Jésus.

Quelle générosité, quel dévouement il a déployés jusqu'à ce moment, dans la poursuite de notre rédemption ! Quelles leçons, mais surtout quels exemples il nous a donnés ! Si, comme les Pharisiens, il s'était contenté de dire, sans faire, s'il avait chargé nos épaules de fardeaux intolérables, sans daigner les toucher lui-même du bout du doigt (1), ses enseignements nous eussent peu servi. Mais il savait que la faiblesse humaine a besoin d'énergie, plus encore que de lumières, et que rien ne serait plus propre que ses exemples, à stimuler notre lâcheté.

Pour nous guérir de notre attachement aux biens de ce monde, il n'a pas seulement dit : « Heureux les pauvres : le royaume des cieux est à eux ! » mais, entrant le premier dans cette voie, il s'est choisi pour parents une Vierge pauvre et un pauvre artisan, pour palais, une étable; ces mains glorieuses, dont le seul attou-

(1) Matth. 23.

chement devait un jour multiplier le pain en faveur de ses auditeurs, il les a endurcies à un rude travail ; il n'a pas eu où reposer sa tête. Plus tard il a choisi ses disciples parmi les pauvres ; et, ne pouvant plus gagner sa vie par un travail manuel, il a vécu d'aumônes ; et quand personne ne lui donnait, il cherchait quelque fruit sauvage sur l'arbre du chemin ; et quand il n'en trouvait pas, il attendait (1) !

Notre fol orgueil étant la source première de tous nos maux, il ne s'est pas contenté de dire : « Humiliez-vous, et vous serez élevés ; » mais il est allé lui-même au-devant des humiliations et des affronts de toute espèce. Non content de l'obscurité au sein de laquelle s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse, il a voulu encore supporter les coups, les railleries, les soufflets, les crachats. Les grands et les petits, les prêtres et le peuple, les rois et les soldats se sont entendus pour l'abaisser, pour l'anéantir, pour le perdre d'honneur, pour le traîner dans la boue : et il a tout souffert sans se plaindre ; on eût dit que tout cela lui était dû par excellence ; qu'il n'y avait pas de lieu plus sale que son visage, pas de tête plus criminelle que sa tête, pas de nom plus infâme que son nom ; qu'en épuisant toutes les avanies, il voulait mettre dorénavant tous les misérables à l'abri de la lâcheté humaine, aussi bien qu'il mettait les pécheurs à l'abri de la Justice divine !

Pour nous engager à mortifier notre chair, il n'a

(1) Marc. 11.

pas dit seulement : « Prenez votre croix, renoncez-vous à vous-mêmes ; apprenez à souffrir, » mais, comme une tendre mère, quand son enfant refuse un remède nécessaire, il a bu le premier au calice des douleurs, afin de pouvoir nous dire : « Courage donc ! devez-vous être plus délicats que moi (1) ? » Il ne s'est pas contenté de goûter l'amer breuvage ; il y a bu à longs traits, comme un homme altéré, qui a trouvé de l'eau fraîche, comme s'il y avait eu plus de droits que nous tous. Ses jours se sont consumés dans les travaux, ses nuits, dans la prière et les larmes ; et le voici maintenant qui agonise, qui boit la mort (2), suspendu à un gibet !

Mais c'est ici surtout que ses exemples prennent un caractère touchant ; c'est de ce lieu élevé que, comme il l'avait prédit, il veut tout attirer à lui-même (3). Ah ! n'oublions jamais ce que nous venons de voir et d'entendre. Il a prié pour ses bourreaux, et les a excusés ; il a promis le paradis à un acte de repentir. Ses ennemis l'ont défié de descendre de la Croix, lui promettant de croire en lui, s'il y parvenait : il a préféré la honte d'une défaite apparente ; il a mieux aimé passer pour un imposteur, que de les confondre, en nous abandonnant à notre malheureux sort. On a dit : « Si Dieu l'aime, qu'il le délivre, car il a dit lui-même : Je suis le Fils de Dieu. » Et il a aimé mieux nous sauver de l'éternel opprobre, que de se laver lui-même de

(1) Joan. 15. — (2) I Petr. 3. — (3) Joan. 12.

l'accusation de blasphème. Ainsi a-t-il accompli jusqu'au bout sa parole : « Je suis le Bon Pasteur : le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Ainsi nous a-t-il aimés !

Et pourtant tout n'est pas consommé : son Cœur n'est pas encore satisfait. Avant de nous quitter définitivement, il veut nous laisser un gage suprême de sa tendresse, nous faire un dernier legs. Que nous laissera-t-il donc ? Qu'y a-t-il qu'il ne nous ait pas donné ? Son Père ? Il nous l'a donné ; il nous a dit : « Quand vous voudrez prier Dieu, vous direz : Notre Père ; et vous ne donnerez plus ce nom qu'au Père qui est dans les Cieux. » Son Esprit ? Il nous l'a donné, du moins en espérance : la communication de ce divin Esprit sera un des fruits de sa mort. Sa science ? Il nous a révélé tous les secrets qu'il avait appris de son Père. Ses mérites ? Ce n'est que pour nous qu'il les a acquis. Sa chair sacrée ? Il l'a livrée pour nous aux fouets, aux clous, aux épines. Son sang précieux ? Il l'a versé pour notre amour ; il en a rougi le jardin, le prétoire, le palais d'Hérode, les rues de Jérusalem, la colonne, le sentier du Calvaire, les verges et les mains des bourreaux ; son Cœur, ses veines en sont vides ; et, mettant le comble à sa prodigue tendresse, il veut que ses ministres le reproduisent avec sa chair adorable, et nous en nourrissent chaque fois que nous le désirerons. Il ne possède même plus ses vêtements : on vient de les déchirer, de les partager sous ses yeux, comme pour lui dire qu'on le rejette de la société des vivants, qu'il n'a plus besoin que d'un suaire !

O Jésus! il ne vous reste plus rien à nous donner; vous n'avez plus qu'à exhaler votre dernier soupir, et à mettre ainsi le sceau à notre rédemption... Mais que vois-je? votre regard mourant cherche encore; il s'arrête sur Marie, et semble se ranimer pour un instant... Marie! le chef-d'œuvre de votre puissance et de votre bonté, Marie, votre créature et votre Mère, Marie, la fidèle gardienne de votre enfance, l'inséparable compagne des travaux de votre jeunesse, les délices de votre Cœur. Grand Dieu! un doute s'élève dans mon âme. Pourquoi, Seigneur, a-t-il fallu qu'elle fût ici? N'auriez-vous pu lui épargner le spectacle de votre mort cruelle? Quand vous exigeâtes de votre ami Abraham le sacrifice de son cher Isaac, vous permîtes que tout se fît à l'insu de Sara. Marie n'était pas au Thabor, pourquoi a-t-il fallu qu'elle fût au Calvaire? En avez-vous moins de pitié que de la mère d'Isaac?

Bannissons ce langage. Quelle comparaison entre Sara et Marie? Celle-là n'était que la figure, que l'ombre de celle-ci; ce que n'eût pu la mère d'un homme, la Mère d'un Dieu le pourra; Dieu même le veut, voici le mystère.

Le Père Éternel a élevé Marie en quelque sorte jusqu'à lui; il lui a communiqué sa divine fécondité, et l'a entourée de sa vertu (1), afin que, tout en restant vierge, elle pût enfanter dans le temps ce même Fils qu'il engendre de toute éternité. Mais là ne se bornent pas ses

(1) Luc. 1.

desseins sur cette Femme incomparable. Dieu a résolu de faire participer ses créatures à la filiation divine ; il veut que son Fils soit *l'aîné d'un grand nombre de frères*, et pour cela, il veut que ce Fils chéri les purifie dans son sang et les rende dignes de cette gloire excessive. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde ! Eh bien ! Marie ne restera pas étrangère à ce grand ouvrage. Elle sera la Mère des enfants de Dieu, la nouvelle Ève, la véritable *Mère des vivants*. Mais hélas ! si l'enfantement de son Fils *premier-né* (1) ne lui a coûté aucune douleur, ah ! dans l'enfantement de ses fils puînés, des frères de son Fils, elle sera, comme toutes les femmes, soumise à la sentence portée contre la première Ève : *In dolore paries filios*, tu enfanteras tes fils dans la douleur. Le plaisir d'Ève fut cause de notre mort : la douleur de Marie sera la source de notre vie. C'est à elle, par excellence, que s'applique ce que Jésus disait hier à ses amis : « *Quand son heure est venue,* toute femme est dans la tristesse (2). » O Marie, cette heure redoutée, la voici venue pour vous !

La voyez-vous, chrétien ? Pâle, glacée, ne pouvant même plus soulager son cœur par des gémissements, elle ne sait plus que regarder son Jésus ; elle languit, elle agonise avec Jésus ; toutes les plaies de Jésus sont marquées comme avec un glaive de feu, dans son cœur de mère ; comme Jésus, elle ne vit plus que par miracle. Et pourtant, l'avez-vous remarqué ? quelle est son atti-

(1) Luc. 2. — (2) Joan. 16.

tude ? Est-elle étendue, sans connaissance, dans les bras de Madeleine, comme on la représente parfois ? Non, ces peintres n'ont pas lu l'Évangile : saint Jean, qui était là, l'a vue debout (1) ! Elle était debout, dans l'attitude d'un prêtre à l'autel, dans l'attitude d'Abraham immolant Isaac, dans l'attitude, si j'ose le dire, du Père éternel lui-même, sacrifiant son Fils, le repoussant de son sein, le frappant, afin que nous puissions crier : *Abba, pater,* mon Père, mon Père, tandis que son Fils ne dit plus que : Mon Dieu, mon Dieu (2) !

Sans doute, pour épargner la moindre souffrance à un Fils en qui elle voyait aussi son Dieu, Marie, la plus aimante des créatures, et la plus parfaite des mères, eût volontiers enduré mille morts ; mais le salut de nos âmes réclamait la mort de l'Homme-Dieu, le Père la voulait, et Marie, encore une fois revêtue de la vertu, de la force du Très-Haut, la voulait aussi ; encore une fois elle disait : « Qu'il soit fait selon votre parole ! » Elle a partagé autrefois avec le Père la gloire d'engendrer un Dieu ; elle partage aujourd'hui sa générosité, son immense amour pour les hommes, et comme lui, elle aime le monde jusqu'à donner son Fils unique !

Eh bien ! âme fidèle, n'est-ce pas là être véritablement notre Mère ! Si la femme qui nous a donné la mort à tous, avant de nous donner la vie, porte encore le nom sacré de mère, la Femme qui nous a rendu la vie au prix du sang d'un tel Fils, de quel nom faut-il l'appeler ?

(1) Joan. 19. — (2) Matth. 27.

Mais à ce mystère d'amour et de douleur, manquait encore la consécration de la parole créatrice du Verbe. Pour le sacrifice du Fils, le consentement du Père et de la Mère avait été nécessaire ; il est juste que le Fils, le Premier-Né de Dieu et de Marie, soit entendu dans l'affaire de notre adoption ; il faut qu'il dise solennellement et d'une manière authentique s'il ne rougit pas de nous (1) ; s'il consent, oui ou non, à nous avoir pour frères. Quel moment plus propre pour cette déclaration, que celui de sa dernière agonie, alors que le ciel, la terre, l'enfer même sont en suspens et fixent les yeux sur lui ?

Silence, mon âme, Jésus va parler ! Marie s'en aperçoit ; elle prête une oreille attentive aux paroles du divin mourant.

« Femme, voilà votre fils. — Voilà votre Mère. »

O mon âme, méditons, méditons à loisir cette parole plus pénétrante qu'un glaive pour Marie, plus douce qu'un rayon de miel pour les pécheurs.

Femme ! Pourquoi, Seigneur Jésus, pourquoi ce nom que vous donnez à Marie ? Ne la reconnaissez-vous plus pour votre Mère ? Lui êtes-vous devenu étranger ? Est-ce là la consolation qu'elle attend de vous en ce moment ? Est-ce là le dernier adieu du meilleur des fils à la meilleure des mères ? Et le reste de votre discours répond àce mot. Vous lui donnez pour fils votre ami ; vous ne lui dites pas : Aimez Jean comme un fils, et

(1) Heb 2.

qu'en retour il vous console de mon absence : cette recommandation n'était pas nécessaire. Mais vous lui dites : « Voilà votre fils, » voilà désormais l'objet de votre tendresse, de votre amour, de vos soins ; qu'il prenne dans votre cœur de mère la place que j'y ai occupée jusqu'à ce jour. Ce n'est donc pas une simple recommandation : c'est un échange ! Vous donnez à Marie le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée au lieu du Fils de Dieu, Jean pour Jésus, un pur homme pour un vrai Dieu ! C'est là sans doute le glaive prédit autrefois à Marie par Siméon ; son âme en est transpercée, son cœur maternel se brise comme celui de Rachel, quand elle donna le jour à son second fils, au fils de sa douleur.....

O Jésus ! je crois comprendre le mystère de votre parole : vous appelez votre Mère, *Femme,* pour la même raison qu'en parlant à votre Père, vous l'appelez *votre Dieu.* Votre Père vous a en quelque sorte rejeté, il vous a traité en ennemi (1), afin de reporter sa tendresse sur les pécheurs, afin de les regarder comme ses enfants. C'est pourquoi vous n'osez plus l'appeler votre Père, mais dans l'excès de votre douleur, vous lui dites : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné (2)? » Marie était devenue votre Mère, vous avait donné la vie humaine, en disant à l'ange : « *Fiat!* qu'il me soit fait selon votre parole. » Aujourd'hui elle devient la mère des hommes, elle leur donne la vie di-

(1) Job. 13. — (2) Matth. 27.

vine, la vie de la grâce, en disant au Père éternel : « *Fiat!* que votre volonté se fasse, que Jésus meure, et qu'à ce prix les hommes vivent ! » Elle semble donc nous préférer à vous, ô Jésus, et un Père m'assure qu'elle vous eût en effet immolé de ses propres mains, à l'exemple d'Abraham, si Dieu l'eût exigé. En ce moment, elle est donc plutôt votre juge que votre mère. Faut-il s'étonner si vous l'appelez *Femme,* et si, lui montrant votre ami, ou plutôt l'humanité tout entière que Jean représente, vous lui dites : « Voilà votre fils ? »

Voilà votre fils! C'est là, ô Verbe divin, un de ces mots créateurs, un de ces mots qui changent la nature des choses, et qui opèrent ce qu'ils signifient. Non-seulement vous révélez par là à Marie sa nouvelle dignité, ses devoirs envers les hommes, mais vous donnez encore à cette Femme admirable, que vous n'appelez plus votre Mère, un cœur de mère pour les enfants d'Adam. Votre parole est un glaive à deux tranchants (1) ; elle ouvre le cœur de la Vierge-Mère, pour que nous puissions y pénétrer ! Sans doute c'est là un coup terrible pour elle, mais ce coup était nécessaire à notre bonheur! Votre Père nous a aimés jusqu'à vous sacrifier pour nous ; votre Mère nous a aimés jusqu'à consentir à votre sacrifice ; à votre tour vous nous aimez jusqu'à nous sacrifier le cœur de votre Mère, jusqu'à lui dire, comme les Lévites disaient à leurs pères et à leurs mères : « Je

(1) Apoc. 1.

ne vous connais plus (1). » Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, Femme (2)? Pourquoi attacher encore vos regards sur moi? Vous cherchez votre Fils? Le voilà, ou plutôt, les voilà ! Levez les yeux et voyez : tous les enfants d'Ève se rassemblent et viennent à vous ; vos fils viennent des contrées les plus éloignées, et vos filles se lèvent à vos côtés. Que votre Cœur donc se dilate et s'ouvre ; recevez-les dans votre sein ; ils espèreront sous les ailes de votre protection.

Voilà votre fils! O Jésus, l'ai-je bien entendu? Est-ce à Marie, que vous parlez, est-ce moi, que vous lui donnez pour fils? M'est-il permis de le croire, et ne suis-je pas le jouet d'un rêve?

Oui, c'est bien moi, je n'en puis plus douter : votre main clouée ne pouvait me montrer ; c'est pourquoi, de peur qu'il ne restât quelque doute en mon âme, vous avez ajouté en me parlant ; « Voilà votre Mère ! »

Voilà votre Mère ! O Jésus, qu'avec raison vous avez dit que personne n'aima jamais comme vous! Oh! que vous ressemblez peu aux princes de la terre !

Ils sont jaloux d'un vain nom, d'un pouvoir que la mort va leur ravir; ils croiraient nuire à leur majesté d'emprunt, s'ils faisaient entrer dans leur famille un homme du vulgaire, s'ils donnaient le nom de frère à un pauvre mendiant.

Mais vous, dont le nom est essentiel, et l'empire éternel, vous ne semblez occupé qu'à supprimer l'infi-

(1) Deut. 33. — (2) Joan. 2.

nie distance, qui vous sépare des misérables enfants d'Adam.

Déjà vous nous aviez donnés pour enfants à votre Père ; et voilà qu'au moment d'expirer, vous nous laissez votre Mère, comme dernier gage d'amour !

Mais, ô Jésus, pourquoi choisissez-vous cette heure pleine d'amertume, pour nous faire ce legs si précieux, si doux ? Vous auriez pu, dans trois jours, vous montrant à Marie, tout resplendissant de la gloire de votre Résurrection, lui dire : « O ma Mère, je veux que les enfants d'Ève soient désormais les vôtres ; et vous, mes frères, voyez en elle une mère. »

Pourquoi donc enfoncer le glaive dans cette âme innocente et qui vous est si chère? pourquoi lui faire si cruellement sentir qu'elle va perdre en vous son unique trésor ?

Ah ! c'est que la Justice divine a parlé ; elle a dit : « L'enfantement des pécheurs sera un enfantement douloureux (1) ! »

Oh ! que mon bonheur a donc coûté cher ! Le Père et la Mère, de concert, me sacrifient leur Fils, et le Fils, avec le glaive de sa parole, m'ouvre le cœur de sa Mère !

Le Père dit : « Maudit est celui qui est pendu au bois ; » la Mère dit : « Que votre volonté se fasse ; » et le Fils dit : « Femme, voilà votre fils ! »

Le Fils dit à son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il dit aux enfants

(1) Gen. 3.

d'Adam : « Vous n'avez tous qu'un même Père, Celui qui est au ciel ; et votre Mère, la voilà, cette Femme, que vous voyez debout à mes pieds ! »

O Jésus ! nous recevons ce don, ce gage suprême des ineffables tendresses de votre Cœur ; mais Marie consentira-t-elle à notre bonheur ? permettra-t-elle qu'on l'appelle la Mère des pécheurs, et pouvons-nous, dès maintenant, échanger notre nom d'enfants d'Ève, contre celui d'enfants de Marie ?

Ah ! les douleurs qui l'oppressent témoignent assez que nous sommes ses enfants! Ses lèvres sont glacées par l'agonie, mais du fond de son cœur brisé, je crois entendre sortir un mot, l'expression à la fois de sa tendresse et de ses angoisses, la dernière parole de Rachel expirante, la touchante formule de notre adoption, le nom qui désormais sera le nôtre :

« *Bénoni!!* ô mes fils, enfants de ma douleur, ô vous que j'enfante une seconde fois (1), voyez et dites : est-il une douleur pareille à ma douleur ? »

Non, ô notre Mère, non, il n'est pas de douleur pareille à votre douleur, parce qu'il n'est pas d'amour pareil à votre amour !

Si Paul, pressé par l'amour du Christ, a pu donner le nom *d'enfantement* aux tourments de son zèle, comment appeler les vôtres au pied de la Croix ?

O Père éternel ! ô Jésus ! ô Marie ! recevrai-je toujours de vous, sans vous donner jamais ?

(1) Gal. 4.

Souvent, à la vérite, je vous dis : ô Père, ô Frère, ô Mère, je vous aime, voilà mon cœur!

Je vous donne l'arbre ; mais, quand vous y cherchez du fruit, vous n'y en trouvez point. Comment ne l'avez-vous pas maudit ?

Mon amour se borne à des sentiments, à des paroles, à des larmes ; mais les œuvres, mais les sacrifices, voilà ce que vous me demandez, et voilà que je vous refuse !

Quand je lis cette parole dans le saint Évangile : « Veux-tu être mon disciple? renonce à tout ce que tu possèdes, prends ta croix sur ton épaule, porte-la tous les jours de ta vie, et marche à ma suite, » —je trouve cette parole trop dure.

Et j'oublie, ô Jésus, que le serviteur ne doit pas être mieux traité que le maître (1).

Quand j'y rencontre cette sentence, sortie aussi de vos lèvres divines : « Si quelqu'un vient à moi, et qu'il ne haïsse pas son père, sa mère,sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et par-dessus, son âme, il ne peut être mon disciple, » — je me dis à moi-même : Oh ! que cette sentence est cruelle !

Et je ne songe pas, ô Père ! ô Jésus ! ô Marie ! que je dois la vie à une pareille cruauté de votre part, et que, si vous n'aviez été cruels ainsi, mon éternel partage serait les larmes, le désespoir, et les grincements de dents !

(1) Joan. 15.

Quand vous me consolez, quand vous me caressez comme un faible enfant, je dis avec Pierre au sortir du cénacle : « Dussé-je mourir, je ne vous abandonnerai point ! »

Mais si vous vous cachez un instant, je cesse aussitôt de vous chercher ; si parfois vous me châtiez, comme ceux de vos enfants que vous voulez marquer du signe de l'élection, je fuis loin de votre face, et je dis : Je ne viendrai plus !

Né au pied de la Croix, du Sang d'un Dieu et des larmes de la Vierge, enfant des douleurs de la nouvelle Ève, je veux chanter et me réjouir avec l'ancienne.

Je fuis l'arbre natal, le nid où le doux Pélican me ranima de son sang, où la chaste Tourterelle me réchauffa sous ses ailes ;

Et, avec l'insensée qui m'a donné la mort, avant de me donner la vie, je cours m'asseoir sous l'arbre défendu, sous l'arbre dont le fruit est un venin, dont l'ombre même est mortelle.

Au sommet du Calvaire, Marie est debout, agonisante, et moi, je me promène, comme les impies, dans les prés de la volupté (1).

Et j'ose dire que je vous aime, et, amant éperdu du plaisir, j'ose me dire le frère d'un Dieu crucifié, le fils de la Reine des martyrs !

Je suis l'ennemi de la Croix (2), et je ne rougis pas de m'appeler le disciple du Christ !

(1) Sap. 2. — (2) Philip. 3.

Eh bien ! c'en est fait, je commence; je veux désormais porter plus dignement un nom si glorieux.

Je dépose aux pieds de Jésus expiré, de sa Mère devenue la mienne, le sacrifice que, depuis tant d'années, ils réclament en vain de moi.....

Mais vous, ô Marie, ô ma Mère, soyez-moi secourable; je vous en conjure par le sang de votre Fils premier-né, aidez l'enfant de vos douleurs, dans ses luttes avec le vieil-homme, avec le corps de péché !

PRATIQUE.

Nous sommes les enfants de Dieu : l'Esprit-Saint nous l'enseigne en cent endroits du Nouveau Testament, et celui qui prétendrait que ce n'est là qu'un vain mot, celui-là serait hérétique. Mais c'est le même Esprit-Saint qui nous assure, par la voix de la tradition, fondée sur la parole de Jésus-Christ, que nous sommes, en un sens très-véritable et très-sérieux, les enfants de Marie. Puisque Marie, pour devenir notre Mère, a dû consentir à la mort de son Fils Jésus, il est juste qu'elle retrouve d'autres Jésus en nous. Aimons donc, aimons beaucoup, aimons sans cesse une si bonne Mère, attachons-nous à la faire connaître et aimer. N'oublions jamais ses gémissements (1), les larmes que notre vie spirituelle et notre bonheur éternel lui ont coûtées. Une excellente pratique, conseillée par saint Alphonse,

(1) Eccli. 7.

serait de méditer parfois sur les sept douleurs de Marie, ou même de consacrer chaque soir quelques minutes à cette méditation. (*Voir l'opuscule de saint Alphonse sur ce beau sujet.*)

TRENTE-DEUXIÈME JOUR.

LE MYSTÈRE.

Apparition de Jésus ressuscité à sa Mère. Le vieil homme et l'Homme nouveau. La première Ève et la seconde. Affections.

> Jésus-Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, en la purifiant dans le baptême d'eau par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride... Nul ne hait sa propre chair; mais il la nourrit et l'entretient, comme Jésus fait à l'égard de l'Église. Car nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est là un grand Mystère... (Eph. VI.)

« Qui a mesuré, dit le Sage, la profondeur des cieux et la largeur de la terre? » Nous pouvons appliquer ces paroles aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Le Cœur de Jésus est le Ciel nouveau promis par les prophètes, car il est la demeure de prédilection de la très-sainte Trinité: « la plénitude de la Divinité habite en lui, » dit saint Paul (1). Le Cœur de Marie est la Terre nou-

(1) Colos. 2.

velle, également prédite par l'Esprit-Saint, Terre de bénédiction, Paradis terrestre, où la Justice habite, et où le nouvel Adam prend ses délices. Mais, de même que personne ne pourra jamais mesurer la profondeur de cette sphère immense, qui renferme tous les astres, et que nous appelons le ciel; personne ne pourra jamais mesurer la profondeur, la largeur, la hauteur du Cœur de Jésus (1); et de même que personne n'a jamais pénétré jusqu'au centre de la terre, pour en sonder les abîmes; personne n'a jamais compris la vaste capacité du Cœur de Marie. Il nous est donc impossible de nous faire une idée de l'ardeur avec laquelle Jésus aimait sa Mère, de la tendresse de Marie pour son Fils. Ces choses sont ineffables. Ineffable par conséquent fut la douleur de Marie en voyant mourir Jésus, plus ineffable encore la douleur de Jésus en voyant sa Mère agonisante au pied de la Croix. Il avait dû laisser à un autre le soin de la consoler (2)! Après cela, qui peut douter que le premier mouvement du Cœur de Jésus, après sa résurrection, n'ait été de se porter vers cette Mère désolée?

La joie de la veuve de Naïm fut grande, quand elle vit sortir son fils unique de son cercueil; la joie du fils lui-même fut bien douce, lorsque, revenu comme d'un profond sommeil, et vivant à peine encore, il se sentit pressé sur le sein de celle, dont la tendresse venait d'obtenir sa résurrection.

Mais quelle bouche pourrait décrire la joie, l'admi-

(1) Eph. 3. — (2) Femme, voilà votre fils!

ration, les transports du Cœur très-pur de Marie, quand pour la première fois elle vit son Fils ressuscité et plein de gloire? Sa tête sacrée était entourée d'une auréole lumineuse ; ses yeux brillaient comme l'éclair ; son corps avait l'éclat de l'airain en fusion (1); des vêtements miraculeux et plus blancs que la neige le couvraient; des rayons de gloire partaient des plaies de ses pieds et de ses mains; celle du côté ressemblait au soleil. Il entra dans la maison où Marie s'était retirée, sans en ouvrir la porte....... A cette vue, Marie reste stupéfaite, sans parole, sans voix : l'émotion la rend immobile et comme insensible ; elle regarde son Fils, et ne sait faire autre chose. Enfin Jésus la rappelle à elle, en lui adressant cette douce et simple parole : « Ma Mère ! » Et elle, élevant la voix avec des pleurs, se lève de son siége et veut se jeter à ses pieds, en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus la reçoit dans ses bras, presse tendrement la tête chérie de sa Mère sur son Cœur, la fait asseoir à ses côtés, et la regarde tendrement et en silence......

Il fut révélé à sainte Térèse qu'il avait fallu longtemps au Sauveur, pour tirer sa Mère de l'océan d'amertume où elle était plongée, et pour la disposer à recevoir dans son cœur le torrent de joie qui devait l'inonder. Sans un grand miracle, une si forte secousse eût sans doute rompu le fil délicat qui attachait encore cette âme sainte à son corps virginal.

(1) Apoc. 1.

Mais, s'il est doux à tout fils bien-né de donner une heure de joie à sa mère, si l'on a pu dire avec vérité : « Pour un sourire de ma mère, je donnerais un empire, » quel dut être le bonheur du Cœur de Jésus, rappelant ainsi la sienne à la vie, et faisant couler dans toutes ses veines, les flots de la céleste béatitude dont il était lui-même rempli !

Il serait téméraire de prétendre rapporter les paroles qu'échangèrent un tel Fils et une telle Mère, dans un tel moment. Les Anges seuls, qui furent les témoins ravis de cette scène, pourraient nous les répéter. Si nous essayons de dire quelque chose sur ce sublime sujet, c'est pour aider le pieux lecteur à en deviner davantage.

JÉSUS. « Lève-toi, Fille de Sion, dépouille-toi de ce vêtement de deuil ; rejette la poussière de tristesse qui te couvre : l'hiver est passé ; le temps des larmes a fui. (*Isaie. Cant.*) »

MARIE. « O mon Seigneur et mon Dieu ! vous êtes donc enfin ressuscité ; et dans votre gloire, vous n'avez pas oublié votre humble servante ; et vous avez daigné jeter les yeux sur sa bassesse ! Ah ! soyez béni : mon âme glorifie votre saint Nom ; et mon cœur célèbre à jamais vos bontés. »

JÉSUS. Et à qui donc, ô ma douce Mère, devais-je les prémices de ma vie glorieuse, sinon à celle dont j'ai reçu ma vie humaine ? Où puis-je me plaire, si ce n'est parmi les lis et les roses de mon jardin fermé, au bord de ma fontaine scellée ? Ah ! dans ma gloire, je n'ai

pas oublié que Marie est ma Mère ; et, pour être son Dieu, je n'en serai pas moins toujours son Fils. »

Marie. « Ainsi, votre gloire n'a pas changé votre tendresse à l'égard de votre pauvre servante ; ainsi je pourrai encore vous appeler mon Fils, mon bien-aimé, mon doux Jésus ? »

Jésus. « Jésus s'oubliera lui-même, avant de cesser de vous aimer. Assis au plus haut des cieux, à la droite de son Père, à la face des saints Anges, au sein de l'assemblée des Élus, toujours il vous appellera sa Mère. »

Marie. « O Jésus, ô mon Fils, soyez béni, mille fois béni de votre bonté, de votre tendresse...... Que ces jours de séparation ont été longs pour le cœur de votre Mère ! Je vous attendais, comme une terre desséchée par les ardeurs du soleil, attend la douce rosée du crépuscule. »

Jésus. « O ma douce Mère ! que je désirais ardemment vous revoir, vous consoler ! Oui, j'ai hâté, pour venir à vous, mon départ du milieu des âmes saintes, que ma présence réjouissait. Le cerf fatigué de sa course, ne soupire pas plus vivement après la fontaine, où il a coutume de se désaltérer. »

Marie. « Que vous êtes beau, mon Bien-Aimé, que vous êtes beau ! La gloire vous pénètre, vous rend lumineux ; la céleste félicité ne peut se renfermer dans votre Cœur : elle sort de vous comme une divine vapeur, où vous êtes baigné. »

Jésus. « Et vous aussi, ma Bien-Aimée, et vous aussi vous êtes belle. Vos yeux sont plus purs que ceux

de la colombe ; les paroles qui sortent de vos lèvres sont plus douces que le miel (*Cant*). »

MARIE. « Votre front, naguère couronné de douleurs et d'opprobres, resplendit comme le soleil. »

JÉSUS. « Plus vif encore et plus doux, ô ma Mère, est l'éclat de votre humilité. »

MARIE. « Les clous de vos pieds et de vos mains ont fait place à des rayons brillants comme l'éclair. »

JÉSUS. « Les mains bénies de ma Mère distillent le nard et la myrrhe. »

MARIE. « Mais pourquoi, mon Fils, ces plaies sont-elles restées ouvertes ? »

JÉSUS. « Ces plaies, ô ma Mère, ce sont les glorieux trophées de ma victoire, et les éternels témoins de mon amour : ce sont mes joyaux les plus chers. Quand l'homme doutera de ma bonté, je lui dirai : Mets là ton doigt, et puis, ose encore douter ! Quand mon Père s'armera de la foudre pour frapper les coupables, j'interposerai ma main percée, et la flamme vengeresse n'osera passer. »

MARIE. « Mais la plaie de votre côté, mon Jésus, votre Mère peut-elle la contempler ? »

JÉSUS. « Voyez, ma Mère. »

MARIE. « Hélas ! qu'elle est large et profonde ! Eh quoi ! je vois votre Cœur lui-même : il est aussi percé ! Qu'a-t-il été besoin, ô Jésus, que, même après votre mort, vous fussiez ainsi blessé ? »

JÉSUS. « C'est là, ô ma Mère, le profond et doux Mystère de mon amour. »

MARIE. « Daignerez-vous, Seigneur, le révéler à votre humble servante ? »

JÉSUS. « Au jour de la création, mon Père et moi, en union avec le Saint-Esprit, nous avions formé Adam, le père commun des hommes, du limon de la terre ; nous l'avions animé de notre souffle. Il lui fallait une compagne qui fût le charme de sa vie, et la mère de sa postérité. Afin qu'il la chérît comme sa propre chair, nous la tirâmes de lui-même, pendant son sommeil : nous la tirâmes du sein même d'Adam.

« Adam est tombé, et dès lors, au lieu de communiquer à ses enfants une nature pure et sanctifiée, il ne leur donna plus qu'un sang vicié, et renfermant le germe du péché et de la mort. En cet état, l'homme était incapable de réparer les ruines du ciel, c'est-à-dire d'occuper les trônes laissés vides par la défection des Anges.

« Cependant la Bonté divine ne pouvait s'avouer vaincue par son ennemi : nous résolûmes donc de déjouer les ruses impies de Satan, et de restaurer notre ouvrage. Il fut décidé qu'un nouveau Chef serait donné à cette race trahie par son père ; un Chef qui réparerait par ses humiliations volontaires et sa parfaite obéissance, l'orgueil et la prévarication du premier; qui communiquerait à sa postérité spirituelle un élément de vie éternelle (1), et mettrait enfin l'homme dans un état supérieur à celui d'où il était déchu.

« Ce nouveau Chef, c'est moi, le nouvel Adam (2) né

(1) I Petr. 1. — (2) I Cor. 15.

de la Terre nouvelle, qui n'est autre que vous, ô ma Mère bien-aimée.

« Il fallait aussi qu'il y eût une nouvelle Ève, qui fût la compagne inséparable du nouvel Adam, qui fît ses délices et sa gloire, et devînt dans le sens véritable la *Mère des vivants* (1). Cette nouvelle Ève est mon Église. Pour qu'elle me soit plus chère, pour qu'elle sache combien elle me doit d'amour, mon Père a voulu qu'elle aussi, comme la première Ève, fût tirée du sein même de son Époux.

« Épuisé de fatigue, après avoir foulé seul le pressoir des vengeances divines (2), je m'étais endormi sur la Croix, du profond sommeil de la mort : je dormais, mais mon Cœur veillait (3)! La lance du soldat (vous l'avez vu), m'ouvrit le côté, et aussitôt il en sortit de l'eau et du sang (4).

« Et voici le mystère de cette Eau et de ce Sang. L'Eau d'abord, l'Eau qui, fécondée par la parole de vie (5) et par l'Esprit de Dieu, efface l'antique souillure, et communique aux âmes une vie nouvelle, une vie céleste qui est la mienne, et l'anime d'un esprit qui est le mien. C'est de cette Eau, de ce bain salutaire, qu'est sortie mon Épouse, belle, immaculée, sans ride ni défaut quelconque (6).

« Le Sang est destiné à la nourrir, à la fortifier, à la déifier de plus en plus, à passer de son sein dans les veines de ses enfants.

(1) Gen. 3. — (2) Isaï. 63. — (3) Cant. — (4) Joan. 19. — (5) Eph. 5. — (6) Ibid.

« Ainsi, dans chacun de mes fidèles, il y aura désormais deux hommes : l'homme *animal, terrestre* (1), né d'Adam, et conservant toujours quelque chose du *vieux levain* (2) ; et l'homme spirituel, céleste (3), né de moi, et qui doit peu à peu absorber, consumer, détruire le premier (4).

« Pendant que s'accomplissaient ces grandes choses, j'étais là présent en esprit, dans ce Cœur qui avait cessé de palpiter : mon Père me présenta ma Fiancée ; et, ravi de sa beauté, je m'écriai : « Voilà l'os de mes os, « et la chair de ma chair ; je serai tout à mon Épouse ; « elle sera tout à moi ; un seul et même Esprit nous « animera tous deux ! »

« C'est pour honorer ce Mystère, que j'ai rétabli l'unité et l'indissolubilité du mariage parmi mes fidèles (5). »

Marie. « O mon Fils, vos paroles me font tressaillir de joie ; mon cœur se fond de tendresse à la vue des merveilleuses inventions de votre amour ! Qui donc les racontera aux peuples de la terre ?.... Ah ! que vos disciples seront heureux de vous revoir ! Si vous aviez vu les larmes de Jean, mon bien-aimé fils ; si vous aviez entendu les sanglots de Pierre, un moment infidèle !.... Jacques, le fils de ma sœur, a juré de ne pas manger, de ne pas boire, avant de vous voir ressuscité (6). Et Madeleine !... la pauvre fille, hélas ! qu'elle vous aime ! En ce moment elle est allée à votre tombeau avec Sa-

(1) I Cor. 2. — (2) I Cor. 15. — (3) Ibid. — (4) Rom. 6. — (5) Eph. 5. — (6) Tradition.

lomé et Marie, pour répandre, comme autrefois, sur vos pieds, des larmes et des parfums ! »

JÉSUS. « Je vais aller les consoler. »

MARIE. « Remonterez-vous bientôt à votre Père, Seigneur? »

JÉSUS. « Dans quelques jours, ma Mère. »

MARIE. « Oserai-je, Seigneur, vous adresser une dernière question? Qu'en sera-t-il de votre servante? Devra-t-elle languir longtemps encore sur cette terre, loin de vous? Ce que vous avez dit à Jean et à moi me le fait craindre. »

JÉSUS. « Oui, Mère chérie ; telle est la volonté de mon Père. Il faut que je quitte mes disciples avant la venue du Divin Paraclet ; je vous laisserai à eux, pour les habituer peu à peu à se passer de ma présence sensible, pour les aider, pour les consoler de mon absence, comme la lune console les hommes de l'absence du soleil. Mais ne craignez rien : sans paraître je serai toujours avec vous et en vous. »

MARIE. « Vous le voulez, Seigneur : il suffit, voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Après cet entretien, Jésus embrassa sa Mère, et la quitta pour aller consoler Madeleine et raffermir la foi chancelante de ses Apôtres.

Affections et prières (1).

O Jésus ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter dans votre Cœur ! C'est dans ce Temple, c'est dans ce Saint des Saints, c'est dans cette Arche du Testament que j'adorerai et louerai le nom du Seigneur. Oui, c'est dans votre Cœur, qui est aussi le mien, que je vous prierai, ô doux Jésus ! Recevez mes prières dans ce sanctuaire où toute prière est exaucée, ou plutôt, attirez-moi tout entier dans votre Cœur.

O Jésus ! ô beauté qui éclipsez toute beauté créée, purifiez-moi de mes souillures, afin que je puisse entre dans votre Cœur, y demeurer tous les jours de ma vie, et y faire votre volonté.

Car c'est pour cela que votre Cœur fut percé, c'est afin que l'entrée nous en fût ouverte, et que, dans cet asile sacré, nous trouvions un abri contre les troubles du dehors.

Il fut aussi percé, afin qu'à travers la blessure visible, nous voyions la blessure invisible que l'amour lui a faite.

Qui donc n'aimera ce Cœur si cruellement déchiré ? Qui ne l'aimera en retour de tant d'amour ? Qui n'embrassera ce cœur si chaste ?

Ah ! aimons de tout notre pouvoir, chérissons, em-

(1) Tirées de S. Bernard.

brassons notre aimable blessé, dont les impies ont percé les mains, les pieds, le flanc et le Cœur, et ne le laissons point aller qu'il n'ait à son tour blessé de la flèche de son amour, nos cœurs durs et impénitents.

TRENTE-TROISIÈME JOUR.

UNE VENGEANCE.

Le dernier chapitre de saint Jean. Triple acte d'amour de saint Pierre. Affections.

Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?
(JOAN. XXI)

Pour fermer la série de ces études sur le Cœur de Jésus, nous mettrons sous les yeux du lecteur un des derniers traits de la vie du Sauveur ici-bas, *une vengeance* du Sacré-Cœur.

Une vengeance ! direz-vous peut-être ; mais c'est là sortir du plan de cet ouvrage, au lieu d'y mettre la dernière main. L'épigraphe : « *Voilà comment Il aimait,* » ne promet en effet que douceur et que caresses.

Détrompez-vous, cher lecteur, l'amour, sans cesser d'être amour, a aussi ses vengeances. L'amour offensé devient parfois cruel, et ses cruautés nous sont souvent plus utiles que ses caresses. L'Esprit-Saint ne nous dit-il pas que les jalousies de l'amour sont plus inflexibles que l'enfer, plus dévorantes que la flamme (1)? Ne nous montre-t-il pas l'Époux qui se venge d'une légère

(1) Cant. 8.

négligence de l'Épouse, en fuyant loin d'elle, et en fermant l'oreille aux cris qu'elle pousse pour le rappeler (1) ?

Or le Cœur de Jésus avait été offensé par l'un de ses amis les plus chers; et ce n'était pas une légère négligence, mais un outrage, qu'il avait à lui reprocher. Pierre, par crainte d'une simple servante, l'avait renié trois fois. N'était-ce pas le cas, ou jamais, de se venger ?

Mais quel châtiment sera proportionné à un tel affront? Adam dut faire pénitence neuf siècles passés, pour avoir mangé le fruit défendu : neuf mille ans de souffrances suffiront sans doute à peine, pour expier le crime de Pierre. Ou plutôt, ils ne suffiront pas : mais, ce que la souffrance n'eût pu faire en un si long temps, l'amour le fera en un instant. Écoutons le récit du saint Évangile : c'est l'apôtre de l'amour, c'est l'historien du Sacré-Cœur, c'est Jean qui va nous raconter cette vengeance merveilleuse, et nous apprendre tout à la fois comment nous pouvons réparer nos propres offenses, envers Celui qui est tout amour.

C'était quelque temps après la résurrection du Sauveur (2). Pour avoir de quoi faire un repas, Pierre avait pêché toute une nuit avec Thomas, Jacques et Jean, sur le lac de Tibériade : mais ils n'avaient rien pris. Le matin, le Sauveur se rend sur le bord du lac et s'y arrête : cependant les disciples ne le reconnaissent

(1) Cant. 5.—(2) Joan. 21.

point. « Enfants, leur dit-il, avez-vous du poisson? » — « Non. » — Jetez votre filet à la droite de la barque, et vous en trouverez. » Ils le firent, et ils prirent une telle quantité de poissons, qu'ils ne pouvaient retirer le filet des eaux. A ce trait, le disciple vierge, ou, comme il aimait à s'appeler lui-même, *le disciple que Jésus aimait,* reconnaît Jésus. « C'est le Seigneur, » dit-il à Pierre. Aussitôt celui-ci sent se rouvrir la plaie que le repentir avait faite à son cœur. Il brûle d'aller se jeter aux pieds de son Maître. Deux cents coudées l'en séparent encore, et la barque va si lentement! Que faire? Demandera-t-il, comme autrefois, au Maître, de le faire marcher sur les eaux (1)? Il ne s'en croit plus digne!... Son parti est pris: il se revêt de sa tunique; et, oubliant la belle capture qu'il vient de faire, oubliant de venir en aide à ses compagnons, oubliant même le danger qu'il va courir, il se jette à la mer, arrive sur la grève, et tandis que ses condisciples traînent péniblement le filet rempli de poissons, déjà il est aux pieds de son Maître; déjà il les embrasse; déjà, plein d'une douce émotion, il contemple les traits de son Bien-Aimé! Figure admirable des avantages d'un détachement absolu de toute créature, et en même temps des priviléges de la vie contemplative! Qui ne se rappelle ici Marie-Madeleine assise aux pieds de Jésus, et goûtant, dans un parfait repos, la douceur de sa parole, tandis que Marthe s'agite et se fatigue? Ici

(1) Matth. 14.

encore, de même qu'à Béthanie, c'est l'amour pénitent qui choisit la meilleure part, et reçoit les prémices des caresses du Bien-Aimé (1)!

Nous parlons de caresses, et nous avions annoncé des vengeances. Mais les caresses ne sont-elles pas, au témoignage de sainte Térèse, une des plus cruelles vengeances qu'on puisse tirer d'un cœur aimant? Revenons à notre sujet.

Pierre, si prompt à voler vers son maître, ne sera pas moins prompt à lui obéir. Sur un mot de sa part, il retourne à la barque, traîne le filet à terre, et dépose le poisson aux pieds du Sauveur. Celui-ci avait déjà, par miracle, produit du pain et allumé du feu sur le rivage. Quand les préparatifs du repas furent terminés, il voulut encore, selon sa coutume (2), remplir, au milieu de ses disciples, le rôle de serviteur; et de ses mains glorieuses, il offrit à chacun d'eux du pain et du poisson.

Enfin le repas est fini, l'heure de la vengeance est arrivée.

Jésus alors attache sur l'apôtre, autrefois infidèle, ce regard sérieux et tendre, ce regard qui déjà une fois a percé son âme, et ouvert dans ses yeux une source intarissable de larmes (3). Pierre se trouble, son cœur se brise, se fond de regret et de tendresse : il reste comme anéanti. Il voudrait baisser les yeux : mais il y a dans ceux du Maître, je ne sais quelle puis-

(1) Luc. 10. — (2) Luc. 22. — (3) Ibid.

sance surnaturelle qui attire et fixe les siens, comme par un charme. Si le regard d'une âme aimante blesse le cœur de Jésus (1), que ne doit point produire le regard de ce Dieu amoureux de nos âmes, lorsqu'il rencontre un cœur disposé comme celui de Simon-Pierre! Sans doute le pénitent eût succombé à tant de violence, sans un miracle.

Est-ce assez? Non : la justice sans doute est satisfaite, mais les droits de l'amour sont plus étendus. Le regard du divin Maître a pénétré jusqu'au fond de ce cœur: sa parole vivante, sa parole plus aiguë qu'un glaive à deux tranchants pénétrera jusque dans la moëlle des os, jusqu'au point de séparation du corps et de l'âme (2). Il faut que l'âme de Pierre soit liquéfiée par la parole du Bien-Aimé (3). — Écoutons : « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? » Pierre a renié son Maître : les autres disciples l'ont seulement abandonné. Pierre a été le plus coupable: il doit donc être le plus aimant (4).

Mais quel coup, pour un cœur repentant et déjà enflammé! Ces paroles remettent en un instant sous les yeux de Pierre, tous les titres de Jésus à son amour. Il se rappelle le jour heureux où, sur ce même rivage, il fut appelé par lui à quitter sa barque et ses filets, pour devenir *pêcheur d'hommes*; il se rappelle les marques si nombreuses de prédilection qu'il a reçues de lui; le moment où il eut l'honneur de proclamer la divinité

(1) Cant. 4. — (2) Heb. 4. — (3) Cant. 5. — (4) Luc. 10.

du Fils de l'homme, et d'être en retour proclamé le fondement de l'Église, et le porte-clefs du royaume des Cieux ; il se rappelle la Transfiguration, puis la Cène : Jésus à genoux devant lui et lui lavant les pieds ; lui présentant ensuite sa chair adorable, sous la forme d'un pain mystique ; puis la scène déchirante de Gethsémani, et le moment déplorable où, après tant de protestations de fidélité, il avait renié son Dieu par trois fois. Ces mots : « Je ne le connais pas ; — je ne sais ce que vous dites ; — que je meure, si je le connais ! » retentissent à ses oreilles ; puis il croit entendre le chant accusateur du coq, et voir la douce et sainte Victime tourner vers lui ses yeux ensanglantés... — Tous ces objets se présentent à lui en un clin d'œil ; et unis à cette question amoureuse du vainqueur des enfers et de la mort, ils produisent dans son âme un mélange de douleur, d'amour, de douceur et d'amertume, qu'aucune expression ne saurait rendre. — « Oui, Seigneur, je vous aime ! »

— « Faites paître mes agneaux. »

C'en est assez, sans doute ? — Non, le Cœur de Jésus n'est point désarmé ; son inexorable tendresse n'est pas satisfaite : une seconde fois il plonge dans l'âme de Simon-Pierre le glaive flamboyant de l'amour ; une seconde fois il la livre à tous les déchirements d'un amour repentant et d'un repentir amoureux, par cette question si simple, mais qui signifie tant de choses : « Pierre, m'aimez-vous ? » — Et une seconde fois Pierre

répond, avec une émotion toujours croissante, et d'une voix pleine de larmes : « Oui, Seigneur, je vous aime. »

— « Paissez mes agneaux. »

Pierre a renié trois fois : la vengeance du Cœur de Jésus n'est donc pas complète. Mais ici il devient cruel: il feint de douter de l'amour du disciple; et prenant un ton plus pénétrant, et attachant sur lui un regard encore plus profond: « Pierre, lui dit-il pour la troisième fois, m'aimez-vous? » Alors Pierre n'y tient plus : il éclate en sanglots, ses larmes coulent, et d'une voix étouffée, et d'un air qui semblait demander grâce : « Seigneur, dit-il, vous savez tout : vous m'êtes vous-même témoin que je vous aime ! »

— « Paissez mes brebis. »

Alors enfin l'amour est satisfait ; l'outrage est réparé... Il est réparé surabondamment : car Jésus décerne à Pierre la plus belle récompense que l'apôtre pût ambitionner ici-bas. « Aux jours de votre vieillesse, lui dit-il,... vous me suivrez, » c'est-à-dire, comme l'explique l'évangéliste, vous mourrez de la même mort que moi.

Voilà de quelle façon Jésus se venge des infidélités de ses amis : il feint de douter de leur tendresse ; il fuit nos caresses, il se cache; il semble nous laisser seuls, afin que nous le cherchions (1). Mais il n'est pas loin : il est là, *regardant par le treillis* (2), et nous demandant par son silence, de lui faire entendre notre voix (3). Disons-lui donc alors, du fond du cœur, di-

(1) Cant. 5. — (2) Cant. 2. — (3) Cant. 8.

sons-lui trois fois, cent fois : « *Amo te,* » Seigneur, je vous aime; et il se rendra à nos embrassements.

Voilà aussi de quelle façon nous pouvons nous rassurer nous-mêmes touchant les péchés de notre vie passée. Quelque criminels que nous ayons été, eussions-nous, comme Pierre, renié notre Sauveur, disons-lui sincèrement : Seigneur, je vous aime plus que moi-même, plus qu'aucune créature, et je vous aime à cause de votre infinie amabilité: ou bien, renfermant tout cela dans deux mots, disons-lui simplement : *Amo te,* je vous aime; et, pourvu que nous soyons disposés à faire pour la réparation de nos fautes, tout ce qu'il exige de nous, nous pourrons être tranquilles (1). Ces mots : *Je vous aime,* éteignent la foudre dans les mains de notre Juge; et j'ose le dire : si une âme déjà condamnée pouvait les dire en tombant en enfer, ces mots, comme deux ailes de feu, la reporteraient au ciel; si Satan pouvait dire une fois, du fond de l'abîme : « Seigneur je vous aime, » il redeviendrait aussitôt un ange de lumière. Malheureusement ni les réprouvés, ni les démons ne peuvent plus aimer!! C'est là l'essence même de leur malheur.

(1) La première réparation est toujours, bien entendu, l'aveu du péché au prêtre. Dieu l'exige même lorsque, moyennant la charité parfaite, il nous a pardonné avant la confession.

ACTE D'AMOUR.

Je vous aime, mon Dieu, je vous aime et je veux vous aimer de plus en plus. Accordez-moi, ô Jésus, ô le plus beau des fils des hommes, accordez-moi la grâce de vous désirer et de vous aimer autant que je veux et autant que je le dois. Vous êtes immense, et vous devez être aimé sans mesure, surtout par nous, pour qui vous avez fait tant de merveilles.

O amour, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais, doux Christ, bon Jésus, ô charité, ô mon Dieu, enflammez tout mon être de ce feu qui n'est autre que vous-même ; embrasez-moi d'amour pour vous ; faites que je languisse du désir de vous posséder, vous qui n'êtes que bonté et douceur ; faites que je tressaille de joie au souvenir de votre beauté et de votre tendresse ; que je brûle pour vous et pour vos sacrées voluptés, de cette ardeur qui est sainte, bonne, chaste et pure ; faites que, tout rempli de la douceur infinie de votre amour, et consumé, comme l'encens, par la flamme de votre charité, je vous aime, vous, mon Seigneur très-doux et très-beau, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, avec un cœur contrit, avec une grande abondance de larmes, avec une grande révérence et un saint tremblement.

Soyez toujours et partout dans mon cœur, sur mes lèvres et devant mes yeux, afin qu'il ne reste plus en moi de place pour les profanes amours (1) !

Ainsi soit-il.

(1) *Ex S. Aug.*

ÉPILOGUE (1).

Les grandeurs et les abaissements de l'Époux des âmes.

Le Seigneur est grand et infiniment digne de louange. (Ps. XLVII.)

Le Seigneur est petit, et infiniment digne d'amour. (S. Bernard.)

Mon âme vous a désiré dans la nuit ; je vous ai cherché, ô mon Époux, et je ne vous ai point trouvé. Je me lèverai et je chercherai mon Bien-Aimé.... Voici les gardes de la cité. O vous, qui passez par le chemin, n'avez-vous pas vu mon Époux ?

Les anges. Quel est-il, ton Époux, ô belle Sulamite, quel est son nom?

L'âme. Mon Bien-Aimé est le plus beau des enfants des hommes ; il est plus blanc que le lis, plus vermeil que la rose ; son visage respire l'amour, et son nom est Jésus.

(1) Ce dernier chapitre est une espèce de bouquet spirituel, et comme un souvenir du mois du Sacré-Cœur. Comme il est formé presque entièrement de fleurs cueillies dans le pré des divines Écritures, il eût été fastidieux de citer les endroits. — Les anges disent les grandeurs de Jésus en tant que Dieu, ou celles de son Humanité glorifiée. L'âme, ou l'épouse du Sacré-Cœur, dit les abaissements du Sauveur dans sa vie mortelle.

LES ANGES. Eh quoi! tu oses appeler ton Époux notre Roi, le Roi immortel des siècles? Son nom est saint, terrible; son nom seul fait trembler, fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre, dans les enfers.

L'AME. Son nom est plus doux à l'oreille que le son de la harpe, plus suave à la bouche qu'un rayon de miel; aucune volupté ne réjouit ainsi le cœur. Son nom seul me réveille quand je dors; me fait tressaillir d'aise quand je veille.

LES ANGES. Mais il est grand, magnifique, il est la grandeur, la magnificence même: il est digne de toute louange.

L'AME. Mon Bien-Aimé est humble, petit, sans éclat; il est digne de tout amour!

LES ANGES. Il est la vivante image de l'Ancien des Jours.

L'AME. Il est en tout semblable à moi.

LES ANGES. Il est né avant l'aurore, du sein de l'Éternel, dans les splendeurs du sanctuaire.

L'AME. Il est né d'une mortelle, d'une humble Vierge, dans l'étable de Bethléem.

LES ANGES. La voûte immense des cieux ne peut le contenir.

L'AME. Je l'ai vu renfermé dans une crèche, dans un tombeau.

LES ANGES. Il habite la lumière inaccessible; il s'appelle l'Admirable, le Dieu fort.

L'AME. Il demeure parmi nous, il s'appelle Emmanuel.

LES ANGES. Ses yeux lancent des éclairs : il regarde la terre et la fait trembler.

L'AME. Ses yeux sont deux flèches ardentes : un seu de ses regards a ravi mon cœur.

LES ANGES. Sa voix est toute puissante ; sa voix fait des merveilles ; elle brise les cèdres du Liban ; sa voix est semblable aux fracas des vagues qui s'entre-choquent. Il parle : les monts se fondent comme la cire ; le ciel se replie comme un livre ; ses ennemis rentrent dans la poudre.

L'AME. La voix de mon Bien-Aimé est douce comme le souffle du zéphir qui fait à peine courber l'herbe des champs. On n'entend pas sa voix sur les places publiques ; il ne crie point ; il ne dispute pas. Mon Bien-Aimé me parle-t-il ? mon âme se fond de plaisir.

LES ANGES. De sa bouche sort un glaive à deux tranchants.

L'AME. Sa bouche distille le miel.

LES ANGES. Sa parole pénètre jusqu'à la moëlle des os.

L'AME. Elle y répand la force et la santé.

LES ANGES. Il est couronné de gloire.

L'AME. Il est couronné d'épines !

LES ANGES. Ses épaules sont couvertes d'un manteau de splendeur et de beauté.

L'AME. Je vois sur ses épaules un manteau de dérision.

LES ANGES. Ses vêtements sont plus blancs, plus éblouissants que la neige, plus purs que la lumière.

L'AME. Ses vêtements sont rouges, comme ceux du vendangeur qui a foulé le raisin dans le pressoir ; sa robe est teinte de sang.

LES ANGES. Il est revêtu de force.

L'AME. Il est entouré de faiblesse.

LES ANGES. Dans sa main est une verge de fer.

L'AME. Dans sa main est un roseau !

LES ANGES. Il brise ses ennemis, comme on brise un vase d'argile.

L'AME. Mon Bien-Aimé guérit les cœurs brisés ; il n'éteint pas la mèche fumante.

LES ANGES. Son bras terrible disperse les superbes, abaisse les orgueilleux, les renverse du trône.

L'AME. Il relève le pauvre qui gît par terre, il le fait asseoir parmi les princes, et sur son propre trône.

LES ANGES. Un feu dévorant marche devant lui pour consumer ses ennemis.

L'AME. Mon Bien-Aimé est venu jeter le feu sur la terre : tout son désir est d'enflammer les âmes.

LES ANGES. Ses flèches sont aiguës : sous ses coups tomberont les peuples ; il percera le cœur de tous ses rivaux.

L'AME. Hélas ! mon Époux lui-même eut le cœur percé par la lance du soldat !

LES ANGES. Quel présent prétends-tu lui faire ? Il est infiniment riche : à lui sont toutes les fleurs des vallées, les moissons de la plaine, les fruits des collines ; à lui est l'océan avec tout ce qu'il renferme ; le ciel est son palais, la terre, l'escabeau de ses pieds.

L'AME. Mon Bien-Aimé est pauvre, il est mendiant; il n'a pas une pierre où il puisse reposer sa tête.

LES ANGES. Lui offriras-tu un sacrifice? Tous les animaux des forêts ne suffiraient pas pour son holocauste, ni les cèdres du Liban, pour consumer les victimes.

L'AME. Mon cœur lui suffit: tous les jours il me dit: « Enfant, donne-moi ton cœur! »

LES ANGES. Il est adoré par tous les anges de Dieu.

L'AME. Il fut souffleté par des valets.

LES ANGES. Il est le juge des vivants et des morts.

L'AME. Lui-même il fut jugé!

LES ANGES. Le plus saint des prophètes est indigne de porter les souliers de ses pieds.

L'AME. Il m'a lavé les pieds (1).

LES ANGES. Il est armé du van: il rejette les pécheurs, comme on rejette la paille mêlée au froment.

L'AME. Lui-même il fut rejeté du peuple.

LES ANGES. Il leur lie les pieds et les mains, et les jette dans les ténèbres extérieures.

L'AME. Les mains de mon Époux sont chargées de liens. Que dis-je? Ses mains sont percées, ainsi que ses pieds; ses mains et ses pieds sont percés de clous!

LES ANGES. Quelle terreur s'emparera des mortels, au jour de son avénement!

L'AME. Quelle sera ma joie, au jour de son triomphe!

LES ANGES. Les mortels sécheront comme l'herbe aux rayons d'un soleil brûlant.

(1) Dans la personne des apôtres.

L'Ame. Ma chair refleurira comme le lis, comme le palmier!

Les anges. Ils diront : « Collines, tombez sur nous ; montagnes, couvrez-nous! »

L'Ame. Je dirai : « Venez, revenez, mon Bien-Aimé, léger comme la gazelle, rapide comme le faon de la biche, sur les monts de Béther! »

Les anges. Ils se cacheront, comme des bêtes fauves, dans les cavernes, dans les creux de la terre.

L'Ame. Comme la blanche colombe se retire dans les creux de la pierre, je me cacherai dans la plaie de son Cœur!

Les anges. O belle Sulamite, grand est ton amour ; il t'aveugle ; il te fait oublier ta propre bassesse et la grandeur du Roi des rois!

L'Ame. Ah! je m'en souviens : et ce souvenir même allume, attise, enflamme mon amour.

Les anges. Continue donc de l'aimer, de le chercher ainsi : et sans doute tu le trouveras enfin.

L'Ame. Et vous, si vous voyez mon Bien-Aimé, annoncez-lui que je languis d'amour!

LOUÉ SOIT A JAMAIS LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS!

SUPPLÉMENT (1)

L'HOMME DES DÉSIRS.

I.

Exposition des paroles : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Vous êtes un homme de désirs. (Dan. X.)
Où est votre trésor, là est aussi votre cœur (Matth. VI.)

Parmi toutes les affections qui ont fait battre le Cœur de Jésus pendant sa vie mortelle, il n'en est peut-être pas de plus touchante à étudier que ses désirs. On peut définir le désir, *la recherche d'un objet aimé;* ou bien, en se fondant sur la parole du Sauveur lui-même, *le vol d'un cœur vers son trésor*. Le cœur du prophète ne volait-il pas vers Dieu, quand il s'écriait : « Comme « le cerf désire les fraîches fontaines, ainsi vous désire « mon âme, ô mon Dieu ! Mon âme a soif du Dieu « vivant ; quand irai-je, quand paraîtrai-je devant la « face du Seigneur ? Qui me donnera des ailes comme « celles de la colombe, pour voler, pour trouver le lieu « de mon repos ?..... Le passereau trouve un abri ; la

(1) Voir l'Avertissement sur cette nouvelle édition.

« tourterelle a son nid ; vos autels, ô Seigneur des Ver-
« tus, mon Roi et mon Dieu..... ! »

On le voit assez, le désir n'est en définitive que l'amour ; mais c'est l'amour sous sa forme la plus sensible, et, comme nous disions tantôt, la plus touchante. Vous avez lu la délicieuse histoire des deux Tobie : quand vos larmes ont-elles coulé sur les pages sacrées ? Est-ce quand le saint vieillard passait des jours paisibles entre les bras de ses arrière-neveux, ou bien est-ce quand il demande à Dieu, par ses prières et ses larmes, le retour de son fils unique, qu'il est enfin averti de l'arrivée de ce fils chéri par les joyeux aboiements du chien, et que, guidé par ce fidèle animal, le pauvre aveugle court en tâtonnant, en trébuchant à toutes les pierres du chemin, et en ouvrant les bras à celui qu'il ne peut voir ?

Or, s'il est vrai de dire que les désirs sont le principe de l'activité de tous les êtres sensibles, la cause de tous leurs déplacements, de toutes leurs actions, nous pouvons donner à Jésus le nom que l'ange donnait à Daniel, et l'appeler par excellence *l'Homme des désirs*. Car, à la grandeur des effets, on juge de la puissance de la cause.

Le voyageur arrivé au pied des Pyramides, s'arrête étonné, regarde, et puis s'écrie : « Quelle force il a fallu pour soulever et entasser ces masses ! » Ainsi, en contemplant la Crèche de la Nativité, la Colonne de la Flagellation, la Croix du Supplice, le Tabernacle de la Loi d'amour, nous devons nous dire : « Quel désir il avait donc de nous rendre heureux ! »

Tous les faits que nous avons étudiés jusqu'ici sont donc les manifestations des désirs de Jésus. Mais dans ce chapitre, nous considérerons ces désirs, non plus dans leurs effets, mais en eux-mêmes, et au moment où ils étaient conçus, au moment où, comme des ailes de feu, ils transportaient ce Cœur adorable là où gisait son trésor, au moment où, comme le vieux Tobie, Jésus nous tendait ses bras divins, en nous appelant, en nous pressant de venir nous reposer sur sa poitrine, et satisfaire son immense tendresse. Ce ne seront plus les paroles brûlantes d'un homme qui a soif de voir son Dieu, mais les paroles non moins enflammées d'un Dieu qui a soif d'être aimé des hommes, de se les unir et de leur prouver son propre amour.

C'était aux jours de ses courses apostoliques. Le monde lui apparaissait comme un champ couvert de moissons déjà blanches (1), et il avait envoyé ses apôtres, auxquels il avait adjoint soixante-douze coopérateurs, pour recueillir ce précieux froment semé avec tant de peine par les anciens prophètes (2). Or, le soir de leur première journée de travail, les soixante-douze revinrent pleins de joie, et racontèrent au Maître ce qu'ils avaient déjà fait en son nom. A ce récit, Jésus tressaillit dans l'Esprit-Saint (3), comme le père de famille, quand il voit ses moissonneurs couper les épis, les réunir en javelles, amonceler gerbes sur gerbes.

Mais bientôt, à ces pensées qui le charment, succède

(1) Joan. 4.—(2) Joan. 4. — (3) Luc. 10.

une pensée affligeante, une pensée qui déchire son Cœur de Pasteur. Sa mission ne se borne pas aux confins de la Judée : sans doute il n'a été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël (1) ; mais Israël, l'Israël de Dieu (2) ne comprend pas seulement ceux qui sont nés de Jacob selon la chair, mais tous ceux qui, par la foi, doivent entrer en communication des promesses faites à ce patriarche : tous les peuples, tous les temps lui ont été donnés en héritage. Le regard de sa sublime intelligence embrasse l'univers entier, à toutes les époques de l'avenir ; il voit toutes ses brebis; il en sait le nombre ; il les connaît chacune par son nom ; il n'aime pas seulement celles dont il a prévu le salut dès l'éternité : il les aime toutes sans exception, il désire les sauver toutes ; il veut mourir pour toutes ; il veut les nourrir toutes de sa propre substance.

Mais hélas ! que petit est le nombre de celles qui entendent sa voix et le suivent dans les voies de la paix ! que le reste est loin de lui, et qu'elles sont malheureuses ! Il les voit ici, conduites par des mercenaires qui, contents de les dépouiller de leur laine, fuient à l'approche du loup ; là, elles sont en proie à des larrons qui les égorgent ; en tous lieux et dans tous les temps, il voit ce pauvre troupeau payer un affreux tribut à un ennemi perfide, qui conduit les pauvres brebis par un chemin de fleurs à un abîme d'où il est impossible de

(1) Matth. 15. — (2) Gal. 6.

les tirer! Comment les arracher à tant de mains cruelles ou indignes, comment les réunir toutes sous sa houlette? Si une seule s'était égarée, il laisserait les autres dans le désert, il irait la cherchant, dans les ravins, sur les collines, dans les plus épaisses broussailles, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée ; il la rapporterait sur ses épaules (1). Mais que faire quand le troupeau entier est dispersé?

Ici le Cœur du Bon Pasteur éprouve cette ineffable émotion à laquelle saint Paul fait allusion quand il dit à ses chers Philippiens : « Je vous désire avec le Cœur de Jésus-Christ ; » ce Cœur divin se divise pour voler partout où gît son trésor ; il se déchire, pour ainsi dire, en autant de parties qu'il y a et qu'il doit jamais y avoir d'âmes ici-bas ; semblable à l'oiseau qui voit ses poussins poursuivis par l'autour, il pousse un cri de détresse et d'alarme ; et, ce cri, il voudrait qu'il fût porté par les quatre vents du ciel jusqu'aux extrémités du monde, répété par tous les échos de la terre et de l'Océan, et qu'il se prolongeât jusques au seuil de l'éternité. Que dit-il donc, quel est ce cri qui sort du trop plein de son Cœur? (2)

« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Étudions soigneusement ces mots sacrés : ce sont autant de traits de feu destinés à embraser nos cœurs.

Venez à moi. Pourquoi ne nous dit-il pas : « Allez à

(1) Luc. 15.—(2) Matth. 12.

mes disciples, » puisqu'il leur a donné tous ses pouvoirs, et leur a commandé de guérir les malades, de chasser les démons, de ressusciter les morts? C'est qu'il ne veut pas que nous nous arrêtions à ses disciples, mais au contraire, que ses disciples nous conduisent à lui. Le Cœur de Jésus a tous les instincts d'un cœur maternel. Une mère digne de ce nom, se décharge-t-elle sur une autre du soin de son enfant? S'il a faim, s'il a soif, le confie-t-elle au sein d'une nourrice à gages? S'il pleure, s'il souffre, le renvoie-t-elle à l'une de ses servantes? Non, il lui semble qu'aucune autre ne saurait comme elle le soulager, le consoler, et que dix mille cœurs de servantes ne valent pas le sien à l'endroit de son enfant. Il lui semble que de ses bras, de son sein, de ses lèvres, s'échappe je ne sais quel fluide sympathique, qui va couler dans les membres de son fils, et qui manque à l'étrangère. Et puis, bien loin de redouter ici la fatigue, elle est jalouse de ses soins maternels: elle croirait perdus pour elle tous les baisers qu'une autre donnerait à son trésor. Aussi voyez comme elle le presse sur son cœur, comme elle le dévore des yeux, comme elle lui verse son âme par tous ses sens, comme elle sait le calmer, le réchauffer, l'amadouer, l'endormir! A la voir, vous jugeriez difficilement si elle veut le consoler, ou satisfaire sa propre passion; si c'est lui qui a besoin d'elle, ou si c'est elle qui a besoin de lui; qui jouit le plus, l'enfant, des caresses qu'il reçoit de sa mère, ou la mère, des caresses qu'elle prodigue à son enfant.

Ainsi, c'est une sorte de besoin pour Jésus de nous attirer à lui, de nous prendre dans ses bras, de nous presser sur son Cœur, pour faire passer dans les nôtres sa chaleur vitale, et cette vertu qui sort de lui, et qui guérit tous ceux qui le touchent (1). Loin de vouloir se décharger sur un autre, comme d'une fatigue, du soin de nos âmes, il est jaloux de ce soin comme d'un droit sacré, comme d'un soulagement pour lui. Son sein est plein d'un lait spirituel dont la surabondance le fatigue; son Cœur est en quelque sorte gonflé de la liqueur mystique et parfumée de son exubérante tendresse (2); c'est comme un vin nouveau qui fermente dans un vaisseau fragile, et qui cherche une issue (3); c'est pourquoi il cherche des cœurs dans lesquels il puisse épancher le sien, et, comme la veuve du prophète, il dit sans cesse : « Apportez-moi encore un vase (4). »

Direz-vous, cher lecteur, que nos expressions sont exagérées, que nous nous livrons aux écarts de notre imagination? Je vous renverrais aux livres saints, et je vous prierais de répondre aux questions suivantes :

Si Jésus ne brûle pas de nous donner de la surabondance du bon trésor caché dans son Cœur (5), que signifie donc cette pressante apostrophe qu'il a dictée au prophète Isaïe :

« O vous tous qui avez soif, venez à la fontaine; et « vous, qui n'avez pas d'argent, accourez, achetez et

(1) Luc. 6.—(2) Cant. 1. —(3) Job. 32.—(4) IV Reg. 4. —(5) Matth. 12.

« mangez ; venez, achetez sans argent et sans payer « aucun prix, du vin et du lait.

« Pourquoi n'employez-vous pas votre argent à vous « procurer du pain, et votre travail à vous rassasier ?

« Ecoutez-moi, écoutez, dis-je, mangez des mets « délicieux que je vous offre, et votre âme sera enivrée « de délices.

« Prêtez l'oreille à ma voix, venez à moi, écoutez, « et votre âme vivra..... (1) »

Et pour que vous sachiez que c'était bien lui qui parlait ainsi par la bouche du prophète, voici, selon saint Jean, ce qu'il disait, en criant, au milieu de la foule qui remplissait le temple, à la fête des Tabernacles :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il « boive...... et il verra, comme dit l'Écriture, des flots « d'eau vive arroser ses entrailles (2). »

Si nous avons exagéré en appelant *excessive* sa tendresse pour nos âmes, quel nom donnez-vous donc à celle qui a présidé au mystère du Calvaire ?

La dernière limite où puisse atteindre l'amour, disait Jésus lui-même, c'est de donner sa vie pour son ami. Mais ne sera-ce pas un excès si l'on consent à mourir pour des ennemis (3) ? Mais que sera-ce, si l'on consent à mourir dans les plus affreuses tortures et du supplice des infâmes ? Que sera-ce enfin si, cette mort cruelle, ignominieuse, à subir, non pour des amis, mais pour des ennemis, on la désire, on l'attend comme le plus beau jour de sa vie ? Ecoutez :

(1) Isaï. 55. — (2) Joan. 7. — (3) Joan. 15.

« Je dois être baptisé d'un baptême, et avec quelle « vive impatience j'en attends l'accomplissement (1) ! »

Si ce n'est pas une espèce de soulagement pour Jésus de nous prendre dans ses bras (spirituellement, sans doute), de nous presser sur son Cœur, pour nous réchauffer, pour nous communiquer sa vie divine avec sa propre substance, pour nous allaiter, en quelque sorte, et combler tous nos désirs, pourquoi donc, en s'asseyant à la table où, pour la première fois, il allait s'unir à nous, en nous donnant sa chair et son sang, pourquoi a-t-il laissé échapper ce soupir d'un homme arrivé enfin au comble de ses vœux : « J'ai brûlé du désir de « manger cette pâque avec vous? » Pourquoi en cette circonstance solennelle a-t-il fait reposer sur son sein le plus jeune de ses disciples qui, là sans doute comme au Calvaire, représentait l'humanité entière? Et qu'est-ce que cette ceinture d'or, que saint Jean lui a vue, et qui, au lieu de lui entourer les reins, suivant le précepte symbolique de l'Ancien et du Nouveau Testament (2), lui soutient le sein (3) ? Cette figure ne nous dit-elle pas clairement que le lait de sa tendresse déborde, qu'il doit se faire violence pour le contenir en attendant ses enfants, et que nous le soulagerions en tirant plus abondamment de son Cœur vraiment maternel, cette divine liqueur qui est faite pour nous ?

Enfin, si nous sommes sorti des bornes de la vérité et du respect dû au Fils de Dieu, en le comparant à

(1) Luc. 12. — (2) Exod. 12. Luc. 12. — (3) Apoc. 1.

une mère passionnée, qui se fait une joie, une douce et sainte volupté d'embrasser son enfant et de le caresser, que ferez-vous, cher lecteur, de ce passage du plus grand des prophètes, ou, comme on l'a nommé, du cinquième évangeliste :

« Je ferai couler en elle (l'Église) comme un fleuve « de paix.... je vous porterai sur mon sein, je vous ca- « resserai sur mes genoux.

« Comme une mère flatte son enfant, ainsi je vous « consolerai....

« Vous le verrez, votre cœur sera dans la joie, et vos « os fleuriront comme l'herbe (1). »

Mais revenons à notre sujet.

« Venez tous à moi. » O charité! Voyez-vous ce Cœur d'un Dieu qui se dilate pour recevoir tous les infortunés enfants d'Adam? Voyez-vous Jésus étendant les ailes de sa tendresse (2), jusqu'aux extrémités de la terre, et nous invitant à nous réfugier sous son ombre (3)? Venez tous : quelque nombreux que vous soyez, vous ne serez pas à l'étroit dans mon Cœur (4); ne craignez point de m'importuner : je ne suis venu que pour réunir entre mes bras tous les enfants de Dieu qui sont dispersés (5); et la volonté expresse de mon Père est que je ne rejette aucun de ceux qui viendront à moi (6).

« Vous qui êtes fatigués et chargés. »

Non-seulement il appelle les pécheurs aussi bien que

(1) Isaï. 66. — (2) Deut. 32. — (3) Ps. 56. — (4) II Cor. 6. — (5) Joan. 11. — (6) Joan. 11.

les justes, mais c'est surtout aux pécheurs qu'il s'adresse. Car les justes, dit Isaïe, marchent par des sentiers droits et faciles (1), ou bien ils volent comme l'aigle et ne se fatiguent point (2). Ou plutôt il n'appelle pas les justes (3), parce que déjà les justes se reposent à l'ombre de ses ailes (4). Mais c'est nous proprement qu'il appelle, nous, pécheurs, qui nous sommes éloignés de lui en quittant la voie de la vérité, nous, qui avons marché dans des chemins difficiles et nous sommes lassés dans les ténébreux sentiers de l'iniquité (5). C'est nous qui portons un poids sur nos épaules : en est-il de plus accablant que le péché?

Mais admirez ici la tendresse de Jésus et le désir qu'il a de nous attirer à lui. Voyez tous les moyens qu'il emploie pour nous engager à nous jeter dans ses bras.

D'abord il nous fait remarquer le besoin que nous avons de lui. Le malheur du pécheur est de ne pas connaître sa misère. Il est comme un homme en délire, qui se croit fort, bien qu'il n'ait qu'un souffle de vie, et qui s'échappe des mains de ses gardiens. Or que fait Jésus? Il nous révèle notre faiblesse, afin que nous sentions la nécessité de nous appuyer à lui ; il nous montre nos plaies afin que nous courions à notre charitable médecin. Venez, dit-il, venez à moi, que je vous ôte ce poids sous lequel vous succombez : je m'en chargerai, car je suis

(1) Isaï. 26. — (2) Isaï. 40. — (3) Matth. 9. — (4) Ps. 35. — (5) Sap. 5.

l'Agneau qui porte le péché du monde, et mon Père veut que je prenne sur mes épaules les iniquités de tous, les misères et les faiblesses de tous. Cessez de courir dans cette voie funeste; voyez, vos pieds nus sont ensanglantés par la ronce (1); venez vous reposer jusqu'à ce que le jour se fasse (2), et je vous conduirai dans les sentiers de la paix. Une soif fiévreuse vous dévore, et vous courez au torrent d'Egypte et au fleuve de Babylone (3); n'y allez pas, c'est une eau trouble qui ne ferait qu'augmenter votre soif; venez plutôt à moi, je vous donnerai d'une eau qui vous désaltérera pour jamais (4). C'est ce qu'il exprime ainsi:

« Et moi, je vous soulagerai. »

Il redouble d'instances :

« Prenez mon joug sur vos épaules. »

Eh quoi! Seigneur, je n'aurai donc fait que changer de servitude? Quand le bœuf, accablé de fatigue, épuisé par la chaleur du jour, succombe à la tâche, le laboureur lui ôte le joug, par pitié, et le laisse respirer quelque temps à l'ombre; et vous, c'est en remplaçant un poids par un autre poids, un joug par un autre joug, que vous prétendez me soulager? — Ne craignez rien, dit-il,

« Car mon joug est doux, et mon fardeau, léger. »

Mais enfin, direz-vous, quel est ce joug, qui soulage ceux qui souffrent, quel est ce poids, qui repose ceux qui sont fatigués?

(1) Jer. 2.— (2) Cant. 2. — (3) Jer. 2.— (4) Joan. 4.

Pour le comprendre, reportez-vous, cher lecteur, aux beaux jours de votre enfance. Quand vous aviez assez couru, joué, folâtré avec des compagnons aussi volages que vous, une voix connue et amie vous rappelait, et, sur le seuil de la porte, un bras caressant vous saisissait, vous enlevait, vous enlaçait. Ce bras était un joug, car il vous tenait emprisonné, et vous n'auriez pu lui échapper; et pourtant, ne sentiez-vous pas qu'il vous remettait de vos fatigues enfantines? Vous vous endormiez dans cette douce étreinte, et, à votre réveil, vous vous trouviez reposé, rafraîchi, et comme renouvelé. Et quand, devenu plus grand, votre mère alarmée voulait vous prémunir contre les dangers que courait votre innocence, elle vous conduisait à l'écart, et, vous appelant son fils, avec cet accent inimitable, elle appuyait sa main sur votre épaule. Cette main était un poids : mais étiez-vous tenté de le secouer?

Tel est le joug que Jésus veut vous imposer, le poids dont il veut vous charger. Il veut vous tenir entre ses bras paternels. Ah! si c'est là être esclave, c'est l'être d'une manière bien douce, de la manière que Jésus lui-même le fut ici-bas par rapport à son Père. Ne craignez donc point de courber vos épaules sous ce joug : celui qui vous l'offre n'est pas un tyran, mais le meilleur de vos amis; il saura vous le rendre si doux, que tout votre regret sera de ne l'avoir pas porté plus tôt; vous serez si à l'aise dans cette glorieuse captivité, que vous maudirez votre ancienne liberté. Lui-même vous l'assure : pouvez-vous en douter?

« Et vous apprendrez de moi combien je suis doux « et humble de cœur. » — Et dans cette douce prison, « Vous trouverez le repos de votre âme. »

Vous dormirez à l'ombre de sa main, et votre sommeil sera doux (1), car Jésus lui-même vous gardera comme la pupille de son œil (2) ; il veillera sur vous avec amour, comme une mère penchée sur le berceau de son enfant qui repose. Et vous n'auriez à craindre ni les embûches nocturnes, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni les machinations qui se trament dans les ténèbres, ni les incursions de l'ennemi, ni le démon du midi (3). Car, si l'ennemi ose vous attaquer, Jésus vous défendra, et s'il vous pousse pour vous faire perdre l'équilibre, vous ne tomberez pas, car le bras de Jésus vous soutiendra (4) ; et si même vous tombez, vous ne vous briserez pas, car vous tomberez entre les bras, sur le sein de votre ami Jésus (5), et votre chûte sera pour vous, comme aux beaux jours de votre enfance, l'occasion d'une nouvelle caresse !

(1) Jer. 31. —(2) Ps. 16. — (3) Ps. 90. — (4) Ps. 117. — (5) Ps. 36.

L'HOMME DES DÉSIRS.

II.

Combien Jésus désire que nous priions.

> Jusques à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
> (JOAN. XVI.)

« Je le dis et je le répète, et je le répèterai toujours « tant que je vivrai, tout notre salut est dans la prière : « c'est pourquoi tous les écrivains dans leurs livres, « tous les orateurs sacrés dans leurs prédications, et « tous les confesseurs dans l'administration du sacre- « ment de Pénitence, ne devraient rien recommander « plus instamment que de toujours prier, en avertissant, « en exhortant, en redisant sans cesse : Priez, priez, et « ne vous lassez jamais de prier ; car, si vous priez, « votre salut est assuré ; mais si vous cessez de prier, « votre perte est certaine. — Ainsi devraient faire « tous les prédicateurs et tous les directeurs ; mais il « en est bien peu qui prennent ce soin, et voilà pour- « quoi il y a si peu d'âmes qui parviennent au salut ! » — Ainsi s'exprime saint Alphonse (1).

(1) Traité de la prière, conclusion.

Frappé de ces paroles, nous nous croyons obligé de consacrer quelques pages à cet important sujet. Mais, afin de rester fidèle au plan de cet ouvrage, au lieu de prouver simplement la nécessité de la prière, nous tâcherons de montrer à nos lecteurs combien notre divin Sauveur *désire* que les fidèles le prient, et lui demandent part au bon trésor de son Cœur. Et ce désir, nous l'établirons d'abord sur des principes théologiques, et sur des raisons tirées des Saintes Écritures; puis nous rapporterons quelques-unes des innombrables paroles par lesquelles Jésus nous l'a fait connaître ; enfin nous le prouverons par la conduite qu'il a tenue ici-bas.

Quant au premier point, voici comment je raisonne : Jésus désire beaucoup que nous soyons heureux ; mais nous ne pouvons l'être que par ses largesses, et ses largesses, il ne peut d'ordinaire les accorder qu'à ceux qui le prient, donc Jésus désire beaucoup que nous le priions.

Jésus-Christ notre Seigneur est Dieu et Homme. Comme Dieu, il est la source de tout bien ; il est lui-même le Bien suprême et par essence ; et tous les biens créés ne sont que de faibles écoulements de sa plénitude, comme des gouttes imperceptibles de cet Océan de bonté. Or, les théologiens l'enseignent, il est de la nature du Bien de chercher à se communiquer, à se donner à des êtres indigents, et c'est cette tendance que nous exprimons si bien en donnant au Seigneur le nom de *Bon Dieu*. Pour satisfaire ce besoin, le seul d'un Être qui se suffit à lui-même, Dieu a créé la na-

ture angélique et la nature humaine, comme des vases capables de recevoir ses libéralités. De ces deux natures, il a voulu favoriser la nôtre d'une façon toute spéciale, peut-être parce qu'étant naturellement plus faible et plus pauvre, elle répond mieux au dessein qu'il a de faire éclater sa magnificence. La marque qu'il nous donna de cette faveur spéciale, ce fut son Incarnation et sa mort avec leurs suites, c'est-à-dire notre adoption et notre mystérieuse participation à la nature divine dans le Saint-Esprit (1). Par là, tandis qu'il laissait périr les anges rebelles, il nous élevait, nous enfants d'Adam rebelle, et rebelles nous-mêmes (car il prévoyait nos péchés), il nous élevait, dis-je, à un état fort supérieur à celui d'où nous étions tombés; et, s'il ne nous mettait pas au-dessus des anges, du moins il nous témoignait un amour qu'il n'a jamais témoigné aux anges.

Mais dans l'Incarnation, à l'amour divin, incréé et éternel du Fils de Dieu pour nous, est venu se joindre un amour créé, un amour humain, véritable passion de son Cœur, et qui est l'objet formel et spécial du culte que nous rendons à ce Cœur sacré. Et cet amour, nous le comprenons plus facilement que le premier. En effet, l'Homme-Dieu nous est désormais uni par les liens d'une double fraternité. Il est notre Frère en Adam, par sa naissance corporelle de l'admirable Vierge Marie qui est une des nôtres; et nous

(1) II. Petr. 1.

sommes ses frères en Dieu, par notre naissance spirituelle de Dieu le Père (1), qui est le Père de Jésus-Christ. Cette seconde naissance, cette régénération (2), en vertu de laquelle nous sommes les enfants de Dieu, est un des objets les plus certains, les plus sacrés de notre foi. La Sainte Trinité tout entière a concouru à opérer cette merveille : le Père en a été *la cause efficiente* ou l'auteur, c'est lui qui nous a engendrés par sa parole et déposé en nos âmes un élément divin et incorruptible (3) ; le Fils en a été *la cause méritoire :* il nous a mérité cette gloire par sa mort (4) ; le Saint-Esprit en a été *la cause instrumentale,* si j'ose ainsi parler, c'est-à-dire que c'est par son moyen, et en nous communiquant cet Esprit d'adoption (5) que le Père nous a fait ses enfants. « Dieu, dit saint Paul, a envoyé son Fils né de la Femme, pour que nous recevions l'adoption des enfants, et parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, mon Père. » Rien donc de mieux établi que notre qualité de frères de Jésus.

Ainsi, de quelque manière que vous considériez le Cœur de Jésus, vous comprendrez qu'il doit désirer nous enrichir. Cœur d'un Dieu infiniment bon et généreux, il veut ce qu'éternellement le Verbe a voulu, c'est-à-dire nous communiquer le bien dont Dieu est la source ; Cœur d'un Dieu devenu notre Frère, il a inté-

(1) Joan. 1. — (2) I. Petr. 1. — (3) I. Petr. 1. Jac. 1. I. Joan. 3. — (4) Rom. 5. — (5) Joan. 3. Rom. 8.

rêt à ce que ses frères soient honorablement pourvus, et ne le fassent pas rougir par leur misère : car désormais, s'il ne faisait rien pour la soulager, notre misère lui serait en quelque façon imputable. Cœur humain, élevé dès le premier moment de son existence à la dignité d'une personne divine, il désire accomplir la tâche qui lui a valu ce suprême honneur. Or c'est pour donner un chef aux élus et pour les introduire dans la gloire (1), que Dieu a prédestiné éternellement l'un des enfants d'Adam, le Fils de Marie, à être en même temps son Fils unique (2). Jésus a donc intérêt à ce que nous soyons admis dans la céleste Sion, pour y proclamer à la face des anges que le Fils de l'Homme s'est montré digne du choix du Très-Haut, pour y chanter sans fin le cantique de l'Apocalypse : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction (3). »

Ainsi Jésus nous souhaite avec une ardeur incomparable les biens de la grâce et ceux de la gloire ; mais avec la même ardeur il doit désirer que nous priions, puisque, sans la prière, aucun adulte ne peut arriver au royaume des cieux, ni à la justice nécessaire pour y entrer.

Écoutons maintenant quelques-unes des paroles par lesquelles il nous presse de recourir à lui, de puiser l'eau de la grâce aux fontaines de son Cœur (4).

(1) Heb. 2. — (2) Rom. 1. — (3) Apoc. 5. — (4) Isaï. 12.

« Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira (1). »

Qui n'admirerait les efforts que fait un Dieu pour nous persuader de sa disposition à exaucer toutes nos prières ? Il serait difficile de décider si ses instances font plus d'honneur à sa générosité, ou de honte à notre incrédulité. Non-seulement nous ne savons aimer Celui qui nous a tant aimés, mais nous ne savons même croire à sa bonté. Justement irrité d'un tel affront, nous abandonnera-t-il à notre misère ? Non, il redira la même chose, il répétera sans fin sa promesse; il se servira de diverses comparaisons, de plusieurs paraboles, pour nous faire comprendre qu'il nous veut du bien ; tantôt il prendra un ton caressant, tantôt il prendra le ton de l'impatience. Vous diriez qu'il a besoin de nos prières, il semble les mendier !

« Demandez, et vous recevrez. » N'était-ce pas assez dire ? Un Dieu a parlé : ne faut-il pas le croire ? « Le ciel et la terre passeront, a-t-il dit, mais mes paroles ne passeront point (2). » Donc, puisqu'il a dit : « Demandez, et vous recevrez, » le ciel et la terre passeront, avant qu'une prière bien faite reste sans effet. Donc encore, quand nous avons prié, nous devrions nous dire : Je ne sais pas absolument si le soleil se lèvera demain ; mais ce que je sais, c'est que je serai exaucé. Or, nous sommes si éloignés de cette confiance, que Jésus se voit obligé de nous répéter trois fois la même

(1) Matth. 7. — (2) Matth. 24.

chose, comme un homme qui a parfois manqué à sa parole, et dont on se méfie avec raison.

« Demandez, dit-il, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » Et comme si cela ne suffisait pas encore, il répète sous une autre forme sa triple promesse :

« Car tout qui demande, reçoit, tout qui cherche, trouve, et l'on ouvrira à qui frappera. »

Cette parole divine, tant de fois donnée, obtiendra sans doute enfin notre créance ? Hélas ! nous sommes les dignes enfants de notre mère ! Dieu a dit à Eve : « Si tu manges du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, tu mourras. » Et Eve n'a pas cru. Nous avons hérité de son incrédulité, et nous ne croyons que ce que nous touchons du doigt. Et puis nous avons le cœur si étroit, si peu généreux, surtout envers Dieu, que nous nous figurons difficilement que Dieu soit si bon envers nous. Jésus sait tout cela; et si Dieu n'a parlé qu'une fois à Eve de sa justice, Jésus ne croit pas que ce soit trop de nous parler cent fois de sa miséricorde. Il a résolu d'emporter de force cette citadelle imprenable de nos cœurs fermés par la défiance. Ainsi, tandis que la simple parole d'un mortel a pu suspendre la marche de l'univers et arrêter le soleil et la lune (1), tandis que la parole d'un autre mortel a pu ouvrir et fermer le ciel à son gré (2), un Dieu se voit forcé de recourir à tous les artifices de sa divine éloquence pour vaincre notre

(1) Jos. 10. — (2) Jac. 5.

obstination, pour ouvrir nos cœurs de pierre; la prière du juste pénètre le ciel, et la parole d'un Dieu ne peut pénétrer nos âmes; et Jésus a plus de peine à nous convaincre de sa bonté, que nous n'en avons à désarmer sa justice : et il ne renonce point à une si ingrate besogne! Il faut qu'il ait bien à cœur d'y réussir!

Puis donc que nous semblons douter qu'il soit meilleur que nous, il va accepter en quelque sorte cette idée injurieuse à son Cœur; il se tiendra satisfait, pourvu que nous ne le fassions pas pire que nous. Il nous demandera si nous connaissons un homme assez dur, pour refuser un morceau de pain à son enfant qui le lui demande. Mais cette tournure n'est pas assez vive pour son dessein : il faut qu'il exprime avec plus d'énergie tout ce qu'il y a d'offensant pour lui dans nos méfiances; il faut qu'il nous force d'avouer que nous le traitons comme nous n'oserions faire le plus lâche des hommes.

« Quel est l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils, lorsque celui-ci lui demande du pain, ou qui lui donne un serpent, quand il demande un poisson? »

Tout homme, pour vil et dénaturé qu'il fût, se croirait insulté, si on le supposait capable d'une telle cruauté : Fi donc! s'écrierait-il, quelle idée vous faites-vous de moi? Mais les tigresses allaitent leurs petits; les vautours réchauffent les leurs sous leurs ailes : me

croyez-vous plus impitoyable que ces monstres? Ou plutôt il ne répondrait que par des injures ou par le silence de l'indignation. Et Jésus, lui, ne dédaigne pas de répondre à nos doutes offensants, et de nous assurer qu'il n'est pas plus dur que les pères les moins tendres.

« Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous « savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est aux cieux, « donnera-t-il les biens à ceux qui les lui demandent! »

Notez bien les expressions : il ne dit pas *le Seigneur, votre Dieu,* ou *le Très-Haut,* mais *votre Père qui est dans les cieux,* celui de qui vous tenez la vie du corps et celle de l'âme, celui de qui vient toute paternité (1), qui a donné à l'homme, au vautour, au tigre, ces entrailles paternelles que la moindre plainte de leur progéniture remue profondément. — Remarquez encore que, par cette manière de raisonner, Jésus nous autorise à l'accuser de cruauté, si jamais il venait à repousser la moindre de nos prières.

J'ai dit : *la moindre de nos prières,* et cependant il est sûr que, pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté, Dieu n'accorde pas toujours à une première prière tout ce qu'on lui demande. Cette première prière aura donc été repoussée, elle aura été inutile, inefficace? Nullement. Combien de coups de hâche le bûcheron ne doit-il pas porter à un chêne sé-

(1) Eph. 3.

culaire, avant de l'abattre! Direz-vous que tous ces coups, hormis le dernier, n'aient servi à rien? Ainsi devrions-nous raisonner par rapport à la prière. Mais qu'arrive-t-il souvent? Pour peu que Dieu mette notre confiance et notre persévérance à l'épreuve, nous perdons cœur, nous renonçons à la prière, et nous regardons ce tendre Père comme un maître dur, ou comme un ami avare ou peu complaisant, qui ne daigne pas se déranger pour obliger ses amis. Eh bien! ces soupçons injurieux ne rebutent pas encore l'Homme des désirs; mais, plus persévérant à nous engager, que nous à le prier, plus empressé de nous ouvrir ses trésors, que nous d'y puiser, il veut bien s'accommoder à notre basse manière de voir, et il nous enseigne dans deux paraboles qu'il n'y a pas de maître si injuste, pas d'ami si peu généreux, à qui l'on ne puisse, à force d'importunités, arracher ce qu'on souhaite (1).

Mais rien de plus propre à vaincre notre défiance obstinée, que ce qu'il dit à ses disciples la veille de sa mort. A ce moment solennel, son bon Cœur se montre plus à découvert que jamais, et s'attendrit à la pensée de quitter bientôt ceux qu'il a tant aimés. Jusqu'alors il avait mêlé beaucoup de figures et de paraboles à ses enseignements; il avait revêtu de ces formes énigmatiques ce que la vérité nue avait de trop éclatant pour leurs yeux encore faibles. Mais le moment est venu de parler sans paraboles (2) : par l'auguste sacrement

(1) Luc. 11-18.—(2) Joan. 16.

qu'ils viennent de recevoir pour la première fois, ils sont en lui, et il est en eux : parle-t-on en énigmes à des amis si chers ? Eux-mêmes ne seraient-ils pas choqués, s'il se comparait encore comme autrefois à un juge, à un père ou à un ami vulgaires ? Peuvent-ils encore douter de la tendresse de Celui qui vient de se faire leur aliment, et qui veut mourir demain pour eux ? Non content donc d'affirmer une dernière fois l'absolue efficacité, la toute-puissance de la prière, il va leur révéler clairement et pour ainsi dire leur faire toucher le secret de cette efficacité. Et cette fois du moins il réussira à les convaincre, car il est évident par le livre des Actes, par les épîtres des apôtres et par l'histoire des premiers siècles de l'Église, qu'avec le précepte de la charité fraternelle, il n'en est point que les disciples du Sauveur aient mieux retenu, plus fidèlement pratiqué, ni inculqué avec plus de succès aux fidèles, que le précepte de la prière. Puissions-nous aussi nous laisser persuader par cette parole si simple et si féconde, et contenter ainsi en quelque chose le Cœur de l'Homme des désirs !

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père *en mon nom,* il vous le donnera (1). »

Méditez ce verset, âme chrétienne, et tous vos doutes, s'il pouvait vous en rester, s'évanouiront comme l'ombre au lever du soleil. Je ne m'arrêterai pas à vous

(1) Joan. 16.

faire remarquer que celui qui parle ici est la Vérité en personne, ni que, pour obtenir de vous une foi entière, il emploie et répète deux fois une espèce de serment. Faites seulement attention à ces mots : « Tout ce que vous demanderez à mon Père *en mon nom,* il vous le donnera. » Et comment pourrait-il ne pas nous le donner ? Qu'est-ce que demander au Père éternel *au nom de Jésus ?* Y avez-vous jamais réfléchi ? C'est présenter au Père une requête signée du nom de Jésus, c'est donc, en un sens, demander pour Jésus lui-même ; et en exauçant une prière ainsi faite, c'est moins à nous qu'à son Fils, que Dieu donne. En un mot, en nous permettant de demander en son nom au Père céleste tout ce que nous voudrons, Jésus semble nous remettre un blanc-seing, pour en faire usage à notre gré dans les choses qui regardent notre salut, ou bien nous confier son sceau pour en sceller toutes nos suppliques, ou bien enfin nous dire : « Chaque fois que vous serez dans le besoin, allez à mon Père : j'ai auprès de lui une créance infinie ; demandez autant qu'il vous plaira ; dites-lui que c'est moi qui réclame ce qui est à moi, et en preuve, montrez-lui mon anneau nuptial que voici car le nom de Jésus est la marque de l'alliance du Verbe divin avec la nature humaine) ; à ce signe, je vous le dis en vérité, tous les trésors du ciel vous seront ouverts. » Et l'Église l'a ainsi compris, car elle termine toutes ses prières par le nom adoré de son Époux. Elle croit que, d'elle-même, la prière humaine ressemble à la flèche lancée par la main d'un enfant, et qui ne peut

atteindre le but (1), ou à la fumée refroidie et qui rampe tristement sur la terre, au lieu de s'élever vers le ciel. C'est pourquoi elle ajoute : *Nous vous en conjurons, ô Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils;* et aussitôt notre tiède encens s'élève et pénètre jusque dans le céleste sanctuaire, qu'il embaume de la bonne odeur de Jésus-Christ; le trait prend son essor, monte et vole droit à l'Éternel, qui s'incline vers nous en disant : « Vous m'avez blessé au cœur, ma sœur, mon épouse, vous m'avez blessé au cœur (2). »

Nous avons dit que, prier au nom de Jésus, c'est en quelque façon demander pour Jésus lui-même : s'il en est ainsi, Dieu ne saurait rejeter une telle prière, sans faire affront à son divin Fils. Cela n'est-il pas évidemment renfermé dans ces paroles que le Sauveur nous adressa sur le chemin de Gethsémani :

« Si vous demeurez en moi.... vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez (3). »

Qu'est-ce que demeurer en Jésus ? C'est être intimement uni à Jésus, c'est ne faire qu'un même esprit avec Jésus (4), c'est être le membre, mais le membre vivant de cet Homme-Nouveau, dont l'Église est le corps, dont Jésus est la tête (5), et qui vit par l'esprit de Jésus. Saint Paul nous dit qu'un membre du corps humain ne peut souffrir ni jouir, sans que les autres s'en ressentent; à plus forte raison, celui qui est la tête et le cœur de ce corps mystique, ressent-il les besoins,

(1) Ps. 63.— (2) Cant. 4. —(3) Joan. 15.—(4) I Cor. 6. —(5) Col 2.

les souffrances et les joies de tous ses membres. Ainsi, quand j'ai besoin de quelque grâce particulière, Jésus est dans le besoin ; quand je suis faible, il est, en un sens, malade ; et si, par la prière, j'obtiens du soulagement, je puis dire, en vérité, que Jésus est soulagé (1).

Cela résulte encore de ces autres paroles prononcées dans la même circonstance :

« Je suis la Vigne, et vous êtes les branches. »

Parfois, quand la sécheresse est excessive, la vigne plantée sur un aride coteau voit languir ses rameaux encore tendres : on dit alors que la vigne *demande de la pluie*, bien que le cep, plus vigoureux, n'ait pas encore souffert de la sécheresse ; et si une pluie bienfaisante vient ranimer les rameaux, on dit que la vigne a repris vie. Ainsi, que ce soit Jésus attaché à sa Croix, et altéré du salut de nos âmes, ou que ce soit nos âmes elles-mêmes, tourmentées par l'ardeur des passions, qui crient vers le céleste Vigneron : « J'ai soif ! » c'est toujours Jésus qui crie. C'est lui, dans l'un comme dans l'autre cas, qui réclame la rosée du ciel ; c'est lui, non moins que nous, qui se sent rafraîchi, quand elle descend sur nos âmes ; et, en les voyant refleurir par l'influence de cette eau salutaire, il remercie son Père et pour lui-même et pour nous, en disant : « Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé (2) : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire (3) ! »

(1) Matth. 25. — (2) Joan. 11. — (3) Matth. 25.

Comprenez-vous maintenant, âme chrétienne, ce que c'est que prier *au nom de Jésus?* Pensez-vous qu'une prière faite dans de pareilles conditions puisse éprouver un refus ? Voilà comment les saints ont ressuscité les morts, transporté des montagnes, changé le cours des fleuves, chassé les démons, converti les plus obstinés pécheurs ; comment en un mot, rien ne leur était impossible (1). Tel est le grand secret que le divin Maître révéla aux siens la veille de sa passion, et que personne jusqu'à ce jour, ni Élie, ni Moïse, ni Daniel, n'avaient connu : c'était un de ces biens que l'œil de l'homme n'avait point vu, que son oreille n'avait point ouï, que son cœur n'avait pas même désiré, et que Dieu tenait en réserve pour les heureux temps de la loi de grâce (2).

Une dernière marque par laquelle le Sauveur nous a fait connaître le désir qu'il a de nous voir prier, c'est l'exemple qu'il nous a donné en ceci comme dans tout le reste. Car notez bien qu'il n'avait pas besoin de longues prières pour obtenir ce qu'il voulait : un seul regard vers le ciel, un seul soupir de lui (3) eût suffi pour racheter tous les mondes possibles. Et le battement de son Cœur, n'était-il pas une prière continuelle, une prière plus harmonieuse que toutes celles de David, plus éloquente que celles de Noë, d'Elie, de Samuel, de Daniel et de Jérémie ? Ne rappelait-il pas à chaque instant au Père céleste que c'était pour lui plaire et pour nous sau-

(1) Matth. 17. — (2) Isaï. 64. — (3) Marc. 7.

ver, que son Fils s'était abaissé jusqu'à prendre la forme de serviteur (1)? Et pourtant, afin de nous inspirer l'estime de cet exercice sacré, le plus digne d'une intelligence créée, il a voulu prier souvent, longuement, et d'une manière ostensible. Il a fait comme une pieuse mère, qui, lorsqu'elle veut faire sa prière, met son petit enfant à genoux devant elle, et tient ses petites mains entre les siennes, afin qu'il s'habitue par imitation à faire de même. Nous le voyons, à l'âge de douze ans, passer trois jours en prière au temple de Jérusalem. Il pria quarante jours avant de commencer la prédication de la Bonne-Nouvelle du royaume des cieux (2); il passa toute la nuit en prière, avant de choisir et d'envoyer ses douze apôtres (3). Il priait dans ses joies (4), et dans ses douleurs (5); il priait pour ses amis (6), pour ses ennemis (7), pour ceux qui devaient dans la suite croire en lui (8). Il a prié sur le Thabor (9) aussi bien que sur le Calvaire, à table et au milieu des siens (10), comme dans la solitude (11). Il priait le matin, avant de commencer ses laborieuses journées (12); et le soir, après avoir renvoyé la foule de ses auditeurs qu'il avait guéris, soulagés, nourris du pain de sa parole et du pain matériel, quand il était harassé de fatigue, il se retirait sur quelque montagne, et cherchait son repos dans la prière (13). Il priait au moment de faire ses miracles (14), afin de

(1) Philip. 2. — (2) Matth. 4 — (3) Luc. 6 — (4) Luc 10. — (5) Joan. 12. — (6) Joan. 17. — (7) Luc. 23. — (8) Joan. 17. — (9) Luc. 9. — (10) Matth. 26. — (11) Marc. 1. — (12) Ibid. — (13) Matth. 14. — (14) Marc. 8.

nous apprendre le moyen d'en faire à notre tour (1), et quand il avait obtenu la faveur demandée, il priait par forme d'actions de grâces, pour nous enseigner la reconnaissance (2). Il a prié au plus fort de l'agonie, à Gethsémani, il a prié pendant qu'on le clouait à la croix (3), il a prié tandis que les dernières gouttes de son sang divin coulaient silencieusement le long de son gibet (4), et son dernier soupir a été une prière (5). Et maintenant qu'il est assis à la droite de son Père, et qu'il voit à ses pieds toutes les célestes puissances, il prie encore: il a chargé saint Paul et saint Jean de nous l'apprendre (6). Enfin, que fait-il du fond de nos tabernacles, depuis dix-huit siècles? Il continue nuit et jour sa paisible et infatigable prière pour ceux qui l'oublient, pour ceux qui courent gaiement à leur perte, pour tous ceux qui ne prient point !

Non content de nous avoir donné l'exemple, il nous a enseigné la méthode. Bien qu'il nous recommande de prier sans cesse (7), il ne veut pas que nous nous épuisions la tête à chercher de belles paroles, ni la poitrine à prononcer de longs discours : il craint pour nous la fatigue et par suite, le dégoût. « Quand vous prierez, dit-il, n'affectez pas de parler beaucoup, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés : ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui

(1) Marc. 9.—(2) Joan. 11.—(3) Luc. 23. — (4) Matth. 27. — (5) Luc. 23.— (6) Heb. 7.— I Joan. 2.—(7) Luc. 18.

demandiez (1). » Il prévient ainsi l'objection des esprits-forts de notre siècle, qui prétendent que la prière est inutile, parce que Dieu connaît nos besoins. Dieu connaît nos besoins, donc, conclut le divin Maître, il est superflu de les lui exposer avec grand bruit de paroles et de phrases étudiées; mais il n'accorde rien qu'à la prière (2), donc il faut prier. Puis Jésus nous révèle et nous met sur les lèvres la formule qui sans doute était la sienne, afin que le Père, qui l'a tant de fois entendue sortir de la bouche de son Fils, soit en quelque sorte forcé de nous prêter l'oreille, comme un homme qui entend dans le lointain les premières notes de l'air qu'affectionnait autrefois une personne bien-aimée. Cette prière renferme en quelques mots tout ce que nous pouvons désirer et demander, et elle confond tellement nos intérêts avec ceux du Père, que celui-ci ne peut refuser de nous exaucer, sans nuire à sa propre gloire. Et comme elle nous met tout d'abord à l'aise : « Notre Père, qui êtes dans les cieux ! »

Avec quelle attention, quelle piété nous ferions toutes nos prières, si nous étions bien pénétrés de ces grandes vérités, si nous nous disions : « Je vais prier le Père céleste au nom de Jésus-Christ ; je vais lui demander des grâces auxquelles j'ai droit par Jésus-Christ ; je vais les lui demander pour Jésus-Christ, dont je suis membre, et dont la gloire est intéressée à ma sainteté. Oh ! ne prions jamais avec tiédeur, mais,

(1) Matth. 6. — (2) Jac. 4.

comme dit sainte Térèse, allons à l'oraison comme à un banquet, avec la robe nuptiale et l'habit des grandes fêtes, c'est-à-dire avec joie, empressement, et en oubliant pour lors toutes nos affaires ordinaires, quelque pressées qu'elles paraissent. Ne regrettons pas le temps que nous passons ainsi, songeons que c'est le mieux employé de la journée. Respectons Celui à qui nous parlons, Celui au nom de qui nous parlons; respectons-nous nous-mêmes. Nous sommes si grands, quand nous prions ! Nous faisons alors l'office de Jésus-Christ, comme le prêtre à l'autel, et c'est pourquoi saint Pierre et saint Jean disent que tous les fidèles sont rois et prêtres (1)... Et que les sécheresses par lesquelles Dieu nous éprouve parfois, ne nous découragent point : elles n'égaleront jamais celles du Sauveur au jardin des Oliviers ; elles ne nous mettront jamais dans l'impossibilité de réciter lentement l'Oraison dominicale, de faire un acte de résignation, de dire à notre Père du ciel : Père, donnez-moi votre amour, la persévérance finale, le ciel, donnez-moi telle grâce dont j'ai besoin en ce moment, je vous en prie par Notre-Seigneur Jésus-Christ !

(1) Petr. 2. — (2) Apoc. 5.

LE PÈRE PEINT PAR LUI-MÊME.

Exposition de la parabole de l'Enfant prodigue.

> Faisons un festin, réjouissons-nous, car mon fils était mort, et le voici ressuscité ; il était perdu, et le voici retrouvé. (Luc XV.)

Le psalmiste se rappelant les grâces qu'Israël avait reçues de Dieu, s'écriait : « Les miséricordes du Seigneur seront éternellement l'objet de mes chants (1). » Qu'eût-il dit si, comme nous, il eût connu les miséricordes dont le Cœur de Jésus est la source et l'instrument ? L'éternité nous suffira à peine pour les célébrer : ce ne sera donc pas trop d'ajouter une troisième page à leur histoire particulière.

Aux chapitres XVI et XVII, nous avons vu les peines que le Bon Pasteur se donnait pour ramener au bercail les brebis égarées, et le doux accueil qu'il leur faisait à leur retour ; dans l'histoire de l'Enfant Prodigue, nous verrons de plus la joie que fait éclater ce tendre père, quand, après une longue absence, un enfant coupable vient se jeter dans ses bras. Ce sera Jésus lui-même qui parlera et qui nous fera

(1) Ps. 88.

le portrait de son Cœur adorable : car on sent ici que sa bouche parle de ce dont son Cœur est plein.

Jésus composa cette histoire à l'occasion du reproche que les Pharisiens lui faisaient d'être l'ami des pécheurs, de les recevoir et de manger avec eux (1). Chose digne de remarque ! quand on lui dit : « Vous êtes possédé du démon, » il se contente de répondre : « Je ne suis pas possédé du démon ; » mais quand on lui fait un crime de sa douceur envers les pécheurs, on le blesse tellement au Cœur, qu'il répond sur-le-champ par trois de ses plus touchantes paraboles : celle de la drachme perdue, celle de la brebis égarée, et celle de l'Enfant-Prodigue. Disons-le cependant, la complaisance avec laquelle il développe cette dernière, montre assez qu'en la composant, il avait moins en vue de se justifier lui-même, que d'inspirer le repentir et la confiance aux pécheurs.

Ainsi ce Cœur sacré, comme le précieux arbuste qui produit le baume, laissait suinter par toutes les blessures qu'il recevait, un suc propre à guérir les plaies des nôtres !

L'histoire du Prodigue est un véritable drame, où l'on voit se dérouler d'une façon saisissante, les différentes phases par où l'homme passe en quittant la lumière pour les ténèbres, et en retournant des ténèbres à la lumière. Au début, elle nous montre l'homme arrivé à ce moment critique où, ses passions s'éveillant, il com-

(1) Luc. 15.

mence à trouver étroit le joug du Seigneur, et à se tourner vers les créatures. — Puis vient la peinture de la tourmente où il se jette, et de l'épouvantable naufrage où aboutissent ses rêves : la perte de son innocence et de la grâce, le péché mortel. En troisième lieu, nous avons sous les yeux le triste spectacle de la dégradation morale qui est le fruit du péché. Heureusement, l'excès même de sa misère porte le pécheur à faire un retour sur lui-même, à regretter son bonheur passé, à revenir à Dieu. — Cette conversion nous est ensuite racontée, et amène l'objet principal de la parabole, la joie que Jésus en ressent. — Enfin le Sauveur, que représente le père du Prodigue, daigne expliquer aux justes son apparente partialité en faveur des pécheurs convertis.

« Un homme avait deux fils. » Ces seuls mots nous font déjà pressentir le reste. Ces deux jeunes gens représentent sans doute, l'un, les pécheurs, l'autre, les justes, ou du moins ceux qui, comme les Pharisiens, se tiennent pour tels. Et leur père, c'est Jésus. On l'accuse d'admettre les pécheurs à ses instructions, de manger avec eux, en un mot d'être le convive, le docteur et l'ami des pécheurs ; et voilà que dès l'abord, il avoue ses torts, dépasse même les termes de l'accusation, et se dit leur père ! Pouvait-il mieux commencer son touchant plaidoyer, ou plutôt, avait-il besoin de le continuer ? N'était-ce pas dire : Vous n'êtes que les frères des pécheurs, vous, et un peu de sévérité de votre part serait peut-être excusable : mais moi, leur

père.... ! Et qui donc aurait pitié d'eux, si je les abandonnais ? — C'était assez pour sa justification ; mais pour notre instruction et notre consolation, il fallait quelque chose de plus.

« Et le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la part qui me vient de notre héritage. »

C'est donc le plus jeune qui va jouer le rôle des pécheurs ; c'est celui qui a recueilli le plus de caresses dans la famille, celui que l'on préférait par un instinct ou un faible dont les meilleurs pères ne sont pas exempts, celui en qui peut-être une excessive indulgence a développé des germes de fierté et d'indépendance. L'aîné est sage, rangé, mais probablement un peu froid ; le Benjamin est étourdi, mais rachète sans doute ce défaut par un meilleur cœur. « Attendez donc, a souvent dit le père aux censeurs chagrins, la jeunesse passera, il sera bon, je le connais, il sera mon bâton de vieillesse. » N'est-ce pas là, cher lecteur, ce que Jésus a voulu nous faire entendre en prenant le *plus jeune* comme figure des pécheurs ? N'était-il pas naturel que l'ami (1), l'avocat (2), le médecin (3) des pécheurs, aimât à se les représenter sous leur meilleur aspect ? L'homme est un enfant qui se laisse conduire à ses caprices : si rarement la malice est la source de ses égarements !

« Et il leur partagea leur héritage. »

Ce partage marque ici que Dieu nous met entre les

(1) Matth. II. — (2) I Epist. Joan. 2. — (3) Matth. 9.

mains tous les moyens nécessaires pour faire notre fortune éternelle, nous laissant ensuite libres d'en profiter ou d'en abuser. On enchaîne une bête de somme ; on tient sans cesse la verge levée sur la tête de l'esclave ; mais l'enfant, il faut qu'il agisse librement (1); il faut que son sort soit, au moins dans une certaine mesure, l'ouvrage de ses mains (2) ; sans cette liberté, il n'y a ni dignité, ni mérite, ni aucun titre à la gloire.

« Et peu de jours après, le plus jeune rassembla tous ses biens et partit. »

Qu'elle est riche l'âme au sortir des mains de son Sauveur, après le baptême, la confirmation, une première communion et quelques années passées dans la ferveur ! Mais pourquoi donc cet enfant quitte-t-il un père dont il faisait la joie, qui l'eût favorisé, qui l'eût aidé par ses conseils à doubler son héritage ?

Ah ! cher lecteur, n'est-ce pas là l'histoire de la plupart des jeunes chrétiens ?

Elevé par une mère pieuse, l'enfant aime Jésus, Jésus enfant, sans peine et sans effort. Sa mère lui a parlé de Jésus, et la grâce du baptême a germé dans son cœur vierge, au soleil du regard maternel, au souffle tiède de cette douce éloquence. Jésus l'aime, sa mère le lui a dit : peut-il, lui, ne pas aimer Jésus ? Il l'aime donc, et chaque soir il s'endort après avoir donné son cœur à Jésus, et il revoit Jésus dans ses rêves ; et le matin, à genoux sur le giron de sa mère,

(1) Gal. 5. – (2) II Petr. 1.

il redit sa naïve prière à ce céleste ami ; et Jésus, qui bénit les mères pieuses, qui bénit les petits enfants, le tient dans ses bras, comme celui qui, dans l'Évangile, symbolise la simplicité, et il repousse ceux qui voudraient le lui arracher.

Mais hélas ! pourquoi faut-il que l'enfant devienne un homme, ou du moins pourquoi la sagesse n'est-elle que le fruit tardif de la triste expérience ?

Après les années d'innocence, à cette époque de la vie où les grâces touchantes du premier âge s'effacent sur le front de l'enfant, pour faire place à une beauté plus hardie, une transformation non moins profonde se fait dans son intérieur ; son âme se renferme en elle-même, et ne se montre plus à jour dans ses yeux naguère si limpides ; il devient distrait, rêveur, inquiet ; les caresses de ses sœurs l'irritent, il ne cherche plus celles de sa mère..... C'est que, dans son cœur, s'éveillent des sirènes qui jusqu'alors y avaient sommeillé. Elles chantent, et leurs voix perfides le jettent dans une sorte d'ivresse ; il aperçoit par delà le monde réel, dans les brumes de sa jeune imagination, comme le mirage d'un monde enchanté, et tout un océan sans rivages et sans écueils de plaisirs sans fiel, de bonheur et d'amour. Bientôt le toit paternel lui pèse, le foyer l'ennuie ; il veut franchir cet étroit horizon où il étouffe, il veut voir l'inconnu et embrasser l'infini. L'univers n'est-il pas à lui ? Tout n'est-il pas comme lui, tendre et aimant ? L'étoile qui scintille, la rose qui s'épanouit, l'oiseau qui gazouille, l'aurore qui se lève,

la rosée qui brille sur l'herbe, n'est-ce pas à lui que tout cela sourit? N'est-ce pas pour fêter ses quinze ans, que le printemps vient de revêtir sa robe de verdure et de fleurs? Cette brise qui lui apporte les parfums de la plaine, et qui éveille en lui des tressaillements qu'il avait ignorés jusqu'alors, n'est-ce pas le premier baiser de la nature à sa jeune âme? N'est-ce pas parce qu'il est mélancolique, que le ramier gémit au fond des bois? Il se figure que tous ceux qui l'entourent, s'entendent pour lui cacher l'idéal qu'il rêve; il se fatigue d'être conduit en enfant, il veut sortir de tutelle, il brûle d'être libre. Les leçons de sa mère, ses conseils discrets, les vagues alarmes d'une conscience encore délicate, ne font qu'aiguiser sa soif de prendre possession de son existence. La vie bouillonne dans ses veines, un paisible bonheur lui semble monotone, il lui faut des fatigues, des aventures : il appelle l'orage !... Oh ! alors Jésus, Jésus enfant commence à lui paraître sévère ; son regard, trop pénétrant; son sourire même lui semble amer, et cette main levée encore pour bénir a l'air maintenant de le menacer. Le soir, il n'ose plus donner son cœur à Jésus ; bien loin de se réfugier sous l'aile protectrice de ce doux ami d'autrefois, il n'ose plus le regarder, il voudrait, si c'était possible, fuir sa présence..... Pauvre enfant ! ne vois-tu pas le serpent entortillé à l'arbre aux beaux fruits ? Ah ! demeure, reviens à Jésus : il est le Dieu de l'adolescent aussi bien que de l'enfant; il sait ce qui se passe dans ce cœur que ses mains ont pétri ; l'infini que tu cherches sans

le connaître, c'est lui ! En lui se trouvent la réalité de tes rêves, la beauté toujours fraîche, les saints enivrements d'un amour sans bornes, les plaisirs sans dégoût, la lumière sans ombres, la sagesse sans erreur, l'activité sans fatigue, la vie sans fin ! Demeure, jeune oiseau, dans le nid qui t'a vu naître ; attends du moins que tes ailes grandissent..... Mais non, il veut les essayer.... et voilà pourquoi, lecteur, nous avons quitté notre Père ; voilà pourquoi le Prodigue s'en est allé

« Dans une région lointaine. »

Quelle est cette région ? Le lieu des esprits, a dit saint Augustin, c'est Dieu. Nous pouvons dire de même que la patrie des âmes fidèles, c'est le Fils de Dieu, le Cœur adorable de Jésus. C'est pour que nous puissions y habiter, dit saint Bernard, que ce Cœur a été non-seulement percé, mais, selon le mot de l'Évangile, *ouvert*. Aussi le divin Maître nous dit-il : « Vous êtes en moi ; demeurez en moi.... Si vous demeurez en moi, tout ce que vous voudrez, vous le demanderez, et vous l'obtiendrez (1). » Au reste, comme Jésus est dans son Père, celui qui est en Jésus est dans le Père, et ainsi il est, en un sens, au ciel par avance (2), il est citoyen de l'éternel sanctuaire, concitoyen des anges et des premiers-nés de l'Alliance (3). Se rendre dans une région lointaine, c'est donc sortir du Cœur de Jésus, pour errer dans les voies du péché ; c'est cesser de

(1) Joan. 15. — (2) Eph. 2. — (3) Heb. 12.

marcher à l'ombre et sous le regard de Jésus, afin de pécher plus à l'aise ; c'est, en un mot, quitter Jésus pour les créatures. Le cœur de l'avare est dans le coffre qui renferme son or ; celui du voluptueux est dans la boue.

« Et là il dissipa tout son bien, en vivant dans la débauche. »

Ainsi, en quelques années, il eut consumé dans les plaisirs, les festins, en nourrissant de vils flatteurs, en donnant, comme dit le Sage, sa substance à des créatures cruelles (1), ce que son père et ses aïeux avaient amassé par un travail continuel, en supportant la chaleur des jours et la froidure des nuits. — Oh ! avec quelle facilité, quelle inconsidération nous dissipons l'héritage que notre Père nous avait confié ! Le royaume des cieux, ce champ fertile défriché par les patriarches, les prophètes, les justes des temps anciens (2), et fécondé enfin par les sueurs et le sang de l'Homme-Dieu, cette perle précieuse et ce trésor caché (3) pour lesquels Jésus avait tout donné, jusqu'à sa vie, les célestes demeures autrefois fermées et dont la Croix nous avait ouvert les portes, les titres même de notre adoption divine, nous livrons tout cela pour une jouissance aussi fugitive que les chants et les rires des indignes amis du Prodigue, aussi fragile que les fleurs dont ils s'étaient couronnés, aussi passagère que les fumées de leur ivresse !

(1) Prov. 5. — (2) Joan. 4. — (3) Matth. 13.

« Et quand il eut tout consumé, une grande famine régna dans ce pays, et lui-même commença à être dans le besoin. »

Grand Dieu ! comment la famine ne règnerait-elle pas au pays du péché ? Le sol, maudit de Dieu, ne porte que des fruits brillants, mais qui, comme ceux de Sodome, ne renferment qu'une cendre aride ; on n'y boit d'autre vin que le fiel des dragons et le venin mortel des aspics (1), et dans l'ivresse que produit cet amer breuvage, on peut bien, comme dit le prophète, rêver que l'on mange ; mais au réveil, on sent que la faim n'a fait que s'accroître (2). O homme, pourquoi donc chercher là ta nourriture, toi admis à être le commensal des anges ? Le palmier peut-il fleurir sous les glaces du septentrion ? Ton âme, cette plante céleste, doit puiser sa vie au sein de Dieu, au Cœur du Fils de Dieu : partout ailleurs, elle est dépaysée et ne peut que s'étioler !

Mais que va devenir le pauvre enfant ? Quittera-t-il cette terre ingrate, retournera-t-il dans sa patrie, ira-t-il se jeter aux pieds de son père ?

Pas encore : il faut d'abord qu'il aille jusqu'au bout de cette voie funeste où il s'est imprudemment engagé. C'est que l'homme, tombé par lui-même dans le péché, ne saurait en sortir de lui-même. Il faut que la main compatissante du Sauveur aille le chercher au fond du puits de perdition, l'enlace dans ces liens mys-

(1) Deut. 32, — (2) Isaï. 29.

térieux que nous appelons la grâce, le soulève et le retire de cette boue infecte,comme le secourable Ethiopien retira Jérémie de sa citerne (1). Mais si la grâce est indispensable au pécheur pour sortir de son état, Dieu veut que le pécheur coopère à la grâce, au moins par son consentement, qu'il accepte volontairement et librement le secours qui lui est offert. Et pour cela il est souvent nécessaire que Dieu le laisse descendre bien bas, afin qu'effrayé de sa misère, le pauvre captif lève les yeux au ciel et s'écrie : « Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous ; Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix ! (2) »

Notre divin narrateur continue :

« Et il s'en alla, et il s'attacha à un des habitants de ce pays, qui l'envoya à sa maison de campagne, pour qu'il y fît paître les pourceaux.

« Et il eût bien voulu se rassasier des cosses que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. »

Infortuné ! vois-tu maintenant combien il t'est dur et amer d'avoir quitté ton père ? O pécheur, hier encore enfant de Dieu, te voilà donc l'esclave du plus impitoyable des maîtres ! Si du moins il te nourrissait comme on nourrit un esclave ! Mais il ne songe qu'à t'humilier, qu'à te dégrader, qu'à te mettre au rang, que dis-je ! qu'à te rabaisser au-dessous des plus vils animaux, pour frapper au Cœur Celui dont tu es l'i-

(1) Jér. 38. — (2) Ps. 129.

mage, et dont il est l'ennemi juré ! Naguère, en te voyant occuper à la table de Dieu la place qu'il a perdue, il te portait envie, et maintenant il triomphe, en te voyant mendier, pour remplir ton cœur vide de Dieu, une portion de ce qu'il jette..... Un enfant de Dieu, que Jésus nourrissait de sa chair, réduit à disputer..... O Jésus ! ma plume recule encore une fois devant ce rapprochement, comme devant un blasphême ; et pourtant vous l'avez dit, Seigneur, vous avez dit qu'il enviait le gland des pourceaux !!

« Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim.

« Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ;

« Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.

« Et se levant, il vint vers son père. »

Admirons ici les miséricordes du Cœur de Jésus. Le pécheur lui a fait le plus sanglant outrage ; il l'a comparé aux créatures et a donné la préférence à celles-ci ; il s'est arraché violemment des bras de ce Père aimant ; il a souillé son âme que Jésus avait aimée plus que sa propre vie ; il s'est fait le serviteur des ennemis de Jésus ! et maintenant, pourquoi songe-t-il à revenir à lui ? parce qu'il désire le consoler et réparer sa faute ? Non, mais parce qu'il est désanchanté, parce qu'il est malheureux. Et Jésus le recevra ? Sans doute

il ne le recevra qu'après une longue pénitence, il lui fera expier ses années d'absence et de mépris par autant d'années de refus et de dédains ; et en tous cas, il ne permettra plus à cet être dégradé de lui donner le nom de père, ni de s'asseoir à sa table ; mais l'ingrat devra se féliciter de ramasser avec les chiens les miettes qui tombent de la table des enfants (1), ou tout au plus de prendre place à celle des esclaves ? C'est ce que nous verrons bientôt.

Le Prodigue est déjà loin du théâtre de ses crimes et de sa honte ; il ne pense plus qu'à son père ; il le revoit, si bon, si généreux, même envers les étrangers ; il se rappelle avec attendrissement ses caresses, la préférence si mal payée, hélas ! dont il était autrefois l'objet de sa part, enfin ses larmes et ses touchantes remontrances, au jour funeste de la séparation..... Un véritable et sincère repentir commence à naître dans ce cœur coupable.

Mais oublions un instant que le Prodigue n'est autre que nous-mêmes, que le Père est Jésus ; ne songeons plus qu'à étudier cette image des miséricordes du Cœur de Jésus, tracée d'après nature par Jésus lui-même : elle est si transparente, que la réalité en ressortira sans peine. Tandis donc qu'affaibli par la misère, le pauvre enfant chemine, ou plutôt se traîne péniblement, transportons-nous auprès de son père, et voyons l'effet que produira sur lui la première vue d'un tel fils, et s'il pourra le reconnaître.

(1) Matt. 15.

Le voici justement qui sort de sa belle et vaste demeure. C'est un vieillard à l'air noble et doux ; mais on voit qu'un long chagrin l'a miné encore plus que les ans. Il s'avance en s'appuyant sur le bâton traditionnel des patriarches (1), et se rend auprès des nombreux serviteurs qu'il a dans les champs. Veut-il s'assurer, comme Jacob, si ses troupeaux sont en bon état (2), vient-il donner quelques ordres?... Il ne sait pas bien lui-même ce qui l'appelle au dehors : il est plus triste qu'à l'ordinaire..... Il a vu son enfant en songe, mais dans quel état ! Il veut aller s'asseoir pour la millième fois à l'endroit où ce fils tant regretté a reçu son dernier baiser. A ceux qui, sur le chemin, lui adressent le salut oriental : « Soyez toujours dans la joie, » il répond en soupirant, comme Tobie à l'archange : « Quelle joie y a-t-il encore pour moi, qui ai perdu la lumière de mes yeux? » Et tout en parlant, il promène de longs regards sur la plaine ; son œil plonge jusqu'à l'endroit où l'horizon flotte incertain entre les sables du désert, et l'azur du ciel doré par les derniers rayons d'un jour mourant.....

Tout-à-coup il se tait, son regard brille, son pâle visage se colore, son cœur palpite ; il se penche en avant, comme pour se rapprocher du lointain objet de son attention fiévreuse. C'est un pauvre voyageur, une sorte de mendiant en haillons, que cachait tout-à-l'heure une touffe de sycomore, et qui maintenant s'avance, nu-

(1) Gen. 32. — (2) Gen. 37.

pieds, et d'un air hésitant et timide..... Les pâtres s'étonnent que la vue de ce misérable préoccupe si vivement leur maître. — « Maître, quel est donc cet homme? le reconnaîtriez-vous de si loin ? » Mais le maître n'entend plus : immobile, oubliant de respirer, il est tout yeux, et l'espoir et la crainte se peignent tour-à-tour dans ses traits ..... Enfin, il n'y a plus de doute, ses pressentiments disaient vrai, il l'a reconnu, et une immense compassion a remué ses entrailles. C'est lui ! s'écrie-t-il, et il laisse échapper son bâton de ses mains. Il n'en a plus besoin : il a retrouvé la vigueur de sa jeunesse pour voler au devant du mystérieux voyageur. Le voyez-vous courir, tout haletant, les bras ouverts et tendus en avant ? Les serviteurs le regardent avec stupéfaction, et craignent que ses longues douleurs n'aient affaibli sa raison, car ils sont loin de reconnaître le fils de leur seigneur sous cet appareil : ils n'ont pas les yeux du cœur ! Quelle apparence d'ailleurs que ce jeune homme si riche, si fier à son départ, soit réduit à une telle misère ? Sans doute il est mort depuis longtemps. Mais, supposé que ce fût lui, son père ne devrait-il pas en rougir, ne devrait-il pas repousser un ingrat qui aurait laissé vieillir un si bon père dans de mortelles inquiétudes, sans envoyer prendre des nouvelles de sa santé, et qui ne reviendrait enfin que parce qu'il serait ruiné, peut-être, par ses débauches ? Ainsi pensent les mercenaires : mais le père, lui, a tout deviné, tout compris du premier coup d'œil, car, hélas ! il l'avait prévu : mais aussi il a déjà tout oublié, il ne sait plus qu'une

chose : ce pauvre mendiant, pâle de faim, amaigri par la misère, à peine couvert d'affreux lambeaux, c'est son fils ! Voyez, tandis que les pâtres murmurent entre eux, il est arrivé près de l'infortuné ; le voilà qui lui tombe au cou, qui le serre entre ses bras, qui le couvre de son manteau, qui le baise et l'arrose de ses larmes. — Mon fils ! mon pauvre enfant ! — Et il ne peut en dire davantage.

« Et lorsqu'il était encore bien loin, dit le Seigneur Jésus, son père l'aperçut, et fut ému de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou, et le baisa. »

Cependant le Prodigue tombant à ses genoux, « mon Père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ».—Ces mots mettent le comble à l'émotion du bon vieillard ; il ne peut souffrir qu'il achève ; mais s'adressant à ses serviteurs accourus enfin pour savoir le mot du mystère :

« Vite, apportez la première robe, et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds.

« Et amenez le veau gras, et le tuez ; et mangeons, et réjouissons-nous.

« Parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à faire festin. »

O Jésus ! que doux est votre esprit (1), et qu'avec raison, si, comme je l'espère, j'arrive au port du salut,

(1) Sap. 12.

vous en souvenez. Or, au moment où le Prodigue est arrivé, l'aîné était loin de la maison; et, dans son allégresse, l'heureux père n'a pas songé à le faire avertir; et maintenant que les amis, les voisins et les serviteurs sont assis à la table du banquet, ses yeux et son cœur sont tellement occupés de son cher *ressuscité*, qu'il ne remarque pas qu'il reste une place vide à ses côtés. C'est qu'il n'y a plus de vide dans son cœur ! le retour du pauvre enfant le remplit en ce moment tout entier.

Mais la nuit est arrivée, et l'aîné revient des champs avec ses bœufs fatigués. Jésus continue :

« Et comme il approchait de la maison, il entendit la musique et la danse. »

Il s'en étonne d'abord, car ce n'est pas un jour de fête, et d'ailleurs, depuis le départ de son fils cadet, le père n'a plus réuni ses amis à sa table. — Voici maintenant de suite le reste du texte sacré :

« Et il appela un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était.

« Et celui-ci lui dit : Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en santé.

« Et il fut indigné, et ne voulait point entrer : son père donc sortit pour l'en prier.

« Mais il répondit et dit à son père : Voilà déjà tant d'années que je vous sers, et jamais je n'ai trangressé vos ordres; et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis.

« Mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras.

« Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous.

« Mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. »

Tel est, cher lecteur, le portrait que Jésus nous a laissé de son propre Cœur. C'est la plus touchante des paraboles du saint Évangile, et c'est aussi la plus longue, la plus développée. On sent que Jésus s'est arrêté avec complaisance sur un sujet qui était son sujet favori, et comme l'élément propre de son Cœur aimant. Mais dans cette page admirable, avez-vous remarqué un mot de reproche à l'adresse du pécheur ? Lui a-t-il demandé compte de son héritage si misérablement dissipé ? Lui a-t-il fait sentir la grandeur de ses fautes, lui a-t-il dit qu'il était bien bon de le recevoir ? Non, pas le moindre mot, pas la moindre trace d'indignation. Le père a reçu son enfant coupable avec la même joie que le vieux Tobie recevait, après une longue absence, le meilleur des fils qui lui apportait, avec des trésors, la joie, le bonheur et la lumière du jour. On eût cru qu'il était l'obligé.

J'ai dit : pas la moindre trace d'indignation, et je me suis trompé. En lisant le récit des malheurs du Prodigue on sent que le divin historien est ému contre le maître barbare de cet infortuné, et que l'indignation a pu

seule lui inspirer les traits si énergiques avec lesquels il a dépeint la cruauté de Satan. Car Jésus connaissait aussi bien que les Pharisiens la sainte colère du zèle ; mais il en réservait l'expression pour les scandaleux (1), pour les hypocrites (2), pour les pécheurs obstinés (3), pour les sacriléges (4), pour les blasphémateurs du Saint-Esprit (5), pour les incrédules (6), pour les cœurs sans compassion (7), et pour l'ennemi des âmes. Quant aux pécheurs contrits et humiliés, il n'a pour eux que de la douceur ; il croit que leur misère reconnue et avouée, le retour sincère à lui, avec la soumission à sa justice, sont une réparation suffisante de l'injure qu'il a reçue ; il se hâte de couvrir le passé du voile de sa miséricorde, et d'en effacer les traces dans son sang.

(1) Matth. 18.— (2) Matth. 23.— (3) Ibid.— (4) Matth. 21. — (5) Matth. 12.— (6) Matth. 16. --- (7) Matth. 18. 25.



TABLE



PREMIER JOUR. — Qu'est-ce que le Cœur de Jésus ? — I 3
SECOND JOUR. — Qu'est-ce que le Cœur de Jésus ? — II 13
TROISIÈME JOUR. — L'Epoux. — I 28
QUATRIÈME JOUR. — L'Epoux. — II 42
CINQUIÈME JOUR. — L'Epoux. — III 53
SIXIÈME JOUR. — La Victime. — I 65
SEPTIÈME JOUR. — La Victime. — II 80
HUITIÈME JOUR. — La Victime. — III 93
NEUVIÈME JOUR. — La Victime. — IV 105
DIXIÈME JOUR. — La Victime. — V. 113
Association pour la conversion des pécheurs . . . 123
ONZIÈME JOUR. — La Victime. — VI 127

DOUZIÈME JOUR. — L'Amour des amours. — I. . 136
TREIZIÈME JOUR. — L'Amour des amours. — II. 145
QUATORZIÈME JOUR. — L'Amour des amours. — III. 157
QUINZIÈME JOUR. — L'Amour des amours. — IV. 163
SEIZIÈME JOUR. — Le Bon Pasteur. — I 175
DIX-SEPTIÈME JOUR. — Le Bon Pasteur. — II . 185
DIX-HUITIÈME JOUR — Un Dieu pauvre . . . 202
DIX-NEUVIÈME JOUR. — Le Triomphe. . . . 214
VINGTIÈME JOUR. — Le dernier Adieu 223
VINGT ET UNIÈME JOUR. — Le Testament. . . 235
VINGT-DEUXIÈME JOUR. — Gethsémani. — I. . 245
VINGT-TROISIÈME JOUR. — Gethsémani. — II. . 254
VINGT-QUATRIÈME JOUR. — Gethsémani. — III. 265
VINGT-CINQUIÈME JOUR. — Gethsémani. — IV. 282
VINGT-SIXIÈME JOUR. — Gethsémani. — V . . 297
VINGT-SEPTIÈME JOUR. — Gethsémani. — VI. . 307
VINGT-HUITIÈME JOUR. — Gethsémani. — VII. 317
VINGT-NEUVIÈME JOUR. — Golgotha. — I. . . 331
TRENTIÈME JOUR. — Golgotha. — II. 342
TRENTE ET UNIÈME JOUR. — Le dernier Legs . 354
TRENTE DEUXIÈME JOUR. — Le Mystère . . . 372
TRENTE TROISIÈME JOUR. — Une Vengeance . 384
Épilogue 393

SUPPLÉMENT.

L'Homme des désirs. — I 399
L'Homme des désirs. — II 415
Le Père peint par lui-même 432



ERRATA.

Page	8	ligne	21	*neufs* chœurs	lisez *neuf*.
»	37	»	15	aux *astres*	lisez *autres*.
»	65	»	17	*sacrificié*	lisez *sacrifié*.
»	85	»	4	et *de*	lisez *et le*.

Bruxelles, Imp. pontificale de H. Goemaere.

